





D'APRÈS LE PORTRAIT GRAVÉ PAR ANTOINE OLESZCZYNSKI ET OFFERT AU GÉNÉRAL LAFAYETTE LE 11 FÉVRIER
1830 PAR LES PATRIOTES POLONAIS RÉSIDANT À PARIS

KOŚĆIUSZKO.

HISTOIRE

DE POLOGNE,

DEPUIS

SON ORIGINE JUSQU'EN 1831,

DÉDIÉE AU GÉNÉRAL LAFAYETTE,

PAR FRÉDÉRIC FAYOT.

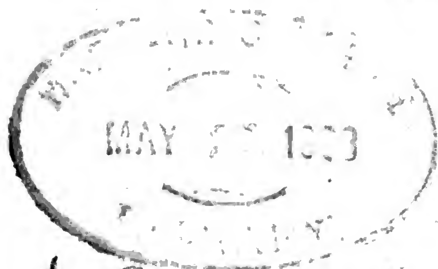
TOME I.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE.

PARIS,

A. BELIN LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue des Mathurins S.-J., n. 14.
AUDIN, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n. 25.
HOCQUART, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n. 21.

1832.



A. C. Coolidge

A

MONSIEUR LE GÉNÉRAL

LAFAYETTE,

Premier grenadier de la Garde nationale de Pologne, président du Comité polonais à Paris; et, depuis cinquante années, le défenseur intrépide des droits de cette nation héroïque et des franchises du genre humain, l'un des Français les plus aimés de notre âge.

FRÉDÉRIC FAYOT.

AUX BRAVES

QUI VIENNENT DE MOURIR A VARSOVIE.

Lorsque le sang de Varsovie, emportée par les quatre-vingt-dix mille Russes de Paskéwitsch, fume et obscurcit le ciel jusqu'à Paris, nous avons quelques paroles brisées de douleur à laisser ici avant toute chose, avant de commencer ce récit de l'histoire générale de la Pologne. — Cette dernière résistance, quoique si malheureuse, efface, écrit-on de toutes parts, par sa gloire, tout ce que les époques précédentes ont eu de plus grand.

Ils sont morts ces citoyens qui avaient rompu un moment le joug russe, qui voulaient vivre sous les institutions de la patrie relevée, obéir à ses saintes lois, et non aux ordres des Tatares! la puissance de la discipline européenne n'a point permis aux vingt-quatre mille défenseurs de Varsovie de renouveler, dans cette circonstance, le magnifique exploit de Zolkiewski, qui, dans le XVIIe siècle, suivi de trois mille Polonais, dispersa quatre-vingt mille Moscovites. — Ils sont tombés nos vieux camarades d'armes dans les retranchemens brûlés, brisés, jonchés de cadavres russes,

défendus trois jours, de la ville la plus intéressante du Nord !—Ceux de ces intrépides soldats qui restent se sont fait passage à travers les lignes des Russes pour rejoindre, avec l'aplomb de la vieille garde de Napoléon, l'armée nationale retirée à Modlin. — Ainsi espérons encore, car les braves qui restent feront des merveilles !

Tous les peuples pleurent ceux qui sont morts ! ils ont péri en défendant ce que les créatures humaines doivent le plus aimer, la religion, la patrie, la civilisation, en essayant d'assurer leur indépendance, le droit de vivre libre en Pologne, de vivre affranchi de la souveraineté des races corrompues et brutes, anti-civilisantes, qui campent à présent maîtresses sur les terres des descendans des Jagellons. — Et, si nulle main n'arrêtait les Russes, qu'elles seraient déplorables les conséquences de la perte de la bataille ! — Voyez.

Là où jadis on obéissait à une législation sociale qui s'éclairait d'année en année, d'une diète à une autre ; là où la civilisation promettait d'appeler à l'émancipation progressive des masses barbares, il faudra obéir aux désirs effrénés d'un tzarewich comme ce grand-duc Constantin, de mémoire avilie! de ses délégués, de quelques misérables dont la dernière raison est un sabre. Non ! non ! Dieu sauvera la Pologne ; et du sang versé dans ces grandes journées de Varsovie pour cette belle fin, l'indépendance d'une des plus brillantes

sociétés de l'Europe, sortiront des germes qui feront trembler sur le sol le pied du Russe.

L'épouvante continue des maîtres inspirera un jour aux fils des héros morts l'idée religieuse d'achever la tâche commencée par leurs infortunés parens; ils se saisiront alors des tronçons d'épées et des armes trempées dans le feu des belles affaires de Praga, de Grochow et d'Ostrolenska, et feront de la Pologne un nouveau, un immense champ de bataille.

Ainsi la trève (si elle arrive à la suite des désastres qu'on nous annonce. — Fasse le ciel qu'il n'y ait pas trève, que le combat puisse encore durer, pour que l'Europe intervienne!) ne sera qu'une halte dans le sang et sur des cadavres; car, à moins d'exterminer les énergiques populations qui ont composé l'antique cercle de la puissance polonaise, les enfans des héros qui ont péri pourront se donner, dans un prochain avenir, des jours meilleurs, des jours d'indépendance et de gloire heureuse! et nous insistons sur cette certitude qu'il y aura à jamais chez les Polonais horreur de la souveraineté des tzars moscovites, répulsion des plus vivaces, des plus ouvertes de leur gouvernement; sentimens énergiques qui vivront à tous les degrés de l'existence nationale.

Et puis ces buts contraires de la Russie cherchant la domination de l'Europe avec ses idées et ses hordes asiatiques, et de la Pologne paralysant

cette tendance vers notre occident, avec ses idées progressives, ses opinions, ses mœurs brillantes, sa générosité, finiront par intéresser vivement l'Europe, dont les peuples gouverneront incessamment par de véritables assemblées nationales. — Cette Europe verra ce que les cabinets nient, d'un côté, le péril imminent qui la menace par l'agrandissement de la Russie en Pologne, et de l'autre, le magnanime incident qui la sauve. —

Alors l'Europe reconnaîtra que la Pologne s'est affranchie par ses services !

HISTOIRE

DE POLOGNE.

ANCIENNE POLOGNE.

Géographie. — Vue rapide.

Il est difficile de décrire avec exactitude l'étendue de la Pologne ; ses limites successives ont suivi la fortune de ses armes. Touchant, dans ses temps prospères, de l'Oder à la Dzwina, de la Baltique à la mer Noire; resserrée, dans ses jours moins heureux, entre la Vistule et le Niémen, elle a fini par voir son territoire morcelé pièce à pièce et réduit à rien. —

La Pologne, dans sa plus grande étendue, avec le duché de Lithuanie, la Prusse royale, la Russie rouge, la Kourlande et la Livonie, était bornée au nord-ouest par la Baltique, au nord et à l'est par la Dzwina et le Dniéper, au sud par

les possessions ottomanes et la masse majestueuse des monts Karpathes. —

Cette vaste contrée subit, comme le reste de l'Europe, l'invasion des hordes conquérantes, au déclin de l'empire romain. —

On a donné le nom de race Indo-Germanie à l'ensemble des peuples qui couvrirent le vaste espace étendu depuis l'Elbe, la mer Baltique, jusqu'aux monts de Bélus et de Candahar.

Cette race se divise en trois souches : les Teutons ou Goths et Germains, les Slaves et les Sarmatomèdes ; c'est la souche qui s'établit en Pologne. —

Les documens historiques les plus anciens nous la montrent établie sur les bords du Danube et de la mer Adriatique, s'étendant en Hongrie, suivant le cours de la Vistule et du Niémen, et se répandant ainsi en Pologne, en Lithuanie et en Russie. —

La souche slave renfermait une foule de tribus différentes que divisèrent longtemps de vieilles inimitiés. —

La Pologne (1) s'appela ainsi des Le-

(1) Les vieux historiens de la Pologne assignent

kites, qui s'établirent au centre de cette contrée. — La Russie prit son nom des Roxolans ou Ruthènes, qui dominaient de la Vistule jusque vers la mer Caspienne; les steppes de la Lithuanie furent envahis par les hordes des Letons et des Driwères, peuplades farouches et qui repoussèrent long-temps toute civilisation. — Cette diversité d'origine explique les longues résistances qu'éprouva la réunion de ces populations voisines. —

L'histoire de Pologne, jusqu'au moment du partage, se divise en quatre grandes époques marquées par autant de dynasties.

— La dynastie de Lesko, celle des Piast,

pour origine à ce nom *celui* de plaine ou *champ*, en polonais *polé;* de là l'expression de *Polska*. L'étymologie est parfaitement justifiée par la configuration du sol. En effet, tout le territoire qui commence des sources du Vieprz (depuis les collines qui donnent naissance au Prypec, affluent du Dniéper, et qui se contournent vers l'est pour prendre une direction contraire et pour se terminer aux extrémités septentrionales de la Courlande), toutes les terres qui traversent la Vistule jusqu'à la mer ne sont que des plaines dont la nature du sol varie, et qui reposent sur un énorme plateau de craie.

celle des Jagellons, et l'époque des royautés électives.

On a tenté d'assigner à chacune d'elles un caractère spécial : la première époque a été celle des conquêtes ; la dynastie des Piast, celle de la monarchie aristocratique ; la dynastie des Jagellons, celle de la monarchie tempérée : avec la royauté élective commence l'époque de la monarchie en décadence. —

Les données historiques se prêtent mal à la symétrie de cette classification. — Ce n'est pas à la première époque que se bornent les conquêtes de la Pologne ; son histoire offre une longue alternative de guerres heureuses et de revers ; celles des premiers temps furent moins des conquêtes que des incursions sans plan fixe et sans stabilité ; c'étaient les dernières oscillations du grand mouvement qui a renouvelé la face de l'Europe. — L'esprit aristocratique ne fut pas non plus exclusif à la dynastie des Piast ; il se fait sentir dans tout le cours de l'histoire polonaise ; son influence préside à toutes les destinées de cette contrée, et

c'est son exagération qui a précipité sa ruine (1). —

(1) *Brougham*, *Histoire du partage de la Pologne.* — Ces pages sont fondées sur les renseignemens publiés par M. Chodzko, gentilhomme polonais, écrivain français distingué, jeune homme d'une sûre et vaste science historique sur le nord de l'Europe, et animé d'une admirable ardeur pour les intérêts de sa malheureuse patrie. (Voir *Tableau historique de la Pologne*, vol. in-8°, avec cartes.)

ROYAUME DE POLOGNE CONSTITUÉ

EN 1815.

Vue géographique générale.

— Il était borné au nord par la Prusse et la Russie, à l'est par la Russie, et à l'ouest par la Prusse. —On évaluait la superficie de son territoire à environ quatre mille lieues. Le recensement de sa population s'est élevé en 1818 à deux millions sept cent trente et un mille habitans; en 1816, l'état fut divisé en huit waiwodies ou palatinats, savoir : Cracovie, Sendomir, Kalisz, Lublin, Plock, Masovie, Podlachie, Augustow. Le territoire jusqu'à la Pilica (petite rivière du palatinat de Cracovie), et la Wieprz (rivière qui se jette dans la Vistule près de Steziça), est en général plat et fertile; au sud on trouve une branche des monts Karpathes. — Les environs de

Plock, etc., sont variés.— Le climat en est sain cependant, et l'hiver est presque aussi rigoureux qu'en Suède.

Les principales rivières du royaume de 1815 sont la Vistule, la Narew, la Nidera, le Bug, la Wieprz, la Bzura, la Duwenz, la Warta, la Prosna, l'Oba, la Netze, le Niémen, etc. Il y a aussi de grands lacs, la Duza, l'Augustow, le Niger, qui sont tous très-poissonneux.

Les productions cultivées aujourd'hui consistent en grains, en fruits de toute espèce, légumes, manne, pommes de terre, chanvre, lin, tabac, houblon. Les Polonais exploitent dans les montagnes des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de zinc, des carrières de chaux, de marbre, de sel, de charbon de terre, de soufre. Ils ont aussi des sources minérales, et récoltent beaucoup de miel, et dans plusieurs provinces de la cochenille.

Mais l'industrie manufacturière est peu avancée, peu active en Pologne, quoique l'on y ait établi des tanneries, des fabriques de toile, de soierie, de tabac, de potasse, de savon, de salpêtre, etc., etc.

surtout dans les Gallicies et à Varsovie. — On n'a jamais pû y faire adopter les mécaniques et les perfectionnemens dont se sont enrichies la France et l'Angleterre. — Le commerce de la nation est en quelque sorte renfermé dans l'exportation des produits de son sol, tels que grains, chanvre, lin, bois de charpente, cuirs bruts, cire, miel, houblon, suif, laine, plumes, poix, farine, et une certaine quantité de bêtes à cornes.

C'est en 1815 que les provinces qui ont composé la dernière Pologne ont été réunies sous le nom de « royaume. » — Cet arrangement s'est fait conformément à une décision du congrès de Vienne.

Ce royaume était placé sous la souveraineté de l'empereur de Russie. Il était administré par un vice-roi, et une diète composée de quarante-cinq membres, et une chambre des représentans de soixante-dix-sept, qui s'assemblait quatorze jours tous les deux ans, et dont les délibérations restaient secrètes, conformément à un décret récent.

Les revenus du royaume s'élèvent à 22,500,000 fr., dont 4,500,000 fr. sont

appliqués à la liste civile. La dette publique a été partagée en deux parties: l'ancienne, qui regarde le royaume sous le roi Auguste ; et la nouvelle, qui concerne le grand-duché de Varsovie. La Prusse s'est chargée de l'acquittement de la première ; plus, trois dixièmes de la seconde, qui est à la charge du gouvernement russe délégué. — L'armée se compose de cinquante mille hommes, qui sont renouvelés par une milice annuelle. Chaque Polonais, quel que soit son rang, est tenu de servir dix ans. Il y a en Pologne trois ordres de chevalerie, qui sont ceux de Saint-Stanislas, de l'Aigle blanc, et de l'ordre du Mérite militaire, établi en 1791 par le roi Stanislas Poniatowski.

— Nous allons présenter un tableau rapide de l'ancienne république, marquer en détail, les différens points où elle posa successivement ses limites, y compris ses deux duchés, la Lithuanie et la Courlande, rappeler les traits qui furent dominans dans sa physionomie morale et sociale. Avant de commencer le récit général des faits historiques, nous nous

arrêterons également sur ce qui a été reconnu vice dans ses institutions.

Voici d'abord quelques détails sur le territoire de la vieille Pologne : —

L'espace qui formait le vieux royaume est une plaine sablonneuse immense, divisée en deux parties, la petite et haute, la grande ou basse Pologne. Cette plaine est généralement fertile, surtout dans la partie basse. — Un sable très-blanc forme à la surface de la terre comme une sorte de croûte : il couvre tout le pays, excepté les terrains abaissés. Cette plaine est occupée par des rivières, de vastes marais et des forêts. Les pierres y sont très-rares, et particulièrement les pierres calcaires.

Cette plaine était appelée Sarmatique ; elle est, comme nous l'avons dit, limitée au midi par des hauteurs qui s'élèvent progressivement jusqu'aux monts Karpathes, et au nord par la mer Baltique ; à l'occident, elle s'étend jusqu'à la mer d'Allemagne ; à l'orient, elle rejoint l'Asie et la mer Noire. —

La végétation est active et abondante dans la Basse-Pologne ; les plaines de l'U-

kraine y fournissent les plus belles moissons de l'Europe. Le froment de la Podolie et de la Wolhynie, le seigle de la Lithuanie croissent pour ainsi dire sans culture. La Samogitie produit beaucoup de chanvre. Si les salines et les mines de fer de la Haute-Pologne étaient mieux fouillées, elles seraient d'intarissables sources de richesses pour l'état.

C'est le vent d'est qui jette en Pologne les fortes gelées. Il souffle et descend du plateau de la Russie et des monts Ural. Le vent du nord est moins froid, mais plus humide.

Le ci-devant duché de Lithuanie existait au nord-est du royaume, et s'étendait depuis la Prusse jusqu'à la Russie, et depuis la Livonie jusqu'à la Wolhynie. Il était composé des palatinats de Troki, de Wilna, de Minsk, Nowogrodek, Brest-Litewski et Samogitie. La Lithuanie est également un pays plat, sablonneux, coupé par de vastes marais, par des tourbières, et couvert d'immenses forêts remplies d'ours et de sangliers. On récolte une grande quantité de miel. Les pâturages sont d'une extrême fertilité. Presque

du Dnieper; au sud, cent dix lieues le long du territoire ottoman; au sud encore, cent trente en suivant la Hongrie et la Silésie autrichienne; à l'ouest, quatre-vingt-dix lieues en suivant la Silésie prussienne, et autant le long des états électoraux de Brandebourg; au nord, cent quarante lieues, en suivant la limite de la Prusse brandebourgeoise.

A présent, nous donnerons le tableau chronologique de la conquête des diverses provinces qui ont formé l'ancien royaume de Pologne, et celui de leur détachement successif de ce cercle (1).

(1) Le tableau que nous publions ici n'est qu'un rapide extrait de résultats généraux, de recherches consignés dans un ouvrage polonais intitulé *Les dix Siècles écoulés de l'ancienne Pologne*, ouvrage du savant professeur Lelewel (*). Cet écrivain est aujourd'hui l'un des membres les plus actifs, les plus laborieux du gouvernement de Varsovie, où il a pris la place et l'influence que se donnent les caractères décidés, les esprits supérieurs et pratiques comme le sien.

(*) Son livre a été publié récemment à Varsovie. M. Chodzko, dans son tableau historique de la Pologne, a mis à profit, dans ses appréciations, les grandes idées, les découvertes historique de cet esprit éminent.

1° *La Pologne conquérante.* — *De* 860 *à* 1139. — (280 *ans*).

An 700. — Krakus en Chrobatie et à Cracovie. — Wisimir en Poméranie.

860. — Ziémowit occupe le trône des Popiels. — Ses conquêtes et celles de ses successeurs de la Mazovie et des Lenczyçaniens.

965. — Le baptême de Mieczyslas; ses conquêtes au-delà de l'Oder.

999. — Conquête de la Silésie et de Breslau, de la Chrobatie et de Cracovie, de la Moravie et de la Poméranie.

1002. — Conquête de la Bohême et sa perte, en 1004. — Guerre avec les Allemands.

1007. — Conquête de Luzace.

1012. — Celle de Lubusz.

1018. — 30 janvier. Traité de paix de Budyszyn avec l'empire, à l'avantage de la Pologne. — Guerre avec les Russiens; le 14 août, Boleslas-le-Grand entre victorieux à Kiow, leur capitale.

1024. — Couronnement de Boleslas-le-Grand.

1034-1035. — La Pologne perd la Mo-

ravie, la Chrobatie transkarpathienne, la Poméranie, la Russie et la Silésie. — Ryxa se retire de la Pologne, dont elle reste séparée.

1036. — Maslas détache la Mazovie jusqu'à l'année 1041.

1042. — La Silésie reconquise.

1054. — Les états russiens tombent en partage.

1070-1077. — Boleslas-le-Hardi fait la conquête de cette même Russie. — Expéditions de la Hongrie.

1081.—Perte de la Russie.—Affluence des juifs.

1109. — Défaite des Allemands près de Hundsfeld (Psiépolé), près de Breslau, sous le commandement de l'empereur Henri V.

1110. — Traité de paix de Bamberg, offert par le vainqueur, en vertu duquel Henri V se désiste de toutes ses prétentions sur la Pologne.

1119. — La Poméranie subjuguée.

1121. — Conquête des Lutics ou des Wilks (Wilcy).

1124. — La Poméranie devient chrétienne.

1139. — La Pologne est partagée en duchés.

2° *La Pologne en partage. — De* 1139 à 1333. — (200 *ans*).

An 1139. — Le nombre des palatins augmente.

1157. — Traité de paix de Krisgove, humiliant pour la Pologne, mais qui ne fut pas exécuté.

1161. — Expédition malheureuse contre les Prussiens.

1170. — Le christianisme en Livonie.

1173. — Formation du duché de Poméranie sur l'Oder.

1180. — Synode de Lenczyça. — Etablissement du sénat polonais.

1207. — La ville de Dantzick et la Poméranie sont envahies par les Danois. — Les Prussiens ravagent la Mazovie.

1218-1225. — Swientopelk chasse les Danois.

1225. — Introduction des chevaliers teutoniques en Mazovie par le duc Conrad.

1227. — Congrès de Gonzava, palatinat de Kalisz; Leszek Ier et le duc de Breslau, Henri. — Guerre de la tutelle;

le staroste Swientopelk s'arroge le titre de duc de Poméranie.

1245. — La Russie rouge fait la conquête de Lublin.

1246. — Couronnement de Daniel, unique roi catholique de la Russie rouge (depuis Gallicie).

1252. — Couronnement de Mindowe (Mendog), unique roi catholique de la Lithuanie, par une bulle du pape Innocent IV, en 1252. — Dotations d'après les lois allemandes.

1260. — Nouvelle invasion des Mogols.

1264. — Les Iadzwingues ou Podlaquiens défaits complètement.

1266. — La Russie rouge battue à Piéta.

1270-1290. — La Pologne fait des pertes sensibles par les gages qu'elle donne et l'envahissement, par les Allemands, de la Luzace, de Lubusz, de Crossen et de la Marche de Brandebourg.

1282. — Invasion des Lithuaniens dans le palatinat de Lublin. — Leszek-le-Noir les repousse. —

1289. — Les troubles éclatent.

1295-1296. — Nouvelle réunion de la

Poméranie et de Dantzick, de la Pologne, de Cracovie, de Sandomierz, de Siéradz, de Lenczyça et de Brzesc-Kuïawski.

1298. — Une partie de la Poméranie est perdue de nouveau.

1300. — Wladislas-Lokiétek au jubilé à Rome. Wenceslas, roi de Bohême, se couronne en Pologne.

1302. — Lublin est reconquis.

1303.—La terre de Michalow cédée aux chevaliers de la Prusse.

1309. — La perte de la Poméranie et de Dantzick. — Les troubles à Posen.

1311. — Les troubles à Cracovie.

1319. — 20 janvier, couronnement de Wladislas-Lokiétek à Cracovie.

1323. — La terre de Dobrzyn rentre à la Pologne.

1325. — Alliance de Wladislas-Lokiétek avec Gedymin, grand-duc de Lithuanie. —

1327. — Les duchés de Silésie cessent de faire partie de la Pologne.

1331. — 14 juin, mémorable diète à Chenciny : c'est la première réunion opérée par Lokiétek, où l'on s'occupe des intérêts majeurs de la patrie. —Le 27 sep-

tembre, bataille de Plawce contre les chevaliers de la Prusse.

1332. — La Kuïavie et la terre de Dobrzyn, conquises par les chevaliers teutoniques.

3° *La Pologne florissante.* — *De* 1333 *à* 1587. — (250 *ans*.)

An 1335. — 22 novembre, congrès de Wyszogrod, entre Casimir-le-Grand et les rois de Hongrie et de Bohême.

1335-1339. — Désistement de la possession de la Silésie.

1339. — 8 mai, Casimir désigne le roi Louis de Hongrie, à Cracovie, pour son successeur.

1343. — 8 juillet, traité de paix de Kalisz, et recouvrement de la Kuïavie et de la terre de Dobrzyn.

1345-1346. — Traité de paix avec le roi Jean de Bohême; Wschowa (Fraustadt) revient à la Pologne, et Swidnica s'en détache. —

1347. — Diète de Wisliça, et promulgation de nouvelles lois pour la Pologne.

1349. — Guerre avec Olgierd, grand-duc de Lithuanie.

1355. — Congrès de Bude en Hongrie. — Dantzig reconnue pour ville anséatique.

1363. —Les Tatares de Pérécop se soumettent à la Lithuanie.

1365. —Inowroclaw, Bydgoszcz (Bromberg) et Gniewkow réunies à la Pologne.

1366. — Traité de paix avec Olgierd, grand-duc de Lithuanie.

1368-1370-1373. — Expédition d'Olgierd à Moscou.

1370. — Cracovie est reconnue ville anséatique.

1385. — Wladislas-Jagellon, grand-duc de Lithuanie, est élu roi de Pologne. — Première union des deux nations.

1387. — Le christianisme en Lithuanie. — Etablissement des colonies tatares dans cette province.

1396. — La Moldavie vassale de la Pologne.

1398. — Bataille près de Worskla entre les Lithuaniens et les Tatares.

1410. — Victoire remportée par Wladislas-Jagellon sur les chevaliers teutoniques, près de Grunewald et Tanneberg, dans la Prusse ducale.

1412. — Acquisition de la starostie de Spiz, située dans les Karpates.

1413. — 2 octobre, diète de Horodlo, où on donne de nouveaux priviléges à la Lithuanie.

1417. — Le christianisme en Samogitie.

1429. — Congrès de Luck (Lucéarie) entre l'empereur Sigismond et les ducs de Lithuanie. — L'intrigue du premier ne lui réussit point.

1443. — Le duché de Sévérie uni à la Pologne par achat.

1447. — Casimir règne en Pologne et en Lithuanie. — Cette dernière s'empare de Brzesc, nommé depuis Brzesc-Litewski.

1452. — La Lithuanie s'empare de Luck et de Wlodzimierz en Wolhynie.

1453. — Le duché d'Oswiécim acquis par la Pologne.

1454. — La Prusse s'unit et se soumet à la Pologne. — Guerre avec les chevaliers teutoniques.

1457. — La Lithuanie s'empare de Braclaw, en Podolie.

1460. — La Lithuanie perd Pskow ou Pleskow.

1462. — Les palatinats de Rawa et de Belz reviennent à la Pologne.

1466. — 19 octobre, traité de paix de Thorn, ratifiant la soumission de la Prusse.

1468. — Diète de Nowy-Korczin. — Chambre des nonces ou députés.

1479. — La Lithuanie perd Novogorod-la-Grande. — Perte de Kilia et de Biélogrod.

1490. — La Lithuanie perd la Sévérie, au-delà du Dniéper.

1494. — La Lithuanie perd Bransk et Starodub.

1494-1513. — Le duché de Zator est acquis à la Pologne.

1496. — 29 mai, diète de Piotrkow (Pétrikau). — Prépondérance et suprématie arrogante de la noblesse.

1506. — Règne de Sigismond Ier.

1514. — 10 juillet, perte de Smolensk. — 8 septembre, victoire, d'Orsza remportée sur les Moskovites.

1515. — Congrès de Vienne entre l'empereur Maximilien, Sigismond, roi de Pologne, et les rois de Bohême et de Hongrie.

1526. — Union de Mazovie avec la Pologne.

1533. — Traité de paix avec la Turquie.

1534. — Traité de paix avec la Moskovie.

1560. — Chambre des nonces (députés) en Lithuanie, et jugement territorial.

1561. — Arrangement pour la Courlande et la Livonie, guerre avec les Moskovites.

1569. — 1er juillet - 11 septembre, réunion définitive de la Lithuanie à Lublin. — La Podlaquie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine font partie de la province dite la *Petite Pologne*.

1570. Synode de Sandomir; les Ariens ou Sociniens.

1578. — Les jésuites en Pologne, introduits par le cardinal Hosius.

1582. — 15 janvier, traité de paix à Zapole et Khivérova.— Gorka, la Livonie et Polock sont reconquises. — Nouveaux troubles en Livonie et à Riga.

4° *La Pologne en décadence.* — *De* 1585 *à* 1795. — (218 *ans*).

An 1588. — 25 janvier, victoire près de Byczyna (Bitschen, en Silésie), où Zamoyski fait prisonnier l'archiduc Maximilien.

1595. — Nouvelle confirmation de l'union des deux nations à Brzesc-Litewski.

1595-1600. — Expédition en Moldavie.

1600. — Guerre de la Livonie.

1605. — 27 septembre, victoire de Kirchholm. — Le faux tzar Démétrius à Moskou. — Marie Mniszech, sa femme.

1609. — Guerre avec Moskou.

1610. — Victoire de Kluzyn. Le 27 août, Wladislas, fils du roi Sigismond III, proclamé czar de Moskovie.

1611. — Smolensk est reconquis sur les Moskovites.

1612-1616. — Nouvelles expéditions en Moldavie.

1620. — Depuis le 17 septembre jusqu'au 7 octobre, combats près de Cécora. — Mort du célèbre Zolkiewski. — Guerre avec la Suède.

1621. — Riga est perdue pour la Pologne ; la même année, la Moldavie et la Valachie cessent de relever de la république.

1633-1634. Nouvelles victoires près de Smolensk sur les Moskovites. — Le 15 juin, traité de paix signé à Wiazma.

1638. — Les Kosaques sont abaissés.

1642. — Introduction de la vertueuse et active congrégation des piaristes.

1648. — Guerres avec les Kosaques.

1652. — Le déplorable *liberum veto* se fait entendre pour la première fois.

1654. — Nouvelle guerre avec Moskou. — Le 29 septembre, Smolensk est perdue.

1655. — Guerre avec la Suède.

1656. — Guerre avec l'électeur de Brandebourg.

1657. — Guerre avec le palatin de Transylvanie. — 19 septembre, traité de paix à Wélau, et la souveraineté de la Prusse ducale reconnue.

1658. — 16 septembre, traité de Hadziacz.

1660. — 3 mai, traité de paix d'Oliwa. — Le roi Jean Casimir renonce à ses préten-

tions sur la Suède. Perte de la Livonie, sauf un petit palatinat du même nom. — Etienne Czarniecki, général célèbre.

1667. — 30 janvier, traité d'Andruszow pour treize ans. La Sévérie, la Czerniéchovie, l'Ukraine Transborystane et la ville de Kiow sont cédées aux Moskovites: ces derniers rendent en retour Polock, Witebsk et la Livonie polonaise.

1672. — Guerre avec les Turcs. — Perte de Kamiéniec. — 18 octobre, paix de Buczacz.

1674. — Nouvelle guerre avec les Turcs. — Jean Sobieski.

1676. — 17 octobre, traité de paix de Zurawno; la plus grande partie de l'Ukraine rentre à la Pologne.

1683. — 12 septembre, délivrance de Vienne par le roi Sobieski. Ingratitude de l'Autriche.

1686. — 6 mai, traité de paix conclu avec les Moskovites, contre la volonté nationale, par Grzymultowski, Marcien Oginski, Alex. Potocki, etc., par lequel Sobieski cède à perpétuité Smolensk, Czerniéchow, Kiow et Sévérie.

1699. — 26 janvier, traité de paix de

Karlowitz, par lequel les Turcs rendent Kamiéniec et tout ce qu'ils avaient envahi en Podolie et en Ukraine.

1701. — Guerre de Suède.

1718. — Commencement de la déplorable et directe influence des tzars de Russie dans les affaires de la Pologne.

1738-1763. — Passage continuel des troupes étrangères.

1764. — Avénement de Stanislas-Auguste Poniatowski, amant de Catherine II, au trône de Pologne.

1768. — Confédération de Bar pour secouer l'influence étrangère. — Les Pulawski.

1772. — Premier partage. — Une partie de la Russie blanche, la Russie rouge, la Prusse polonaise, etc., etc., sont envahies et perdues.

1773. — Diète de Poninski. — Thadée Reyten, surnommé le *Caton polonais*. — Commission d'éducation nationale établie par la république de Pologne, après la suppression universelle des jésuites.

1778. — Projet de loi d'André Zamoyski.

1785. — Mouvement général pour la régénération de la république.

1788-1792. — Diète constituante, antérieure à l'assemblée constituante de France de 1789.

1791. — 3 mai, constitution de Pologne, antérieure à la constitution française du 3 septembre 1791.

1792. — 14 mai, complot de Targowiça. — Guerre avec les Moskovites.

1793. — Second partage de la Pologne, par les cabinets de Pétersbourg et de Berlin.

1794. — 24 mars, guerre de l'indépendance nationale. — Le généralissime Koscinsko fait prisonnier, le 10 octobre, à Maciéïowicé.

1795. — Troisième partage et anéantissement de la république de Pologne.

V. *La Pologne en régénération* (*depuis* 1796 *jusqu'à nos jours.*)

An 1796-1801. — Subjuguée par la trahison plus que par la force, la Pologne cesse d'exister sur la carte européenne ; mais la même année voit se former les

bataillons polonais, qui, marchant à l'ombre des étendards français, ont perpétué l'espoir d'une prochaine régénération. — Les généraux Dombrowski et Kniaziawicz, en Italie et sur le Danube, avec leurs légions représentent la nation polonaise; et si après cinq ans de travaux leurs espérances sont déçues, l'année 1806 fait naître de nouvelles espérances.

1807.—Traité de paix de Tilsitt, et formation du grand duché de Varsovie avec un statut constitutionnel.

1809. — Le grand duché accru de quatre nouveaux départemens.

1812. — Campagne de Moscou. — Nouvel espoir d'une régénération complète. — Les désastres de la retraite détruisent les efforts des Polonais.

1815.—Les trois voisins de la Pologne, en partageant pour la quatrième fois ce pays, transforment le grand duché de Varsovie, dans sa plus grande partie, en royaume de Pologne, que la Russie obtient pour elle. Le roi de Prusse garde pour lui le grand duché de Posen. L'Autriche détache les quatre districts du palatinat de Lublin; et enfin ces trois sou-

verains placent sur la carte européenne une nouvelle république de Cracovie, sous la protection de la sainte-alliance.

1829.— 24 mai, couronnement à Varsovie du roi de Pologne Nicolas Ier, empereur de Russie.

« Tel fut le sort d'une puissance jadis du premier ordre. Sa surface, avant le premier partage consommé en 1772, en tirant une ligne droite des frontières de la Courlande à l'embouchure du Jahorlik, dans le Dniester, embrassait deux cent vingt milles polonais de longueur, et deux cents milles de largeur de quinze au degré, en ne prenant que depuis Mscislaw jusqu'à Starnberg, ville frontière du Brandebourg (1). »

(1) Chodzko. — *Tableau historique de la Pologne.*

ORIGINES HISTORIQUES DE LA POLOGNE.

De temps immémorial, le vaste pays situé entre la mer Baltique et la mer Noire fut occupé par les Slaves ; mais envahi à diverses époques par les Scythes, les Sarmates, les Goths, les Huns, les Gépides, les Avares et autres peuplades, il changea aussi souvent de nom que les Slaves changeaient de maîtres. Lorsqu'après des siècles d'esclavage, ces derniers reconquirent leur indépendance, ils se subdivisèrent en diverses branches, dont voici les principales : —

A l'occident : Les Vinides entre l'Elbe et l'Oder, jusque vers la mer Baltique, où les Obatrites et les Latiques s'établirent ; les Sarbes sur la Sâle, près des sources de l'Elbe ; les Bohêmes, qui, après avoir adopté le christianisme commencèrent à étendre leurs conquêtes, en Silésie, en Moravie et dans la Chrobatie ou Kroatie.

Au midi : La Chrobatie-Blanche ou Grande, située dans les environs des Kar-

pates, dont les peuplades s'étendirent jusque vers les côtes de la mer Adriatique, et devinrent Kroates ou Dalmates. La Pannonie fut envahie par les Magiares ou Hongrois, qui y fondèrent leur royaume. Les Bulgares occupèrent aussi une partie de cette contrée; mais ils adoptèrent bientôt la langue slave, et se fondirent dans la population primitive.

Au nord et à l'orient : Un peuple originaire de la Suède, appelé vers la fin du neuvième siècle par la ville de Nowogorod, vint étendre ses conquêtes dans les environs : ce furent les Varègues ou Russiens. Ils envahirent bientôt toute l'étendue du pays, depuis Nowogorod jusqu'à Kiow, et poussèrent leurs victoires jusqu'en Chrobatie-Rouge (Czerwiensk), dans le voisinage des Karpâtes. Les nations conquises par eux prirent leur nom, mais sans abandonner leur langue, car les Russiens adoptèrent celle des Slaves, avec lesquels ils n'ont formé depuis lors qu'un même peuple. En acceptant la religion chrétienne, cette partie des Slaves suivit le rit grec.

Au milieu de tous ces peuples dans les

environs de la Vistule, s'étendaient les nations Léchites : c'étaient les Poméraniens sur la mer Baltique; les Mazoviens vers l'orient; vers le midi, les Kniaviens, les Lenczyçaniens, les Siéradiens et les Krakoviens; enfin les Polonais au centre (1).

Ainsi, suivant les recherches historiques et les conjectures les plus étayées sur l'origine de la Pologne, il est à peu près établi que la race gétique ou slavone habite la Russie rouge, la grande et la petite Pologne, la Silésie, depuis deux mille ans.

Les Polonais descendent directement de cette race. Les Goths soumirent les Slaves depuis le premier jusqu'au troisième siècle. Il est encore facile de reconnaître dans les mœurs générales des empreintes de leur souveraineté.

Les premières branches de la noblesse polonaise sortent de cette souche slave que les Goths sont venus rajeunir. —

(1) *Voir* Brougham, aujourd'hui chancelier d'Angleterre.

On ne possède que peu de lumières sur ces différentes origines et révolutions. Nous savons bien qu'à l'exemple des Goths, les Slavons reconnaissaient à ces origines, dans celles de leurs familles qui s'étaient illustrées, un droit d'hérédité départi à tous leurs membres, pour la possession du titre ou privilége de gentilhomme, qui plus tard donnera seul la capacité politique, une part immédiate dans le mouvement des affaires.

Le titre le plus élevé était celui de vaiewode ou palatin, c'est-à-dire chef de guerre, duquel celui de duc diffère, en ce sens qu'il constitue une hérédité plus fixe, plus enracinée.

De tout temps la noblesse polonaise s'est fait remarquer par son intrépidité à la guerre, et par un sentiment vif et délicat de la justice. — Sans doute elle a été idolâtre de ses turbulentes libertés; mais cette affection était en soi large, généreuse, et sut respecter la liberté et l'indépendance des autres peuples. Par exemple, cette belliqueuse noblesse ne mit jamais le pied sur un territoire étranger que pour y porter la guerre offensive,

mais elle l'y reporta presque toujours avec une écrasante vigueur. La nation libre était formée par la noblesse : ses deux cent mille gentilshommes conduisaient les affaires publiques, formaient l'ame des armées, les guidaient et périssaient les premiers à leur tête.

C'est du sang des Goths que cette énergique et active noblesse a tiré ses instincts de civilisation, de vie haute, et enfin son génie guerrier; cette dernière qualité a été sans cesse visible et sans cesse admirée, et elle a établi sa supériorité sur la race géthique, sur les Russes, les Serviens, les Croates. Le luxe, la représentation sociale, les jouissances de l'existence facile, élégante et haute, étaient les passions de tout gentilhomme riche. La magnificence dans laquelle avait été élevée sa jeunesse, ses goûts naturels et les lumières de son esprit, lui frayaient cette pente; mais cette vie molle ou seulement douce, dans une région si supérieure à la classe générale effacée dans la servitude et l'abrutissement, cette vie sensible à la voix des plaisirs et des arts, n'altérait pas en lui la dignité républicaine et

son brillant courage ; et dès que l'ennemi reparaissait aux frontières, il montait à cheval : le tumulte du premier combat, l'émotion du moment, lui rendaient toute sa vigueur ; sa vaillante épée fracassait, dispersait tout.

Les Polonais sont nés pour la guerre : « Ils en adorent le fruit, » a dit un vieil historien. — Chaque grand gentilhomme était possesseur d'un corps de troupes, répondant à l'état de sa fortune. — En temps de guerre, tous ces corps restaient réunis aux armées de la couronne ; ils étaient commandés par leurs chefs respectifs sous un chef suprême.

La grande noblesse (les familles riches) vivait dans ses châteaux, et confiait la direction de ses affaires au roi électif, librement appelé au trône, et à des ministres inamovibles. — Une politesse parfaite, celle que nous devons aux belles habitudes de la vie, à l'éducation la plus élevée, régnait dans ces maisons opulentes. Sous cette politesse, sous ces formes, la corruption s'affaiblissait. — Ces formes elles-mêmes, trop distinguées pour n'être pas naturelles, se puisaient au ber-

ceau. — La famille, qui les avait reçues comme un legs précieux, les transmettait à ses jeunes descendans. — Ces mœurs éclatantes existent encore aujourd'hui dans un grand nombre de familles, et ont été simplement modifiées par les lumières nouvelles et les mœurs de la France; elles ont plus de simplicité, et comptent parmi les traces de la société qui en a disparu.

Les grandes familles vivaient peu dans les villes, et leur préféraient de vastes domaines dans l'intérieur de la république, qu'elles habitaient avec une magnificence orientale; des légions de domestiques y étaient à leurs ordres. — Parmi ces domestiques se trouvaient souvent de jeunes gentilshommes pauvres, obligés de servir d'écuyers. — Pendant la paix, les troupes qui appartenaient à ces familles restaient campées autour de leurs châteaux. — L'instruction, l'amour éclairé des beaux arts, et les voix des muses, animaient ces demeures de la grandeur, où le temps ne s'enfuyait qu'embelli par les graces et la lumière d'une société brillante. — Comme en France, les femmes

étaient l'ame de la société ; elles y étaient ce qu'elles sont encore à Varsovie, belles et bien élevées, légères, sémillantes, un peu graves au fond, comme le seraient des Françaises nées dans le Nord ; car le caractère se teint toujours de la couleur des objets qui nous environnent. — Cette physionomie charmante des dames polonaises est un mélange de traits divers et mobiles, où il y a surtout de la grace, de la vivacité française et de la passion espagnole.

Si la civilisation, comme on va le reconnaître, a éclairé vivement et constamment les rares sommités de la société polonaise, ses utiles lumières ne sont pas assez descendues jusqu'à la masse *noble*.

C'est dans la répartition si effroyablement inégale des fortunes que se trouve la cause de cette préférence. Les uns ayant tout, les autres rien, les nuages de l'ignorance devaient rester du dernier côté. — Cette inégalité de fait, malgré l'égalité théorique de la loi commune, a été corrigée de cette manière, si correction il y a eu : les nobles pauvres, au service des riches, se soumirent, et les

riches, en retour, se montrèrent pleins de déférence pour leurs frères cadets.

Ces concessions mutuelles donnaient la paix dans l'ensemble des relations.

Plusieurs influences funestes et actives emportèrent en moins d'un demi siècle l'énergie et la nationalité des mœurs générales : l'ambition personnelle, la vie trop opulente et trop molle des châteaux, la passion des longs voyages en France et en Italie, en général un goût très-vif de cosmopolisme répandu parmi les grands seigneurs.

Remplacer les anciennes mœurs par les mœurs et les habitudes des vieux états policés de l'Europe, c'était, en méconnaissant le génie national, le pousser vers les abymes, et le livrer à tous les coups de la jalousie et de la haine étrangères, à tous les coups de l'avidité, puisque l'on ne voulait rien changer dans le vieil état, ni se créer des relations et une solide et active influence à l'extérieur, ni fortifier les frontières. — Il faut s'attendre à tout, à la conflagration du corps politique, à l'extinction nationale, dans les vieilles sociétés qui, finies sous une forme

de gouvernement, ne veulent pas en changer, par orgueil, ou respect pour l'expérience des âges; se continuer sous une autre; qui ne comprennent pas de quelle importance il est pour elles de se donner des formes politiques nouvelles, de faire des changemens, quand la nécessité de ces changemens est venue. Les nations ne durent pas toujours sous les mêmes institutions; cela est contraire à la loi partout visible de la vie, de la marche des choses humaines.

A la fin de l'existence de la Pologne, il eût fallu que la couronne devînt héréditaire et restât dans les mains de la même famille, condition qui eût fait cesser les rivalités, cette brigue orageuse pour la plus haute place, brigue au milieu de laquelle les grandes nations de l'Europe envoyaient des candidats.

La permanence du premier pouvoir dans la même famille eût fortifié ce lieu élevé, le rang suprême, et appuyé la couronne par la constitution, qui, de plus en plus, eût altéré judicieusement son principe trop exclusif, la liberté des classes supérieures, par l'admission des classes

émancipées, éclairées, à un degré du pouvoir politique. — Par la suite, cette royauté héréditaire eût pu donner du repos et quelque bonheur aux masses, émanciper lentement, sans doute, ces masses barbares façonnées à la vie sociale par une appropriation des renseignemens indispensables à l'existence de la créature humaine libre; mais les institutions que nous indiquons là, et cette rectification des lois fondamentales, et cette hérédité de la couronne, n'étaient pas possibles sans l'adjonction à l'aristocratie des supériorités des industries, des mérites qui s'élèvent autour d'elle, dans cette rare bourgeoisie, qui lui est sans cesse nécessaire, et qui, grossissant aussi sans cesse, si la loi fondamentale fût venue la protéger, eût produit à la fin de véritables classes intermédiaires.

La couronne, en Pologne, est devenue élective par un fait, un précédent du moins, dans la dernière partie du quatorzième siècle. — Sur cette terre, on n'assigne pas d'origine précise à l'indépendance individuelle dans la première classe. On y était libre avant qu'aucune

loi stipulât cette liberté, déterminât sa limite, sa forme et sa singularité. — Les Polonais se vantaient jadis de jouir de la plus vieille nationalité libre qui existât dans le monde. — Pour établir qu'ils n'avaient pas été conquis, ils montraient aux étrangers le fossé qui les avait séparés de l'empire romain, et où, depuis, ils avaient su résister glorieusement aux armes de Charlemagne.

Les diètes furent établies sous les Jagellons. Le consentement unanime n'était pas nécessaire dans les confédérations où se préparaient les élections : il l'était dans les diètes. Tout y était décidé à la pluralité des voix dans les confédérations.

La première assemblée des nonces ou députés date de 1467. Elle fut convoquée par Casimir II, et eut pour objet, comme on le verra, d'asseoir un subside pour l'entretien de la guerre avec les chevaliers teutons qui possédaient la province de Prusse.

Pour donner une explication satisfaisante de l'origine des progrès de ce singulier privilége, dit M. Brougham, il eût fallu faire des recherches plus pré-

cises que celles qui ont été faites à ce sujet par des légistes polonais.

Ce *veto* absolu dont jouissait chaque membre de la diète polonaise semble découler de ce principe, que les députés ne sont pas représentans, mais ministres; que leur pouvoir d'agir est limité par les instructions impératives des provinces; que la constitution est plutôt une confédération qu'une république; et que la diète n'est pas tant une assemblée délibérante, qu'une réunion de mandataires dont les fonctions consistent à déclarer la volonté de leurs commettans. — L'unanimité semblait être la conséquence nécessaire d'un tel état de choses; mais comme le pouvoir souverain résidait réellement entre les mains de la noblesse, les lois de l'état l'autorisaient à intervenir alors dans les affaires publiques d'une manière souverainement hasardeuse et inconvenante, mais qui rendait, en quelque sorte, nécessaire la déraisonnable institution de l'unanimité.

Cette intervention avait lieu au moyen d'une espèce d'insurrection légale, appelée *confédération;* un certain nom-

bre de gentilshommes, formant une ligue, s'engageaient à poursuivre, les armes à la main, un but convenu : c'était la défense du pays, la conservation des lois, ou le maintien des priviléges d'une classe de citoyens. Il était également permis à un autre corps de gentilshommes de s'associer contre le premier : la guerre entre eux était légale, aucun des deux partis n'était traité de « rebelle, » car tous deux étaient composés de membres de la classe souveraine, ou plutôt c'était un certain nombre de souverains séparés; leur union habituelle était si incertaine et si fragile, qu'on paraissait à peine la rompre en contractant une alliance plus étroite avec une partie d'entre eux.

Dans ces confédérations, le pouvoir souverain se relevait lui-même des entraves de l'unanimité : même pour obtenir cette faculté, les diètes se constituèrent quelquefois en confédérations; mais alors elles perdaient un peu de leur puissance, elles n'avaient d'autre appui que le zèle de leurs partisans volontaires, et ne pouvaient exiger l'obéissance légale de tous les citoyens de la république. Ce dernier

expédient, de convertir une diète ordinaire en une diète *confédérée*, est peut-être le plus singulier exemple que l'on rencontre dans l'histoire d'une assemblée législative prenant la forme d'un parti organisé pour la guerre civile, afin de briser les entraves d'une mauvaise loi.

Ainsi, pour échapper à la nécessité de l'unanimité, il fallait recourir parfois aux confédérations qui n'exigeaient que la majorité.

Le suffrage unanime amena, vers le milieu du dix-huitième siècle, la ruine de ce pays.

Tout avait changé alors, les rapports politiques et les hommes. Cette égalité inflexible perdit l'état, parce qu'elle devint la base de mille luttes personnelles, d'une anarchie permanente : le flot successif des passions, l'exemple d'une cour dissolue, vénale, ce dangereux modèle des mœurs publiques, hâtèrent l'affaiblissement de l'état et de l'autorité morale de la royauté. Cette royauté ne fut plus que le masque des institutions, et non leur vive et belle expression.

La Russie consomma la ruine géné-

tale par l'établissement d'une souveraineté occulte, confiée à des agens diplomatiques, par l'élection d'un roi amant et créature de Catherine II : touchée par ses mains parricides, cette belle couronne élective des Jagellons, des Sobieski, ne jeta plus qu'un éclat sinistre. —

Quelques réformes dans la législature, presque toutes simples dans une première vue, eussent suffi pour replacer ce grand état, ce boulevard contre les incursions du Nord, sur des bases solides, pour relever le vieux monument qui tombait. — Il eût fallu détruire immédiatement, par les armes, l'influence des Russes et des Allemands dans le gouvernement.

— L'affaiblissement du vote personnel, l'annullation de l'égalité d'un seul contre tous dans les diètes (1), c'est-à-dire l'adoption de la majorité comme loi suprême pour délibérer, pour voter les lois (véritable base des gouvernemens représentatifs), changeaient l'ancien état en un

(1) D'un autre côté, en fait, les charges héréditaires, les palatinats, les castellanies, starosties établissaient une inégalité considérable entre les citoyens, c'est-à-dire les nobles.

état nouveau, maître des factions de tout sol, physiquement puissant, qui n'aurait pas manqué de se mettre en rapport complet d'assiette et d'usages avec l'ordre politique établi alors en Europe. — La république aurait eu enfin des ambassadeurs à l'étranger.

Ces réformes si généralement désirées, décisives, eussent été faites avec facilité à la fin, sans l'opposition inique de la Russie; elles fermaient l'abyme d'anarchie qu'avait creusé cette *folle* loi de l'unanimité (1).

— Mais la Russie, devenue puissance de l'Europe, en défendant, dans le dix-huitième siècle, la condition législative de l'*unanimité,* « agissait politiquement, » et se préparait des occasions d'intervention qui lui permettraient de tomber sur cette riche proie de la république de Pologne.

En effet, une grande partie de la Pologne était jointe à la Russie avant la fin de ce siècle. —

Naguères, avant la révolution de 1830,

(2) *Expression* de M. de Reyneval. *Quelques Réflexions sur ce gouvernement.*

voici quelles étaient les conséquences contemporaines de la loi de l'*unanimité*. — La patrie véritable effacée, depuis 1794, de la carte du Nord, partagée, et puis simulée à la fin, en 1815, par une petite agglomération de provinces avec intitulé de royaume; dans les provinces réunies à la Russie, ou non réunies, la suspension du perfectionnement social et de la diffusion d'une instruction élevée, que le cabinet russe protège peu d'habitude; un infernal baillon collé sur les bouches pures qui eussent parlé avec amour de cette admirable vieille Pologne!

On pouvait donc trembler, il y a peu de mois, qu'une épaisse barbarie ne vînt recouvrir incessamment ces belles contrées, où la vertu, les lumières et le courage ont jeté, dans les classes nobles, libres, un si vif éclat; tout déclinait, tout périssait, le cœur des hommes excepté: c'est que, seul, le cercle politique avait péri. —

Les Lithuaniens chérissent, comme jadis, la vie des armes, la vie des batailles, naturelle aux peuples qui ferment l'Europe contre cette profonde, cette con-

stante et lointaine fermentation d'Asie. — Nourris dans les mêmes sentimens que les Polonais, ils sont restés des hommes pareils à ceux des beaux jours de la république, et sont braves comme ces vieux et héroïques Sarmates leurs pères, qui luttèrent si glorieusement contre ces fortes races polonaises, dans lesquelles ils se fondirent ensuite pour augmenter la puissance, la gloire, la liberté communes des races libres de ces contrées.

Les populations lithuaniennes mâles conservent la constitution de fer et la voix terrible des vieux Sarmates. — Les femmes de ces provinces sont pleines de graces, bien supérieures aux femmes russes, et se rapprochent de celles de Varsovie; elles se distinguent par une vivacité élégante d'esprit (elles ont l'esprit très-cultivé dans les grandes familles), par cette beauté mélancolique qui est particulière à la figure humaine dans le nord de l'Europe. Elles ont un regard doux, passionné, de la rêverie dans les traits; en général elles font revivre, pour un esprit qui a de la vivacité, qui compare, ces femmes des poésies scaldes aux lignes idéales, si pures et

si mobiles, respirant un sentiment charmant de pudeur, parées du coloris le plus doux. — C'est ce type-là jeté dans la vie. —

La noblesse courlandaise jouissait de priviléges considérables, fondés, comme dans la république et en Lithuanie, sur la non existence politique et même sociale des paysans : ils étaient serfs. Tout appartenant à la noblesse, sa justice ne prenait conseil que d'elle-même, que de sa magnanimité ; mais là, comme en Pologne et en Lithuanie, cette maxime profondément gravée dans les cœurs, que justice était due surtout au pauvre, au faible, suppléait à l'absence d'une loi protectrice; aucune injustice, dans une contestation entre un noble et un bourgeois, n'était soufferte par le corps de la justice, dès qu'elle était sue.

On citerait peu d'affaires de ce genre où les nobles, juges dans la cause d'un des leurs, n'aient pas appliqué ce qu'ils croyaient l'équité. —

La noblesse courlandaise était classée d'une manière très-tranchée : en noblesse ancienne et en noblesse nouvelle. —

L'ancienne noblesse était prise parmi les familles dont les ancêtres s'étaient trouvés dans les dernières assemblées des chevaliers porte-glaives, dans les années 1620, 1631 et 1634. Il y avait, comme on doit le penser, un grand nombre de familles nobles en dehors de cette catégorie; ces familles-là formaient la noblesse nouvelle; leurs membres ne parvenaient point aux premiers emplois du duché.

— Un gentilhomme courlandais pouvait exercer en Pologne les droits de l'indigénat, et un Polonais pouvait de même les exercer en Courlande. Ces droits n'étaient valables pourtant qu'à la condition du séjour. —

Les mœurs de la Courlande sont un mélange des mœurs polonaises et russes. —

Le duc, vassal de la couronne, fournissait chaque année un contingent de deux cents hommes de cavalerie ou de cinq cents hommes d'infanterie; en temps de paix il ne lui était pas permis de mettre sur pied plus de cinq cents hommes de troupes régulières. — Les revenus du duc se tiraient d'impôts de douane, re-

devances, taxes féodales, et de plusieurs immenses domaines.

— Comme on le verra, c'est seulement en 1652, sous Jean Casimir, que le *veto*, ou droit de suspension, fut exercé. Le premier opposant était nonce, et se nommait Syczinski, nonce d'Upita.

— On protestait par une subite évasion du lieu consacré à la délibération, et en prononçant ces mots : « *Nié poswalam.* — Je ne puis consentir. »

La protestation faite ainsi sur-le-champ même de l'élection des députés, ou dans l'assemblée des nonces, arrêtait la délibération, ou rendait ses effets nuls, si elle était poursuivie.

Cet acte causait une longue suite de séditions et de malheurs. Il a été infiniment rare, on ne le faisait point sans prendre la plus grave responsabilité, et qu'après avoir considéré ses divers effets. — Nous avons dit, quelques pages avant celle-ci, comment on éludait cette impérieuse clause de l'unanimité, en transformant une diète en confédération. —

Dans les questions religieuses, matières délicates chez un peuple visant à un com-

plet affranchissement, la ligne de conduite de l'état fut, en général, sage; il fut tolérant ou indifférent, selon les nécessités, et recevait dans le giron politique tous les cultes qui ne persécutaient pas, qui n'excluaient pas d'autres convictions ou systèmes religieux, d'autres idées sur ces fins de la destinée humaine que l'homme, en se perfectionnant, veut sonder de plus en plus. — C'était à peu près le système de l'ancienne Rome; ce sera celui de tout état qui voudra durer. — En 1573, lorsque la république demanda au roi élu, Henri III, la sanction des vieilles lois qui stipulaient ses priviléges, elle fit affermir toutes les idées de tolérance. — C'est en 962 que la religion catholique avait été reconnue religion de l'état, sous le règne de Miecislas Ier. — Depuis elle s'est toujours conservée avec ses priviléges antiques. — Il y avait du génie politique et philosophique à traiter ainsi les idées religieuses, les idées *catholiques,* surtout lorsque l'ignorance des masses européennes, leurs croyances naïves donnaient aux idées catholiques le gouvernement général, au milieu de cette

épaisse nuit qui couvrait alors la plupart de ces contrées, nuit qui se dissipait au nord de l'Europe, sur les points multipliés et prééminens où l'aristocratie s'était placée, où elle avait planté ses phares de civilisation chevaleresque, élégante, polie. —

Un légat du pape résidait à Varsovie. Il y avait dans la république beaucoup de luthériens, de réformés, de Grecs-unis et de Grecs non-unis. Les Juifs sont en grand nombre sur ces terres fameuses. — Dans l'organisation actuelle, s'il y a organisation pour eux, ils y sont les plantes parasites qui en dévorent incessamment les sucs; ils couvrent toutes les propriétés, labourent toutes les terres, font semer les blés, les exportent, et tiennent le commerce intérieur et extérieur. —On ne trouve pas en Pologne de classe qui veuille ou qui puisse le faire. Les Juifs sont réunis en villages et en bourgades bâtis à part. — Les demeures où ils s'enferment présentent un aspect enfumé, délabré et dégoûtant de malpropreté. Les Juifs se sont emparés de tous les profits que peut fournir le sol, jusqu'à

l'exploitation des mines, salines, terres, forêts de l'état. — Ce sont encore eux qui tiennent les auberges sur les routes et dans la plupart des villes; ce qui est fâcheux pour les Européens qui visitent ou traversent la Pologne, car le plus grand nombre de ces Juifs sont les êtres les plus sales du monde et les plus voleurs, à peu d'exceptions près. La nourriture de leurs hôtelleries ne rappelle pas la succulence et le soin délicat et recherché qui distinguent celle des châteaux. — Ils possèdent d'immenses richesses dont ils ne jouissent pas dans l'abjection sociale, morale et intellectuelle où ils vivent ou croupissent; ils sont méprisés par la noblesse, qui les appelle pour ses besoins et qui les repousse bientôt avec dégoût. — Les énergiques et belles races d'hommes qui habitent la Pologne n'ont pas pu, ne peuvent pas encore, s'intéresser à ces races antiprogressives, qui seront plus difficilement tirées de leurs vieux vices, de leurs préjugés encroûtés, de leur vivace immobilité (cette fange sociale où ce qui règne est le mépris de la morale et des hommes), que les sauvages du Brésil

ne le seront de l'état de nature. Ces choses sont pénibles à noter pour nous, qui inscririons ici avec tant de joie un progrès, une légère impulsion vers le mieux!

La bourgeoisie polonaise a eu diverses époques de petite prospérité, de petite consistance sociale, surtout dans des temps éloignés de nous, circonstances qui surprennent : elle se composait en principal nombre d'étrangers, d'aventuriers allemands, anglais, suisses et français, et était clairsemée dans les villes et près des résidences riches ; elle n'avait qu'une existence sociale très-frêle et peu étendue, et qui semblait souvent près d'expirer à la moindre explosion de la noblesse. Mais son utilité la sauvait sans cesse, et ses racines, quelque coup qui vînt la frapper, n'étaient point retirées du sol. Ce qui la menaçait éternellement, c'était sa faiblesse; on la voyait relever la tête, après de mauvais jours, par un effet de la reconnaissance de la noblesse. Mais quand une circonstance critique pour elle était arrivée, elle cachait sa tête; cette circonstance ne durait pas. Ses petits priviléges, sa vie assez tranquille dans quel-

ques villes, étaient des concessions de la noblesse, achetées par les mille services que réclame sans cesse la vie opulente, variée, dont les grandes familles rapportaient la nécessité de Londres, de Paris ou d'Allemagne. Cette même nécessité conservait donc les relations de cette petite et rare bourgeoisie avec les rangs élevés de la noblesse. Indépendamment de cet échange de protection et de graces contre des services, du génie actif, laborieux, manuel, ces classes étaient soutenues par une vieille loi que nous citerons plus loin, laquelle portait en substance : « Que lorsqu'un bourgeois était attaqué « par un noble, le jugement du litige « était attribué à un tribunal composé « en nombre égal de bourgeois et de « gentilshommes. »

Les provinces qui ont formé autrefois le duché de Lithuanie présentent la même physionomie que la Pologne proprement dite. — La race des hommes y est au fond sarmatique, mais elle fut changée profondément comme en Pologne par les Slavons et les Goths, qui y acclimatèrent quelque chose des mœurs du Midi. —

Un historien (Kwialowiez) a prétendu aussi qu'il aborda sur les côtes de la Lithuanie une colonie d'Italiens qui y apportèrent quelques lueurs assez vives de la civilisation des cités italiennes du moyen âge, et y introduisirent cette foule de mots latins qui se font remarquer dans le dialecte lithuanien. Selon cette version, il sortit de ces familles plusieurs dynasties qui gouvernèrent la Lithuanie. Cette province devint ensuite un fief de la grande couronne de Pologne, et y resta attachée jusqu'en 1795 (1).

Malgré le peu d'ensemble de la marche générale, malgré la faiblesse de ses liens sociaux, la Pologne a marqué glorieusement, à diverses époques, dans les affaires de l'Europe. Son bras souleva vingt fois les plus grandes forces.

La république polonaise arrêta court la seconde irruption des Ottomans, en 1683; Sobieski les écrasa sous les murs de Vienne. Cette nation a secouru aussi Copenhague, et placé, comme on verra, par les mains du général Zolkiewky, un

(1) Elle était état indépendant dans les temps antérieurs à l'*électivité* de la couronne.

tzar sur le trône de Russie. Les célèbres Lesniowitz, Boratinski, Kaminietzki dispersèrent, avec de faibles escadrons, des nuées de Tatares et de Moscovites. — Les Radziwil, les Sapiéha, les Zborowski, Chodkiewiez Czarniecky conquirent et conservèrent glorieusement la Livonie. — Les Zamoyki, cette grande famille nationale, battirent les Autrichiens et les Suédois. — Les Koniespolski arrêtèrent les progrès et balancèrent la fortune de Gustave-Adolphe. A Gniewno (Livonie), Zolkiewky, dans le dix-septième siècle, avec trois mille cavaliers, mit en fuite quatre-vingt mille Russes.

Il est facile de s'expliquer l'effet tout électrique que produisaient sur ce peuple enthousiaste de la liberté, doué d'un esprit vif, ouvert aux généreuses pensées, aux éblouissantes images, les imposantes cérémonies des diètes où était élu le chef de l'état. — Les diètes rappelaient les comices des Romains, les anciens champs de Mai. Le lieu de l'élection était tracé près du village de *Wola*, en pleine campagne, à peu de distance de Varsovie. Il était entouré d'un fossé et d'un rempart;

on y avait pratiqué trois portes : la première avait sa direction vers l'orient pour la *grande Pologne;* la seconde donnait au midi pour la *petite Pologne;* et la troisième à l'occident pour la *Lithuanie.*

On construisait, à l'approche d'une élection de roi, un édifice de bois nommé *Szopa*, où venait siéger le sénat; les nonces, en corps, se tenaient en dehors de cet édifice, et le lieu de leur assemblée s'appelait *kolo*, c'est-à-dire *cercle.*

La nation noble était rangée, dans le camp, d'après ses palatinats respectifs.

L'appareil tout guerrier de cette solennité, ces foules de gentilshommes couverts d'armures étincelantes, montés sur les plus beaux coursiers, les étendards des palatinats levés dans les airs, des ambassadeurs des plus puissantes monarchies européennes se présentant au milieu de cette grande conférence pour recommander leurs candidats, les nonces, les sénateurs, tous à cheval, allant solliciter les suffrages, les éclairer, les rallier; tandis que l'archevêque de Cracovie, assisté du clergé dans toute la pompe catholique, implorait Dieu pour que la sa-

gesse et la justice présidassent à l'élection, pour qu'elle affermît les antiques libertés de la république et ses barrières; tout ce tableau devait émouvoir, séduire cette nation si accessible aux grandes émotions publiques, et relever partout la dignité personnelle. — Par intervalle, on a pu croire que le génie des anciennes républiques, et celui de la chevalerie, reparaissaient sur le vieux sol de la Pologne.—

Les beaux arts n'ont produit, chez cette nation distinguée, que quelques fruits rares; et, à vrai dire, ils n'y ont point brillé. Les cieux du Nord ne favorisent point leur développement; tout y manque à l'artiste, à son génie : une atmosphère vive et pure, ces beaux aspects qui récréent les yeux, une civilisation perfectionnée, enfin ce qui exalte les facultés humaines.

Les tableaux, les statues qui ornent les châteaux des grandes familles ont été exécutés en Italie et en France.

La magnificence tout orientale et le goût éclairé qui règnent dans ces nobles demeures les font rechercher avec empressement.

Les lettres et les sciences ont jeté de l'éclat dans cette nation; la poésie et l'éloquence y ont laissé des essais et de beaux souvenirs. Nous les mentionnerons successivement ; nous tiendrons note également de tous les progrès de l'esprit humain, de toutes les variétés de ses productions durables.

Nous passerons rapidement sur les premiers temps de la Pologne : cette partie de son histoire est souvent incomplète et obscure; les lacunes y abondent.

550. — Czech et Lech, deux frères, nés princes en Croatie, fuyant la guerre civile qui désolait leur pays, vinrent s'établir en Allemagne, entre l'Elbe et le Weser. Ils bâtirent là une ville appelée *Brême*, mot qui signifie *fardeau*. Quelque temps après ils se séparèrent. L'aîné, Lech, conquit tout le territoire qui s'étend depuis la Saxe jusqu'à l'Autriche.

Lech entra en Pologne : il s'y fit un état, et l'étendit à l'occident et au septentrion, par delà le fleuve l'Oder. Puis il soumit la Silésie, le Brandebourg, la Prusse, le duché de Mecklenbourg, la Poméranie, le duché de Holstein, la

Saxe, et toute la côte d'Allemagne qui suit la mer Baltique.

Ces conquêtes furent sanglantes et longues.

Lorsqu'elles furent achevées, Lech donna la paix au vaste état qu'il venait de fonder. Il le parcourut, et y fit bâtir plusieurs villes importantes. La capitale fut construite sur un terrain situé entre deux lacs et des terres marécageuses. On y trouva des nids d'aigle, et il fit appeler cette ville *Gnèzno*, du mot *gniasdo*, qui en polonais signifie nid. Lech prit dès-lors cet oiseau pour l'insigne principal de ses armoiries. Depuis, il a constamment décoré le drapeau de la Pologne.

Ce prince mourut après avoir arrêté la première organisation du royaume. Les Russes et les autres nations slavonnes ont appelé long-temps les Polonais *Lechites*, du nom de leur fondateur.

L'histoire se tait sur les héritiers de ce prince, jusqu'à Visimir, c'est-à-dire jusqu'à la fin du septième siècle. Ce Visimir recula les frontières de la Pologne, et les fit toucher au Danemarck. Obligé ensuite de réprimer différentes agressions

des Danois, il arma une flotte considérable, alla les attaquer sur leur continent, et les battit complètement. Il en obtint des réparations; ceux-ci cédèrent plusieurs îles dans la mer Baltique. Cette guerre rendit le Danemarck dépendant de la couronne de Pologne. Plus tard, le désespoir reforma la ligue des Danois vaincus contre les Polonais. Les Suédois la soutinrent; mais ces coalisés furent constamment battus. Ce vaillant capitaine mourut sans laisser de postérité.

A cette époque, les Polonais changèrent la forme de leur gouvernement.

Ils élurent à Gnèzne, dans une assemblée, douze palatins, choisis dans la plus haute noblesse. L'état fut divisé en douze parties; chacune eut un palatin pour chef. L'espoir des Polonais fut encore trompé, et la puissance ainsi morcelée devint plus tyrannique. Vingt ans après, la nation détruisit cette forme de gouvernement, et replaça le pouvoir dans la main d'un seul. Le palatin Cracus, un de ces douze souverains dont l'administration avait été juste, fut élu chef de l'état.

Cracus justifia cette haute faveur. Il fit

rentrer dans le devoir différens peuples qui s'étaient révoltés, bâtit des villes et établit des tribunaux, maintint la paix, gouverna avec justice et grandeur.

Lech II s'éleva au trône immédiatement après la mort de son père, par l'assassinat de son frère aîné Cracus II. Il jouit peu de temps du fruit de ce crime: on le découvrit. Les Polonais chassèrent aussitôt Lech du royaume. Sa sœur Vanda fut appelée au trône.

La tradition rapporte que cette princesse étant très-belle se vit courtisée par plusieurs personnages importans de ce temps-là, et qu'elle refusa constamment sa main, soit désir de gouverner seule, ou soit l'effet d'une extrême vanité. — Le refus de Vanda exaspéra un de ses aspirans, nommé Ritiger, prince allemand, qui lui déclara alors la guerre, espérant l'obtenir de la force des armes. Vanda se mit à la tête de ses troupes, et vainquit ce singulier amant. Celui-ci se tua de désespoir après la bataille. Par un changement étrange, la princesse victorieuse ne voulut point survivre à cet événement. Elle offrit aussitôt sa vie en sacri-

fice aux dieux, et se jeta dans la Vistule. Les Polonais lui donnèrent la sépulture sur un rocher, près de Mogila, à une demi-lieue de Cracovie.

L'expérience n'est pas toujours utile. A la mort de Vanda le trône se trouva vacant, et les Polonais se remirent sous le gouvernement de douze palatins, déjà si funeste à la prospérité de la Pologne. Cet essai fit plus de mal que le premier. Les palatins se divisèrent entre eux, et allumèrent la guerre civile. L'état perdit en peu de temps son unité et sa splendeur : ces discordes y ouvrirent une large entrée aux Moraviens, aux Hongrois, aux Allemands, qui ravagèrent tout impunément.

Les palatins étaient trop indolens ou trop lâches pour pouvoir réprimer ces courses.

Cependant l'un d'eux les arrêta quelques années plus tard; il se nommait Prémislas : les calamités répandues sur la Pologne lui inspirèrent la résolution de la venger, et il la vengea. Il ramassa, à cet effet, une petite armée, se mit sur la trace des Moraviens qui venaient de piller plusieurs provinces, et les atteignit près

d'une montagne nommée *Chaumont*. Les Moraviens se retirèrent dans un bois ; il les fit attaquer : ils se remontrèrent alors; mais le palatin feignit la fuite, et les Moraviens, se croyant débarrassés de leur intrépide ennemi, rentrèrent dans le bois pour se livrer au plaisir et au repos. — Averti de ce qui se passait, Prémislas revint, les surprit pendant la nuit, et les tailla en pièces. La victoire fut complète.

Le gouvernement des palatins fut encore une fois détruit.

750. — La couronne fut déférée à Prémislas, qui monta en 750 sur le trône. Il régna pendant trente années, s'honora par les plus belles actions, et mourut sans laisser d'héritier, ce qui amena un troisième interrègne.

Sa mort rendit quelques faibles espérances aux palatins; elles durèrent peu.

La nation, pour tromper ces calculs ambitieux, déclara que la couronne serait une faveur du sort, et qu'elle serait donnée à celui qui obtiendrait le prix dans une course de chevaux. La tradition dit qu'un jeune homme, d'une race obscure, mais fin et subtil, se servit, pour

l'obtenir, d'un stratagême qui lui coûta cher. Il ficha tout le long de l'arène des fers pointus, en se conservant un espace qu'il parcourut sans crainte. Lorsqu'il arriva au but, cette ruse fut découverte : sur-le-champ on lui trancha la tête. —

Un jeune homme, d'une naissance également obscure, arrivé le second au but, fut élu roi, et justifia par sa conduite cette haute distinction de la fortune. Il prit le nom de Lesco II, gouverna avec sagesse, et conserva toute sa vie les vêtemens simples de sa première condition. On croit qu'il périt dans un combat qu'il aurait livré à Charlemagne. Il régna quinze ans, et laissa un fils qui lui succéda sous le nom de Lesco III.

Ce prince rappela les vertus et le courage de son père. Il sut obliger les nations qui vinrent attaquer la sienne à repasser précipitamment les frontières. Il alla joindre ses armes à celles des Prussiens, des Poméraniens et des Bohémiens, lorsqu'il fallut essayer d'arrêter les progrès de la puissance de Charlemagne. Les alliés lui conférèrent le commandement en chef de leurs troupes ; mais l'empereur

d'Occident écrasa son armée. Il périt les armes à la main, après avoir rempli ses devoirs de capitaine et de soldat. Sur vingt-et-un fils, il n'en eut qu'un seul de légitime. Celui-ci se nommait Popiel, et occupa sa place sur le trône de Pologne; ses autres enfans se partagèrent la Poméranie.

815. — Popiel Ier ne posséda aucune de ses qualités. Il mena une vie oisive et licencieuse. La tradition nous apprend qu'ayant quitté le séjour de Cracovie, lieu de la résidence de ses parens, il transféra sa cour à Gnèzne, et de là à Kruswiça, où il fit bâtir un palais au milieu du lac de Goplo. Il n'y a point d'autres détails sur ce prince. Cette tradition historique, ou ce conte populaire, ajoute que lorsqu'il avait quelque sujet de chagrin, il souhaitait d'être rongé par les rats. Ce vœu bizarre ne se serait point accompli pour lui, mais pour son fils Popiel II, prince non moins efféminé et non moins corrompu que lui. Ce singulier supplice aurait été la punition du crime d'avoir fait empoisonner ses oncles, dont il aurait redouté l'ambition et le crédit populaire. —

Il y eut quelques dissensions dans l'état. Les enfans des palatins s'agitèrent pour ressaisir la puissance. C'est dans cette circonstance que se formèrent les premières confédérations de l'état, et leur objet fut de concilier les intérêts généraux, mais elles ne les concilièrent point; on s'y disputa seulement. La guerre civile même était sur le point de commencer, lorsque la nation jeta les yeux sur un obscur vieillard, homme d'une extrême simplicité de mœurs. Les récits où se trouvent consignés les motifs de cette élection feraient croire que ce qui décida le choix des Polonais fut l'estime due à une belle action. Voici cette action: Piast, au milieu d'une disette, aurait offert sa modeste récolte pour nourrir le peuple.

La nation eut quelque peine à lui faire accepter une couronne.

Ce noble vieillard gouverna avec capacité et justice, maintint la paix, fit fleurir les bonnes mœurs, et dissémina, autant qu'il le put, quelques lueurs à peine aperçues de civilisation. Il s'éteignit à l'âge de cent vingt années, après en avoir régné vingt. Son fils Ziémowit lui

succéda, et jusqu'à Louis, roi de Hongrie, tous les souverains de la Pologne sortiront de la même famille. —

Ziémowit se montra digne de la couronne, même après son père. Il eut quelques unes de ses rares qualités. Il fit la guerre avec divers succès, battit et fit prisonnières plusieurs armées de Hongrois, de Bohémiens qui ravageaient la Pologne. Il ne régna que six ans; une mort prématurée l'enleva à ses sujets et à la gloire. Ce prince affermit l'Etat en initiant les Polonais à la connaissance de la guerre. A compter de son règne, la Pologne eut des armées régulières; ses forces s'augmentèrent beaucoup par ce changement. — Le premier bien qu'il produisit fut l'expulsion définitive, par delà les frontières, des Moraves, des Hongrois, et de tous les peuples qui ravageaient ses terres.

Son fils Leszek IV lui succéda. Il rappela la vertu de ses parens, fut juste et brave, fit respecter les limites du royaume pendant une paix de dix-neuf années.

Ziémomysl qui lui succéda fut le dernier duc idolâtre. Il gouverna paisiblement et long-temps. C'est son fils Mié-

czyslas qui a introduit le christianisme en Pologne; le culte des faux dieux n'y a subsisté que jusqu'à cette époque.

Miéczyslas (nom qui signifie en slavon *un homme tout brillant de la gloire des armes*) est le Clovis de la Pologne.

Son abjuration est expliquée de deux manières. Quelques historiens l'attribuent à l'influence de sectaires obscurs, et d'autres aux conseils de sa femme Dombrowka, fille d'un prince nommé Boleslas, alors roi de Bohême. En changeant de religion Miéczyslas changea de conduite, et renvoya plusieurs concubines auxquelles il était attaché, pour vivre selon les lois de l'Évangile avec sa femme légitime. Il en eut un fils, le célèbre *Boleslas*, surnommé *Chrobry* ou le *Grand*.

965. — Dès que Miéczyslas eut abjuré l'idolâtrie, il enjoignit à tous ses sujets, par un édit daté du 17 mars 965, de briser et de jeter au feu les idoles de la religion abolie. La résistance de la nation paraît avoir été opiniâtre. Les édits qui suivirent le premier furent multipliés, oppressifs; les plus légères infrac-

tions à la pratique du nouveau culte furent épouvantablement punies. Miéczyslas s'était fait l'instrument de l'ambition de Rome, et celle-ci, pour s'affermir en Pologne, l'obligea de faire couler des flots de sang. On n'ose pas croire ce que racontent les historiens !

Il y a quelque chose de plus détestable que cette longue suite d'actes cruels : c'est l'exigeance du Pape, que les édits du prince polonais ne purent point satisfaire, et qu'il accusa constamment d'être assez peu zélé pour la religion.

C'était là de l'ingratitude !

Mais Rome et le pape Jean XIII devaient pousser plus loin cet étrange reproche et punir ! En effet, lorsque Miéczyslas sollicita le titre de *roi*, en échange de celui de *duc* qu'avaient porté ses ancêtres, Rome le lui refusa positivement. Il n'avait point assez fait ; mais comme il y avait par là un autre bourreau, un duc de la Hongrie, elle s'empressa de le lui offrir.

Miéczyslas sut défendre le territoire de ses états, attaqué successivement par deux princes saxons, et par Wladimir, duc de

Kiiowie et de Novogorod, qui fit une irruption sur ses frontières.

C'était la première fois que les Moscovites faisaient la guerre à la Pologne. L'attitude que prit Miéczyslas détruisit l'effet de cette invasion ; il repoussa les Moscovites. —

Il a été dit que ce prince menacé par l'empereur Othon, dont il avait entravé l'élection, lui avait fait hommage de ses états ; mais tous les historiens polonais nient ce fait.

Miéczyslas mourut en 999, après un règne de trente-sept ans.

On ne peut donner que quelques détails incertains et extrêmement rapides sur la religion ancienne des Polonais, les sources historiques sur ce sujet s'étant perdues dans le cours des siècles. Leurs ancêtres reconnurent, dit-on, deux classes de dieux : la première était composée de dieux du paganisme, portant des noms polonais ; et la seconde, de quelques divinités particulières. Sous le nom *Zywié* on désignait le *dieu suprême ;* le *temps nébuleux* et le *temps serein* étaient

les divinités particulières les plus populaires du culte.

Castor et Pollux étaient aussi placés au rang des dieux. Aujourd'hui on invoque encore leur souvenir dans les festins. Il faut convenir que l'allégorie est touchante. —

Cette religion à demi barbare, à demi imitée, était, dit-on, célébrée dans les fêtes et au milieu du bruit des orgies. — Les assemblées se nommaient *stado*, c'est-à-dire *troupe*.

On observait encore, il y a quelques années, en Pologne, une coutume que Miéczyslas a fait établir pendant son règne; c'est celle-ci : lorsqu'à l'église les prêtres lisaient l'évangile, les Polonais présens tiraient à demi l'épée du fourreau. Ils indiquaient, par ce mouvement, qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour la défense de la loi de Jésus-Christ.

DYNASTIE DES PIASTS.

Depuis Boleslas-le-Grand jusqu'à l'extinction de cette race; Boleslas est le premier souverain de la Pologne qui porte le titre de roi.

(999 à 1370.)

L'établissement du christianisme a fait briller chez cette nation, les lueurs de civilisation et de grandeur que renfermaient l'instinct de son génie particulier et ses premières mœurs. Avant cette époque, elle était fort peu connue de l'Europe, cachée qu'elle était par delà les forêts de la Germanie; elle semblait n'être, dans la distance, qu'un vaste camp de Barbares.

C'est l'adoption du christianisme qui a fait sortir la Pologne de cette profonde obscurité. Cette nation, comme toutes les nations d'Europe, lui doit le développement de sa société et ses lumières.

Les historiens polonais, en arrivant à cette période historique, quittent la trace si confuse des traditions. Les documens écrits sont moins rares et plus sûrs; c'est qu'alors, en 999, le goût des lettres com-

mençait à éclairer quelques esprits dans les premières classes. —

Sous *Boleslas-le-Grand*, fils de Miéczyslas, l'œuvre de la conversion générale du christianisme s'achève.

Ce prince acheva ce grand œuvre par la douceur et l'humanité; il obtint promptement des succès, et détruisit jusqu'aux dernières racines du culte antique. Ses différens états se soumirent entièrement au christianisme. Les premiers effets du culte nouveau furent de fortifier l'amour de la justice et de la patrie.

Les esprits clairvoyans durent voir dès-lors qu'il allait s'élever une société nouvelle mieux ordonnée, qu'il y aurait plus de dignité dans les hommes, des lumières plus vives, et des arts plus étendus. Au commencement de ce règne, la politique du prince fut très-belle : elle tendit à pénétrer la nation de cette vérité, que le premier des intérêts publics est celui de tous; vue juste et grande pour le temps. —

Le premier ascendant que Boleslas obtint sur sa nation et sur ses voisins fut réellement élevé. L'empereur Othon se

l'attacha par les liens du sang : il lui donna la main de sa nièce Rixa, fille du comte palatin du Rhin, et le titre de roi. Ces différens arrangemens furent accomplis à Gnèzne, pendant un voyage que l'empereur y fit, sous le prétexte de visiter le tombeau de saint Adalbert. Ce saint, ancien archevêque de Prague, et apôtre de la Bohême, avait subi le martyre en Prusse.

— La suite du règne de ce prince présente un long enchaînement de guerres presque toujours heureuses et rapides. On regrette seulement que Boleslas soit toujours l'agresseur. Ces guerres ont témoigné de sa valeur et de son génie. L'histoire doit lui reprocher pourtant d'avoir abusé avec cruauté de la victoire en faisant crever les yeux du vieux duc de Bohême : le crime de ce prince était de s'être opposé activement au cours trop sanglant de ses conquêtes.

Boleslas, insatiable de renommée, alla attaquer Yaroslaf, le plus puissant seigneur de la Russie, et conquit avec Kiiow une grande partie du duché : il s'empara ensuite d'une partie des états Saxons,

et de toute la Prusse, qui fut annexée au royaume, et soumise à la religion chrétienne. A cette époque les frontières de la Pologne vinrent toucher les rivages de la mer Baltique.

Ces longues guerres appauvrirent les finances du royaume; mais la paix, de sages lois et le commerce fermèrent promptement cette plaie publique : l'état s'affermit. Un sénat, composé de douze membres pris parmi les hommes les plus éclairés, fut établi pour conduire conjointement avec le prince les affaires générales. Le roi laissa libre l'influence de cette institution, qui perfectionna les réglemens généraux, et jeta les premiers fondemens de l'existence civile. La puissance de ce sénat, au conseil d'état, balançait celle du roi.

Boleslas régna vingt-cinq années. Les historiens disent qu'au moment de mourir, il fit les plus touchantes exhortations à son fils; qu'il le conjura de respecter la puissance du sénat, et de prendre sans cesse ses conseils. « Cherchez à vous faire « aimer, et non à vous faire craindre, » continua Boleslas; « que vos sujets trou-

« vent en vous leur père! Redoutez les « plaisirs et une vie trop oisive!... » Le fils ne suivit point ces nobles conseils, et fit tout le contraire de ce qu'ils lui prescrivaient. C'est que les vertus qui sont rares ne se transmettent point, ni ne se commandent. —

Ce jeune héritier, objet d'une si tendre prédilection, n'imprima qu'infamie à la couronne. Sous lui, la grandeur de l'état fut arrêtée dans ses développemens. Il rejeta les règles les plus sages du gouvernement, et ouvrit la plus vaste source au mal. C'était là son génie! — Miéczyslas II perdit plusieurs conquêtes importantes de son père, et entre autres la Moravie. Les Russes lui firent payer cher les sanglantes défaites qu'ils avaient supportées sous le règne précédent. Ce prince incapable régna neuf années, écrasa la nation d'impôts, se consuma dans une vie de débauches et dans les maladies, et légua la guerre civile aux Polonais.

1034. — A la mort de Miéczyslas II, la reine mère s'apprêtait à prendre, au nom du jeune Casimir son fils, les rênes de la régence. Ce règne avait augmenté les

malheurs de l'état. Les Polonais hésitèrent donc à conserver cette princesse dans le rang suprême : les exactions qu'elle avait commises auparavant lui furent reprochées, et si vivement qu'elle s'irrita, perdit patience et renonça à gouverner. Elle alla se réfugier en Saxe, envoya son fils à Paris, où il fit, dit-on, les études du temps, et entra à l'abbaye de Cluny. Il ne sortit de ce cloître que pour monter sur le trône. —

Nous allons analyser maintenant ce qui se passa pendant ce nouvel interrègne, qui était le cinquième.

Cet interrègne dura de 1034 à 1041; il fut rempli de divisions et de calamités publiques : le royaume présenta l'aspect d'une immense bataille, où la puissance suprême partagée passait de main en main, et de partis en partis. Les plus hardis devenaient les chefs de cette multitude incessamment révoltée, mais ces chefs-là ne régnaient que peu de temps, et tombaient ensuite sous l'épée de ceux qui les suivaient : personne ne savait plus obéir. Un échanson de l'ancien roi, *Mazow,* organise une armée, et fait la con-

quête de toute la plaine qui est entre la Vistule, la Narew et le Bug; il s'adjuge la souveraineté de l'état qu'il improvise: il l'appelle *Mazovie*. Ce nom lui est resté. Chaque gentilhomme veut imiter cet exemple, ou ériger ses terres en état indépendant. Alors la confusion devient extrême, générale. Les fondemens de l'état s'ébranlent; une affreuse anarchie couvre, ravage le royaume; les villes sont pillées, les campagnes dévastées. Le souvenir des persécutions fomentées par la religion nouvelle est rappelé pour animer la vengeance publique. Les prêtres sont implacablement poursuivis, et l'autel des faux dieux menace de se relever du milieu du sang et des ruines. —

1038. — Le duc de Bohême fait pendant cet intervalle une incursion sur le territoire national. La raison qu'il en donne, c'est qu'il veut préserver les reliques de saint Adalbert de la souillure de cette révolte. La raison est fausse, comme on pense bien. Cet ennemi gagne plusieurs batailles, et arrive à Gnèzne, où l'archevêque de cette ville lui aurait remis de fausses reliques de ce saint. Ce qui est

plus positivement vrai, c'est que les Bohémiens ne repassèrent les frontières que chargés de butin.

1040. — Quelques patriotes, quelques ames polonaises essaient enfin d'arrêter le cours de cette désolante anarchie. La nation également lasse, et n'ayant plus d'illusions, ouvre aussi les yeux et frémit! C'est alors, dans cette imminente crise, qu'elle fait arrêter qu'une assemblée générale des premiers personnages du royaume, réunie à Gnèzne, s'occupera sans délai à replacer l'Etat sur des bases plus sûres.

Le primat Etienne Posog, qui était dirigé par la connaissance de ce qui sauverait la Pologne, engagea cette assemblée, dans un discours adroit et éloquent, à rappeler sur-le-champ Casimir, et à lui restituer les droits légitimes de la couronne. La fatigue de la guerre civile, et celle de tant de résultats funestes, firent accueillir unanimement ce conseil.

Casimir fut rappelé, l'état fut sauvé.

Il fallut alors rechercher le prince. La reine, sa mère, demeurait toujours en

Saxe : elle apprit aux envoyés que son fils était à Paris, dans le monastère de Cluny. Ces envoyés s'y rendirent aussitôt, et y trouvèrent effectivement Casimir, couvert d'un cilice : il s'était fait moine, et paraissait sincèrement détaché des grandeurs du monde.

Nous rapportons ici les traditions des anciens historiens de l'Europe, qui tous ont répété que Casimir avait été moine. — Cette assertion a été victorieusement combattue par des documens authentiques qui se trouvent rapportés dans *l'Histoire de la Nation polonaise*, par Adam Naruszewicz, historiographe sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski.— L'illustre historien polonais, Joachim Lelewel, en commentant les grands travaux de son prédécesseur Naruszewicz, a établi d'une manière encore plus formelle les preuves d'après lesquelles Casimir n'a pu et n'a jamais été moine. —

C'est sous le règne de Casimir que fut créé l'impôt qui avait pour but d'entretenir une lampe dans l'église de Saint-Pierre, et il a été appelé le de-

nier de cet apôtre. Les nobles et les ecclésiastiques étaient exemptés de ce tribut.

Casimir fit monter avec lui sur le trône la clémence et la justice, oublia le passé pour mériter le surnom, bien rare, de *restaurateur pacifique*. Son premier acte fut une amnistie sans restriction. Il répara vite les calamités de l'interrègne : quelques années suffirent pour cela. Sous ce sceptre tout refleurit. Casimir se pressa de former une alliance avec l'empereur Othon. Elle lui fut utile pour repousser les attaques répétées de la Bohême, ennemie naturelle de la Pologne. Il rechercha ensuite l'amitié du duc de Russie, dont les états s'étaient déjà agrandis, et épousa sa sœur, une jeune princesse nommée Marie, née dans la religion grecque, qu'elle abjura pour s'unir à lui.

A cette époque, Casimir régnait sans avoir d'autre ennemi que l'échanson *Mazow*, décidé fermement à garder la Mazovie, qu'il avait organisée. Après avoir été battu par Casimir, il avait été se joindre aux Prussiens soumis par Boleslas, et soulevés alors pour recouvrer leur in-

dépendance. Cette coalition l'effraya d'abord; cependant il prit son parti, et simula un miracle, pour faire croire que l'intercession céleste était entrée dans ses affaires. Ce miracle une fois accompli, tout fut possible à l'armée polonaise, et Mazow, battu complètement, s'enfuit au fond de la Prusse, où il périt presque en même temps par les mains du peuple; on le pendit à un arbre.

La paix générale suivit cet événement. Dans les momens qu'elle laissa à ce prince, il fit tout pour acclimater le goût et la culture des lettres; mais ses essais furent infructueux.

Les établissemens qu'il forma ne produisirent rien: les esprits n'étaient point préparés à recevoir l'instruction, et ce beau fruit importé périt rapidement. — Casimir mourut, laissant la paix à son royaume, le 28 novembre 1058.

Malgré l'éclat de ce règne, Boleslas II, fils de Casimir, ne fut point élu d'un unanime consentement: la nation craignait d'établir, par trop de précédens, le droit d'hérédité à la couronne.

Les premières années du nouveau gou-

vernement furent paisibles. A la fin pourtant l'humeur naturelle et guerrière du prince l'emporta sur les devoirs qu'il s'était imposés pour rappeler son père. Il sortit donc de ses états pour marcher contre la Hongrie, à la tête d'une armée considérable. Le but de la guerre fut de faire reconnaître comme justes les prétentions de trois princes ses amis expulsés de leur patrie, où ils avaient allumé la guerre civile. Boleslas battit les Hongrois, chassa le roi régnant, légitime, et le remplaça par un des princes réfugiés.

Il jeta ensuite des yeux avides sur la Russie, qui était en proie à des discordes. Deux frères s'y disputaient la puissance. Boleslas, profitant de cette division, y pénétra sans délai, et marcha sur la Kiiowie, qui se soumit sans résistance : la terreur de son nom fit tout. Il ajouta à cette riche conquête une portion considérable de la Russie. Ce prince avait récemment épousé la jeune princesse Vsheslaff, unique héritière des ducs de Russie; ce qui colora en partie son intervention dans la querelle, où, vainqueur, il s'appropria tout. Quand il eut mis fin à cette

expédition, il retourna promptement en Hongrie pour y réprimer plusieurs séditions que son éloignement de ce pays avait fait éclater.

Pendant ce temps, la Kiiowie suivit le même exemple, et s'insurgea. Le roi, irrité, revint sur ses pas, et prit en passant les villes de Wladimir, de Chelme, leurs dépendances, conquit la Wolhynie, et alla de là assiéger Kiiow, qui capitula de nouveau. Tout se rangea sous son épée pour en conjurer les coups; mais les délices de cette ville, nommée *la Superbe*, cette Capoue du Nord, arrêtèrent la course du rapide conquérant. Il était las lui-même du long bruit de guerre dont il avait épouvanté les peuples, et s'endormit au sein des plaisirs et au chant des amours. L'armée suivit l'exemple du souverain, et oublia tout, la gloire et la patrie, dans les jouissances variées et vives de Kiow : elle y campa sept années. —

Les femmes restées en Pologne, et si complètement oubliées, se seraient vengées fort singulièrement et fort tristement. Voici ce que racontent les histo-



riens : il faut croire leurs récits exagérés.

Les femmes délaissées auraient à l'unanimité pris le parti de s'abandonner à leurs esclaves ; les filles les auraient imitées. Nul ne sait si ces faits sont fidèlement rapportés ; toujours est-il qu'ils resteront peu vraisemblables. —

Ces historiens ne citent qu'une jeune femme, la comtesse Marguerite de Zambocin, qui aurait résisté à cette avilissante vengeance.

La nouvelle de cette scandaleuse action aurait réveillé les guerriers polonais ; ils l'auraient d'abord repoussée comme impossible, mais à sa confirmation ils se seraient reprochés leurs longs excès, les auraient imputés au roi, qu'en grand nombre ils se seraient empressés d'abandonner pour regagner leurs foyers. Il existe aussi diverses versions sur l'accueil qu'ils reçurent en arrivant. Selon les unes, les femmes auraient pu les calmer par des caresses artificieuses. D'autres disent qu'elles auraient aggravé leur crime en restant avec leurs amans, et causé par là les plus sanglans désordres. — Tous ces faits ont subi des altérations.

Ce n'est point tout. Suivant ces dernières versions, le roi, laissé presque seul à Kiiow, serait revenu, plusieurs mois après, dans ses états, furieux, se promettant vengeance de l'action de ses palatins. Ce qui est vrai dans tout cela, c'est cette vengeance : elle fut sanglante. La voici.

Les premiers déserteurs montèrent sur l'échafaud; les autres furent emprisonnés et bannis.

Ensuite il fit exposer dans les champs les enfans adultères; tous y périrent de faim, en même temps qu'il força leurs malheureuses mères à les remplacer par de jeunes chiens qu'il leur était prescrit d'alaiter en public. Mais ce roi juge était un bourreau que la voix de ses victimes, traversant les âges, voue à une infamie éternelle. —

Cet événement passé, Boleslas reprit la vie qu'il avait menée à Kiowie, chercha de nouvelles voluptés, ces voluptés du tigre, où le sang répandu donne seul de vives impressions de plaisir. —

La nation se contint on ne sait comment sous ce monstre. A la fin Stanislas Szczepanowski, évêque de Cracovie, dont

l'Église a fait un saint, tonna énergiquement sur ses crimes. Ce prêtre, dans cette circonstance, remplissait un devoir d'humanité et de courage. L'impassible tyran continua. Alors le prêtre l'excommunia. Boleslas, sans plus attendre, alla lui-même l'assassiner sur les marches de l'autel, pendant qu'il célébrait la messe. Il fit couper son corps par morceaux.

En apprenant la mort de l'évêque de Cracovie, le pape Grégoire VII déclara que l'Église était en péril dans les états polonais, et excommunia solennellement Boleslas. Il délia les citoyens de toute obéissance envers lui, déclara les complices du roi indignes d'être chargés d'aucune dignité civile ou ecclésiastique jusqu'à la quatrième génération. Le titre de royaume fut repris à la Pologne, qui retomba au rang des simples duchés : en même temps l'interdit couvrit toutes les églises; elles furent fermées. Le pape intima aussi l'ordre à l'archevêque de Gnèzne de ne sacrer aucun prince qu'il n'y eût consenti.

Le royaume présenta alors le plus affreux spectacle : les prêtres appelèrent les

citoyens aux armes, et demandèrent la mort du souverain. Alors l'insurrection s'alluma à tous les coins du royaume. Boleslas courut se réfugier en Hongrie, d'où Rome le fit encore chasser : il se déguisa, et s'enfuit seul vers d'autres contrées. On ne put suivre ses pas. Il mourut dans une obscure pauvreté. Les historiens racontent diversement sa fin. Une version répandue et fort piquante le fait périr dans les cuisines du monastère de Villach, en Carinthie, et où il ne se serait fait connaître qu'au moment de mourir. Pour un conquérant, cette dernière partie de sa vie est assez bizarre : le début promettait davantage. —

Vdalislas Herman, frère du roi chassé, fut élu avec assez de peine. Il ne prit que le titre de duc, et ce n'est qu'après de longues et difficiles négociations qu'il parvint à faire retirer l'interdit dont le royaume était frappé. Alors Rome lui fit prendre cet engagement pour ses successeurs, que, le jour du couronnement, chaque nouveau roi serait tenu de déclarer qu'il regardait l'assassinat de l'évêque de Cracovie comme le plus détestable des crimes.

Le règne de Herman fut encore très-agité. La guerre étrangère remplaça les luttes intérieures et saccagea les plus belles provinces. Herman conserva cependant ses états héréditaires tout entiers : l'épée d'un favori les lui sauva. S'appuyant de ce service, cet illustre gentilhomme fit grandir sa puissance, et prit une influence considérable dans le gouvernement, influence qui divisa l'état et lui nuisit, parce qu'elle retira le pouvoir des mains de l'autorité légitime, pour le placer dans une simple position sociale, où il se montra haut, despotique, et prêt à punir. Les nobles, qui virent avec fureur cette soudaine élévation, résolurent d'essayer son renversement. Pour arriver là, on repassa par les révolutions et la guerre civile. Les cendres fumaient encore. Les insurgés s'appuyèrent tous du nom des deux fils du roi, et se battirent bien. Malgré cela, la couronne leur fit poser les armes et leur pardonna. Le roi partagea ensuite ses états entre ses deux fils. Les historiens placent dans ce partage l'origine de l'anarchie qui désola la Pologne durant les deux siècles qui suivirent.

Herman mourut en 1102, et empoisonné, dit-on.

1103.—Son fils, Boleslas III, surnommé *Bouche de travers*, porta la couronne après lui. Il est compté parmi les princes polonais qui parurent nés pour la guerre. Il fit remarquer en lui quelques unes des belles qualités de cette impétueuse passion, la loyauté et l'affabilité militaires. Il suivit, quant à Rome, le système prudent de son père, et ne prit que le simple titre de duc. Mais il était à peine monté sur le trône, que son frère Sbignéw, souverain de l'autre partie des états polonais, ralluma la guerre civile et la guerre étrangère. Il s'était réuni à plusieurs nations allemandes contre Boleslas. Celui-ci le battit complètement, lui fit grace, et lui laissa son héritage. L'ingrat Sbignéw simula la soumission et le repentir pour se relever, et cela fait, recommença la guerre. Boleslas courut alors à lui, écrasa son armée, et le fit massacrer. On dit qu'il s'est reproché vivement cette rapide vengeance. Ce Sbignéw était fils adultérin de Vdalislas, et avait dû à sa faiblesse une portion de

souveraineté. On l'accusait de la mort de Vladislas.

Boleslas eut à soutenir beaucoup d'autres guerres. Il ne se soumit point lorsque Henri IV, empereur d'Allemagne, le déclara insolemment son vassal. Il lui reprocha cette étrange prétention l'épée à la main; et l'empereur, qui aurait voulu punir ce juste sentiment d'indépendance et de fierté, le désigna à la vengeance de ses armes; mais Boleslas battit ses lieutenans en 1109, près de Breslau : il dicta alors la paix la plus glorieuse pour son pays. L'empereur Henri IV lui accorda ensuite la main de sa fille.

Cette campagne terminée, Boleslas suivit le cours d'une seconde et non moins grande entreprise, qu'il acheva également avec une rapidité éclatante. C'est la pacification du Danemarck, délivré alors des mains des factions, toutes suscitées par le crime d'un prince nommé Abel, qui, ne voulant point partager la puissance, avait fait assassiner son frère. Il chassa du trône ce parricide. Les Danois, pénétrés d'admiration pour Boleslas, lui offrirent la couronne : il la refusa

Il revint gouverner le royaume ; et si long-temps après sa gloire vint à pâlir, en 1138, c'est à son caractère trop noble, trop confiant, qu'il dut imputer cette calamité. Voici le fait :

Les seigneurs russiens, long-temps révoltés, étaient définitivement vaincus. Le prince d'Halicie, proche parent du roi, les avait tous soumis. Pour ressaisir leur puissance, ils formèrent un complot odieux. Leur but était de précipiter Boleslas dans un piége, et le faire prisonnier ; ils feignent, en conséquence, la soumission et la résignation, et lui envoient une longue suite d'ambassades. Lorsque la confiance du roi leur paraît assez acquise, ils l'invitent à venir visiter ses possessions extérieures. Boleslas, sans crainte aucune, défère à une respectueuse invitation, et se met en marche pour la Russie, suivi seulement d'un gros de troupes. A peine est-il arrivé près d'Halicz, qu'un grand nombre de Hongrois cachés se précipitent sur lui et le cernent. Sa valeur et sa fortune le sauvent de ce péril. Il rallie sa petite armée, tient tête à l'ennemi ; mais bientôt abandonné par le palatin de Cra-

covie, que son héroïque courage ne peut enflammer, il est contraint, après des prodiges de valeur, de prendre la fuite. Sa petite armée fut taillée en pièces ; c'était la première fois qu'il était malheureux, et il le fut sans dignité. Ce nouveau et profond chagrin l'accabla, et ne pouvant le dissiper, il y succomba en 1139.

Le prince, qui avait vu toutes les calamités qui résultent du partage de la souveraineté d'un grand état, ne suivit point les conseils de l'expérience, et morcela sa puissance beaucoup plus que ne l'avait fait son père. Il avait cinq fils, et partagea ses états entre quatre. Le plus jeune de ses enfans, Casimir, qui était alors au berceau, fut oublié dans ce partage.

Le goût des expéditions aventureuses et lointaines, des croisades, commençait à se manifester vivement sous le règne de Boleslas : il entraînait en Orient toute la grande noblesse ; mais, pour faire face aux frais que provoquait ce continuel mouvement d'hommes, les nobles qui s'expatriaient recoururent à des emprunts, et levèrent des impôts sur leurs serfs;

les petits lingots d'argent (monnaie de l'état) devinrent plus rares. Malgré des inconvéniens assez graves, Boleslas n'entrava jamais ce vif désir de vie chevaleresque et merveilleuse à travers les déserts, les ruines fameuses, les mers et les cités d'Asie. Cette expatriation avait des avantages; elle éloignait des assemblées et des affaires publiques des ames ardentes, pleines d'ambition, qui seraient venues y nourrir l'esprit de contrôle et de résistance. —

Peu de temps après la prise en possession des héritages tracés par Boleslas III, ses jeunes fils se divisèrent. Vladislas II, l'aîné, rompit la paix, et essaya d'usurper les états de ses frères : il fut vaincu et simplement dépouillé; il ne conserva que la Silésie détachée du royaume, et mourut quelques années plus tard. — Boleslas-le-Frisé, celui qui par l'âge venait après lui, monta à sa place sur le trône. —

Boleslas-le-Frisé s'est fait connaître par des guerres sanglantes contre les Prussiens, qui rejetaient la loi de l'Evangile; il rompit et repoussa les armées de Barbe-

rousse, et obtint, en 1158, la main d'une fille de l'empereur. Les Prussiens le battirent à leur tour, en 1168, et il paraît même que cette victoire fut complète. Malgré ce revers, il fit une paix habile, et mourut à Cracovie en 1173: il fut remplacé par son troisième frère.

Il se nommait Miéczyslas, et reçut le surnom de *Vieux*. Il a été peint comme un monstre d'une capacité commune. Ce Miéczyslas établit un code des chasses plein de barbaries, se couvrit de crimes, et fut détrôné. Vingt années plus tard, il parvint à ressaisir une seconde fois la couronne, mais elle lui échappa encore.— Pendant cet intervalle de vingt années, Casimir II, le jeune enfant dont Boleslas n'avait point stipulé les droits dans son testament, fut appelé au trône par la voix unanime de la nation: il n'accepta qu'avec scrupule, et craignit long-temps de ressembler à un usurpateur, comme si la source de sa puissance, l'élection, n'était pas la plus sacrée de toutes.— Cette élection eut lieu à la diète de Lenczyça, en 1177.

1177.—Ce prince a été appelé *le Juste*,

surnom touchant, et qu'il a bien mérité par sa bonté, son respect pour ses sermens, par la douceur et la clairvoyance de son gouvernement; il corrigea des abus, abrogea des coutumes contraires au bien du peuple, et rédigea les plus sages réglemens. Aucun prince n'a eu plus fermement en vue le bonheur de la nation.

Sous son sceptre, les paysans furent spécialement protégés. Il rendit à la condition de cultivateur l'estime qui lui est due.

Il fit exempter les paysans de l'obligation de traîner eux-mêmes les gentilshommes qui passaient sur les terres cultivées par leurs mains, et de tout impôt maintenu à ce sujet par l'usage.

1181. — Miéczyslas-le-Vieux se révolta contre Casimir, et lui redemanda la couronne. Casimir parut d'abord incertain sur ce qu'il avait à faire, et presque décidé à descendre du trône; mais la connaissance qu'il avait du caractère de son frère, l'effroi des citoyens, et l'unanime prière qu'ils lui firent de continuer son règne, étouffèrent les scrupules de ce prince juste, mais trop faible: sa con-

science se calma. Il fit prendre les armes, et s'avança vaillamment au devant du vieux prétendant, déjà uni aux Russes. Avant de livrer bataille, il harangua éloquemment ses soldats, qu'intimidaient les forces de l'ennemi; il leur rappela en citoyen, en souverain, ce qu'avaient été leurs ancêtres. Toutes les ames s'émurent à sa voix, et la bataille, long-temps disputée, fut gagnée. —

Ce roi finit ses jours dans la joie d'un banquet. On ne sait pas bien quelle mort le frappa si soudainement; il avait alors soixante-dix-sept ans, et ressentait encore de la passion pour les femmes. Suivant une version, il aurait été empoisonné dans ce festin par une jeune Polonaise qu'il poursuivait de ses feux. Nous ne pouvons donner que des conjectures sur ce fait; le temps a couvert de ses obscurités ces fins violentes et ces drames privés. Après eux, il s'est fait silence, et ce silence sera éternel. Un seul fait éclate avec évidence après ces incidens tragiques : c'est qu'en général les grands vices sont punis par des crimes : leçon qui devrait être utile.

Casimir laissa deux fils, Lesko et Conrad : le premier fut élu roi par l'influence de l'évêque de Cracovie. Cette élection fut suivie de troubles sérieux.

Miéczyslas se remontra de nouveau, et comme précédemment, à la tête d'une armée formidable. Il remplit le royaume de désastres. Quoique la reine, mère du jeune roi, lui eût rendu le trône, il ne fit pour ainsi dire qu'y repasser comme une ombre sanglante : il en redescendit pour la dernière fois, et se battit encore ; mais le ciel le frappa par pitié pour cette noble nation !

A sa majorité, Lesko V monta sur ce trône si disputé ; il plaça sous l'autorité particulière de Conrad, son frère, la Mazovie, les provinces de Culm, de Cujavie, et le territoire de Dobrzin. Ce Conrad, qui était bien moins qu'un vaillant prince, se voyant sans cesse harcelé par les Prussiens qui étaient redevenus libres, ne sut point se défendre lui-même, et il s'appuya contre eux des armes des chevaliers de l'ordre Teutonique, chassés récemment de la Terre-Sainte, et dont le grand-maître s'était refugié à Venise,

—Les anciens Croisés, errans alors en Europe, se rallièrent en Allemagne en 1230, et s'y augmentèrent. Il leur arriva des compagnons d'armes de tous les points. Le but apparent de leur entreprise était la défense de la Mazovie, saccagée sans cesse par les Infidèles, et de ramener la Prusse à la loi de l'Evangile.

Dès qu'ils furent en bon nombre, ils battirent les Prussiens. Ces premiers succès enflammèrent leur fanatisme: ils les poursuivirent, et soumirent bientôt les Infidèles. Ceux-ci reçurent leur loi; mais les chevaliers teutons gardèrent pour eux cette belle Prusse, ainsi que Culm, dont la jouissance leur avait été cédée temporairement; plus tard, revenant sur leurs pas, ils ravagèrent plusieurs riches provinces de la Pologne. Voilà les fruits définitifs de leur intervention.

Lesko V ne gouverna, par la pusillanimité de son frère, qu'un royaume dépourvu d'hommes et de finances. Ce prince fit quelques efforts pour opérer le bien; ils furent inutiles. Il régna vingt années, et fut assassiné dans un bain par le palatin révolté de Poméranie.

Conrad de Mazovie son frère, et Henri-le-Barbu, duc de Silésie, se disputèrent alors le trône redevenu vacant.

Le fils du roi défunt, Boleslas, atteignait sa cinquième année.—

Cette lutte se prolonge et se complique; et les Tatares qui surviennent ravagent tout, et plongent la Pologne dans le sang. Ces calamités affreuses, ces guerres des citoyens entre eux subsistent trente années : quelles traces profondes ne laissent-elles pas? — Après cette période, Boleslas le cinquième, appelé *le Chaste*, se fraie un chemin au rang suprême; il y arrive, et règne honteusement cinquante-deux années : il avait fait le serment très-ridicule de vivre dans une chasteté absolue. Ce prince inepte mourut en 1279.

1279. — Lesko-le-Noir, son fils adoptif, qui lui succéda, poursuivit plusieurs guerres dont il avait semé le germe par son incapacité, mais ce fils ne put les finir; il fit quelque bien.

1289. — A la mort de Lesko-le-Noir, l'état retombe dans la confusion; la guerre civile se rallume. Boleslas, duc

de Mazovie, est proclamé roi par la noblesse : la nation ne confirme point cette élection, et appelle à ce poste élevé Henri-le-Bon, duc de Breslaw. Pour soutenir la validité de ses suffrages, chaque parti prend les armes; l'élu du peuple l'emporte : malheureusement pour lui, sa mort suit cette victoire. Il ne régna qu'une année.

1292.—Quatre nouveaux concurrens se présentent; un cinquième arrive et les disperse. Celui-ci se nommait Lokiétek; il est battu à son tour, et remplacé par un concurrent appelé Premislkas : affranchi de ses rivaux, celui-ci monte sur le trône.

La Pologne, sous ce prince, reprend le titre de royaume. Rome, qui l'avait déchiré, le lui rend.

1296. — Il est couronné roi, et sacré à Gnèzne, enfin, assassiné le huitième mois de son règne; le trône redevient vacant.

Sixième interrègne.

Vladislas Lokiétek reparaît, en impose, et saisit la couronne; mais il commet plusieurs crimes, se livre à des désordres, et se fait expulser. Un ancien com-

pétiteur se représente, c'est Wenceslas, roi de Bohême; il sollicite de nouveau sa nomination. Il est élu roi, et gouverne paisiblement.

Le prince destitué, Lokiétek, s'était retiré en Hongrie; il y expiait les fautes de sa vie passée, corrigeait son caractère, étudiait la science du gouvernement; il y cachait son nom dans la pauvreté; et loin du bruit du monde, il se formait au culte des belles vertus : noble exemple à suivre d'un homme qui dompte sa nature, et remplace ses vices par des qualités élevées.

1305. — Wenceslas mourut dans l'année 1305. Comme capitaine, il s'était distingué, et avait eu des avantages à la guerre. C'est ce prince qui a fait frapper la première monnaie d'argent qui ait eu cours dans le royaume. Cette monnaie, appelée gros de Bohême, a conservé ce nom; elle était fort répandue à Cracovie. La monnaie de la nation consistait avant en petits lingots d'argent et de peaux de martes. Wenceslas fit bâtir des murailles autour de Cracovie.

Après sa mort, Vladislas Lokeiteck,

ou le Petit, reparut; le sceptre naguères arraché de ses mains lui fut rendu. On savait que les malheurs avaient changé son caractère; il fit une vive guerre à Henri de Glogau, qui voulait annuler sa réélection, et le vainquit dans différens combats.

Il passa ensuite sur les terres des princes de Brandebourg. Il avait à venger la mort de son frère Prémislas, et ravagea tout, depuis la ville de Brandebourg jusqu'à Francfort-sur-l'Oder; il revint alors en Pologne rapportant de riches dépouilles, et poussant devant lui six mille ennemis faits esclaves. A cette époque, toutes les guerres avaient ce caractère de cruauté.

Ladislas II soutint de fréquentes luttes avec les chevaliers porte-croix, établis en Prusse, comme on l'a vu, depuis l'année 1228; ceux-ci étendaient leur système d'agrandissement. Ce roi écrivit au pape pour se plaindre de l'insatiable ambition de cet ordre religieux. Le pape écouta la plainte, et fit dire aux chevaliers de restituer la Prusse : on pense bien qu'ils ne la restituèrent point.

Le chancelier de Poméranie forma

quelque temps après le dessein de livrer ce duché au marquis de Brandebourg. Ses intentions furent soupçonnées et découvertes avant l'événement. Il fut donc arrêté; mais le roi, par trop de bonté, couvrit cette action criminelle de son pardon, et maintint même ce chancelier dans son gouvernement. Ce fut une faute; car, loin de se repentir, il poursuivit secrètement ses desseins, et prépara une trahison nouvelle. L'occasion revint: alors il vendit au souverain de Brandebourg plusieurs villes de la Poméranie, parmi lesquelles se trouvait Dantzig.

Le gouverneur de la citadelle de cette ville ne suivit point cette défection, et resta fidèle à Ladislas. Ne pouvant résister, il appela immédiatement le secours des chevaliers teutons. Ceux-ci arrivèrent, et se battirent selon les vues de leur intérêt personnel, comme tous les alliés. Ils délivrèrent Dantzig, firent occuper la citadelle, et expulsèrent de la ville le fidèle commandant et ses soldats.

— Ce fait méritait d'être puni, et il le fut rapidement. Ladislas se mit à la tête d'une armée considérable, arriva

près de Dantzig au mois de septembre 1331 ; il y détruisit l'élite des troupes de l'ordre Teutonique. Les chevaliers restituèrent la ville.

Battus sur ce point, ces hardis religieux tracèrent un autre cours à leurs usurpations ; ils achetèrent au marquis de Brandebourg les droits que celui-ci avait usurpés sur une portion de la Poméranie.

L'empereur d'Allemagne approuva cette usurpation ; comme ces prédécesseurs, il saisissait l'occasion de nuire à un état qui ne relevait point de sa couronne. Les chevaliers se placèrent donc, sans coup férir, dans les prétendus droits du marquis de Brandebourg ; ils chassèrent le clergé régulier, et le remplacèrent par des membres de leur ordre, qui officièrent la messe.

Le roi de Pologne se plaignit plus vivement que jamais au pape. Clément V, irrité par l'ambition, l'audace impie des chevaliers religieux, fulmina contre eux du haut du Vatican ; mais ses foudres tombèrent mortes avant d'avoir franchi la distance. L'ordre résista : il se moqua des colères papales, et fit égorger en Po-

méranie tout ce qui lui fit obstacle. Ce beau duché, sous leur autorité passagère, se transforma en un désert couvert de ruines fumantes.

1318. — Quelques événemens très-graves enchaînèrent la vengeance du roi. Pendant ce temps il eut à étouffer un complot, à adoucir les désastres d'une famine ; ces calamités lui lièrent un moment les bras. Il se fit sacrer roi entre ces deux événemens.

1325. — Mais ses ennemis se multiplièrent.

1328. — Le roi de Bohême assaillit la Pologne, et en arracha pour un instant la Silésie. Jean de Brandebourg fondit sur un autre point et dévasta tout. Les chevaliers porte-croix pillèrent la ville d'Vladislas.

C'est au milieu de ces périls qu'il faut admirer le génie de Ladislas III, si prompt et si fertile en ressources. Son épée tranche le réseau de forces dans lequel il est enveloppé : les combinaisons de la guerre sont rarement aussi sûres et aussi rapides. Il va de l'un à l'autre, les pousse, les bat, les écrase comme la foudre. Lors-

qu'il eut rempli sa difficile tâche, on dit qu'il sentit la nature faillir en lui : il était vieux. Il prit son parti sagement, descendit du trône, y fit monter son fils, et alla se reposer dans la retraite. Ce fils se nommait Casimir, et devait obtenir un jour le titre de *grand*.

De belles qualités ont illustré sa vie, honoré son règne ; mais il ne les promettait pas toutes à cette époque.

Sa première jeunesse avait eu des orages. Envoyé par son père à la cour de Hongrie, il y avait enlevé une jeune femme. Çet événement était devenu le prétexte d'une action tragique. Les penchans qu'il avait laissés d'abord éclater étaient impétueux, grossiers, étrangers à certaine délicatesse naturelle aux ames pures et élevées. Dans la rudesse de ces cours du Nord, il n'avait pu recevoir cette éducation des convenances et des belles idées, qui retient l'entraînement des premières passions de la vie, et consume la chaleur du sang dans les différentes cultures de l'intelligence. —

Cependant son début eut de l'éclat.

Les chevaliers teutoniques avaient

recommencé leurs incursions, incendié plusieurs villes et pris deux palatinats : il fallut arrêter leur marche.

Le vieux Ladislas se remit à la tête de l'armée; son fils le suivit : ils atteignirent l'ennemi, le surprirent et le taillèrent en pièces. Les Teutoniques qui purent s'échapper rentrèrent en Prusse. Le jeune Casimir et son père se couvrirent de gloire. Ladislas mourut quelques mois après, en 1331. Il a grandement fini. Au moment d'expirer, il conseilla à Casimir de faire aux Teutons une guerre sans trève et de les détruire : il ne suivit point ce sage conseil, comme on verra.

Casimir III fut surtout un législateur habile. On le vit de bonne heure sondant juste les plaies du royaume, s'appliquer à les fermer, à policer un peu ses peuples, à réprimer rapidement les crimes, à surveiller la tranquillité publique dans les villes et dans les campagnes.

Ayant judicieusement remarqué en quoi la nation était changée, il lui donna des lois conformes à ces changemens.

Tout cela fut bien et rempli de prévoyance.

La même main conduisit moins habilement les affaires extérieures. D'abord Casimir accorda la paix aux chevaliers, et leur céda la Poméranie. Toute la nation réclama énergiquement contre cette étrange cession. Le roi la rapporta, et soumit la décision définitive aux états : elle fut annullée. Casimir lui-même ratifia l'annullation, entraîné qu'il était par le sentiment général ; mais l'ordre Teutonique ne restitua point ce duché. On s'en plaignit encore au pape, qui excommunia derechef les chevaliers, en leur prescrivant la restitution. Ceux-ci tinrent bon : ils étaient appuyés par l'empereur d'Allemagne, excommunié comme eux.

A peu près vers cette époque, et se voyant sans enfans, Casimir désigna pour son successeur le prince Louis, son neveu, fils du roi Robert de Hongrie. Ce jeune homme donnait déjà de belles espérances.

Ce choix fut soumis par le roi aux états : ces assemblées mirent assez de temps à le ratifier ; ceci arriva cependant en 1330. Les états avaient paru frappés des incon-

véniens qu'il y avait à confier la couronne à un prince étranger : craignant pour l'avenir des complications d'intérêts, ils avaient hésité cette fois ; mais le caractère personnel de l'héritier les avait rassurés ; ils l'avaient reconnu.

Lorsque cette ratification eut été donnée définitivement, Casimir passa en Russie avec une armée considérable, qui devait appuyer la déclination de ses droits au gouvernement de cet empire, dont la branche masculine des souverains venait de finir. Se prétendant comme proche parent, héritier immédiat, il revendiqua cette magnifique dépouille, qui lui fut contestée. On lui résista : alors il fit la guerre et la fit bien, conquit beaucoup de provinces russes, et les réunit au royaume. Quelques années plus tard, plusieurs de ces possessions lui furent reprises.

Cette guerre achevée, Casimir se reposa.

Il se reposa trop tôt, et ternit sa gloire en revenant sur les penchans effrénés de sa première jeunesse.

C'était un homme singulier, mu tour

à tour par les plus belles passions et par les plus déplorables : il aimait la gloire, la puissance, et surtout les voluptés, les voluptés par dessus toutes choses. Elles semblaient être pour lui comme un prix auquel il avait aspiré par la gloire des combats et celle d'avoir été juste. Il était assez peu soucieux du jugement des hommes. Il fit du bien sans suivre leurs conseils et leurs chemins, et alla toujours poussé par son caractère. Si Casimir eût craint l'avenir, sa gloire serait peut-être plus pure ; mais il ne l'a point vu du sein de la barbarie où brilla son génie. —

Parmi les beautés célèbres qui captivèrent le monarque, on cite une jeune juive. Elle eut quelque ressemblance avec Esther, et elle obtint de la faiblesse du roi les priviléges considérables dont ses coreligionnaires ont joui depuis en Pologne.

Les premières dissipations du roi eurent un terme, et même assez court. Il sortit de ce gouffre, et reprit en main la conduite de l'état et les réformes commencées. Ses qualités étant hautes, dominèrent la corruption de ses mœurs et leur survécurent. Casimir affaiblit l'in-

fluence de l'opposition dans les diètes en séduisant, en attirant dans son parti leurs membres influens, des hommes qui s'étaient distingués dans ces assemblées par un noble caractère et par le talent de la parole. Cela fait, il signa avec les chevaliers porte-croix un nouveau traité qui a été universellement blâmé, par lequel il abandonna Culm, Michalow et définitivement le duché de Poméranie. Il fit ces cessions pour obtenir la continuation de la paix avec les chevaliers. Il se trompa; d'ailleurs à ce prix, la paix était trop chère.

Quelques nouvelles guerres ranimèrent le génie du roi. Au moment du danger, on le vit le premier sur le champ de bataille; il y vainquit, termina tout rapidement et avec gloire. Ensuite il poursuivit les réformes qu'il avait commencées. Il fit rédiger un code de lois écrites.

Il allégea aussi l'esclavage des paysans. Avant les réglemens de Casimir III à ce sujet, un noble pouvait impunément violer la femme de son serf, et le remettre lui-même à ses créanciers comme un gage. Ces priviléges insupportables furent en partie détruits. Sous ce rapport,

il fit du bien ; mais il ne put assez faire, et la résistance des seigneurs fut invincible. Ce qu'il obtint, c'est qu'un paysan dont on outragerait la femme pourrait prendre la fuite et serait libre ; qu'à l'avenir il ne serait plus donné comme gage dans aucune transaction. Mais ces dispositions furent-elles réellement observées? protégea-t-on le paysan ? Nous ne le croyons point, et les nobles dont ces dispositions restreignaient la puissance privée les respectèrent fort peu. Ces réglemens, simplement généreux, firent appeler Casimir *le roi des paysans*

Il institua des hôpitaux, et ouvrit des écoles pour l'instruction publique. Plusieurs historiens lui attribuent la création de l'université de Cracovie.

Lorsqu'il eut terminé ces diverses réformes, et fondé ses établissemens les plus utiles, il reporta la guerre en Russie, et y conquit plusieurs provinces. Cela se passa en 1349.

1349. — A son retour dans ses états, il négocia le mariage d'une jeune princesse, Elisabeth, sa nièce, et fille du duc de Stolpe, avec l'empereur Charles IV.

Ce mariage attira à Cracovie les plus belles fêtes que l'on eût encore vues dans le Nord. Tous les souverains de cette partie de l'Europe et de l'Allemagne s'y rendirent avec un faste royal. Sous ce rapport, ces fêtes ont été long-temps célèbres. Un riche seigneur de Cracovie, nommé Vierzinek, d'origine allemande, reçut et traita plusieurs jours dans ses palais cette suite de souverains puissans, de gentilshommes illustres, et fit éclater une magnificence inconnue. Avant de se séparer de ses célèbres convives, il leur fit agréer les plus riches présens : leur valeur était déterminée d'après le rang du donataire. Ce Vierzinek était le ministre des finances du royaume.

Ayant mis fin à ses affaires les plus importantes, Casimir éprouva le besoin de se reposer de nouveau : il se replongea dans la dissipation et les plaisirs ; il s'y éteignit, ame et génie, et ne fut plus dans ce monde qu'un vieillard mobile, usé et même sanguinaire. C'est ainsi que, fatigué des menaces emportées de certain prêtre, il donna l'ordre de l'assassiner. Ce crime manqua lui être fatal, comme

à Boleslas; mais les murmures de la nation s'étant promptement calmés, il n'arriva rien, la victime étant obscure. Et c'est le même homme qui a présenté ces étranges contrastes de justice, de grandeur personnelle et de vues profondes! c'est là l'humanité! les longues faiblesses y enfantent les monstres.

La noblesse profita du sommeil de Casimir pour forcer Louis de Hongrie à déclarer qu'à dater de son règne, elle serait à jamais exempte de toutes contributions, redevances envers la couronne.

Louis consentit à tout, signa tout.

Mais cette restriction, pour ainsi dire, de la puissance souveraine agita tout-à-coup, mais passagèrement, l'ombre du grand Casimir enfermée sur le trône et dans les plus amollissantes délices : il protesta avec un reste de chaleur contre cet acte de limitation de la puissance suprême; mais, après quelques mouvemens, son indifférence lui revint, et il reprit sa vie accoutumée.

1370. — Casimir mourut en 1370, des suites d'un accident. Etant à la chasse, son cheval s'abattit sous lui, et lui rompit

la jambe. La fièvre vint avec les premières douleurs, et mit Casimir au tombeau après quelques jours de souffrances. Il a justifié le nom de grand, dit un historien, « par la quantité de forteresses, de superbes palais qu'il fit bâtir ; par ses lois, par sa justice naturelle, par l'ordre qu'il apporta dans les finances. Sa gloire sans doute est obscurcie par des taches. »

— Même sous la monarchie des Piasts, dont nous venons de retracer les règnes, la noblesse exerce une immense influence : elle est à la fois la nation et presque le gouvernement ; ce sont les gentilshommes qui remplissent les places, et ils possèdent exclusivement les dignités nationales ; ils sont, à tel degré que ce soit de l'organisation sociale, le bras qui fait tout mouvoir ; leur présence aux affaires est constamment visible.

Les temps des Piasts sont cependant ceux de la monarchie absolue en Pologne, les époques où la couronne exerce une action grande et libre : mais telle est l'insuffisance du génie d'un seul dans cette nuit de barbarie, que cette monarchie a besoin pour marcher d'être dominée par

cette vaillante noblesse, par ses mœurs, ses sentimens et ses lumières.

Sous les Piasts mêmes, ainsi qu'on l'a vu, l'hérédité était plutôt un usage qu'un droit.

Tout va changer progressivement sous les Jagellons. A la mort de Sigismond-Auguste, la république sortira du faisceau immense des priviléges accordés, en gardant le vieux masque de la royauté. Le rang suprême ne sera plus qu'une grande place.

Louis de Hongrie, dont nous allons entretenir le lecteur, augmenta considérablement la puissance et les prérogatives de la noblesse; il lui accorda, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'exemption des impôts publics, et distribua le premier les domaines de la couronne. On appela ces donations starosties. Il fit décréter que toutes les charges et les dignités seraient à vie.

Septième interrègne, depuis Louis de Hongrie jusqu'a l'extinction de la dynastie des Jagellons.

Années 1370 à 1572, inclusivement.

1370.

Louis de Hongrie monta sur le trône en 1370. — Il ne gouverna que douze années. Nous avons déjà mentionné quelques unes des grandes réformes qu'il devait faire au commencement de son règne, ou qu'il s'engagea à opérer alors qu'il n'avait encore la couronne qu'en perspective. — Ce prince arracha à la noblesse des impôts considérables; mais il reconnut par dédommagement, dans ses mains, « l'inamovibilité de quelques charges, l'appel à des députés de cette noblesse pour la levée, la fixation de l'impôt, ainsi qu'on l'a vu il n'y a qu'un moment. » — Il promit que la Hongrie serait gouvernée séparément de la Pologne; qu'elle ne serait pas agrandie. Il manqua à ses promesses. — Ainsi, sa prédilection personnelle lui fit d'abord passer, dans son royaume de Hongrie, les onze années qui suivirent celle de son séjour en Pologne (1371); et, par un effet de cette

affection, il voulut y rattacher la *Halisie*. La noblesse combattit vivement le projet de cette disposition. Louis n'eût obtenu cette adjonction qu'en battant ses sujets polonais; mais il fut tout-à-coup emporté de ce monde par une maladie.

Une espèce de vice-royauté, à la tête de laquelle il avait mis la sœur de sa mère, avait exercé, en son absence, la souveraineté. — Cette femme, cette vice-royauté dirigèrent très-mal la puissance suprême déléguée; cette puissance fut d'ailleurs assez peu loyale, peu habile, et réveilla l'esprit de résistance. — La main d'une femme ne pouvait faire ce que les vieilles institutions n'avaient pas pu toujours accomplir, dompter cette noblesse si fière et intraitable, quand il s'agissait d'affaiblir ou de paralyser ses priviléges. En second lieu, quand la voix du maître commandait, elle était trop éloignée des résidences de ces grands gentilshommes pour qu'ils se soumissent dès les premières paroles. — C'est à partir de ce règne que la couronne est élective. — Eh bien! il sera bientôt remarqué, malgré la source sacrée et profonde d'où le

droit qui élisait sortait, que la force alliée à cette couronne était affaiblie par l'*électivité* dans les idées de la nation; et, par contradiction, cette nation tint à l'électivité comme on tient à la vie! De l'affaiblissement du trône vinrent des désordres publics, une police inactive, sans nerf, sans vue nette, vénale et pauvre, une administration irrégulière et sans unité.

De Louis de Hongrie date donc l'*électivité* de la couronne, du moins comme un fait bien compris. —

Sous ce monarque, la noblesse compléta sa puissance politique et se constitua; elle s'appela dès-lors la nation, et ne dépendit plus que d'elle-même. C'est sous ce règne qu'il a été convenu et écrit par la législature que les étrangers ne pouvaient plus remplir aucun emploi public. L'esclavage, appesanti sur la classe des cultivateurs, devint plus dur, plus insupportable. — La noblesse, allant même plus haut, restreignit certains droits de la bourgeoisie acquis laborieusement dans la longue suite des années. Ces droits étaient devenus une propriété po-

litique : la noblesse exclusive, voulant tout le pouvoir politique, ne respectait point ces droits-là ; elle y porta la main et les supprima. La bourgeoisie descendit du point d'indépendance personnelle où elle s'était élevée par ses services. — Malgré cela (on le verra dans ce récit), elle subsista toujours comme une classe particulière. — Une ou deux lois non abrogées la soutinrent ; elle s'y attacha sans bruit, et par là se sauva d'une destruction totale ; mais elle se conserva principalement, dans cette toute-puissance sans partage de l'aristocratie, par des lumières, par une industrie active, des services journaliers, par la force des choses enfin que les systèmes ne suppriment pas à leur gré. — C'est qu'aussi la bourgeoisie est indestructible, lorsque la civilisation marche ; elle s'étend avec chacun de ses progrès, prend naissance partout, et devient la souche de la société, de la nation. — En Pologne, les choses n'ont point marché aussi vite pour la bourgeoisie.

Sous ces divers rapports, le règne de Louis est une époque qu'il est curieux

d'étudier. Il a eu peu d'éclat par le prince; celui-ci était mort en 1382, à Albe-Royale, en Hongrie. — Il laissa deux filles : l'aînée était unie à Sigismond, margrave de Brandebourg, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne. La seconde, nommée Hedwige, avait été promise par son père à l'archiduc Guillaume d'Autriche, jeune prince qu'elle aimait. — Avant de songer à former ces liens chers à son cœur, elle appela la Pologne aux armes pour réparer les fautes de son père, et reprit la Hallicie.

Ainsi, grace à cette conduite digne d'une Polonaise, le litige imprudent soulevé par le feu roi fut fermé tout-à-coup par la victoire, et la nation reprit son bien. — Cette jeune reine ne put épouser Guillaume d'Autriche; la noblesse combattit ses vœux. Pour la première fois elle s'appuya d'un des priviléges que le roi défunt lui avait concédés, refusa de recevoir pour souverain le jeune archiduc. La raison était toute politique. Elle appela à ce rang, et comme époux d'Hedwige, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, prince puissant et valeureux, qui offrait

de réunir la Lithuanie à la Pologne : on accepta. Cette réunion avait de bien grands avantages : elle faisait de deux braves nations, en quelque sorte identiques, et qui avaient été malheureusement presque toujours en guerre, une seule nation puissante, étroitement unie par le lien des libertés et de la gloire. Les Lithuaniens reçurent les priviléges dont jouissaient les Polonais. Le grand-duc se fit baptiser, prit le nom de Vladislas, et introduisit le christianisme dans ses états héréditaires.

Bien qu'il eût été bien accueilli par les états, il avait été refusé par la jeune fille promise à Guillaume d'Autriche. Cependant l'esprit élevé d'Hedwige se rendit à la raison d'état, et ces petits obstacles furent écartés ; elle sacrifia cette préférence d'un premier sentiment, et (chose qui n'est pas impossible dans ces incidens-là) Jagellon plut bientôt beaucoup à la généreuse jeune fille.

Une seconde dynastie, celle des Jagellons, qui régna deux siècles sur la Pologne, commença avec ce mariage. —

La guerre vint essayer d'ébranler cette

dynastie à son aurore : les chevaliers teutons s'élancèrent de nouveau sur la Pologne. Jagellon les battit, les écrasa dans les batailles fameuses de Tannenberg et de Grunwald, près de Koronowo (1410). Quarante mille chevaliers et leur grand-maître périrent dans la première bataille, et huit mille dans la seconde.

Dans ces journées qui ont couvert de tant de lustre le nom polonais, Ladislas fit briller beaucoup de talent et de valeur. Il eût péri à Tannenberg, sans le dévouement d'un de ses secrétaires, Sbigniew Olesnicki, qui prit plus tard les ordres, et devint évêque de Cracovie et cardinal. — Ce cavalier se plaça devant le roi au moment où une grande épée allait l'atteindre, et abattit avec un tronc de lance le Teuton qui s'était déjà élancé sur le prince.

1422. — Ces grandes victoires furent suivies des résultats les plus remarquables: la Pologne acquit la Samogitie; enfin, elles frayèrent à Ladislas le chemin des possessions des chevaliers porte-glaives.

Il conquit la Podolie, l'annexa au

royaume, racheta le territoire de Dobrzyn, prit en hypothèque le comté hongrois de Zyps dont Boleslas III avait doté sa fille; redemanda et obtint de l'empereur Sigismond les insignes royaux que le roi Louis avait portés en Hongrie.

Ces services étaient grands sans contredit : malgré leur utilité et leur éclat, la noblesse, qui reconnaissait l'une et l'autre, resserra encore les priviléges du trône. —

Lorsqu'il y eut nécessité de lever l'impôt extraordinaire nécessaire pour le rachat de Dobrzyn, la noblesse exigea la convocation des états; elle eut lieu à Korczyn, dans le palatinat de Sandomir. — L'ordre équestre s'y fit représenter (et c'est pour la première fois que cela se passait ainsi) par des députés qui furent appelés *nonces*; c'est là l'origine modeste des diètes et des diétines qui rempliront l'Europe, et le Nord surtout, du bruit de leurs généreuses idées et de leur éloquence. — Depuis, les levées d'impôts dépendirent entièrement de l'ordre équestre. Il put aussi nommer les rois, toutefois en faisant ses choix dans la famille des Ja-

gellons exclusivement jusqu'à l'extinction de cette famille : c'est presque l'hérédité. — Dans une diète, à Brzesc-Litewski, dans les années de la fin de sa vie, Ladislas rajeunit une loi qui statuait qu'aucun Polonais ne serait privé de sa liberté personnelle, si une cour de justice ne l'avait point déclaré coupable. — Cette loi est de 1430. — C'est sous ce prince que les églises grecque et romaine se rapprochent et s'unissent à l'évêque Kiow, et adoptent le rit romain. L'ancienne Russie est rendue à la Pologne.

1434. — Jagellon régna quarante-trois années, et mourut en 1434; il laissa deux fils, Ladislas et Casimir; le premier n'avait alors que dix ans. — La nation hésitait de l'élever au trône, dans la crainte très-raisonnable que lui causait une *régence*. — Cette élection eut lieu pourtant, les obstacles furent aplanis.

— Le cavalier, devenu cardinal, qui avait sauvé la vie à Ladislas II dans la bataille de *Tannenberg*, servit de son crédit cette candidature du fils de son bienfaiteur : elle réussit, et ce jeune enfant fut nommé roi sous le nom de La-

dislas III, et couronné cette même année 1434. —

Quelques années après, et étant encore très-jeune, son armée, à la tête de laquelle il s'était placé, battit Swidrygello, prince issu des grands-ducs de Lithuanie, qui était venu l'attaquer. — Ce Swidrygello, poussé par les Teutons, avait cru obtenir bon marché du gouvernement de ce tout jeune homme, et pouvoir reprendre la Lithuanie; il se trompa bien. —

Le fils de Ladislas II, aussi brave que ce chef, battit ensuite les Moldaves, les Valaques, et les rendit tributaires de la couronne. —

1437. — A l'âge de dix-sept ans, la mort de l'empereur Albert lui valut la couronne de Hongrie; cet événement arriva en 1437. Trois couronnes se joignirent sur sa tête. Ce point de puissance, alors presque unique, et atteint à cette époque inexpérimentée et chaleureuse de la vie où la puissance n'est pas froidement regardée, l'aveugla et devint son écueil. — L'éclat de ces couronnes lui fit croire à sa puissance. Il voulut régner dans le Nord et mépriser les traités; à ce titre de

fort, ce fut ce qui le perdit. — Racontons le fait.

L'empereur Albert avait fait, comme roi de Hongrie, un traité de paix avec Amurat II : Ladislas le maintenait, c'était chose convenue ; mais l'empereur Paléologue et le pape croyant avoir à redouter les vues ambitieuses du sultan, nouèrent une intrigue auprès du jeune roi de Pologne, le firent flatter, et l'engagèrent à déchirer tout-à-coup le traité qui existait entre lui et Amurat II : l'intrigue réussit. Ladislas, alors entraîné par le parti du Saint-Siége et de ses courtisans, rompit en visière au sultan, et la guerre s'alluma. L'Ottoman appela la malédiction sur la tête du transgresseur des traités. —

Les deux adversaires se rencontrèrent dans les champs de Warna, ville de la Moldavie. Cette fois la bataille fut gagnée par les Turcs ; Ladislas fut tué au commencement de l'affaire. Sa mort mit aussitôt le désordre dans l'armée ; l'ennemi redoubla d'efforts, et enfin les rangs de la noblesse polonaise furent ouverts par des masses de cavaliers ottomans furieux. — Le jeune prince avait fait la

généreuse faute de payer d'exemple un des premiers, et de vouloir se battre comme un simple soldat. — Il s'était présenté au devant des premiers coups, au lieu de commander, de présider simplement aux mouvemens de son armée. — Cette faute se comprend à son âge. —

Ce jeune Ladislas posséda des qualités; il brillait même, et rappelait son père. Il eût bien fait en suivant ses seules idées et les traditions paternelles. Les suggestions de Rome et celles de ses favoris le perdirent. —

Son extrême jeunesse atténue, aux yeux de l'histoire, la responsabilité de ses fautes, couvertes d'un certain éclat d'héroïsme. A sa mort il avait vingt et une années. Il en avait déjà régné dix en Pologne, et une en Hongrie. — On l'appela après sa mort *Ladislas-le-Varnénien*. — Son frère, Casimir IV, gouvernait la Lithuanie à l'époque de la bataille de Warna; deux années après, en 1447, la diète lui conféra la couronne à Sièradz. —

Il commença son règne par refuser de ratifier la reconnaissance des préroga-

tives de la noblesse, et eût l'air de la menacer d'un maître.

1447. — Cette noblesse se courrouça, leva la tête ; les sentimens du prince furent menacés avec hauteur et franchement; une diète se réunit sans délai à Pétrikow, et discuta un moment sa déposition: mais cette manifestation énergique l'ayant effrayé, il ratifia les priviléges de la noblesse.

— Les dissolutions et les crimes par lesquels s'avilissait l'ordre Teutonique, souverain de la province de Prusse, y causèrent une insurrection universelle. —Cette grande province fit un effort désespéré pour ressaisir son ancienne liberté, en brisant le joug de sang, de boue, le pouvoir compressif religieux de ses misérables oppresseurs; elle appela à son secours, au nom de la justice, de l'humanité, l'appui de la noblesse de Pologne! — Cette circonstance était décisive; on pouvait enfin écraser le foyer permanent des complots et des intrigues contre la république : la noblesse vit cela, saisit cette occasion, et l'épée fut tirée du fourreau. —

Sur-le-champ une armée est réunie, et lancée sur les Teutons; Casimir commande les Polonais.—Il est battu ; les légions de l'ordre sont quelque temps victorieuses ; au lieu d'être libres, les Prussiens sont écrasés. — Mais la noblesse polonaise, qui compte sur sa fortune habituelle, est revenue sur le champ de bataille ; elle soutient de nouveau les insurgés, résiste vaillamment ; car ses revers n'ont rien ôté à sa vigueur, à sa confiance : les levées générales de nobles, les *pospolité-ruszénié* (1) se succèdent.

— Cette vigoureuse et magnanime noblesse apporte ses revenus, ses bras, son sang, tout son génie. Ces beaux efforts ramènent la victoire sous ses drapeaux déchirés, les plus glorieux du Nord. —

La lutte change de face : les chevaliers sont battus, perdent chaque jour le terrain, et cèdent leurs plus belles provinces. —

— Cette guerre dura douze années : un traité, signé à Thorn, restitua à la couronne unie de Lithuanie et de Polo-

(1) L'ordre donné à toute la noblesse de monter à cheval.

gne, le duché de Poméranie, les districts de Culm, de Michalow, Dantzig, Marienbourg, Elbing, et toute la Prusse royale. — Les chevaliers porte-croix ne possèdent plus que la Prusse ducale; le reste leur échappe encore des mains. Enfin ils reconnaissent « devoir foi et hommage à la république polonaise; » ils se reconnaissent vaincus par ces « armées uniquement composées de cavaliers. » — L'élection de leur grand-maître sera soumise à la ratification du sénat. — Voilà les jeux de la fortune! sa main renverse tout d'un coup l'œuvre patiente de la valeur, du temps, des crimes et du génie! —

A la fin de cette guerre fameuse, les troupes réclamèrent leur solde, longtemps arriérée: il fallut la payer. Pour cela une diète fut indiquée; chaque palatinat y envoya deux nonces chargés chacun d'un mandat impératif: il se forma ainsi une véritable assemblée législative. L'essai étant heureux, la noblesse arrêta que le même mode de délibération serait continué. — Ces députés furent appelés *nonces territoriaux*

— On leur attribua le droit de suivre et de vérifier tous les détails de l'administration du pays. — Dans les crises publiques, la noblesse payait un impôt énorme, qu'elle s'imposait elle-même; elle fit statuer qu'à l'avenir le roi ne ferait aucune loi sans le consentement des états.

1492. — Casimir mourut à Grodno, en Lithuanie, dans l'année 1492; il laissa une nombreuse famille.

Quelques historiens disent du bien de lui; d'autres le représentent comme un homme qui n'a eu que des facultés médiocres et une vertu commune. — Il était dépourvu de talens militaires, mérite si nécessaire à un roi de Pologne, mérite imparfait alors. — Nous ne discuterons pas ces diverses incertitudes; et il reste convenu même que si ce prince eût été un esprit distingué, la trace qu'il a laissée eût été vue plus long-temps, qu'il y en aurait un souvenir. —

Un fait peut le faire juger : c'est que sa mort n'excita aucun regret dans la nation. — Ce règne s'était étendu sur elle durant quarante-cinq années. — Une

telle période suffit pour laisser une nation sans illusions, sans espérances sur le compte d'un homme ordinaire. — Ce fut la noblesse, alors complètement indépendante et si éminemment nationale, qui renversa l'état rival des Teutons; le bras débile du roi ne compta point dans les coups terribles qui lui furent portés.

Sous ce règne, toujours par l'influence de cette admirable noblesse, qui à des lumières joignait dans sa masse un sens national si sûr et si élevé, les frontières sont patiemment et héroïquement reculées.

Ce fut à cause des adjonctions du duché de Sévérie, des villes de Zator, Oswiecim, d'une partie de la Silésie, de Dantzig, de Kœnisberg, que la guerre entre la Pologne et la confédération religieuse et militaire de Prusse prit tant de vivacité, de constance, jusqu'au moment où les Polonais furent définitivement vainqueurs : alors les Teutons roulèrent à terre. — C'est à Thorn, en 1466, que se signa la paix qu'il leur fallut souscrire.

Les Lithuaniens, travaillés par des nobles puissans, prirent une part peu

active à la guerre contre les chevaliers teutons. —

Des changemens dans les lois se firent sous le règne de Casimir IV. — Citons les plus intéressans.

Lorsqu'on eut décidé que des nonces délégués par la noblesse auraient à connaître attentivement du contentieux des affaires de l'état, il fut tenu des diétines *ante-comitiales*, ou celles d'instructions, où les nonces étaient élus et recevaient des instructions, et les diètes *post-comitiales*, ou celles de relation, qui suivaient les travaux des diètes, et où « le nonce territorial » venait rendre compte de sa mission, et appuyer les instructions qu'il avait reçues et acceptées. — Tous les nobles étant égaux devant la loi, il résultait de là le droit commun d'interpeller sur le mandat impératif; et comme ce mandat même appartenait à la masse noble, elle avait évidemment l'omnipotence. —

La diète qui s'assembla pour élire un de ses enfans ne nomma Jean-Albert, roi, qu'après bien des divisions : ce prince dut sa nomination dans la diète à une foule d'acclamations confuses plutôt qu'à

des suffrages donnés régulièrement. Cependant l'élection fut reconnue bonne. Le prince Alexandre, son frère, fut placé à la tête du duché lithuanien.

Avant d'arriver à la première place de l'état, Jean-Albert Ier, simple général, avait purgé la Podolie d'une invasion de Tatares. Cette campagne, rapidement terminée, l'avait désigné à l'élection générale.

Ce chef réunit à la Pologne le palatinat de Płock, et définitivement la principauté de Zator : il força Bajazet II à lui offrir la paix. Celui-ci se soumit à sa loi, à ses armées, et lui promit qu'il ne jetterait plus les Moldaves et les Valaques sur ses états. Il fit aussi une trève avec le tzar de Moscovie.

C'est sous ce règne que la noblesse fit statuer qu'aucun bourgeois ni paysan ne pourrait posséder de biens territoriaux.

— Voilà les événemens qui saillissent dans la période historique de Jean-Albert, si nous y ajoutons le récit de la guerre déplorable qu'il commença en Valachie, et qui devait être dirigée contre les Turcs,

gouvernés par Bajazet II. Il y fut poussé, dit-on, par un ministre, courtisan délié, partisan de la forme la plus facile de gouvernement, nommé Calimaque, savant Italien réfugié en Pologne (1), qui, en caressant ses faiblesses, s'était grandi dans sa confiance.

Le roi entra en Valachie, sous le prétexte que les Ottomans en opprimaient le woïwode. Celui-ci s'était plaint, en effet, fort vivement. — Jugeons les faits : — Ou à la cour on était de connivence avec ce chef, et alors obtempérer à sa demande, se jeter tête baissée en Valachie, étaient choses naturelles ; — ou, dans le cas contraire, il était facile de voir qu'il n'y avait pas, dans les griefs présentés, les causes d'une guerre qui ferait passer la frontière à toute la noblesse ; qu'en les exagérant, le palatin avait quelque coup en vue ; dans cette prévision, il fallait attendre, et faire informer sur les lieux. — On a accusé Albert d'avoir été d'accord avec cette espèce de vassal, et, selon cette

(1) Il a publié, en Pologne, la vie du célèbre *Grégoire de Sanok*, et un autre ouvrage sur les Jagellons.

même accusation, il aurait voulu faire périr, à un lieu convenu entre eux, la partie énergique de la noblesse, l'élite de l'armée nationale, pour essayer de dompter ce qui resterait; mais la vraisemblance de l'accusation, quand elle est vue près des faits discutés, disparaît. — C'est une accusation de haine ou d'ignorance; elle ne s'éleva pas sur le lieu du combat. — Si cette conviction eût passé alors dans la tête des gentilshommes qui entouraient Albert, ce chef déclaré indigne eût été arraché tout sanglant de ses fonctions par cette déposition de l'épée, qui viendra un jour rétablir, dans la dernière violence des diètes, les unanimités ébranlées ou perdues. —

Quoi qu'il en soit, la guerre fut déterminée par des raisons frivoles, et la plus vaillante armée alla s'engouffrer dans un piége exécrable. Appelée vivement, elle s'était mise en marche, et s'avançait sur les domaines du traître, quand tout-à-coup les vivres, que ce woïwode avait promis de tenir sans cesse rassemblés pour nourrir ce grand nombre d'hommes, manquèrent. — Il voulut d'abord s'expliquer;

ce qu'il jugea bientôt impossible, puisqu'il s'enfuit.—La famine était déjà dans l'armée : en apprenant sa fuite, les soupçons vinrent, on crut remarquer aussitôt des indices de trahison. — L'armée vit bientôt qu'elle était traquée, que son ennemi était le chef valaque. Tout se découvrit.

Le roi tomba malade. — On croit que ce fut du chagrin de voir son armée attirée et enveloppée dans des embûches. On en jugea ainsi à l'armée.

Il fit reprendre à cette armée le chemin de la Pologne; mais le traître palatin qu'on croyait enfui, ne l'avait pas perdue des yeux; il l'avait devancée dans la forêt de Bukowina, où il voulait l'arrêter avec des troupes qu'on ne lui connaissait pas sur les lieux, ce qu'il parvint à faire. — Ainsi lorsque l'armée traversa son épaisseur et ses fourrés, elle y fut surprise et taillée en pièces; ce fut pendant la nuit. Quelques cohortes de cavalerie seules surent se faire un passage sur le ventre des ennemis, et s'échappèrent. Le roi était à leur tête; il opéra la retraite en général intrépide. Une foule de ducs, de palatins et de gentilshommes

distingués restèrent sur le champ de bataille ou dans les mains de l'ennemi. — Les Turcs demeurèrent spectateurs impassibles de cette lutte : ils la virent avec joie sans doute, mais ils auraient eu honte de s'y mêler, d'en profiter; ils la regardèrent commencer et finir sans y mettre les mains.

La noblesse de Pologne, alors souveraine, aurait dû empêcher cette expédition. Elle qui avait si éminemment le sentiment de l'équité et de la convenance, et tant d'hommes habiles, pourquoi se décidait-elle à la guerre sur des raisons légères, sur quelques plaintes ou promesses d'un homme non éprouvé, d'un homme mal famé?

— Jean-Albert mourut d'apoplexie à Thorn en 1501; il était âgé de 42 ans. — A partir de la défaite de Bukowina, la composition du pouvoir judiciaire sortit des attributions de la couronne. — Le roi ne put que désigner les juges, sur une liste de quatre candidats de la diète pour chaque siége.

Ce chef des Polonais aima beaucoup trop ses plaisirs, et prit pour ministres

des courtisans ingénieux et polis, mais des esprits corrompus, qui le firent tomber dans des fautes irréparables, en lui disant, dans les premiers temps, de gouverner avec sa seule volonté, gouvernement qui était alors impossible en Pologne. — Albert ne fut pas un homme distingué. Sa volonté était par trop mobile; aussi les hommes dont il s'appuya ne devaient pas le porter à la grandeur; mais alors, pourquoi les prenait-il ou les gardait-il, lui qui visait à quelque renommée?

Ce qu'il fit de bien fut la conséquence d'une nature énergique et franche; on le dut à des mouvemens de cœur, à des impressions vives plutôt qu'à des idées arrêtées et à des sentimens. — Son coup d'œil était borné et peu clairvoyant, tel que peut l'être celui des hommes de sa trempe, et de son degré d'intelligence et d'instruction.

— C'est une chose à remarquer, et qui s'explique simplement par la vivacité du sang polonais, et l'influence des mœurs venues ici d'Asie, d'Italie, de France, que les séductions de la civilisation maté-

rielle et intellectuelle, des plaisirs de la pensée et de la mollesse de la vie, aient toujours dominé le trône en Pologne, et régné dans les premières classes de la société. L'explication de cela est simple, quand on songe à ces origines slave, goth, mêlées de sang italien, teuton, tatare; quand on se redit que l'organisation des Polonais est la fusion de toutes ces natures. — Ce fait est exact. A quelques intervalles près, le trône a été d'un règne à un autre, en Pologne, un berceau de voluptés.

Le grand-duc de Lithuanie, Alexandre, lui succéda. Quelques concurrens pris dans la famille lui furent opposés un moment par un parti; mais la diète d'élection le nomma, et lui transmit la couronne qu'avait portée son frère cadet: il était primat de Pologne. — Alexandre vécut quarante-cinq années; à la date de l'élection, il avait déjà régné quatorze ans en Lithuanie, et quatre ans et huit mois en Pologne. Il mourut au château de *Lida* en Lithuanie, où il se trouvait, allant à la rencontre des Tatares, dont il voulait réprimer les incursions. — Au mo-

ment de combattre, une maladie mortelle le surprit. Le grand général de la couronne, qui avait le plan concerté pour la campagne, attaqua conformément aux desseins du roi, surprit les barbares et anéantit leur armée. C'est au bruit de cette grande victoire que ce chef d'état rendit son ame à Dieu. C'étaient de belles funérailles royales!

— Son élection au trône de Pologne avait affermi « la jonction de la Lithuanie et de la Pologne. » C'était maintenant chose définitive que cette jonction. Le roi était élu en Pologne; le duché envoyait simplement des nonces à la diète. C'est alors que l'esprit public des deux nations se fusionna si bien. — A partir de cette date, ces deux nations eurent mêmes droits, prérogatives, mêmes monnaies, même esprit guerrier, et comprirent supérieurement que c'était alors à elles qu'était confiée la garde de la barrière orientale de l'Europe.

Malheureusement la masse du peuple ne marchait pas comme les idées parmi les nobles. —

C'est sous ce roi qu'on établit, dans

tous les palatinats et districts, des tribunaux de justice civile, appelés tribunaux territoriaux, pour juger en première instance tous les procès concernant les possessions territoriales. Cette institution accéléra infiniment l'expédition des affaires civiles. La noblesse fit statuer, sous ce prince, que, dans les affaires majeures, le roi ne pourrait rien conclure sans le consentement unanime du sénat et de l'ordre équestre, loi qui interdit la distribution des domaines royaux sans la sanction du conseil et des nonces. C'est là cette folle loi qui portait, dans l'unanimité qu'elle exigeait, le noyau d'où sortiront des divisions, des agitations qui ne cesseront qu'avec l'existence de la Pologne! C'est sous ce règne, en 1506, que les lois nationales furent réunies en un seul corps.

Les historiens sont sévères pour ce prince : ils blâment en lui un goût trop ardent pour les plaisirs, les fêtes, une vie dispendieuse et dissolue avec éclat, et de la faiblesse pour les flatteurs; défauts de roi. — Il cédait à l'influence de ce qui l'avait précédé et de ce qui l'environnait. Ce qui est certain, malgré le bien et le

mal qu'on a pu en dire, c'est que cet Alexandre, qui n'eut pas de grandes vues sur le gouvernement, posséda du moins quelque chose de la dignité de sa famille.

1506. — Voici à présent un grand homme, un prince digne du vieux sang des Jagellons, un de ceux qui illustreront un jour la scène du monde : c'est Sigismond Ier. — A la mort d'Alexandre, la diète l'élut sans obstacles ; elle s'était assemblée à Pétrikow. Ce Sigismond Ier était le troisième fils de Casimir IV.

1507. — Son règne commença avec le XVIe siècle. Il ouvre en Pologne un théâtre immense ; il est plein d'éclat, et illumine soudainement tout le Nord. — Les lettres et les sciences paraissent enfin sur ce sol à demi sauvage, ainsi que les lumières de la réforme qu'il eut le tort de contrarier, et l'invention de l'imprimerie. A cette époque, Kopernik, Polonais, né à Thorn (1473), fait les plus belles découvertes ; il compose le beau système planétaire qui porte son nom, et qui présente l'arrangement de l'ensemble planétaire où nous nous trouvons placés. — Kopernik ne laissera publier ces découvertes,

qui sont déjà décrites avec tous les développemens, que peu de jours avant sa mort.

Sigismond fit la guerre avec succès aux Tatares, aux Moscovites, aux Valaques. Il défit plusieurs fois les Russes, leur tua quarante-deux mille hommes au passage de la Crustina. — Cette victoire les fit trembler. — Le tzar implora la paix. Sigismond battit de nouveau les Moldaves et les Valaques, et annexa définitivement ces pays à la république.

Albert, margrave de Brandebourg, neveu du roi, grand-maître de l'ordre Teutonique, refusa vers ce temps, malgré les termes formels du traité de Thorn, de prêter hommage à son oncle. Il se jeta même avec une armée dans la Samogitie. La vengeance de Sigismond fut prompte: les Teutons furent repoussés sur leurs frontières après une déroute sanglante. — Ce grand-maître était Lithuanien; il se démit de sa dignité. — C'était Maximilien d'Autriche qui l'avait poussé à cette levée de boucliers; ses vues étaient d'affaiblir tout ce qui était autour de l'Autriche.

Albert de Brandebourg demanda sa

grâce à Sigismond, son oncle ; il l'obtint.

En conséquence, la principauté de Prusse orientale, érigée en duché et comme fief relevant de la couronne, lui fut laissée pour lui et ses descendans. — Le roi lui en donna l'investiture à Cracovie, en 1515. — Il accorda aux mêmes conditions, à deux autres princes ses neveux, le district de Bitow et de Lauenbourg ; mais il réunit à la Pologne le duché de Mazovie. —

C'est sous ce règne que la diète assemblée à Léopold se sépara sans statuer sur les objets qui lui furent soumis, après s'être répandue en plaintes amères et peu fondées. — Il y avait eu là, réunis, cent cinquante mille gentilshommes. Leur convocation avait un objet de guerre, c'est-à-dire des mesures répressives à prendre contre les insultes et les courses continuelles sur les terres de la république des Moldaves et des Turcs : on se divisa à cette diète ; on calomnia même Sigismond.

Mille influences fâcheuses agirent. Cette assemblée fut dispersée par une longue et grande pluie ; tout s'y passa en paroles.

Elle ne fut utile qu'aux Moldaves et aux Valaques qu'elle prévint, qui se tinrent sur leur garde, et eurent même le temps de se mettre sous la protection de la Porte.

Sous ce règne, la charge de grand-général fut créée. Elle ne devait s'exercer que durant la guerre. — On la rendit bientôt permanente, et dépendante immédiatement de la diète.

Le *primat* de Pologne obtint alors le titre de LÉGAT NÉ DE LA SAINTETÉ ; quelques riches sénateurs avaient proposé de diviser la noblesse de Pologne en deux classes distinctes; mais l'ordre équestre en entier s'était tellement prononcé contre cette proposition, que l'on n'osa jamais la reproduire.

An 1515. — En 1515, Sigismond et son frère Ladislas, roi de Hongrie, étant allés à Vienne visiter l'empereur Maximilien, qui avait été quelques années auparavant l'ennemi de Sigismond, y furent reçus avec affabilité et magnificence; ils terminèrent dans l'intimité et avec facilité plusieurs importantes affaires. — Les avantages qui résultèrent de ces con-

férences furent grands pour la Pologne : c'est à ce point qu'à la mort de cet empereur les choses étaient si avancées, que la couronne obtint le droit d'envoyer voter à la diète impériale d'Allemagne.

Sigismond contribua puissamment, il est vrai, à l'élection de Charles-Quint.—

Cet illustre prince s'était fait redouter de ses voisins et aimer de ses peuples; car la diète de *Léopold* ne fut que l'effet d'un mécontentement passager qui se dissipa vite. — De son vivant, la couronne fut assurée à son fils Sigismond-Auguste.

La civilisation fit, répétons-le, les progrès les plus rapides sous ce prince. — Il s'occupa incessamment, sans se laisser rebuter par les obstacles, du bien-être de toutes les classes; les sources de l'instruction s'augmentèrent avec ses travaux et ses lois; les arts furent honorés par lui; les villes furent embellies par ses mains; les campagnes furent fécondées par une culture meilleure, par des allégemens dans les impôts. Les jouissances d'une civilisation déjà très-perfectionnée dans les premières classes et à la cour se disséminèrent sous son règne, et

rendirent la vie sociale plus heureuse. — La barbarie s'affaiblit de plus en plus sous l'action variée, constante et vive des lettres, des arts et des lumières du goût social.

Cette belle civilisation que l'Italie renaissante voyait reparaître à Venise, à Gênes, se faisait donc jour à travers les mœurs imposantes de la Pologne de Sigismond, qui lui empruntèrent un autre éclat que celui du ciel du Nord, un éclat plus doux.

Cet éclat resplendit encore, tel que l'ont composé le temps, les rajeunissemens, les longs désastres de la cause nationale, dans les nobles demeures des gentilshommes qui combattent aujourd'hui autour de Varsovie, éclat digne de la race aînée de cette grande nation, et que l'épée des féroces Russes, malgré des flots de sang, n'a pu altérer. — Nulle part, dans ce qui restait naguères, la Pologne ne donnait l'idée d'un peuple abattu, fusionné complètement dans un autre, d'un peuple privé de ces palpitations qui signalent la vie. —

L'époque de Sigismond est aussi une

ère d'éloquence véhémente, à images éblouissantes et expressives comme les sentimens et les objets que cette éloquence est chargée de peindre, de représenter. — Cette tribune du Nord retentit de harangues pleines de feu, d'idées justes et nobles; des orateurs se rencontrèrent pour la république, les premiers et les plus habiles peut-être de ses annales; la parole de ces hommes donna alors nombre de pages où brille l'entraînant génie polonais. — Ces pages, qui répandent la civilisation en Pologne, qui remuent le pays, étaient difficiles et devaient rester rares.

— Sigismond est placé avec justice au premier rang des grands hommes de ce siècle en Europe. — Il imprima l'impulsion à la société du Nord, où il gouverna; il affermit le lien qui s'était récemment établi entre sa région, éloignée des phares allumés en Italie avec les restes de l'antique civilisation, dans des pays à peine organisés en états réguliers, et notre occident, éveillé par quelques lambeaux du génie d'Athènes et de Rome, et par la lumière de génies indigènes. — Le Nord

brilla sous son règne, et vit se dissiper les ténèbres qui pressaient ses extrémités. — Une remarque peut être faite : c'est que l'esprit de civilisation qui se répand en Pologne a plus de grandeur que le nôtre. Cela s'explique facilement : — il naît au milieu de la puissance aristocratique, des richesses, du développement social dans les premiers rangs ; l'inégalité même des classes de la société devait encore favoriser cet éclat exclusif.

Sigismond, contemporain de François Ier, correspondait avec lui : mais le prince Valois lui paraissait un homme d'un esprit inférieur : — on l'a trop exalté pour quelques petits services rendus aux gens de lettres : ce n'était qu'un roi poli et spirituel. — Les vues de l'empereur d'Allemagne paraissent avoir frappé et intéressé l'esprit supérieur de Sigismond. — Cette étude de grands hommes vivans a produit entre eux une émulation de travail, de bien faire, qui a servi la société.

Sigismond posséda les hautes qualités de l'homme d'état, et des vertus dignes du rang élevé où il a brillé. — Une poli-

tesse royale, le goût des lettres, l'amour des arts régnèrent dans ses palais. Son gouvernement diminua sensiblement les nuages de la barbarie qui couvraient ces terres déjà fameuses du Nord, qui portaient de si grands hommes, des générations d'hommes si distingués et si braves. —

1548. — Sigismond mourut à Cracovie en 1548, après un règne de quarante-un ans.

Sigismond-Auguste, son fils, lui succéda; il fut aussi un roi grand homme. — Sans rompre les rapports qui existaient entre la république et Rome, il laissa voir qu'il était partisan des idées semées par la réforme en Allemagne.

La première partie de sa vie fut comme occupée par une suite d'attaques imprudentes contre les priviléges de la noblesse; il y eut beaucoup de vivacité et de résistance dans ces débats : mais Sigismond céda; il n'y eut pas péril pour la couronne. —

Ensuite, jugeant le succès impossible, il se résigna; il fit sagement. — Un mariage secret fut le sujet de ses premiers

différends avec la noblesse, parce que, parvenu au trône, il songea à le faire valider. — Je vais raconter le fait. — D'abord il avait épousé, du vivant de son père, une princesse de la maison d'Autriche; mais cette union ne dura que peu d'années. Cette jeune femme mourut sans laisser d'enfans. — Sigismond se remaria secrètement, cédant à la séduction d'une liaison particulière. — Un de ses naïfs historiens raconte différemment, et dit que ce fut simplement parce que sa *viduité* lui était à charge. La personne qu'il épousa fut Barbe Radzivill, veuve d'un palatin de Lithuanie. La reine-mère, Bona, une Italienne, une princesse Sforza, s'opposa à cette union. Lorsque ce mariage s'ébruita, la noblesse, jalouse de son privilége de désigner les femmes de ses souverains, voulut faire annuller ce mariage. Les représentations auprès du prince furent impératives et longues; mais le roi tint bon, défendit sa femme et voulut la garder. — Il répondit à la députation : « Comment pour-« riez-vous compter sur ma bonne foi, « si j'en manquais envers ma femme ? »

Malgré ces objections assez naturelles et faites fermement, les sénateurs et les nonces persistèrent dans la diète à contester la légalité et la convenance de cette union. — Durant une séance orageuse à laquelle assistait Sigismond, ce prince, attaqué avec amertume pour des sentimens qui lui étaient chers, se laissa emporter, et dit sévèrement : « C'en est assez ; « j'exige soumission et obéissance ! »

— A de telles paroles, que les oreilles de ces gentilshommes n'étaient point accoutumées à écouter et à souffrir, un jeune nonce, nommé Raphaël Leszczynski, la figure pâle d'émotion, se leva, et fit de son banc au roi la réponse suivante : « Avez-vous donc oublié à quels hommes « vous commandez? Nous sommes Polo« nais, qui nous faisons autant de gloire « d'abaisser la hauteur des rois qui mé« prisent les lois, que d'honorer ceux qui « les représentent. — Prenez garde qu'en « trahissant vos sermens vous ne nous « rendiez les nôtres! Le roi, votre père, « écoutait nos avis ; et c'est à nous à faire « en sorte que désormais vous vous prê« tiez à ceux d'une république dont (ce

« que vous paraissez ignorer) vous n'êtes « que le premier citoyen ! »

Cette hardie, cette respectueuse éloquence, rendit la question encore plus incertaine. Le roi parut consterné, et fut au moment d'abdiquer ; mais conseillé tout-à-coup par une difficulté qui lui fut soufflée, il parut se résigner devant les *nonces* à subir la loi des oppositions. Il revint donc à la diète, non pas pour défendre son mariage, mais pour annoncer à un groupe de nonces puissans qui le harcelaient, qu'il allait, dans l'intérêt de l'état, demander la révision des titres de plusieurs grands seigneurs à des charges qu'ils avaient dans les mains. Ces opposans, que cette révision eût pu déposséder de revenus considérables, se ravisèrent; et les délibérations se portèrent instantanément sur d'autres objets.

Ce Leszczynski, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, est un des ancêtres du roi de ce nom qui a occupé le trône de Pologne dans le dix-huitième siècle, et dont la fille a été reine de France, épouse de Louis XV. — Il rappelait les belles ames de l'antiquité; c'était un de ces caractères que la civilisation est heureuse

de rencontrer et de saisir dans la barbarie, et qu'alors elle grandit vite. — Energique, brillant, cherchant la grace et l'élégance pour décorer la force, il trouvait dans un sentiment élevé de la justice et dans sa sensibilité personnelle le foyer d'une parole nette dans les affaires, et entraînante dans les grandes questions nationales.

Six mois après ces discussions, la jeune reine, objet de ces vifs débats, mourut tout-à-coup. — Sa reconnaissance, comme *reine*, avait laissé du levain dans les ames; elle fut emportée par ses chagrins, ou « par une de ces actions qui, suivant l'énergique expression d'un historien plein de profondeur et d'éloquence (M. Alexis Dumesnil), ne laissent point de traces dans les cours (1). »

A peu près à la même époque, les Tatares franchirent les frontières, et vinrent de nouveau piller et ruiner plusieurs provinces de la république; mais ces mêmes Tatares furent battus près de Tarnopol, et non loin du lieu des délibérations de la diète.

Pour empêcher le retour de ces incur-

(1) Histoire de Philippe II.

sions, Sigismond appela une diète à Pétricow. — Elle devait prendre une délibération vigoureuse à cet effet. — Cette diète fut dissoute avant d'avoir pu rien statuer sur les objets qui avaient amené sa convocation. — Ce fut l'ambition des évêques qui détermina cette issue fâcheuse. — Ces évêques voulaient s'arroger le pouvoir exorbitant de juger les nobles qui embrassaient la réforme, ce qui était inadmissible. Cette prétention fut presque unanimement repoussée en principe et en fait. — Raphaël Leszczynski parla avec toute sa brillante éloquence et sa raison supérieure contre les évêques; il peignit vivement les désordres de leurs mœurs, et expliqua avec une grande vérité comme ils avaient affaibli la foi. — C'étaient, dit-il, les abus de leur puissance, leurs vices qui avaient fait éclore les premières idées de résistance et de réforme par toute l'Europe. —

Les évêques, que ces attaques déconcertèrent, firent rompre la diète; on n'y avait encore rien statué sur les nécessités du moment.

1559. — En 1559, à la diète de Lu-

blin, Sigismond resserra les liens communs de la Pologne et de la Lithuanie. On y détermina l'ordre de préséance des dignitaires de l'état dans les diètes et dans toutes les cérémonies. On arrêta que le duché de Lithuanie aurait le même nombre de ministres d'état, de grands-officiers que le royaume de Pologne; les ministres lithuaniens y furent reconnus dignitaires du duché de Lithuanie. Par ces concessions naturelles la noblesse fut classée dans l'exercice de ses fonctions. Les droits primitifs politiques ne furent point atténués ou changés; l'égalité parfaite des droits resserra l'union des deux états : ces états, enfin réunis fermement, donnèrent la vigoureuse république de Pologne.—Il fut convenu que Varsovie serait le lieu de la tenue des diètes. C'était alors une ville de Mazovie; elle était centrale, sans être ni polonaise ni lithuanienne : plus tard, et à cause de ce fait, elle devint capitale.

Ce grand Sigismond réunit aussi à la couronne la Livonie, qui s'était soumise au moment où elle allait être envahie par le tzar de Moscou. On se battit contre le souverain de Russie, mais à la fin les

Polonais l'emportèrent, et dispersèrent son armée comme un troupeau.—

La même chose arriva pour la Courlande : elle fut annexée à l'état. La Podolie, la Wolhynie et la Kiovie reconnurent la domination de la république.

1572. — Sigismond donna à ses sujets grecs et protestans les mêmes droits qu'aux catholiques. — Il mourut au château de Knyssin, en 1572. — Son règne avait duré quarante-deux ans. Avec lui finit l'illustre maison des princes Jagellons. Sa mort est racontée diversement par les historiens. — Il paraît que les excès l'éteignirent, qu'il ne céda pas simplement à la vieillesse et à l'épuisement d'une longue carrière de travail. — Il se serait épris d'une jeune et belle Polonaise, et cette passion aurait hâté la confusion de ses organes, et la fin de sa vie. Il serait mort sous le coup des excès. — Même dans sa vieillesse, ce n'est pas sans intervalles qu'il écoutait cette ardeur si imprudente des plaisirs; il travaillait souvent aux affaires de la république en sortant de ses fêtes. — Dans ses dernières années, il faisait porter à chaque diète des lois urgentes qu'il avait préparées,

ou des corrections à d'anciennes lois. — Le partage des domaines nationaux à vie se fit mieux avec des règles précises. C'étaient les récompenses nationales. — Les tenanciers reportaient au trésor de la république le quart des revenus. — Cette somme était affectée à l'entretien des troupes. — Des réformes importantes étaient préparées quand il mourut.

Sigismond-Auguste a fait briller au premier rang de grandes qualités; la nation l'aima : elle le pleura à sa mort. C'est un assez bel éloge.

Le gouvernement de ce grand prince a vu se rejaillir sur lui la gloire de véritables grands hommes. La république slave devint l'asile de tous les opprimés de l'Europe pour opinions religieuses, vues savantes, philosophiques. — Les lettres s'élevèrent sous les yeux de Sigismond, qui vit leur portée, qui vit bien qu'elles avaient le monde, qu'elles allaient le gouverner, et tout renouveler, rajeunir. — L'université de Cracovie parvint à l'apogée de sa gloire.

La première époque de l'histoire de Pologne n'avait laissé à ce pays d'autre élément de civilisation que le christia-

nisme et les institutions de Boleslas-le-Grand; la seconde époque avait eu ses chroniqueurs, tels que Martin Gallus, Matthieu Cholewa, l'évêque Vincent Kadlubek, et autres qui écrivaient en latin: toutefois ce fut sous les Jagellons seulement que la langue nationale se forma. Dlugosz, l'instituteur du fils de Casimir Jagellon, écrivit encore ses chroniques en langue latine; mais, dans le siècle des Sigismond, la langue polonaise devint littéraire: la Russie et la Lithuanie l'adoptèrent généralement, surtout quand Sigismond-Auguste la prescrivit à toutes les juridictions de Pologne et de Lithuanie, qui ne s'étaient servies jusqu'alors que des langues latine et russienne ou rousniaque. — Les écoles cessèrent d'être sous la surveillance immédiate du clergé, et on cherchait à y former non-seulement des hommes éclairés, mais aussi des gens de bien et de vrais citoyens. C'est le siècle des Sigismond qui produisit des historiens tels que Kromer, Orzechowski, Sarnicki, Bielski, Paprocki, Rey, Zimorowicz, Symonowicz et les frères Kochanowski, Warszewicki, Groicki, Herburt se firent un nom

dans les sciences politiques; Brudzewski, Kopernik, Grzebski, Spiczynski, Siennik, Sendziwoy s'illustrèrent dans les sciences exactes. Bientôt quatre-vingt-trois villes de Pologne possédèrent des imprimeries; Cracovie seule en comptait cinquante; et les principaux auteurs, tant anciens que modernes, furent traduits en polonais (1).

La mort de Sigismond avait produit ici le huitième interrègne; celui-ci durera cent ans.

— La constitution républicaine et aristocratique jette ses fondemens sous Louis de Hongrie : ces fondemens sont assis à l'extinction des Jagellons, et acceptés de nouveau sous Henri de Valois et sous son successeur Bathori.

Pour ne point suspendre cette narration des événemens, nous ne ferons qu'inscrire ces faits; à la fin du dix-septième siècle nous placerons l'analyse de cette constitution, et des singulières institutions organiques qui l'appuyaient, qui la mettaient en jeu. —

A l'élection de Henri de Valois, l'éga-

(1) Voir Tableau de la Pologne, de mon savant ami Léonard Chodsko.

lité était entière, absolue entre les nobles; les mœurs, les idées, la loi fondamentale l'exprimaient simultanément.

L'ordre équestre appelait les sénateurs *nos frères aînés*, et les sénateurs appelaient l'ordre équestre *nos frères cadets*. Par cette loi, il arriva que lorsque le plus riche gentilhomme écrivait au plus pauvre gentilhomme, il était obligé de se servir de cette formule: *monsieur mon frère*.

DEUXIÈME PARTIE.

Les prétendans à la couronne étaient le roi de Suède Jean III, le tzar Basilide, espèce de monstre; Albert, duc de Prusse, et vassal de la république; Ernest d'Autriche, fils de Maximilien II, empereur d'Autriche; et le marquis d'Anspach.

Mais la république, simplement occupée par l'intérêt de l'état, voulant fixer avec maturité son choix, discutait les titres des candidats qui se présentaient, considérés dans leurs rapports avec l'homme qu'elle devait désirer à sa tête. — Un nom fut tout-à-coup mis en avant; il saisit vivement l'attention de la noblesse, et porta ses regards sur la France: ce

nom était celui de Henri de Valois, le plus aimé des enfans de Catherine de Médicis.

Un nain noble polonais, nommé Krassowski, homme qui avait l'esprit clairvoyant et net quoique gai, était revenu récemment de Paris. — Il s'y était trouvé dans les dernières années du règne de Sigismond. La vacance du trône slave, la possibilité de recueillir cette couronne éclatante, étaient deux faits qui éveillaient les espérances de plusieurs grandes familles souveraines de l'Europe. La cour de Charles IX et de sa mère avait accueilli ce voyageur polonais avec une parfaite bienveillance; devant lui on s'était entretenu, avec un intérêt qui s'était augmenté à chaque audience, de son grand et généreux pays, et on s'était livré à des insinuations qui avaient été comprises. — Henri de Valois l'avait particulièrement flatté; il avait intéressé son esprit et son ame tout à la fois. —

Ce nain intrigant, homme de cœur et d'esprit, s'était trouvé de retour dans la république au moment de la mort de Sigismond-Auguste. — Il était sur les lieux pendant le feu discoureur des premières

canditatures à la royauté élective. — Poussé par sa reconnaissance, et encore plus par des idées qu'il avait examinées, il signala Henri de France à la noblesse, alors visiblement peu soucieuse d'être gouvernée par aucun des princes qui causaient la fermentation qu'elle avait sous les yeux. — Ce Krassowski fit alors le portrait le plus séduisant du prince de France; puis il conseilla son élection, dans le seul intérêt de la république. — Il ajoutait qu'il avait dû donner ces renseignemens comme bon Polonais; on pouvait, on devait les examiner sans délai; on les reconnaîtrait fidèles. — Nul gentilhomme jusqu'à ce moment n'avait pensé à Henri de Valois; mais une proposition à son égard, sous ces traits, fit une première et rapide fortune parmi les catholiques. — Krassowski se hâta de transmettre cette nouvelle en France. Médicis la reçut avec joie et fierté : la place était belle, et puis elle chérissait Henri qui pouvait y monter, et redoutait pour lui (quoiqu'on pût déjà la croire étrangère à toute profonde affection) la haine du roi Charles IX. — Cette communication fut bien accueillie;

Charles ordonna une démarche qui se fit sans délai, et Henri fut mis sur les rangs. —Le roi chargea Montluc, évêque de Valence, de suivre la négociation. Cet évêque était un homme de l'esprit le plus habile, un diplomate expérimenté, un homme d'état spirituel et très-éloquent, un esprit plein de ruses, qui se plaçait, suivant les nécessités auxquelles il avait à obéir, bien au-dessus des règles de la probité; enfin un homme de mœurs corrompues, et qui semblait avoir étudié les hommes pour les tromper. — La négociation fut en effet habilement menée; on adjoignit à ce prélat l'abbé Gilles de Noailles et Gui de Saint-Gelais, seigneur de Lausac, deux hommes actifs aussi, habiles, deux intrigans.

Le génie politique de Montluc avait pris comme bonnes les odieuses maximes de quelques hommes d'état d'Italie; il rappelait ces hommes dans leur mépris de l'espèce humaine, avec leur habileté à diriger les affaires, et n'eût pas dédaigné, s'il se fût trouvé appelé à gouverner directement, les moyens coërcitifs qu'employaient ceux-là.

Montluc répandit, au début de sa mission, un manifeste sur le jeune Valois. — C'était une notice intéressante, un manifeste écrit par lui avec une expression simple, mais vivante et éloquente, où ce candidat était peint d'après des traits qui devaient ressortir et frapper en Pologne. Ce sont ceux-ci : —Henri était, disait-on, un jeune vaillant prince, le héros de Jarnac et de Moncontour, un chevalier français ; et on citait de lui des traits pleins de bonté, d'à propos et d'esprit. Mais dans ce moment-là, très-fâcheusement pour lui, arrivait à Varsovie la nouvelle de la Saint-Barthélemy. — Cet événement devenait une prévention véhémente contre la canditature française, la négation, la preuve foudroyante que Henri de Valois n'avait dû puiser à la cour de France aucun des principes de tolérance, de justice, d'humanité qu'on lui donnait. — Les candidatures presque vaincues reparurent.

Alors les luthériens et les agens de l'Autriche retracèrent à nu, avec tout le feu de l'esprit de parti, le tragique événement. — Ces récits firent frémir la no-

blesse, et parurent affaiblir toutes les chances de l'élection projetée. — Voilà l'état des choses, situation qui va donner la preuve des talens de Montluc. Il avait à répondre, et il répondit, nia les faits, changea leur caractère, obscurcit la vérité par une élocution brillante, inépuisable, lutta, écrivit, rendit tous les esprits attentifs et les mit en suspens. L'événement était si récent, qu'on pouvait nier et calomnier les victimes; enfin ce talent de parole réduisit à peu l'énormité de l'accusation. La première impression du massacre des protestans s'effaça ou s'affaiblit beaucoup.

Mais les protestans effrayés, dépistés en partie sur le nouveau terrain par l'éloquence, l'or et l'intrigue, ne cédèrent point: ils répondirent encore, opposèrent les écrits aux écrits, les assemblées aux assemblées, et recoururent à la résistance des confédérations. — Montluc sut, par lui ou les siens, repousser tous les coups; il applanit les obstacles avec une ruse merveilleuse, par le talent et l'or, et emporta ainsi l'élection. — La diète s'assembla le 7 avril 1573, aux portes de Varsovie.

— Les nonces et le sénat se tinrent sous une tente immense, élevée du côté de l'occident. Le reste des gentilshommes fut distribué par palatinats, et en campagne rase. — On avait choisi les environs de Varsovie (2) pour le lieu de l'élection, parce que cette ville renfermait plus qu'aucune autre un grand nombre de catholiques.

La lutte des différentes candidatures était préparée dans ses premières voies. — Les divers prétendans furent entendus par l'organe des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à la diète; le légat du pape s'emporta en invectives contre les protestans, mais un palatin de cette communion prit la parole, et lui enjoignit de modérer ses expressions. — Le tour de Montluc vint, et il parla avec facilité, grace et fermeté à la foule; il fit jouer les ressorts de cette langue captieuse qu'il possédait si bien. Il frappa ces gentilshommes par la chaleur communicative de sa parole; il les conquit à ses vues, en leur répétant les détails qu'il avait déjà semés dans son manifeste sur le jeune Henri de France et sur son caractère national. — Il parla long-temps, et fut

écouté avec un intérêt et un charme continus; il éblouit tous ces vifs esprits. — Ils étaient abusés par un orateur, conséquence funeste de l'art de dire exercé par un génie corrompu. — Ces nobles adhérèrent.

Pour retarder plus sûrement l'élection, les gentilshommes protestans demandèrent qu'il fût convenu qu'il y avait nécessité patente de revoir sans délai les anciennes loïs : l'objet en vue par cette révision, et qu'elle amena, fut de resserrer l'autorité royale, ce qui étendait l'indépendance de la nation noble. — Cette proposition, touchant aux plus vifs intérêts de tous, fut accueillie avec approbation. Un moment elle arrêta les succès de Montluc, et fit succéder à la chaleur du premier enthousiasme la demande de quelques garanties intéressées. Plusieurs priviléges de la couronne furent diminués. Cette diète fut nommée *diète de convocation*. Le droit de convoquer les diètes pendant un interrègne fut dévolu à l'archevêque de Gnèzne, primat du royaume. Les titres de *seigneur* et *maître*, portés par les rois, furent abolis; le

roi ne put plus désigner son successeur. On rédigea un acte qui fut appelé PACTA CONVENTA; le roi était obligé de le signer le jour même de son couronnement.

Vint le jour de l'élection : Montluc répandit encore l'or, les promesses, accompagnés de mots éloquens, spirituels, de sarcasmes contre ses adversaires. Il vainquit les autres orateurs; en moins d'une heure il réunit la pluralité des voix dans tous les palatinats. Alors le primat se hâta, pour clore cette réunion si orageuse, de proclamer roi de Pologne Henri de Valois. — Cette proclamation devait être faite, dans la légalité, par le grand-maréchal. Il y eut là défaut de forme; mais l'élection était vraie. — Les protestans refusèrent de reconnaître la validité de l'élection. On se mit en armes de part et d'autre. Tout s'apaisa cependant, car les deux partis agréèrent des concessions. La liberté absolue des cultes fut confirmée de nouveau. —

A cette diète, Montluc céda sur tous les points, persuadé que pour les rois les engagemens ne signifient rien : il promit beaucoup au nom de la France, une

flotte dans la mer Baltique, la reprise du port de Narva; en cas de guerre avec les Moscovites, quatre mille hommes de troupes d'élite soldées par le trésor de Charles IX, et divers avantages importans. On ne remplit aucune de ces promesses.

Les députés de la république ne se firent point attendre en France; l'accueil qu'ils reçurent à la cour fut magnifique, il ne les éblouit point. Ces députés remplirent bien leur mission; mais lorsqu'ils présentèrent à Henri de Valois les conditions de sa souveraineté, ce prince se montra vivement surpris de les trouver aussi sévères, et parut découragé, prêt à refuser le bénéfice de son élection. Il refusait déjà de partir de Paris: le roi le lui ordonna, et il quitta la ville le 4 mars 1573, traversa lentement la Champagne, la Lorraine, où il s'arrêta un moment. Toute la partie de l'Allemagne qu'il traversa lui rendit les honneurs souverains. Il arriva en Pologne: sa suite y déplut; son couronnement fut troublé par le grand-maréchal de la couronne, Firlay, qui menaça de rompre la céré-

monie, si Henri ne jurait point sans restriction tous les articles de la capitulation: il signa.

Henri commença en Pologne le mauvais règne qu'il a continué depuis en France : il trompa tous les partis; ce qu'il en recueillit fut de la haine. Alors il laissa là les rênes du gouvernement pour se plonger dans les plaisirs; mais, deux mois après son couronnement, il apprit la mort de son frère. Henri voulut cacher cette nouvelle, mais elle fut bientôt répandue. La noblesse le fit surveiller; mais, à la faveur d'une nuit obscure, il s'enfuit de Varsovie, voyagea la nuit, et dépassa promptement les frontières du royaume; on ne put arrêter sa course. Quelques lettres qu'il avait laissées renfermaient la promesse de son prompt retour. —

La vacance du trône fut déclarée. Divers concurrens se mirent de nouveau sur les rangs. Le sultan Amurat III, lié depuis long-temps à la Pologne par des traités, désigna un candidat, le prince de Transylvanie, Etienne Bathori, né dans une classe obscure, parvenu par son

génie aux premières dignités de sa patrie. Un parti soutint la candidature de l'empereur Maximilien, celui du sénat; il le nomma même sans vouloir attendre les votes de la diète de convocation. La noblesse indignée, à la tête de laquelle se trouvait Zamoyski, élut Etienne Bathori, qui épousa une fille de Sigismond-Auguste, âgée de soixante ans. La mort de Maximilien, venue presqu'au milieu de ces incidens, consolida l'élection faite par le corps de la noblesse, la plus légale en principe et la plus heureuse.

Ce prince illustra le trône électif par un beau règne, fut guerrier et pacificateur, et ami des lumières, qu'il appela sans cesse. Il vit plus loin que son règne et son siècle. C'était un homme d'un génie sûr et vaste; son règne présente l'apogée de la puissance polonaise.

Il soumit Dantzig révolté, couvrit cette révolte par le pardon, battit complètement les Moscowites qui avaient envahi la Livonie, donna la paix au tzar, sous la médiation du pape Grégoire XIII.

Il acheta les prétentions du roi de Danemarck sur le territoire de Piltin,

partagea la Livonie en trois palatinats, et dans le cours de cette guerre son génie, occupé d'affaires civiles, fonda l'université de Wilna.

A la paix, Bathori s'appliqua à faire rédiger les lois qui étaient réclamées par l'état des mœurs. Les Polonais lui doivent une meilleure organisation militaire; il établit la milice *quartienne*, appelée de ce nom parce que le prince affectait à son entretien la quatrième partie de son revenu. Cette milice nationale fut reléguée dans les riches et vastes plaines de l'Ukraine, jusqu'alors abandonnées. Il fut aussi le plus habile organisateur de la cavalerie polonaise. Il aggloméra en société dépendante de la Pologne les Cosaques établis dans les îles du Borysthène, qui ravageaient annuellement la république, et fit de cette organisation un boulevard contre les incursions des Tatares et des Turcs.

Ces Cosaques paraissent avoir la même origine que les Russes; ils étaient campés sur les deux rives du Borysthène, au-dessous de la Kiowie. Pendant la belle saison ils se rassemblaient pour battre

la mer Noire, pour y arrêter les richesses qui y circulaient. A l'approche de l'hiver, ils se séparaient et rentraient dans leurs peuplades. — Ils s'étaient répandus par multitude et progressivement dans la Turquie, la Russie et la Pologne, où ils avaient fréquemment tout ravagé. Ces incursions ressemblaient à des torrens, et laissaient la désolation derrière eux; les légers coursiers de ces Cosaques ne connaissaient point d'obstacles, ou les surmontaient tous. On les voyait s'élancer à travers les fleuves, les rivières; leurs frêles barques semblaient courir sur les eaux; elles venaient jusqu'aux environs de Trébisonde et de Sinop. — Lorsque Bathori songea à les soumettre, il avait assez de forces dans la main pour les dompter; mais il aima mieux les appeler à la Pologne par des traités, par les liens de la reconnaissance. Il leur rendit des services; ces barbares se soumirent, à la condition principalement qu'ils seraient toujours libres dans l'exercice de leur culte, qui était le christianisme grec. Enrégimentés et placés sous le commandement d'un général cosaque

nommé Hetman, ils devinrent d'un grand secours à la Pologne, et se trouvèrent toujours à ses portes au moment du péril; c'était son avant-garde : elle fut long-temps très-utile, et éclairait très-bien les armées.

Nous ne connaissons qu'un fait sur lequel on puisse accuser d'imprévoyance Bathori : c'est celui de l'introduction des jésuites en Pologne. — Ce roi les avait appelés pour hâter la diffusion des connaissances classiques. Ce fut une faute, mais l'intention l'excuse. En 1582, il leur fit donner l'église de Riga et de grandes richesses.

Ces prêtres occasionèrent dans le pays de continuels embarras : ils provoquèrent, en 1586, une sédition à Riga; le peuple se souleva contre eux, contre leurs prétentions. — La nouvelle de cette révolte causa, dit-on, une si violente colère au roi qu'il en mourut. C'est à Grodno qu'il expira, le 13 décembre 1586. — Au moment où la Pologne le perdit, il projetait d'affaiblir l'influence de la noblesse, ce qui pouvait le jeter dans une mer de sang. Il mourut à temps pour sa gloire,

car il soulevait d'inextricables difficultés. — Bathori est un homme supérieur ; il réunissait la bonté à l'habileté qui sait pacifier, gouverner et conduire les armées à la victoire. Ses ennemis le redoutèrent constamment. — Ce prince avait des manières franches, de la politesse militaire, de l'instruction et beaucoup d'éloquence ; il savait très-bien expliquer ses affaires, et était laborieux. Il en imposait à la foule ; quoiqu'il fût vertueux, il ne sut pas rester maître des mouvemens de son caractère, et se laissa aller par momens à tous les emportemens de la colère.

Quelques écrivains l'ont trouvé cruel envers les Zborowski, qui avaient contribué à lui faire donner la couronne. — Un des Zborowski avait tué un gentilhomme dans le palais du roi Henri. Les services personnels que Bathori avait reçus de cette famille engagèrent ce Zborowski à pénétrer en Pologne sans avoir obtenu sa grace. Zamoyski, un capitaine illustre, staroste de Cracovie, ayant pris les ordres de Bathori, fit saisir et décapiter ce grand seigneur. Christophe

Zborowski, voulant venger son frère, se révolta; la diète le condamna à mort : il fut forcé de fuir pour échapper au supplice.

Bathori ne laissa point d'enfans; sa mort amena un nouvel interrègne; il dura une année.

Les partis catholique et protestant reparurent à cette époque. Les protestans, dirigés par les Zborowski, présentèrent Maximilien d'Autriche pour candidat à la couronne. — Il offrait une nouvelle sanction de la liberté des cultes, et était appuyé par le légat du pape, Annibal de Capoue, prêtre, il est vrai, fort débauché, et enchaîné dans ce parti par des intrigues galantes et de sales intérêts. — Les catholiques, ayant à leur tête un général célèbre, Zamoyski, présentèrent pour roi Sigismond, fils de Jean, roi de Suède, et fort bon catholique, mais jeune homme sans capacité, entêté, dont les folies vont accumuler les malheurs sur la république, tandis que le jeune prince d'Autriche, le prince qui sera éloigné, est plein de courage et de qualités généreuses.

Les deux partis se préparèrent à la

guerre. Le tort était évidemment aux catholiques : ils refusaient d'adhérer au principe de la liberté de conscience, plusieurs fois confirmé, et devenu loi de l'état sous Henri de Valois.

Les catholiques élurent Sigismond III le 5 août 1587.

Les protestans nommèrent roi, le 12 du même mois, dans une seconde élection, Maximilien d'Autriche.

Les prétendans arrivèrent en Pologne. Sigismond débarqua à Oliva, monastère voisin de Dantzig. Maximilien entra par la Silésie; il alla aussitôt, suivi de ses partisans, assiéger Cracovie; mais Zamoyski, qui défendait cette ville, l'obligea à lever le siége. Cet échec, malgré sa constance valeureuse et ses talens, fut suivi d'une déroute sanglante. Zamoyski l'atteignit près de Czenstokowa, le 25 octobre 1587.

Sigismond fut couronné à Cracovie le 27 décembre suivant par le primat; on lui fit des fètes magnifiques.

— Maximilien rentra l'année suivante dans le royaume, à la tête d'une armée autrichienne. Sa valeur et son mérite ne

lui donnèrent pas la victoire. Zamoyski le battit de nouveau, dispersa ses régimens, et le fit lui-même prisonnier à Biczina.

La couronne de Pologne était à peine affermie sur la tête de Sigismond, que le trône de Suède devint vacant par la mort de son père.

— Il court aussitôt réclamer cette succession, mais on la lui refuse; son catholicisme outré en est la cause : il est déposé.

Il demande à marcher contre son ancienne patrie; la diète a l'imprudence d'y consentir. Là commence une guerre qui a tous les caractères d'une guerre de conversion, et qui doit mettre le pays à deux doigts de sa perte.

Les nobles protestans murmurent très-justement; mais le parti catholique, le roi et les jésuites les font écarter des affaires.

— Cela ne fut point sans obstacle; et une fois, en 1608, les protestans, profitant des mécontentemens excités par les revers de Sigismond en Livonie, manquèrent, en attaquant la conduite du roi

comme incapable et déloyale envers les libertés publiques, de le faire déposer ; mais on leur résista, et ils échouèrent à la fin.

Sigismond ne put prendre possession de la couronne de Suède. Son oncle, le duc de Sudermanie, auquel il avait délégué la régence, le fit écarter, prit sa place, et y resta, car il défendit la réforme.

Sigismond III, exaspéré, voulant vengeance, convoqua une diète pour en obtenir le consentement de marcher de nouveau sur la Suède. — Les jésuites le dirigeaient. — Cette diète ne voulut rien décider; la suivante autorisa le voyage du roi, mais sans promettre rien de plus. — Le roi, mécontent des nonces, appela à Varsovie une nouvelle assemblée, et lui demanda des moyens pour conquérir ses états héréditaires. — Distraite par des questions importantes, cette diète ne discuta pas d'abord les propositions de Sigismond. On s'y occupa de mesures pour conserver la Moldavie attaquée. Divers projets étaient exposés; mais des affaires d'administration, qui pressaient égale-

ment, vinrent ajourner leur examen. On se sépara sans rien conclure et après des discussions ardentes. Dans ce moment, une armée valaque de soixante mille hommes s'élança dans le royaume; la noblesse prit les armes, monta partout à cheval; ses palatins la menèrent à l'ennemi, les Polonais écrasèrent ces Valaques, prirent la Moldavie et la Valachie, dont ils confièrent le gouvernement au frère de l'hospodar de Moldavie, à titre de fief relevant de la république.

Dans le même temps, la Suède commença, en Estonie, une guerre qui pouvait être avantageuse à la Pologne; mais la division toujours régnante entre les catholiques et les protestans ne permit point de profiter complètement des forces des armes polonaises. — Il y eut dans cette guerre une bataille fameuse près de Riga, celle de *Kirchohlm*, remportée par le grand général Chodkiewicz : neuf mille Suédois et plusieurs de leurs généraux restèrent sur place. — Le roi de Suède, Charles de Sudermanie, y fut blessé. L'épée de Zamoyski protégeait le faible roi des Polonais à tous les points

de la république, et cette ombre de souverain, doublée de jésuites, ne se soutint que par lui. — Zamoyski était ennemi des jésuites : malgré ses services et sa gloire, il ne put les faire chasser de la république. — Ce grand capitaine était un écrivain éminent, une des hautes pensées de son siècle.

Le règne de Sigismond présente une longue suite de fautes graves. Ce prince eut quelque temps l'idée de placer son fils aîné sur le trône de Russie, mais le cœur lui manqua pour consolider cette action une fois l'entreprise accomplie, et puis ses opinions religieuses suscitèrent des difficultés. Ce fils fut nommé tzar par les Russes; mais quand ceux-ci virent qu'il s'agissait moins de religion que de conversion au rit romain, ils cassèrent la nomination, et appelèrent au trône la maison de Romanoff. — Ainsi, la faute qui enleva cette couronne à la Pologne fut celle du prince. Sans cette faute, les régimens incomparables de Zolkiewky eussent pour jamais planté l'aigle blanc de Pologne sur les clochers de Moscou.

En ce même temps, les Tatares et les

Turcs reviennent attaquer la république. L'illustre Zolkiewky monte à cheval, les rencontre, les bat et leur fait aussitôt rebrousser chemin; il les rejette écrasés par delà les frontières.

C'est ce capitaine qui avait pris Moscou avec quelques milliers de cavaliers, et qui reçut dans ses murs la couronne des tzars, décernée par les Russes au fils de Sigismond. — Zolkiewky était revenu à Varsovie après ce triomphe inouï, amenant avec lui l'ex-tzar et son frère, ses prisonniers. Il les présenta à la diète.

Malgré leur éclat, ces guerres ne procurèrent qu'une gloire stérile. — La noblesse se fatiguait, et usait son activité dans les disputes et dans le mouvement de son existence politique, agitée sans cesse et sans objet. — La fusion de deux empires comme la Pologne et la Russie aurait amené d'immenses résultats.

Le roi fit de nouveau la guerre à la Suède pour recouvrer son héritage : cette guerre fut malheureuse.— Il eut affaire à Gustave-Adolphe, qui occupa bientôt la Livonie, Riga et une partie de la Prusse; il anéantit les flottes polonaises dans la Bal-

tique. — La paix se fit ensuite ; mais malheureusement cette paix fut de courte durée. Un voyage de plaisir que Sigismond fit en Prusse fournit à Gustave-Adolphe le prétexte de rompre avec la république, dans la fausse persuasion que les états ne soutiendraient point avec énergie Sigismond. — La noblesse, au contraire, prit vivement son parti. — Cette guerre fut longue, pleine de belles actions ; les ennemis se valaient ; Gustave-Adolphe, ce lion du Nord, se couvrit de gloire, paya de sa personne, manqua d'être pris, et fut blessé.

Cependant, en 1629, les Suédois battirent les Polonais près de Grodno : alors la diète convoquée vota des subsides pour la continuation de la guerre ; mais la France, l'Angleterre et l'électeur de Brandebourg intervinrent : leur médiation produisit une paix de six années.

Sigismond mourut en 1632, au mois d'avril, à Varsovie ; il a régné quarante années, et en a vécu soixante-six. La mort de Sigismond n'inspira point de regret.

Les jésuites furent expulsés de la république par la diète de 1634.

Le fils de Sigismond, celui qui avait régné un moment à Moscou, monta sur le trône en février 1633. Il s'appelait Ladislas IV.— Il ne régna point sans gloire, battit les Russes, qui lui restituèrent les duchés de Smolenska et Tczernichow.— Dans un autre temps, il dispersa les Turcs, châtia leurs agressions.

A son élection, le grand Gustave-Adolphe venait de terminer sa glorieuse, mais trop courte vie dans les champs de Lutzen.

La Suède était gouvernée par un jeune enfant sous la tutelle et la direction de Christian.—Elle offrit une trève de vingt-six années, et la république accepta; une partie de la Prusse fut rendue à la république; on promit de s'entendre pour la Livonie.

Une année plus tard, les Suédois lui remirent la Prusse par la paix de Stumsdorf. Il voulut également consolider la tranquillité intérieure; mais les dissentions religieuses, rallumées par l'intolérance des jésuites, n'étaient pas faciles à apaiser.

«Les Cosaques, à l'instigation de la mai-

son d'Autriche, inquiétaient depuis quelque temps la Turquie. Il fallait dompter leur insubordination ; mais de leur côté ils avaient aussi à se plaindre des injustices des starostes, et des vexations que la noblesse exerçait dans leur pays à l'aide des juifs. On les convertissait de force au rit romain ; on les réduisait arbitrairement à l'esclavage et à la corvée. Aussi réclamaient-ils souvent leurs anciens privilèges, et appuyèrent-ils par la révolte leurs droits outragés. Pour se garder de leur rébellion, Wladislas fit élever la forteresse de Kudak. Aussitôt les Cosaques prirent les armes ; mais, battus par les troupes du roi en 1638, ils furent cruellement punis. On les priva de leur hetman ; plusieurs milliers d'entre eux furent enrôlés dans les armées, et le reste réduit formellement à l'esclavage. Leur chef, Pawluk, fut mis à mort, malgré la grace qu'il avait obtenue. Dès-lors la paix devint impossible avec un peuple attaché à ses libertés autant qu'à son rit religieux, et l'œuvre patriotique de Bathori fut ainsi détruite à jamais. —

« L'enrôlement des Cosaques eut cet ef-

fet, qu'en augmentant les troupes royales, il fit craindre à la noblesse que le roi ne voulût également attaquer ses priviléges. Aussitôt des réclamations énergiques s'élevèrent de tous côtés. La diète de 1646 obligea Wladislas à dissoudre ses armées, réduisit pour toujours les gardes royales à 1,200 hommes, et refusa de ratifier les alliances conclues par le roi. Tous les projets de réforme médités par Wladislas furent ainsi détruits. En vain s'appuya-t-il de l'influence de deux hommes puissans, Jérôme Radzieïowski et Georges Ossolinski : la défiance faisait échouer tous ses desseins. Le même sort frappa son institution de l'ordre de la Conception de la vierge Marie. La loi de 1638 prohiba jusqu'aux plus insignifiantes distinctions, et les titres contraires à l'égalité parmi la noblesse. Quelques évêques seulement, et plusieurs familles issues des anciens ducs de Lithuanie et des Russies, eurent la liberté de porter le titre de prince, et la famille Ossolinski celui de comte, mais à condition que ce titre n'emporterait aucune autre prérogative. Aussi ne s'en servait-elle presque ja-

mais, car à cette époque le simple titre de noble polonais, honoré dans l'Europe entière, était sollicité par des potentats étrangers, qui y attachaient d'autant plus de valeur, que, depuis les lois de 1578 et 1601, on exigeait le consentement de la diète pour accorder des lettres de noblesse et de naturalisation.

« Vers la fin du règne de Wladislas, Czaplinski, homme d'affaires de la famille Koniecpolski, s'empara, par une violence inouïe, des biens et de la femme de Chmielnicki, gentilhomme polonais, dont il fit fustiger le fils. Chmielnicki demanda justice; mais ne pouvant point l'obtenir, il se réfugia chez les Tatares et les Cosaques, les souleva contre la Pologne, investit à leur tête la forteresse de Kudak, et en sa qualité de chef réclama les droits que leur avait octroyés Wladislas. Ce prince venait alors de mourir. Jérémie Wisniowiecki, cruel ennemi des Cosaques, les battit dans l'interrègne; mais vengeant bientôt leur défaite, ils attaquèrent les Polonais à Pilawce, les dispersèrent sans combat, et s'avancèrent jus-

que sur Léopold et Zamosc. Retirés dans un camp retranché, les Cosaques attendirent l'issue de l'élection. Ce fut Jean-Casimir Wasa (1648-1672), frère puîné de Wladislas, qui obtint la couronne, ce dernier étant mort sans postérité. Casimir s'empressa d'envoyer le bâton d'hetman à Chmielnicki, qui l'accepta; mais ses prétentions sur tout ce qui regardait les jésuites, la désunion et la liberté des Cosaques étaient si exagérées, que la république résolut de les soumettre par la guerre. Elle fut sanglante, comme le sont ordinairement toutes les guerres intestines : des villages et des villes disparaissaient par l'incendie, des populations entières étaient passées au fil de l'épée, et il n'y eut aucune sorte de cruauté qui ne fût épuisée par les deux peuples ennemis. — Chmielnicki perdait beaucoup de monde; mais ses rangs se complétaient bientôt par les paysans des palatinats russiens, et même par la petite noblesse de Pologne et de Lithuanie. Il assiégea le roi en 1649, dans le camp de Zborow. — Cette défaite obligea Casimir à consentir que le fleuve du Horyn

devînt pour les Cosaques une frontière qui ne serait jamais dépassée par les jésuites ni par les juifs; que leurs coreligionnaires (les grecs) eussent plusieurs siéges dans le sénat du royaume, et qu'il leur fût permis de tenir quarante mille hommes sous les armes. Mais bientôt après le roi ayant remporté, en 1651, la victoire de Bersteczko, Chmielnicki put se contenter de l'affranchissement de la corvée pour les Cosaques, et la noblesse recouvra ses anciennes possessions de l'Ukraine. Cependant les troupes cosaques consentaient difficilement à reprendre la culture des terres, et à rentrer sous l'obéissance des seigneurs. Chmielnicki chercha à les disperser sur l'autre rive du Borysthène. Akhtyr et Kharkow, élevés dans ces déserts, doivent leur établissement à ces événemens. Une année après, profitant d'un moment propice, le chef audacieux des Cosaques surprit les armées à Batow, massacra la fleur de la noblesse, et, appuyé par les Tatares, attaqua le roi à Zwaniec, où il le força de ratifier le traité de 1649. — Mais toutes ces stipulations furent vaines.

Les Cosaques, malgré la clause du traité, ne voulurent point réduire leurs troupes à quarante mille hommes. De leur côté, les évêques catholiques menaçaient d'abandonner le sénat si les religionnaires grecs y étaient admis; et Chmielnicki, dont le projet secret était de se rendre souverain indépendant, ne pouvant réussir dans ce dessein, prêta hommage au tzar de Moscou en 1654. Dès-lors la république eut affaire à un nouvel ennemi, et pour son malheur la Suède lui déclara en même temps la guerre.

« Casimir, à l'exemple de ses deux prédécesseurs, ne se désistait point du titre de roi de Suède. Profitant des embarras où se trouvait la république, et excité en outre par les conseils d'un factieux, de Radzieïowski, qui, outragé par le roi, se sauva à Stockholm, Charles-Gustave, roi de Suède, entra par la Prusse, en 1655, dans la grande Pologne, que les intrigues du traître lui livrèrent sans coup férir. Bientôt Varsovie et la petite Pologne furent envahies par les Suédois. Une partie de la Lithuanie, séduite par la tra-

hison de Janus Radziwill, se rendit également à Charles-Gustave, qui garantit l'indépendance de la république et les priviléges de la noblesse. Le reste de cette dernière province fut occupé en même temps par les Moscowites, qui, après avoir pris Smolensk et Wilna, s'avancèrent jusque sur Léopold. Jean-Casimir, abandonné de tous ses sujets, alla chercher son salut en Silésie. La seule noblesse des palatinats prussiens et la forteresse de Czenstochowa lui restèrent fidèles. Un moine, Augustin Kordeçki, prieur du couvent, prit le commandement de cette dernière, et résista à toutes les attaques des Suédois.

Cet événement releva le courage de la noblesse. Stanislas Lançkoronski, la famille Potoçki et d'autres proclamèrent, en 1655, la fameuse confédération de Tyszowce. Tous ceux qui s'y réunirent jurèrent de mourir pour la religion, la liberté et la patrie. Casimir, amené par la Hongrie à Léopold, signa l'acte de la confédération. Bientôt Georges Lubomirski et Etienne Czarniecki réunirent assez de troupes pour combattre l'ennemi

et le poursuivre sur tous les points. Désespérant de pouvoir se maintenir en Pologne, Charles-Gustave conclut des alliances, à la suite desquelles il céda la grande Pologne à l'électeur de Brandebourg, la petite Pologne à Georges Rakoczy, palatin de Transylvanie, et offrit la Lithuanie au cupide Janus Radziwill.

Les Suédois, réunis aux troupes de l'électeur, remportent, après trois jours d'un combat sanglant, la victoire de Praga, et investissent encore une fois Varsovie. Heureusement le palatin de Transylvanie fut repoussé avec perte de Cracovie, et même rançonné. La république chercha alors à entrer de son côté en alliance avec les ennemis de la Suède. L'empereur lui offrit du secours, sous condition qu'on assurerait à sa maison la couronne de Pologne après la mort de Casimir, et exigea ensuite des frais de guerre si énormes, qu'il fallut lui remettre en gage les salines de Wieliczka. Une suspension d'armes fut négociée à Moscou. L'électeur de Brandebourg signa aussi, en 1657, la paix de Wehlau, qui le rendit indépendant de la Pologne. Mais

l'alliance la plus avantageuse pour la république fut celle du Danemarck. Charles-Gustave fut alors forcé de retirer ses troupes de Pologne, pour combattre les Danois. Czarniecki le poursuivit jusque dans l'île d'Alsen en Danemarck, et signala partout de hauts talens militaires et une valeur sans égale. Enfin le traité d'Oliwa termina cette malheureuse guerre en 1660. Les Suédois abandonnèrent la Pologne. Jean-Casimir résigna à son tour ses droits à la couronne de Suède, et la république perdit la Livonie, dont elle n'a gardé qu'un palatinat.

Sur ces entrefaites, la guerre recommençait avec Moscou. Chmielnicki venait de mourir. Une partie des Cosaques, sous la conduite de Jean Wyhowski, rentra dans l'alliance de la Pologne.

Par le pacte de Hadziacz, conclu en 1658, il fut convenu qu'à côté des deux nations catholiques, la polonaise et la lithuanienne, une troisième, russienne et grecque, ferait partie de la république, et jouirait des mêmes libertés que les deux premières. Wyhowski, nommé palatin de Kïovie, s'occupa de créer

une noblesse parmi les Cosaques, pour organiser le pays à l'instar du reste de la république ; mais le principe d'égalité ayant jusqu'alors prévalu parmi les Cosaques, nécessairement le traité devait leur plaire. Néanmoins Moscou se sentit offensée par ces démarches ; il fallut la combattre dans le nord et dans le midi : heureusement l'armée polonaise, aguerrie à cette époque par les combats livrés aux Suédois, et débarrassée de ceux-ci, ne pouvait manquer d'être victorieuse. Czarniecki, sur le déclin de ses jours, et Jean-Casimir lui-même, remportèrent plusieurs grandes victoires au-delà du Borysthène; mais les troubles intérieurs empêchèrent d'en profiter (1).

Un écrivain célèbre, Puffendorff, Suédois, et par conséquent du parti qui n'a rendu qu'une stricte justice à cet illustre guerrier, a dit de lui qu'il n'était jamais si redouté des Suédois que lorsqu'après un échec ou son apparence, il s'était éloigné ou avait disparu. Czarniecki a mé-

(1) Tableau de la Pologne, par M. Léonard Chodzko.

rité le beau surnom de Bayard de la Pologne. Comme talent militaire, il a été incontestablement plus distingué que le chevalier français.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Nous rapporterons une autre version sur ces faits; nous la trouvons dans le tableau de la Pologne par M. Chodzko, livre qui explique toutes les difficultés, quant aux temps reculés.

« Quelques historiens disent que ce furent les admonitions du saint évêque, contre le libertinage du roi et ses abus de pouvoir, qui lui méritèrent le martyre. Une ancienne chronique, nouvellement découverte et publiée à Varsovie, paraît prouver, au contraire, que la trahison de Stanislas et ses machinations avec les Bohêmes, furent la cause de sa mort. Nous avons rapporté la version qui était établie depuis des siècles : il serait par trop étrange qu'un traître à sa patrie fût reconnu son patron et son intercesseur auprès de la divinité; car Stanislas, canonisé par les papes, et élevé au rang des saints patrons de la Pologne, fut constamment invoqué, dans les siècles postérieurs, par la piété nationale.

NOTE II.

C'est à côté du village de Wola, sur le champ immense qui l'entoure, où l'héroïque noblesse de Pologne élisait ses souverains, où un Français, Henri de Valois, avait ceint sur son front la plus

magnifique couronne du Nord, que les 28,000 soldats de Paskewitch viennent de mordre la poussière. — Il n'y avait point de Français auprès des héros polonais qui sont tombés, il y a quelques jours, sur le champ de Wola; on n'a point oublié cependant l'élection de 1573, et les beaux exploits qui se sont accomplis sous les yeux de Napoléon pour le service de la France! —

FIN DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE POLOGNE.

HISTOIRE

DE POLOGNE,

DEPUIS

SON ORIGINE JUSQU'EN 1831,

DÉDIÉE AU GÉNÉRAL LAFAYETTE,

PAR FRÉDÉRIC FAYOT.

TOME II.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE.



PARIS,

A. BELIN LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue des Mathurins S.-J., n. 14.

AUDIN, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n. 25.

HOCQUART, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n. 21.

1832.


vel.
K O
A N
S A
Mid E

HISTOIRE

DE POLOGNE.

Dans le milieu du dix-septième siècle, il n'y a pas que de la gloire militaire et des conquêtes dans la splendeur polonaise; il y a un point de civilisation générale qui fait l'admiration et l'exemple de l'Europe. Cette civilisation est morale et étincelante d'éclat; elle s'est formée dans les régions sociales supérieures de la nation, caractère qu'elle laisse voir, qui lui est propre chez les Polonais, et qu'elle n'a pas eu chez d'autres peuples; car chez tous la civilisation a été un fruit de la vieillesse sociale, et si l'on en croit l'histoire, et ce que nous voyons encore, elle se mêle surtout au luxe, au relâchement des mœurs qui la corrode et la dissout, comme l'action des fermens dans un corps usé. —

Jetons d'ici un regard en arrière sur

le grand tableau que nous venons de tracer, et revoyons, dans quelques uns des faits prédominans, la marche de cette civilisation polonaise à travers quelques unes des grandes époques que nous avons déjà déroulées; précisons ses traits pour les faire retenir. — L'observation des faits considérés aux sources, dans le calme de l'esprit, rend compte de tout; et si cette brave nation passa si subitement dans les classes libres de la liberté à la grandeur sociale, à la civilisation, c'est qu'elle eut au moment du passage de larges libertés, lesquelles lui permirent de suivre, sans entraves, toutes ses idées de mieux moral, de perfectionnement politique.

Mais les Polonais ne doivent pas toute la semence des belles qualités indigènes que vous leur voyez, à cette époque (1662), à leurs pères Slaves; ceux-là ne leur ont transmis directement que la bravoure et la moralité. — Leurs libertés publiques, celles du corps général, sont des conquêtes de leur raison, de leur cœur, de leur caractère essentiellement indépendant, caractère que de bonnes études fortifiaient chez eux; ces libertés furent donc le prix

de leur indépendance individuelle dans les limites des lois, et la réalisation des idées chrétiennes comme leur intelligence éminemment perfectible les comprit mêlées à la politique et à la vie nationale et individuelle. —

La civilisation de la famille polonaise est le fruit de ses efforts individuels et de sa constance à réclamer la liberté, à pratiquer les maximes de vérité. Vous l'avez vue dans le Nord se placer tout-à-coup à la tête de la race slave, comme l'Autriche se mit à la tête de la race germanique, et comme la race gauloise, soumise d'abord, la plante indigène, s'est élevée au premier rang parmi les débris de la société latine, et parmi le produit de l'invasion barbare. — Chez ces trois grandes sociétés ou nations, vous trouvez le type caractéristique des sociétés modernes, et surtout la variété distincte de leur génie, et la prédominance morale qui appartient à la souche. —

Cette généralisation séparée fait remarquer que la civilisation a été intellectuelle chez les peuples de souche latine, politique chez les Allemands, morale

chez les Slaves (1); vue à laquelle toutes les vérités historiques sur ces points aboutissent directement, que Montesquieu saisissait, il y a plus de soixante ans, avec son coup d'œil perçant et vaste, et quand il était encore si loin de nos idées pratiques; car depuis les découvertes et les applications conseillées par ce rare, ce grand esprit (2), le monde intellectuel,

(1) M. Michel Podczaszynski, un des jeunes et nobles enfans de la Pologne, dans un examen net, profond et vaste de ces intéressantes questions, conclut de même que ces pages sur les différences du caractère chez les races. —

(2) On se rappelle qu'en examinant les ressorts, les moyens de gouvernement que l'expérience et les siècles ont valu à l'Angleterre, Montesquieu a dit : « Ce beau système a été trouvé dans les bois de la Germanie. »—C'est l'ébauche qu'il y voyait; — ébauche inculte qui a été soumise à bien des refontes, à des modifications considérables, là où elle a été reprise, mais qui dans le dernier perfectionnement où l'on espère parvenir, ne donnera pas la balance des pouvoirs. — La balance est la chimère de quelques politiques qui n'ont été frappés que par les surfaces, les apparences des lois politiques. — La pondération n'est point espérée, lorsqu'en créant des institutions on part de la connaissance du cœur humain. Elle n'existait pas dans la Grande-Bretagne quand Montes-

idéologique a bien marché; le passé a mis au jour des secrets, les mystères des précédentes organisations sociales.

Spécialisons : quelle était cette civilisation polonaise que nous venons de voir parvenir à son apogée? Ne craignons pas de répéter quelques idées générales de ce travail, notre objet étant de donner des aperçus nets sur l'ensemble des faits et des choses.

D'abord, jusqu'au XIVe siècle, durant cinq cents années, cette civilisation, progressive avec opiniâtreté, chercha, comme on l'a vu, un but politique presque exclusif; le développement des institutions: ses efforts visèrent à composer une forte machine gouvernementale, à perfectionner les institutions garantes de l'égalité et de la liberté de chaque homme noble.—

Les cinq premiers siècles sur les dix de l'existence polonaise sont ceux de la monarchie absolue des Piasts, où la noblesse donne déjà le branle aux affaires, comme on l'a vu; les cinq siècles suivans

quieu l'y voyait et écrivait son admirable chapitre sur la *Constitution anglaise;* alors la couronne était déjà plus puissante que son contre-poids.

appartiennent à la république fédérative ; ils renferment les époques de l'indépendance absolue des nobles. — Les époques de la civilisation nationale, dans le grand lien fédératif des races slaves, les temps de la diffusion chez la famille polonaise de ces belles connaissances de l'intelligence développée qui sont la plus précieuse propriété des êtres humains, puisque ces notions bien acquises, bien appliquées, donnent tout, bien-être, justice, éclat et ordre dans les sociétés. —

Cette civilisation éminemment morale, politique, intellectuelle, chrétienne, nationale, a survécu à l'effacement de l'état polonais comme état indépendant.

L'effet de cette civilisation politique au point de départ, fondée sur des notions de justice, fut qu'à l'avénement du christianisme, la Pologne s'étant laissée diriger, depuis deux siècles, par des essais éclairés, continués persévéramment de civilisation politique, elle put tirer une grande puissance morale pour ses institutions et son but, des vérités proclamées par le christianisme ; vérités fondamentales conformes à ses premières idées de

perfectionnement, au caractère de ses institutions; vérités qui devaient devenir très-puissantes sur les masses barbares que la république avait à gouverner. — Ainsi l'objet de la civilisation poursuivie dans les lois était de policer les mœurs, de développer les esprits au profit de la fédération nationale, de sa liberté politique. — Autre question. — Quelle était donc cette barbarie polonaise où ces essais descendirent pour gouverner, policer les mœurs, développer les esprits? — Celle de la vie primitive, patriarchale, travaillante, attachée à la culture des terres, c'est-à-dire cet état de naïveté nationale qu'un habile esprit de législation peut organiser facilement, ce n'est pas la profonde barbarie. — Cette inculture générale existe au IV[e] siècle, dans l'état slave ou polonais principal, et finit au X[e]. C'est dans le X[e] siècle que l'on voit poindre les premières clartés de la civilisation nationale polonaise.

Les Slaves vinrent, poussés par les Tatars, du fond de la Sibérie sur les bords de la Vistule, où ils s'arrêtèrent et campèrent, et formèrent des établisse-

mens. — La Germanie finissait à la Vistule; déjà une foule de tribus remplissaient la Pologne. —

Les Slaves, peuple agriculteur, hommes doux et laborieux, prirent possession de la partie orientale qui était un désert : ils avaient à le défricher. — C'étaient incontestablement des hordes barbares; mais il est visible, à la douceur du caractère qui les signale, à leurs mœurs régulières, à leur génie ami de la paix, à ce génie honnête et sensible qui les distingue entre tous les peuples barbares des mêmes régions, qu'ils peuvent être formés pour une prompte sociabilité. — En s'établissant, ils se subdivisent en une foule de groupes et de communautés villageoises. — Les villes sont laissées aux Juifs et aux Allemands qui les ont devancés sur le même sol, mais ces derniers dédaignent la culture. — Les Juifs repoussent même les premiers essais de civilisation matérielle. — Les divers petits états slaves ne se maintiennent pas toujours dans les positions séparées qu'ils prennent et qui ont la forme républicaine; ils succombent, dans cette organisation d'origine, au com-

mencement du XIVe siècle; ils comprennent alors que pour résister aux Tatars, aux Ottomans, à l'Europe centrale, il faut qu'ils se fédèrent solidement; la fédération a lieu : une vaste et puissante Pologne les réunit et les représente durant cinq siècles, c'est-à-dire jusqu'au partage définitif.

L'esprit particulier primitif des Slaves polonais, que nous cherchons à caractériser ici, fut donc déjà libre à de confuses origines, moral, et apte à se donner ces douces vertus qui embellissent la société civile et la vie privée : cet esprit fut à la fois moral et progressif. —

La religion chrétienne se répandit sans de graves obstacles en Pologne; les cruautés de Miéczyslas ne furent qu'un incident fâcheux que le caractère du prince et la politique de Rome produisirent seuls lors de l'introduction de la religion, mais dont l'effet fut passager comme un malheur, parce qu'il n'avait pas de cause dans la société. On aima la loi nouvelle quand on la comprit. Voilà ce qui a eu lieu en Pologne pour la civilisation et l'organisation primitive des peuples slaves; orga-

nisation exclusivement républicaine. Ils obéissaient à des magistrats électifs, appelés *zupans*, *bans* ou *pans*, *monsieur*, *gentilhomme*, *sénateur*, *castellan*, etc.

Restons quelques instans dans ces temps éloignés.

Dans le VIIe siècle, les races slaves donnèrent déjà plusieurs états du nord, véritablement puissans; le principal était l'état slave de la Moravie; ensuite les royaumes slave, turc, hongrois, bohêmien, celui de Chrobatie ou de la petite Pologne crakovienne et la marche d'Autriche, au IXe siècle; les états de la grande famille slave touchaient au Bas-Empire, à l'Italie et à la Bavière, par les frontières qu'ils possédaient. —

En conséquence, leurs rapports furent de bonne heure faciles avec les états chrétiens.

C'est dans ce neuvième siècle que l'on trouve l'origine de l'archiduché d'Autriche, sous Henri-l'Oiseleur, lequel établit au milieu des Slaves des colonies militaires allemandes qui prirent le nom de *Marches;* c'est là le point de départ de cette puissante monarchie.

De 1050 à 1150, les idées religieuses de la Pologne la lient à la France; il y a similitude complète dans les idées, dans la doctrine, dans les formes du culte. Le moment de cette identité, du fond et de la forme religieuse, est le règne de Casimir Ier. Ce prince avait habité en France et en Flandre; mais pas à l'abbaye de Cluny, comme le disent différens chroniqueurs, copiés par d'autres historiens de l'Europe; nous avons mentionné dans notre récit les deux versions. A son retour en Pologne, les Français affluèrent autour de lui; les grandes dignités de l'église leur furent données. Le catholicisme, alors moitié romain et moitié représentatif des idées françaises, subjugua l'esprit polonais, et lui imprima sa forme correcte et ardente. —

Le clergé, dans lequel se pressaient les hommes distingués (car il n'y avait pour eux que deux carrières, l'armée et l'église), s'occupa activement de l'établissement des écoles, et il introduisit dans les plus humbles les connaissances nécessaires à la raison d'une créature libre,

dont la volonté sera un jour une partie du gouvernement.

Dans ce même temps où l'influence française et latine moderne est si grande en Pologne, on y trouve une grande quantité de bibliothèques, ces dépôts de la pensée enfantée, publiée, qui a régné.—

Les relations slaves avec les races de vieille souche latine ont donc été primitives et surtout salutaires au génie national. Les influences de la Grèce chrétienne et de l'Italie se confondent dans cette influence de la France sur la Pologne, ou plutôt celle de la France n'en est que le signe. On traduisait partout en Pologne les œuvres retrouvées, éparses du génie antique; on y traduisait jusqu'aux essais qui paraissaient dans nos provinces signalant le doux génie des Gaules. —

L'historien Lelewel a commenté, avec cet esprit supérieur que sa savante et piquante critique a déjà montré tant de fois, un écrit historique de Mathieu Cholewa, évêque de Cracovie en 1166; cet évêque y cite à chaque page les institu-

tions de Rome et diverses lois intéressantes dont on venait de retrouver les textes ou des fragmens de ces textes. — Lorsque Boleslas III, en 1139, eut partagé la Pologne entre ses fils, la force visible de l'état diminua. On vit l'influence de l'Allemagne venir attaquer les influences française, italienne, antique, si conformes au génie slave polonais; on n'imita plus que sa barbarie immobile et grossière. En effet, les petits princes polonais, les ducs, suivent l'exemple des ducs allemands, et les hauts magistrats polonais se règlent sur la conduite des magistrats des villes de la Germanie, voisines de leur juridiction, transplantent pour quelques temps dans l'état fédératif le despotisme territorial teuton qu'ils prenaient pour modèle. Tout cela fut un grand mal pour la Pologne, ces changemens étant contraires à son génie. M. Lelewel a retracé admirablement les funestes effets de cette imitation de la Germanie; il faut étudier ces savantes et lumineuses explications pour se bien expliquer la nature de ces directions différentes.

Suivant ses preuves si formelles et si nombreuses, l'influence allemande, la torpeur de la pensée nationale jusqu'en 1250, ce fut l'éclipse du brillant génie de la Pologne. —

Les préférences pleines de jugement du clergé catholique de Pologne, la fréquention des écoles de Paris, de Padoue, de Pavie, la supériorité de connaissances et d'esprit qui est constamment rapportée de ces universités détermine, quand la nation reconnaît l'erreur générale (par l'opinion des jeunes gentilhommes qui viennent de finir leur éducation, et des ecclésiastiques, des esprits les plus éclairés), le retour aux doctrines et aux exemples de la France et de l'Italie. — La première influence de l'Allemagne finit ici, et heureusement pour le génie de la Pologne, qu'elle eût infecté de mysticisme et de religiosité barbare par de puérils débats. Cette période de décadence s'est prolongée jusqu'en 1350: remarquez que l'alliance de la France et de la Pologne, qui ne peut être qu'intellectuelle attendu la distance des pays, fortifie incessament la puissance polonaise. L'imi-

tation des autres nations la perd ou obscurcit son génie. — Exemple d'une action déplorable sur elle : — les Prusses, surtout, l'Autriche, la Moscowie, la Suède.

L'université de Cracovie existe depuis 1347. — C'est l'œuvre de Casimir-le-Grand, on se le rappelle. Cette institution la plus ancienne de ce genre sur le continent du nord a exercé une très-grande influence. — A cette époque, des bibliothèques, riches d'ouvrages historiques, sont créées partout en Pologne, et un vif et original souvenir des belles pages du génie romain, allié à la physionomie naïve et mâle du Nord se rencontre dans tous les ouvrages composés à cette date. — Dans toutes les chaires, le progrès intellectuel arrêté reprend sa route; on ne s'applique pas simplement à l'étude exclusive de l'antiquité, vue dans les chefs-d'œuvre de langage et d'éloquence qui ont franchi les siècles, mais à un travail positif plus utile que la philologie, objet utile et piquant chez une vieille nation, lorsqu'il est regardé comme détail, partie des études générales, et non comme un tout, comme un but; on

s'attache en Pologne, dans ce temps, à une diffusion plus grande des notions morales et politiques qui sont la base de la raison; l'instruction est principalement ramenée à l'explication loyale, populaire, des droits acquis successivement depuis cinq siècles, à perfectionner cette raison publique par l'étude des lois anciennes et nouvelles de la patrie. Cette instruction-là élève les hommes et repousse par sa nature le fanatisme et la barbarie qui suivent ici, à cette époque, l'esprit allemand. — L'effet de cette diffusion de lumières saines, c'est que tous les cultes pénètrent en Pologne; Juifs, Caraïtes, Arméniens, Grecs, tous sont reconnus et protégés dans leurs croyances; nous répétons ce fait. — Le clergé catholique, à quelques exceptions rares, lointaines, compte dans le progrès qui est politique et intellectuel en même temps, par une influence active qui sert infatigablement les libertés. Il ne prêche, au XIVe siècle, en Pologne, ni croisades, ni conquêtes.

L'esprit de la législature est ainsi d'une sagesse et d'une moralité sans exemples. Ainsi, tout ce qui fut dit et délibéré à

l'assemblée de Wisliça et son statut si célèbre sont empreints d'une sagesse et d'une raison supérieure. Cet esprit public de l'ancienne Pologne, comme le dit l'illustre Lelewel, était le fruit d'une bonne éducation de cœur et d'esprit, d'une tendance commune vers toutes les idées morales et organisatrices de la liberté.

Les arguties de la théologie, ces nuages de l'intelligence tombée du vrai, de ce qui est sensible pour la raison, étaient bien jugées, c'est-à-dire dédaignées. — L'amour de la patrie, la dignité humaine, sont les sentimens généraux qui étaient cultivés par les lois.

A l'époque de la diète de Wisliça, les sentimens d'affection pour la patrie libre, ces fondemens puissans de l'état polonais, sont communiqués à la Russie, et balaient un peu l'aire de barbarie épaisse où s'obscurcissent la pensée publique et les mœurs de ces provinces reculées, dépendantes de la république. Casimir-le-Grand réunit définitivement l'état de Russie à la Pologne, et expulse les Tatars de Podolie, de Volhynie et du duché de Kiowie; il proclame qu'il reçoit

dans l'état et protégera le rit grec; les Russes reçoivent de ce prince une législation plus éclairée que leur législation nationale, et sont poussés par la politique de Casimir dans le mouvement qui civilise, qui éclaire les états slaves.

La Lithuanie, principalement, délivre la Russie centrale et septentrionale du joug tatar, et réunit ces deux parties à ses états. La conquête s'opère par les armes, par la violence, mais son résultat est de civiliser et de donner plus de bonheur aux pays soumis, quand ils sont sortis de ces calamités. —

Et ensuite la Lithuanie est réunie à la république de Pologne; les obstacles que rencontre la civilisation s'affaiblissent encore.

L'université de Cracovie brillait à l'époque de la réunion des deux grands états d'un éclat européen. On y apprenait toutes les sciences qui étaient enseignées à l'université de Paris, moins la théologie métaphysique, spéculation idéologique, qui parut durant des siècles vicier l'esprit français si vif et si juste. —

Hedwige, cette femme de Jagellon,

dont les Polonais admirent le beau caractère, protégea avec amour les sciences et particulièrement l'université de Cracovie, qui était leur principal asile dans le Nord. Que n'eût pas fait cette Hedwige, si Dieu n'avait point disposé de sa vie à l'âge de vingt-huit ans? — C'était une des jolies femmes de son temps; mais douée d'un esprit supérieur à son sexe et à son âge, elle n'eut qu'une passion durable, celle d'étendre et d'affermir la puissance et la gloire de la Pologne. — Les maîtres de la théologie de la faculté de Cracovie devinrent célèbres dans toute l'Europe. Au concile de Bâle, on leur déféra la première place après les envoyés de Pologne. — C'était là, dans ces conciles, où se rencontraient des voix si fortes, des lumières si remarquables, que se réfugiait la haute vie intellectuelle des époques, le souffle dont elles vivaient, le pouvoir moral qui avait le gouvernement du monde. C'est la doctrine de l'indépendance des conciles de l'autorité des papes que les docteurs polonais défendirent.

Les rapports avec l'Italie et la France

furent des plus fréquens, des plus variés, à mesure que la puissance polonaise s'étendit et s'éleva ; il y avait affinité, affection.

On a pu voir dans nos pages que cette puissance est immense sous Ladíslas-le-*Varnénien*, car ce prince gouverne la Pologne, la Russie, la Lithuanie et la Hongrie, et les Prusses, sous lui, ont accédé à la formidable confédération des républiques slaves. —

Ainsi, pour résumer ce tableau, Cracovie, la capitale de la république générale, fut au xve siècle le siége de la puissance politique des Slaves, la tête de ces énergiques races, le foyer de leurs idées, la veine où coulait le meilleur sang de ces races. — Les choses changèrent vers 1515, quand Sigismond Ier renonça aux droits de la mère patrie polonaise sur la Hongrie, la Bohême, en faveur de la maison d'Autriche ; l'allure générale céda en 1525, époque où le premier duc de Prusse fut reconnu. C'était un pas vers l'affaiblissement de la centralité.

Quoique l'ensemble de la grandeur polonaise pliât, elle vécut encore grande

par l'impression qu'elle avait répandue en Europe depuis tant de siècles. —

Ainsi la couronne impériale d'Allemagne est offerte à Sigismond par la cour de Rome, il la refuse; il refuse également de la même part celle de la Suede; son père, Casimir Jagellon, duc de Lithuanie, avait déjà refusé celle du Bas-Empire que lui avait offerte un roi de Perse, et préféré à tout son état à demi barbare de Lithuanie : voilà quels furent les souverains de la Pologne au XVIe siècle.

Les diètes paraissent sous ce prince. Son règne est encore l'époque littéraire classique des Polonais; nous l'avons dit. A ce moment, les talens seuls des hommes donnent les rangs élevés dans les carrières militaires, politiques, administratives. — Le mérite parvient : qu'on soit fils de *gentilhomme*, de *bourgeois* ou de *paysan*, et même de juif. Il faut du mérite à la tête des affaires : c'est là l'urgente nécessité.

La réforme religieuse qui a libéré la raison humaine et tué les priviléges, les inégalités odieuses du moyen âge, fut

une assez mauvaise chose en Pologne, en ce sens qu'elle retira aux idées communes à la nation une sorte de rectitude et de netteté qu'il n'est guère possible qu'une nation conserve quand elle se jette dans les mille difficultés de la défense des dogmes. Remarquez que le catholicisme primitif y était tolérant, que c'est la nécessité de défendre les formes catholiques qui fit appeler les jésuites.

— Une fois les maîtres, ceux-ci font des théories de pouvoir; ils attaquent à leur tour la réforme, veulent l'expulser, et altèrent le bons sens national à force de sophismes, par l'abus de la parole et de la puissance.

Ainsi, un faux perfectionnement, une fausse activité, sinon morale, du moins intellectuelle, littéraire, gâte tout de 1550 à 1650. —

La marche rapide de la civilisation polonaise fut due à l'esprit de moralité de ses races, à des maximes excellentes devenues générales, à un éclat de l'esprit qui a sa cause dans le grand sens de l'esprit général et la chaleur du cœur. —

En 1648, sous Wladislas IV, la Pologne

aurait dû avoir des ambassadeurs au congrès de Munster, qui assit la pacification de l'Europe ; elle n'en eut point. — Faute très-grave que l'avenir a dévoilée ! — La noblesse n'envoyait jamais d'ambassadeurs permanens chez les nations de l'Europe ses voisines ; elle n'employait ses grands personnages que pour des missions spéciales et expéditives ; autrement les résidens qu'elle avait à leur place faisaient ses affaires ; c'étaient pour la plupart des étrangers. — La république, c'est-à-dire la noblesse, aimait peu à s'occuper des affaires des nations d'Occident ; de ce côté, elle ne voyait pas de périls, occupée qu'elle était à la limite de l'Europe, à repousser les barbares qui menaçaient sans cesse ce vieil Occident. —

La grandeur territoriale de la Pologne a dépassé, vers les époques que nous venons de considérer et que nous allons encore parcourir, l'étendue de la France actuelle ; et sa population, évaluée à 15 millions d'habitans, était au moins égale à celle de l'Angleterre et de la péninsule espagnole ; son climat, froid mais sain, était favorable au travail. Une culture

facile y donnait beaucoup plus que les besoins publics n'exigeaient. Cette nation avait en friche un grand nombre de terres ; leur exploitation, faite par les méthodes qu'on possédait alors, eussent donné, dans un prochain avenir, d'incalculables richesses : les grandes rivières de l'intérieur fournissaient des moyens rapides de transport continuel de ces produits à la Baltique ou à la Méditerranée. —

L'amour des Polonais pour leur antique nationalité affermissait l'état contre toutes les secousses intérieures et extérieures. Chacun était fier de former une partie de son intégralité libre, de sa composition légale, gouvernementale, et tenait à la patrie comme à la vie, comme aux meilleurs biens de ce monde. Tous ces avantages rendaient naturellement la Pologne la maîtresse du Nord, des races slaves.—Elle s'alliait dans les XVI[e] et XVII[e] siècles avec la Hongrie et les flottes vénitiennes pour contenir ou soumettre l'invasion musulmane campée en Grèce, et se soulevant sans cesse à l'aspect des biens et des belles cités de la vieille Europe.

Long-temps avant, la Pologne suspendait et brisait l'élan des barbares de la Moscowie, se ruant vers l'Occident, poussés par les mêmes motifs.

On l'a vu, les guerres des Polonais furent continuelles, et donnaient, s'exerçant contre des masses barbares, une grande importance à un certain talent stratégique naturel qui n'est plus de l'époque, et à une valeur fabuleuse qui terrifiait les barbares combattant tout différemment, avec des chocs et d'affreux pèle-mêle : les escadrons polonais nobles, et les braves paysans de cette noblesse combattaient à pied, couverts de peaux, un fusil, une hache ou une faux dans les mains, anéantissaient tous les efforts des barbares, quand il y avait de l'union dans les légions nationales.

La noblesse, qui donnait la partie la plus énergique des armées (la grande et la petite noblesse) était composée d'un demi-million d'hommes environ. L'inégalité des fortunes, malgré des tentatives, malgré des prétentions inhérentes à la nature humaine, dont il est impossible d'anéantir la cause dans les sociétés, vivait,

riche et pauvre (1), avec une confraternité toute chrétienne et toute chevaleresque. — Maîtres de la terre, les riches aimaient sans doute cette vie d'éclat qui représente si bien la puissance souveraine, et la rend la plus donce et la plus enivrante des choses humaines pour les ames ardentes; mais ils en étaient ramenés par le jeu pressé et impérieux des institutions; ils étaient ramenés alors à cette existence d'égalité politique, à cette vie intellectuelle de la société politique qui affaiblissait les défauts et les vices que leur donnait la vie du luxe, de la mollesse. — Ainsi, la Pologne étant l'exemple de la civilisation dans le Nord, le lieu qui étincelait de la gloire des armes, des sciences, des lettres, de la politique, tenait à honneur d'affermir, par de nobles exemples, les institutions et les goûts qui lui donnaient cette grande place. — Elle sortait donc facilement de ses jouissances sociales pour perfectionner les institutions qui servaient les belles conséquences de sa civilisation, et donnaient au

(1) Je dis en général.

pays cette raison nationale si haute et si ferme, ce respect de soi-même ressenti par chaque citoyen, ces belles lumières qui faisaient souhaiter, dans l'Europe des XVIIe et XVIIIe siècles, que l'esprit polonais intervînt et fixât tout litige intellectuel de philosophie ou de science historique qui s'y élevait. Les nations savaient que les idées gothiques et fausses, que l'intolérance du moyen âge, de la féodalité de l'Europe centrale étaient sans influence sur l'esprit des Polonais; qu'il y avait en Pologne un jugement public parfaitement en état de se rendre compte des avantages de chaque pas nouveau de la raison, c'est-à-dire d'analyser les découvertes, de les défendre comme étant de la lumière, d'extirper les erreurs, les préjugés, les seuls élémens avec lesquels le despotisme puisse bâtir et demeurer sur terre. —

L'esprit des Polonais était si juste, du moins dans les hommes d'élite que nous montraient les diètes, qu'ils ne concevaient l'esclavage des paysans que comme une conséquence du hasard des siècles, que comme le fait de la première organisation sociale, de l'ébauche, et non comme

inégalité naturelle ; ce qui était soutenu alors par la noblesse de l'Europe. Les grands hommes d'état polonais pensaient bien céder progressivement aux idées de l'égalité politique légitime, mais conformément à la raison et pas à pas, et parce que la liberté soudaine des esclaves n'est pas praticable : ils pensaient à réparer le tort de la naissance par la justice des actes, à éclairer le peuple, et, en l'améliorant constamment, l'amener, pour une époque que nul d'entre eux ne fixait encore, ne pouvait déterminer précisément, à ce degré de développement dans les facultés intellectuelles, qui fait que l'introduction de l'homme né esclave dans les droits inhérens à l'existence de l'homme policé est sans danger pour la société généreuse qui abolit son esclavage, fait qui n'est pas le sien, mais celui des siècles antérieurs. Le digne esprit de la noblesse polonaise eût adopté à la longue, au XVIII[e] siècle, la royauté libre héréditaire, et se fût arrangé de la forme représentative d'Occident, puisque sa fin morale, c'était la fin de l'évangile, l'égalité des droits parmi les hommes.

Voilà les détails que nous avions à donner sur la marche de l'esprit polonais, et dans le développement des institutions et dans la civilisation de la société. Nous allons reprendre le récit des faits que nous avions suspendu à l'année 1662.

1662. — Sur ces entrefaites, le grand Gustave-Adolphe de Suède mourut, ce qui accéléra la paix entre la Pologne et la Suède (paix d'Oliva).

Jean-Casimir, dernier membre de la famille des Jagellons, n'avait pas d'enfant; la reine, après s'être assurée d'un grand nombre de membres du sénat, porta le roi à proposer aux états, pour successeur, le duc d'Enghien, fils du grand Condé, époux d'une nièce de la reine. —

Cette idée fut communiquée officiellement à la diète de 1661 ; mais le nonce Powalski et le sénateur Fredro représentèrent avec vivacité aux conseillers de la couronne, que l'adoption d'un héritier de la couronne du vivant du roi violait la règle de la loi fondamentale, et, en outre, que l'intérêt de l'état ne deman-

dait pas l'élection du prince français. — L'adoption ne fut point consentie; on en renvoya l'examen à la diète suivante, qui fut convoquée pour aviser aux moyens de continuer la guerre contre le tzar de Moscou.

Les premiers opposans se réunirent de nouveau contre la mesure lorsqu'elle fut reproduite; ils l'attaquèrent, la loi à la main, avec la parole d'hommes libres. — George Lubomirski, le grand-maréchal de la couronne, illustre général, qui avait rendu d'immenses services dans la guerre contre les Suédois, et dans des guerres contre les Moscowites qui venaient de finir, se mit à la tête de l'opposition, et en formula les objections. Il soutint avec ardeur le droit commun de la noblesse. Dès ce moment, la reine, qui était à la tête du parti qui demandait l'adoption du jeune Condé, le poursuivit d'accusations criminelles. — Ce parti essaya calomnieusement de le peindre comme possédé de l'ambition de la première place, visant au rôle de Cromwel, à devenir le protecteur de la république. En conséquence, la diète fut rompue sans qu'on

eût pu voter la levée des subsides qui étaient demandés; et pour continuer la guerre ces subsides étaient indispensables. Le grand maréchal s'éloigna. Il fut sommé de comparaître devant le tribunal de la diète, qui était composé du sénat, présidé par le roi, et d'un député choisi parmi les nonces de chaque palatinat. — On l'accusa devant ce tribunal de chercher à faire naître une guerre civile. Cet illustre criminel, comme a dit un de ses ennemis, fut frappé d'un arrêt de mort comme contumace; la couronne confisqua ses biens.

C'est là la justice des princes! Ce grand Lubomirski venait, avec Czarniecki, d'illustrer et d'affermir la puissance de sa patrie sur les champs de bataille par une grande effusion de sang tatar. — On donna ses dignités à Jean Sobieski, sur le refus très-noble de Jean-Clément Brancki de Lithuanie.

Les amis du grand-maréchal, réunis à tous ceux qui partageaient ses opinions, formèrent une confédération.

Lubomirski était retiré en Silésie. Quand il apprit que la grande Pologne

approuvait son opposition, il courut auprès de ses amis, improvisa une armée, et vola au devant du parti du roi, qu'il surprit et battit deux fois, quoique ce parti eût deux fois plus de troupes; il le culbuta décisivement à Montwy en 1666.

Cet échec très-grave contraignit le roi à monter à cheval et à courir à la rencontre du grand-maréchal. Les deux armées étant en présence, deux évêques se chargèrent de porter des paroles de paix; leur démarche réussit et rapprocha les partis. Le grand-maréchal se réconcilia avec le roi, qui lui promit de le rétablir dans ses charges et possessions.—Mais la loi même ne mettait rien de tout cela au pouvoir du roi; car, après la publication du décret lancé contre Lubomirski, l'unanimité seule d'une diète pouvait l'abroger; le roi ne pouvait rendre les charges, n'ayant pu les retirer des mains de ceux qui les avaient possédées. La diète de 1666 fut rompue à cause de cette difficulté, et le grand-maréchal eut de nouveau recours aux armes pour en finir. Avec douze mille amis de la vieille liberté polonaise, il gagna une nouvelle bataille sur l'armée du

roi, forte de vingt-six mille hommes; quatre mille partisans de la couronne restèrent sur la place.

Il pouvait beaucoup exiger après cette grande victoire sur le parti royal; mais l'illustre grand-maréchal ne demanda qu'une meilleure réconciliation avec le roi et le respect de la loi de sa part. « Assez de maux, disait-il, étaient tombés « sur la république! » La diète de 1667 réconcilia les deux partis, et confirma la liberté des élections des rois. Quelques années après le grand-maréchal mourut à Breslau en Silésie, avant sa réintégration dans ses dignités. — Le chagrin de n'avoir pu réussir à faire adopter Condé emporta la reine presque dans le même temps.

Ces troubles intérieurs furent d'autant plus funestes, qu'au dehors la Pologne fut attaquée, car la guerre avec le tzar n'était pas définitivement terminée; un chef de Cosaques, Doroszenko, s'étant soumis à la Porte, entra en Ukraine avec vingt mille des siens et quarante mille Tatars. Son armée surprit un corps de six mille Polonais, et le défit.

Alors il fallut souscrire, pendant cette année 1667, un traité avec la Moscowie, à Audruszow, qui portait cession de Smolensk, Sévérie, Czerniechow, et l'Ukraine transborytane. Kiow fut laissée pour deux ans dans les mains des Moscowites; cette circonstance devait la faire sortir des mains de la fédération polonaise.

En janvier (1667), Jean-Casimir ayant conclu cette paix fatale avec le tzar, envoya un ministre à Constantinople pour la négocier avec la Porte. Mahomet IV ne voulait y consentir qu'aux conditions suivantes :

1° Que la Pologne romprait le traité, et ferait, au contraire, la guerre de concert avec la Porte;

2° Que la Pologne se désisterait de ses droits sur les Cosaques de Doroszenko, soumis à la Porte.

Heureusement pour la Pologne, l'armée combinée des Cosaques et des Tatars ayant été complètement battue, les uns firent la paix, et les autres renouvelèrent le serment de fidélité à la république.

Mais la force de l'état était abaissée et

perdue pour jamais. Les jésuites qui s'y étaient introduits le dénaturaient, affaiblissaient chaque jour sa vitalité en corrompant son esprit. Sous leur influence, les institutions perdaient leur générosité, cette indifférence pour les cultes, qui les avait distinguées, et devenaient, pour ainsi dire, persécutantes. Ils firent bannir les Ariens ou Sociniens, c'est-à-dire des populations éclairées, laborieuses, qui étaient éminemment utiles au royaume. Ces guerres à propos de la diversité des formes religieuses, que la sagesse des lois et des traditions écartèrent précédemment, étaient survenues dès 1658, et épuisaient le pays; elles devaient tout abîmer, et altérer la raison nationale, ce grand sens polonais, cet esprit public, si net, si sûr, et supérieur : c'est là l'œuvre des jésuites en Pologne; elle est déplorable. Chez aucune nation, leur système n'a mieux déployé ce qu'il a de puissance pour remuer, corrompre, avilir, dissoudre !

Ces malheurs profonds affectèrent vivement Casimir; mais ses chagrins avaient pour cause ses affections personnelles et

politiques : il ne le voyait pas; sa raison, séduite par les jésuites, n'apercevait pas cette cause simple. Avec peu d'habileté, la difficulté de gouverner se compliquait par l'influence des délégués de Rome, des Autrichiens et des ambitieux qui l'entouraient, lesquels jetaient la division dans les diètes, corrompaient leurs membres par l'or, voulaient établir de grandes inégalités entre les citoyens. Les causes étaient encore dans les secours que l'on croyait recevoir de l'Autriche à des conditions exorbitantes, de cette Autriche qui ne devait pas combattre pour la Pologne au jour où elle serait appelée, mais la trahir! — Les jésuites créaient tout cet infernal chaos. Casimir qui leur était affilié ne le vit pas; ses idées étaient obscurcies par ses sentimens.

Las de ces agitations pour lui-même, il prit le parti de résigner cette première place toujours flottante dans les orages. Une diète fut convoquée à cet effet, et l'acte d'abdication s'accomplit le 16 septembre 1668. La scène fut des plus touchantes; tous les assistans fondaient en larmes; mais la diète ne profita pas des

conseils que Jean-Casimir lui donna en prononçant son discours d'adieu : il exhorta la république à rendre le trône héréditaire, et prédit ce qui arriva, sans doute bien plus tard, un partage.—Cette cérémonie eut du retentissement. Le peuple polonais, si éminemment bon, éprouvait un sentiment douloureux, en songeant qu'il se séparait du dernier des Jagellons !

Cette séance célèbre présente des traits attendrissans que je ne puis passer sous silence. Les supplications du sénat, de l'ordre équestre et du clergé ayant été sans effet sur la résolution de Casimir de remettre la couronne à la nation, il se rendit, accompagné par ces corps, dans la salle des délibérations du sénat, et se tint debout quelque temps, et, selon sa coutume, dit l'historien Niemcewicz, il causa avec les assistans arrêtés autour de luisur les degré du trône. Puis il demanda le silence. — Sa voix était de temps en temps brisée par ses émotions.

« Il est venu, dit-il, le moment où je « crois devoir payer la dette de recon- « naissance contractée par mes ancêtres

« depuis deux siècles envers la républi-
« que. Cassé par l'âge, par les fatigues
« des camps, accablé du chagrin que je
« ne cesse d'éprouver dans les débats, je
« remets entre vos mains ce que le monde
« apprécie le plus, la couronne. Au lieu
« du trône, je demande un simple toit,
« au lieu de sceptre, un coin de terre
« propre à nous tous, afin, qu'enterré
« dans les flancs de cette patrie, je puisse,
« au milieu de mes ancêtres, laisser parmi
« vous le souvenir que j'étais toujours le
« premier dans les combats, le dernier
« dans la retraite : pour l'amour de vous,
« pour l'amour du pays, j'ai résigné la
« couronne entre les mains de ceux qui
« me l'avaient confiée. L'amour du peu-
« ple me plaça sur le trône, l'amour de
« la république m'en fait descendre. Plu-
« sieurs rois, mes prédécesseurs, ont ré-
« signé le pouvoir royal en faveur de leurs
« fils ou de leurs frères, moi je le restitue
« à la chère patrie dont j'étais le père et
« le fils. Aujourd'hui, que de monarque
« je suis particulier, de maître sujet, de
« roi citoyen, je cède de bon cœur cette
« place au plus jeune, au plus heureux,

« à celui, enfin, que Dieu et les libres « suffrages de la nation auront désigné « pour mon successeur, et ne cesserai, « dans ma retraite, d'implorer le ciel « pour qu'il vous fasse choisir un roi con- « forme à vos besoins. Je vous rends gra- « ces, à tous tant que vous êtes, de vos « conseils, de vos services, de l'intérêt « que vous m'avez porté. Si, malgré mes « vœux ardens, mon administration a « déplu à quelques uns d'entre vous, qu'il « s'en prenne à la fragilité humaine, qu'il « s'en prenne aux destins. Pardonnez-moi « comme je vous pardonne. Je vous fais « mes adieux et vous embrasse comme « père. Je garderai votre doux souvenir « jusqu'au tombeau. Quel que soit l'éloi- « gnement qui nous sépare, mon cœur « sera toujours avec vous et avec la chère « patrie. Ma vive douleur et ma faible mé « moire ne me permettent pas de conti « nuer; souffrez que le papier que je vous « donne à lire soit le dernier gage de l'a « mour et de l'intérêt que je vous porte. »

Ce roi, bon au fond comme tous les Jagellons, avait été égaré par les jésui- tes.—Il était membre de cet ordre, avait

été cardinal, général. Il reprit l'habit de prêtre, et vint demeurer à Paris, où il fut nommé abbé de Saint-Germain-des-Prés.

En 1669, la diète d'élection statua que dorénavant il ne serait permis à aucun roi d'abdiquer. Jean Sobieski y appuya la canditature du duc d'Enghien, mais la nation, encore irritée des intrigues qu'avait formées en sa faveur la feue reine, rejeta toute proposition à son égard, et ne voulut pas même recevoir ce prince au nombre des candidats qui briguaient la couronne.

Michel, prince Wisniowicki, fils d'un palatin d'Ukraine, dépouillé de biens immenses par les Cosaques, fut élu roi et couronné à Cracovie le 29 septembre. Michel ne s'attendait pas à cette faveur de la fortune; avec mille ou douze cents écus de rente qui lui restaient, il n'avait pas espéré contrebalancer les sommes immenses qui venaient de presque tous les pays de l'Europe diriger les suffrages des principaux seigneurs de la Pologne, à l'époque d'une élection. Il dut la sienne à ce que les renseignemens intéressans sur sa personne furent tout-à-

coup répandus et touchèrent, et à ce qu'il était parent à un degré éloigné des Jagellons. — Qu'on ne croie pas que cette dernière circonstance ait été insignifiante. — L'attachement des Polonais pour leur généreuse et antique race royale était si affermi, qu'ils ne s'en écartèrent qu'après avoir épuisé ses dernières tiges, son dernier sang : ce prince n'accepta ces belles fonctions de la royauté que les larmes aux yeux. La tâche de faire le bonheur de la Pologne lui paraissait aussi séduisante qu'elle était difficile (1). Cette élection parut devoir être contestée par les armes ; alors la noblesse se confédéra à Golomb pour appuyer le prince élu. —

Pendant ce temps, Doroszenko, le chef des Cosaques, craignant que le roi Michel ne vînt à réclamer l'immense héritage de son père, et que cet exemple ne fût suivi par d'autres héritiers également dépouillés par les Cosaques, demanda la renonciation du roi aux titres de ses an-

(1) La diète du couronnement fut rompue par un nonce qui n'obtint pas la starostie qu'il sollicitait. La diète de 1670 ne fit que confirmer le traité de paix conclu avec le tzar de Moscou.

ciennes possessions : il la refusa. — Le grand-général de la couronne ne pouvant venir à bout de soumettre les Cosaques par la négociation, rompit les conférences, courut sur eux et les battit ; alors Doroszenko, désespéré, se fit sujet de la Porte. Mahomet IV, pour le soutenir, quitta (1672) Constantinople, et commença la guerre contre la Pologne, sans l'avoir déclarée, autrement que par une simple lettre du grand-visir : les périls devenaient grands.

— Le roi en appela à la diète ; mais l'opposition, conduite par le primat et le grand-général Jean Sobieski, ne s'effraya pas de ce qu'un jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse, touchait aux frontières de la république. Les esprits furent même un moment de leur avis. — Jamais diète ne fut plus orageuse que celle-ci. — On imputa au roi différens crimes d'état ; on lui reprocha d'avoir épousé la sœur de l'empereur Léopold sans le consentement de la noblesse, d'avoir accepté les marques de l'ordre de la Toison d'Or sans le consentement d'une diète. — Le primat parla durement au roi ; plu-

sieurs membres de la diète lui dirent qu'il « n'avait qu'à descendre du trône, s'il « voulait s'éviter la peine d'y être forcé. »

Toutes ces circonstances n'étaient point amenées par le hasard; car le primat, avant la convocation de la diète, avait négocié et arrangé le détrônement du roi, le divorce de la reine, et le mariage de celle-ci avec le roi futur de Pologne; on désignait le duc d'Orléans, mais ce prince fut tué avant de parvenir en Pologne. Sa mort dérangea les plans de l'opposition. — Ces projets furent connus.

Alors les amis de l'excellent roi se réunirent à Golomb, sous les auspices de l'illustre Czarniecki. Ils étaient au nombre plus « de cent mille. » Le peuple polonais fut appelé à y adhérer. On porta des peines contre ceux qui se refuseraient à cette adhérence; c'était la confiscation des biens, la dégradation de la noblesse, la mise à prix de la tête du grand-général et du primat. —

Quand cette décision parvint à la connaissance de l'armée de la couronne, campée aux environs de Lowicz, dans le palatinat de Rawa, celle-ci jura de son

côté « de soutenir son grand-général et de venger son honneur. » Mais le grand-général ayant appris l'approche de Mahomet IV, dit à l'armée sous ses ordres : « Allons, avant tout, défendre la patrie; » et il se mit en marche vers Kamiéniéc, dans la certitude que le plan de Mahomet était d'ouvrir la campagne par le siége de cette forteresse.

Le grand-général y devança Mahomet, et voulut renforcer la garnison; mais le gouverneur, dévoué au roi, craignant que ce ne fût un piége, refusa d'admettre le renfort.

Kamiéniéc fut bientôt assiégée par une armée de 150,000 Turcs et 100,000 Tatars. Le grand-général ne put leur opposer que 35,000 Polonais. Son offensive n'éclata pas d'abord contre le Sultan lui-même qu'il laissa à Kamiéniéc, c'est aux Tatars qu'il s'adressa; il les battit, les détruisit même, reprit tout le butin qu'ils avaient fait, et les Polonais qu'ils se proposaient d'entraîner dans leurs déserts; les champs de la Pologne furent couverts de leurs dépouilles et de leurs morts. — C'est comme cela que le

jeune Jean Sobieski débuta avec un éclat incomparable, avec un talent militaire très-grand. — Il aurait fallu à présent courir sur les armées du Sultan. —

Malheureusement la scission dans l'armée victorieuse s'approfondit davantage à ce moment. — Le roi, connaissant les projets que l'opposition avait formés contre lui, resta dans l'inaction avec une armée de 100,000 gentilshommes. En attendant, la forteresse de Kamiéniéc capitula le 29 août 1672.

Mahomet, maître de Kamiéniéc, mit des garnisons dans toutes les places emportées par ses Cosaques, et s'avança en personne jusqu'à Buczacz. Ce fut là que Michel dut faire à Mahomet des propositions de paix. Mais on ne s'entendit qu'à ces conditions:

« Que la Podolie et l'Ukraine reste-
« raient aux Turcs, et que la Pologne
« paierait à la Porte un tribut annuel
« de 12,000 sequins. »

Après avoir signé cette paix à Buczacz, Mahomet retourna à Constantinople, laissant près de Chocim un camp de 80,000 Turcs.

Les historiens trouvent la cause de ces désastres dans les intrigues que Jean Sobieski avait dirigées dans l'intérêt d'un prince français qui devait remplacer Michel; elles avaient désuni la nation et préparé la situation générale que peint ce traité; il était ignominieux: mais Sobieski en rougit comme Polonais et comme grand homme; dès-lors il songea à le déchirer, à rabaisser cette insolence du vainqueur.

Cette campagne terminée, le général revint d'abord au camp de Lowicz, où le roi le fit sommer de prêter à l'armée le serment de fidélité; condition qu'il imposait pour oublier le passé, c'est-à-dire ces divisions aveugles dont les conséquences étaient si funestes.

Le grand-général y consentit, à condition que le roi prêterait un nouveau serment confirmatif du premier sur les *pacta conventa*. Le roi en fut indigné; mais voyant bien, d'un autre côté, que deux confédérations sous les armes, acharnées l'une contre l'autre, ne pouvaient qu'amener la destruction de la Pologne, il raya de la liste des proscrits le grand-général

et tous ses adhérens, et l'invita à venir prendre part aux délibérations de la diète convoquée pour le mois de février 1673. Le grand général s'y rendit.

L'objet principal soumis à la délibération des états fut la ratification du traité de *Buczacz*. Plusieurs membres exposaient que le pays, entièrement ruiné, ne pourrait plus résister à des forces aussi supérieures que celles des Turcs, et voulaient y faire consentir la diète ; d'autres s'opposaient énergiquement à cette ratification : Sobieski était à leur tête. A cette assemblée, la véhémence de ses discours enflamma tous les esprits ; la ratification fut refusée et la guerre résolue.

Au milieu de ces débats, un nonce dit à l'assemblée que le grand-général de la couronne avait vendu Kamiéniéc, et assura avoir vu transporter dans l'une de ses terres la somme payée par les Turcs. Les nonces furent consternés en entendant ces paroles, excepté l'illustre capitaine qu'elles paraissaient devoir attérer. Il conserva le calme et la dignité d'une bonne conscience, et dit avec émotion

qu'il « déposait sur le moment ses pouvoirs de sénateur pour se justifier, ou pour être puni si l'assemblée le jugeait coupable, » et qu'il y avait loin de dissentimens intérieurs et de ces intrigues politiques où sont entraînés les chefs de partis, à une infâme trahison, à une espèce de vente de la patrie! l'histoire doit en convenir : l'accusation n'avait point de mesure.

Quatre sénateurs et huit nonces furent nommés juges dans cette affaire si grave. On ne découvrit pas une ombre de fait, on ne put pas trouver le motif du plus léger reproche. L'accusateur, poussé à bout, avoua qu'un parti puissant l'avait porté à cette accusation ; il nomma en conséquence un sénateur et un grand officier de la couronne.

Le grand-général, ainsi lavé de l'accusation, reprit ses fonctions de sénateur. Comme il réunissait la charge de grand-maréchal, l'accusateur, condamné à mort, fut remis sous sa juridiction. Mais le grand-général, satisfait d'avoir entendu l'expression du repentir des deux principaux moteurs de l'accusation, en

présence de douze commissaires nommés à cet effet laissa la vie à son dénonciateur. Le roi et les honnêtes gens exprimèrent vivement au grand-général tout le bonheur qu'ils éprouvaient en voyant que sa belle réputation était restée sans tache.

Ces incidens retrempèrent les esprits; on proclama à haute voix, avec une sorte d'unanimité, la nécessité de recommencer les combats contre les Ottomans. La diète abandonna au grand-maréchal de la couronne le soin de conduire l'armée, et vota avec enthousiasme les subsides dont on avait besoin. Comme le pays avait été épuisé par les guerres précédentes, elle ordonna la vente des objets les plus précieux du trésor de Cravovie.

Le grand-général de la couronne réunit, en peu de temps, une armée de 50,000 hommes. Le roi, conservant toujours quelque méfiance, se rendit en personne au camp de Léopold. Le jour où le roi passait l'armée en revue, il se trouva mal subitement, et fut transporté dans la ville, où il fut attaqué d'une maladie nouvelle, et mourut le 10 novembre 1672.

Sobieski déchira, à la tête de ses légions, le traité de Buczacz, et vola au devant des Ottomans campés à Chocim. C'est le 11 novembre qu'il se présenta à leur vue. Il avait bravé, donnant l'exemple, le manque de vivres, et de grands obstacles au passage du Pruth ou Dniester, au milieu de la saison la plus rigoureuse.

L'attaque du camp turc préparée, le 10, eut lieu le 11. La résistance des Ottomans, bien supérieurs par le nombre des troupes et bien retranchés, fut très-belle, très-longue; mais l'inimaginable impétuosité des armées polonaise et lithuanienne, le génie du capitaine qui les commandait emportèrent les barrières, écrasèrent les Ottomans : le carnage fut effroyable. Dans le feu, les Polonais s'emparèrent de la ville et du château de Chocim. Le coup porté ici à cette puissance musulmane qui épouvantait déjà l'Europe centrale fut terrible; à celui-là, elle dut reconnaître qu'elle avait à reculer, que ses grands jours étaient disparus.

Le grand-général voulait poursuivre sa victoire et chasser les Turcs d'Ukraine,

et tenter quelque coup sur Kamiéniéc. Mais on était au fort de l'hiver, et l'armée de Lithuanie voulut prendre des quartiers d'hiver; Sobieski fut désolé par cette détermination. Le bon roi Michel était mort la veille de la victoire; le prince primat donna ordre au grand-général de la couronne de ramener des corps dans l'intérieur du royaume.

Cette fameuse bataille de Chocim gagnée par une bravoure fabuleuse et les plus rares talens, porta Sobieski au trône. Cette élection ne fut presque pas sérieusement combattue, malgré le nombre peu ordinaire des compétiteurs, leur célébrité, leurs richesses immenses; c'est que dans ce moment, le premier titre devait être avec raison celui d'avoir sauvé la république du joug barbare. Aussi le consentement à cette élection royale fut-il presque unanime, et le bras qui venait de fendre aux frontières des flots de barbares fut jugé digne de recueillir la couronne la plus étincelante des états slaves.

Sobieski fut proclamé roi, le 19 mai 1673, sous le nom de Jean III.

Depuis que le trône était devenu électif, le roi n'exerçait l'autorité suprême et ne recevait la prestation de serment des officiers de l'état qu'après avoir été couronné. Jean III au lieu de presser cette cérémonie qui l'affermissait en apparence sur le trône, la remit indéfiniment pour voler à la frontière. La diète, non moins généreuse, statua en conséquence « que Jean III daterait son règne « du jour de son élection; qu'il exerce-« rait les prérogatives royales, comme « s'il avait été couronné, et que le sceau « de sa chancellerie privée aurait la « même valeur que ceux de la couronne « et de *Lithuanie.* »

Il courut des fêtes aux batailles.

C'était dans le mois de septembre 1674. Il dispersa de nouveau les Turcs; il en battit cent mille partagés en différens corps; il ramena à la république, après les avoir vaincues, nombre de tribus cosaques. Ses succès eussent été très-grands et décisifs, si le grand-général de Lithuanie ne se fût retiré de nouveau à la suite de froids affreux dans des cantonnemens. Peut-être ce général était-il jaloux de la

gloire du roi, autrefois son compagnon d'armes; on l'a écrit. Il avait promis au roi de le suivre partout, de le soutenir; plus tard, la douceur et l'affabilité du prince le subjuguèrent, et il le servit. Jean, pour épargner une dangereuse zizanie, n'eut garde de s'opposer à la retraite; il ferma même les yeux sur un fait punisable. Cet officier, le castellan Pac, fit pendre un tambour major de son armée, parce qu'il avait battu la générale d'après l'ordre de Sobieski.

Le roi signa avec les Ottomans le traité honorable connu sous le nom de traité de Kurawno, par lequel celui de Buczacz fut effacé; il ne pouvait faire davantage. De grands périls l'assiégeaient dans son camp : l'épuisement des pays, l'impossibilité d'augmenter l'armée et le manqne de munitions de guerre, ne lui permirent pas d'exiger l'évacuation de Kamiéniéc, et d'une partie de l'Ukraine. Les Turcs, quelle que fût la terreur qu'il leur imprimât, se sentant très-nombreux, se fussent battus de nouveau au lieu de céder la forteresse.

Jean III fut couronné avec sa femme à Cracovie le 2 février 1676, et le traité de Kurawno fut ratifié en 1677. La reine était une française, fille du marquis de Béthune; elle fut bientôt offensée par l'orgueil de Louis XIV, qui affectait de compter son père parmi ses chambellans Alors elle détermina son époux, homme qui n'avait de caractère qu'à la guerre et de clairvoyance que devant une armée ennemie, à défendre la maison d'Autriche contre les attaques du cabinet de Versailles qui voulait l'abaisser. Une alliance fut formée; c'était un acte déplorable. Les temps suivans et l'ingratitude spoliatrice de l'Autriche en donneront de tristes et de longues preuves.

Sobieski essaya plusieurs fois d'entraîner les états dans une nouvelle guerre contre les Ottomans. Il voulait reprendre Kamiéniéc. Il fut au moment de réussir dans une diète en 1680, où il avait parlé avec une rare éloquence; mais la protestation d'un sénateur fit rompre la diète.

En 1683, Jean Sobieski courut au secours de Vienne à la tête de quarante

mille Polonais. Il y sauva cette capitale, et probablement toute la chrétienté, du joug ottoman : il y brisa l'armée des barbares. — Sobieski ne revint qu'après avoir retiré des archives impériales les conditions, onéreuses pour la Pologne, que son prédécesseur Jean-Casimir avait été obligé de signer en Silésie. Sobieski y reçut le titre de majesté pour les rois de Pologne, et celui de sérénissime pour la république. Cette guerre rendit à l'Autriche le royaume de Hongrie dont les Ottomans avaient conquis une grande partie, car il gagna plusieurs belles batailles dans cette rapide et immortelle campagne. La Pologne y raviva sa vieille réputation de valeur; elle n'y gagna que cela, que cette gloire stérile de sauver la chrétienté; *gloire stérile* puisque l'ingrate Autriche et l'ingrate Europe ne lui en ont point tenu compte!

En 1685, il se passa des scènes scandaleuses à la diète. La charge de grand-chancelier de Lithuanie ayant été sollicitée à la fois par deux familles puissantes du duché, les Sapiéha et les Pac, cette dernière fut refusée; elle jura aux Sa-

piéha, que le roi avait favorisés, une haine implacable qui mit le trouble et le feu à toutes les parties du duché. — Sobieski cherchait alors à balancer les partis pour les annuler. C'est ainsi qu'il appela à la puissance, lui ou sa femme qui le dirigeait, les Bzzostowski chargés d'abaisser les Sapiéha. Ce système ne donnait pas la justice, mais l'affaiblissement moral du pouvoir souverain : il ne semblait plus alors que la couronne tînt à gouverner d'après les lois, d'après la justice, mais tout simplement à se donner une influence prédominante au milieu des partis renversés les uns par les autres. — La couronne perdait au contraire toute influence en perdant son caractère de moralité, de dignité, en cherchant ses hommes d'état parmi des hommes capables, spirituels peut-être, mais sans probité. La reine et son entourage vendaient les places. La faiblesse politique du roi laissait tout faire ; il en était désolé au fond.

En 1686, Sobieski conclut un traité perpétuel avec le tzar de Moscow. La république refusa de le ratifier à cause de la

cession des villes de Smolensk et de Kiow, du palatinat de Czerniechow et du duché de Siewcirz, pays déjà dans les mains des Russes, qui en compensation avaient promis à Sobieski de le seconder dans la conquête de la Moldavie et de la Valachie.

Ce traité fournit de nouvelles armes aux mécontens, et fut pour le roi la cause de profonds chagrins.

L'alliance de Jean Sobieski fut recherchée d'un côté par les cours de Vienne, de Moscou, de Rome et de Venise ; et de l'autre par la France et la Porte ; et Louis XIV à la fin, après la délivrance de Vienne, *les beaux trophées* des champs de l'Autriche, eût consenti à satisfaire l'orgueil de la fille du marquis de Béthune, en faisant passer le titre de duc dans sa famille, mais il était trop tard.

Sobieski eut de grandes qualités guerrières, mais un caractère trop faible que l'esprit altier et inconséquent de sa femme dirigea très-mal dans les affaires publiques. C'est elle qui fit annuler dans la politique polonaise l'influence de la

France pour punir, dit-elle, les hauteurs de Louis XIV, qui, quelques années auparavant, avait fait une distinction très-peu polie et puérile entre une reine héréditaire et une reine élective. Il paya cher ce procédé de son orgueil. Et comment d'ailleurs la femme de Sobieski, de ce qu'il y avait de plus grand en Europe, eût été inférieure en rang à la reine, femme de ce hautain despote? Où est donc ici cette naturelle et magnanime politesse de Louis XIV que ses panégyristes ont tant louée?

— L'Autriche dut beaucoup à cet incident, à cette opposition personnelle des deux souverains de France et de Pologne, et c'est odieusement qu'elle a reconnu les préférences du cabinet de Varsovie; ligne politique déplorable que celle de Sobieski. Elle a perdu la Pologne, sans venger la juste fierté de sa famille, puisqu'après des offres et des promesses que la reconnaissance devait fortifier, Léopold d'Autriche refusa d'allier sa fille au prince Michel, fils aîné de Sobieski, puisque le duc de Brandebourg en fit autant. Mais par quelle faiblesse un So-

bieski brûle-t-il de former de ces alliances-là ? Qui donc était son égal parmi les têtes couronnées, s'il ne fût pas descendu au-dessous d'elles en cherchant leur alliance ?

A la fin, cette cour de Pologne, conduite par cette femme intrigante et altière, autrefois une des plus belles princesses de l'Europe, une femme spirituelle, ne fut plus un modèle de morale ; elle fut comme un marché ouvert où se livraient au plus offrant les dignités du royaume ; c'était le centre de toutes les intrigues, de toutes les corruptions, le comptoir de toutes les viletés. L'agitation ne cessait plus de régner dans cette malheureuse famille royale. Les enfans intriguaient contre leur mère, et celle-ci les faisait persécuter et exclure des faveurs. L'impopularité environna dès ce moment l'existence de la maison de Sobieski. On détesta, on n'admira plus ce qu'on avait vu si glorienx et si respecté ! On n'osa pas plaindre ce prince, puisqu'il suffisait d'une fermeté bien vulgaire pour faire cesser ces turpitudes qui lui demeuraient étrangères ; mais

l'ascendant de la reine était absolu, et le perdit. — Tourmenté par elle, ce roi fuyait les affaires du gouvernement, et revenait avec passion à l'étude des belles-lettres, qui avaient charmé sa jeunesse et communiqué à son esprit la douceur, la facilité et l'éclat qui le distinguaient. Il recherchait particulièrement un jésuite nommé Vola, homme d'esprit et d'instruction classique, gagné à prix d'or par l'Autriche. Celui-ci ne quittait pas le prince, et s'efforçait de lier toutes ses idées aux vues du cabinet de Vienne. Cette obsession, cette sollicitation qui allait l'atteindre pour des objets politiques jusques dans ses méditations chéries, sous les ombrages du château de Willanow, le dégoûtèrent de la vie, d'autant plus qu'il ne trouvait pas de remède contre ses peines renaissantes, multipliées, surtout en cédant toujours. Ces intrigues et ces chagrins que lui donnèrent continuellement sa femme, ses enfans et ses amis le firent mourir en 1696.

La physionomie martiale et douce de Sobieski, sa belle stature de chef d'armée, quoiqu'un peu trop de corpulence

gâtât sa taille, plaisaient aux soldats et au brave peuple dont il était le souverain, après en avoir été l'admirable, l'heureux général. Il était poli, spirituel, bienveillant; il aimait avec passion l'entretien des hommes de talent. Son esprit avait de l'à propos; cet esprit était rapide et très-cultivé. On eût pu le conduire à bien sous le rapport politique; mais sa facilité de caractère, l'indifférence qu'il portait dans les affaires, et un déplorable entourage, viciaient ses actes dans les derniers temps, et y introduisaient quelque chose de fatal; il ne fit que du mal en suivant les conseils de sa femme et de son jésuite. Sobieski n'avait ni le talent qui gouverne, ni la volonté qui s'attache à l'exécution de grands plans et les développe; il n'était qu'un général du premier ordre; l'aurore seule de son règne a été belle, parce qu'elle est remplie d'éclatantes victoires.

A Sobieski se suspend une suite non interrompue de grands hommes. Non-seulement les Jagellons brillent d'un éclat considérable, mais les Glenski, Zborowski, les Koniespolski, Chemiel-

nicki, Lubomirski, les Czarniecki, Chedwiewicz, les Radziwill, les Sapiéha, les Pac, les Braniki, les illustres Zamoyski; c'étaient des hommes de la première ligne. L'Europe n'en a guère compté de supérieurs à ceux-là, à ses belles époques, excepté de nos jours les incomparables Masséna, Desaix, Ney, et Bonaparte au-dessus de tous, à une hauteur immense, que nul ne dépasse et ne dépassera dans l'histoire. — Mais qu'importe le théâtre aux yeux de la postérité! Ce n'était pas sous les yeux mêmes de l'Europe que s'étaient montrés ces grands capitaines polonais, mais à ses boulevards sans cesse assaillis par la barbarie envahissante, armée, immense, avide de bien-être, et cherchant d'un désir si épouvantablement ardent ces contrées centrales où l'imagination affamée de ces hordes voyait mille délices, une vie plus douce, prix des périls et des fatigues de la conquête. — La Pologne éleva une barrière contre ces maux prêts à inonder l'Europe. En avons-nous tenu compte à leurs héritiers? Oh! qu'elle est imprudente la froide et désolante poli-

tique qui nous dirige, et fasse le ciel que nous n'ayons pas à pleurer avec des larmes de sang le renversement de ces solides barrières!

Le prince primat assembla à la fin d'août la diète de convocation, qui fut rompue sans délai. Les états formèrent une confédération, où il fut statué que la couronne serait conférée à un prince étranger. Les armées de Pologne et de Lithuanie réclamèrent simultanément le paiement de la solde en arrière; on parvint à les satisfaire; le patriotisme de quelques citoyens sauvait le pays des collisions les plus dangereuses.

La diète d'élection se rassembla le 5 mai 1697. Les candidats étaient nombreux, la noblesse se divisa en deux partis; l'un soutint le prince de Conti, et l'autre l'électeur de Saxe.

Le 27 juin, à six heures du soir, le prince de Conti fut proclamé roi par le prince primat dans l'église de *St.-Jean*, qu'il fit ouvrir, et où il chanta au milieu

de quelques sénateurs l'hymne de gloire « à *toi seigneur.* » L'électeur de Saxe de son côté fut proclamé roi par l'évêque de Kiovie; la cérémonie eut lieu dans la même église, au milieu d'une foule de nonces, partisans d'Auguste, en présence du primat et de ses adhérens. On entonna l'hymne de saint Ambroise, et dans la même église, à minuit, un palatin de Kiowie fit tirer des salves en faveur de Conti; mais l'électeur élu en réalité, l'ayant emporté par le grand nombre, fut reconnu et couronné le 15 septembre, sous le nom d'Auguste II.

La diète du couronnement se passa paisiblement, et donna au roi le droit d'appeler la levée en masse, pour disperser le parti du prince de Conti, s'il ne voulait se soumettre à la décision légale; ce prince était arrivé trop tard à Dantzig: à ce moment, il n'y avait plus moyen de traverser la Pologne.

C'est Jean Bart qui l'avait débarqué à Dantzig. Conti revint. On vit alors son parti se scinder et disparaître. Auguste n'eut plus d'obstacles devant lui, du moins comme souverain. La diète de

1698 devait augmenter considérablement ses adhérens, les choses étaient préparées ainsi ; mais cette diète fut rompue, parce que quelques nonces firent l'étrange proposition de changer la diète présente « en une diète à cheval. »

Les chefs du parti qui proposait le prince de Conti voyant enfin l'impossibilité de réussir, se soumirent, et prêtèrent serment à Auguste.

Une fois qu'il fut solidement assis sur le trône, ce prince pensa, rare exemple, à remplir les promesses qu'il avait faites avant d'y monter. C'était de faire restituer les riches salines de Wieliczka, laissées comme un gage à l'Autriche. Le crédit d'Auguste étant grand à Vienne, on les restitua. Il avait encore à reprendre la forteresse de Kamiéniéc que la toute puissance de Sobieski n'avait pu rendre à la république. — C'était un homme très-distingué que cet Auguste II ; il avait gagné autrefois à Ottach une grande bataille sur les Turcs. Il était affable, actif, passionné pour la gloire, et doué d'un génie judicieux. —

Lorsque marchant sur Kamiéniéc, il

prit la route de Léopold, il rencontra, à quelques postes de cette ville, dans un bourg appelé Rawa, le tzar Pierre, le grand empereur de Russie, qui retournait à Pétersbourg. Cette rencontre eut des fruits, et lia ensemble deux hommes très-distingués. De cette époque date en Pologne l'influence de la Russie; elle y fut fatale, et renversa progressivement la république, mais dans la suite des années.

On n'a aucun reproche à faire au roi: le péril ne se voit pas de si loin; et puisqu'il s'était engagé à reconquérir les pays que la Pologne avait perdus dans les dernières guerres contre les Turcs, il dut regarder comme utile une alliance avec le tzar et le Danemarck contre la Porte et la Suède, qui gardaient ces pays.

Auguste réunit ses régimens saxons, s'élevant à vingt mille, à l'armée polonaise, mais des mésintelligences éclatèrent aussitôt dans l'armée. Le jeune Potocki, staroste de Kranostow donna un soufflet à un ministre du roi. Les divisions s'animèrent, s'étendirent.—

Le roi fut très-blessé de cette insulte si violente, et parla de combattre les re-

belles : ceux-ci à leur tour le menacèrent de révolte ou de se confédérer ; mais l'intervention de quelques personnages importans apaisa ces dissidences et réconcilia les partis. Cependant le roi transporta son quartier-général au camp saxon: les négociations, commencées avec la Porte sous l'influence de l'Angleterre, se fermèrent en 1699, à Carlowitz, par un traité de paix.— Les Turcs, auxquels l'armée d'Auguste imprimait la terreur, restituèrent la forteresse de Kamiéniéc, la Podolie et l'Ukraine.

Pendant cette négociation, l'électeur de Brandebourg mit la main sur Elbing ; mais après la première irritation que fit naître dans la nation cet acte offensif au premier aspect, des explications furent demandées et données.—Cette ville était le gage de quatre cent mille écus que la république avait à payer au Brandebourg, d'après le traité de Bydgoszcz. En conséquence, l'affaire fut arrangée avec de l'argent. —

Depuis la pacification de *Carlowitz*, les habitans des provinces limitrophes de la Turquie purent cultiver le sol avec sécurité, et s'occuper d'économie domesti-

que; mais la nation s'attacha plus que jamais au métier de la guerre, et sans doute, pour garantir à la république l'exercice de ses droits politiques, hasardeux, mais beaux et nobles!

Pendant la diète de 1699, les nonces avaient reçu de toutes parts des plaintes contre l'armée saxonne. Le roi offrit de la renvoyer dans des cantonnemens en Saxe, et de payer la solde arriérée des armées de la république. Cette diète fit une loi qui défendit, sous peine d'une répression sévère, aux armées de Pologne et de Lithuanie, de former des confédérations; c'était bien le moins après toutes les perturbations précédentes de l'ordre général.

Une guerre entre la Russie et la Suède commença avec le XVIIIe siècle. Auguste, fidèle à ses engagemens des *pacta conventa*, déclara aussi la guerre à la Suède pour reprendre la Livonie; c'est l'armée saxonne qu'il élança sur le jeune Charles XII. Il croyait s'attaquer à un prince à peine sorti de l'enfance, étranger à la guerre. Il n'avait pas pu prévoir l'homme énergique et supérieur que la fortune lui suscitait, un capitaine de génie qui, selon

des flatteurs passés, rappelait Alexandre, ce qui n'est pas vrai, mais qui, comme l'a dit pittoresquement Montesquieu, s'il n'eût pas été Alexandre, eût été le premier soldat de l'armée de Macédoine. — Auguste eut des succès d'abord; ses armes furent victorieuses; il battit deux fois le Suédois Flemming, reprit la Livonie et l'Esthonie (1). Mais Charles s'étant mis lui-même à la tête de l'armée, rendit du cœur à ses Suédois, se jeta avec fureur sur le Danemarck, et termina la guerre en six semaines. Après cette campagne, il passa la Baltique, s'élança à travers la Russie sur le tzar Pierre, qu'il rencontra à Narwa, commandant quatre-vingt mille Russes; il le vainquit dans cette bataille, et dispersa ses troupes comme des cohues barbares; tournant à droite, il courut à Mittau : alors tout se soumit devant ses armes. Il marcha sur la Lithuanie, et après avoir franchi la Dzwina, il battit les Saxons, et entra victorieux dans Birzen, où Auguste et Pierre Ier venaient de resserrer leur alliance. Les

(1) M. Lelewel.

Sapiéha disputaient aux Oginski la première place du duché de Lithuanie ; ils appuyèrent Charles, précisément parce qu'Auguste soutenait leurs adversaires. La confédération d'Olkienki déclara les Sapiéha traîtres à la patrie ; ils se mirent alors ouvertement sous la protection de Charles XII. Ce jeune prince si irrité, voyant la tournure des affaires, se décida à renverser Auguste II du trône de Pologne, et à déclarer cela tout haut. Il n'y avait plus à négocier ; il fallait que l'une ou l'autre épée fût brisée !

Ecoutons Voltaire, qui jette un coup d'œil clairvoyant sur ces événemens, sur les intrigues qui ont déjà éclaté ou qui se nouent contre Auguste. Il remonte plusieurs fois, en expliquant ces faits, à des détails qui sont leur origine et leur explication.

« Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète ; de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'état présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avait plus

besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que Charles XII avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les Sapiéha, les Lubomirski et leurs amis, le palatin Leczinski, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi Auguste, et surtout les partisans des princes Sobieski, étaient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ces partisans, et le plus dangereux ennemi qu'eut le roi de Pologne, était le cardinal Radjouski, archevêque de Gnèzne, primat du royaume, et président de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obscurité dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue et à la faction. Le roi Jean Sobieski, prédécesseur d'Auguste, l'avait

d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. Radjouski n'étant encore qu'évêque obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi, réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean pour mettre le prince Jacques Sobieski sur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui, en effet, fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII, protecteur du prince Jacques Sobieski, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement gé-

néral de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal primat que le temps était arrivé où il pourrait renvoyer Auguste en Saxe, et ouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, et cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité, piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à son roi. Charles XII répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il fai-

sait la guerre à Auguste et aux Saxons, non aux Polonais; et que loin d'attaquer la république, il voulait la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte de Piper, et des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la diète; elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moscowites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes saxones.

La mauvaise fortune d'Auguste avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscowite était devenue aussi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer an tzar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le tzar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'en-

voyer dans la Lithuanie vingt mille Moscowites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant partout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que poursuivis par les généraux suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée saxonne, battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presqu'autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour, les intérêts du roi Auguste y dominaient, le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté et la justice, mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre et juste. Le temps se perdait à cabaler en secret et à haranguer en public. La diète ne savait ce quelle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que

les factieux y sont hardis, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte, le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolutions. Les sénateurs qui sont les palatins et les évêques restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les diètes infirment : ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux et décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète; que la pospolite monterait à cheval, et se tiendrait prête à tout événement; ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme

un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la comtesse de Kœnigsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureuse, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par son esprit et par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les états de Charles XII, et qu'elle avait été long-temps à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y était née; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français qu'on eût pris pour être

d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de Charles. La pièce finissait ainsi :

Enfin chacun des dieux, discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement, elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrose dès qu'elle l'aperçut ; le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride, et s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de Kœnigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit deux

propositions par le palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il paierait de ses propres deniers deux quartiers d'avance ; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée, « qu'on avait résolu d'envoyer à Charles XII une ambassade, et qu'il ne lui conseillait pas de faire venir les Saxons. »

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui, où et comment sa majesté suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître et de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, et rien du roi Auguste. Cette violation du

droit des gens n'était permise que par la loi du plus fort.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà de Grodno, il rencontra l'ambassade de la république : elle était composée de cinq sénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaissait guère; ils demandèrent qu'on traitât la république de *sérénissime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carrosses du roi et des sénateurs. On leur répondit que la république serait appelée *illustre*, et non *sérénissime;* que le roi ne se servait jamais de carrosse; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers et point de sénateurs; qu'on leur enverrait un lieutenant-général, et qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de

ménagemens et d'obscurités. On remarquait qu'ils craignaient Charles XII, qu'ils n'aimaient pas Auguste, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, et Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste dont le cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à Auguste publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin, quand

on apprit que Charles avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir; le cardinal quitta Varsovie des premiers; la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénoûment de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du tzar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais; ils avaient tous conservé une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand-général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat, le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la pospolite et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, resta dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval et de le suivre; il commençait à devenir problématique si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement, entièrement absolue, ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrètement douze mille Saxons qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encore revenir huit mille qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, et qu'il fut obligé

de rappeler par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille; mais il savait bien que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, et que s'il était vaincu on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin dans Varsovie, le 5 mai 1702. A la première sommation, les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps-de-garde partout, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes. Mais, content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assemblait alors ses forces à Cracovie; il fut bien surpris d'y voir le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence

de son caractère, et chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodemet raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praga, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où était le duc de Holstein, son beau frère, le comte Piper, son premier ministre, et plusieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal; ils eurent ensemble, debout, une conférence d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut: « Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'il n'aient élu un

autre roi. » Le cardinal qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême plaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur. »

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille.

Nous reprenons notre récit. La guerre étant réduite à ces termes, les armées remplacent les négociations. L'armée polonaise-saxonne et l'armée suédoise, commandées par leurs rois, se heurtèrent à Kliszow. Les Suédois étaient au nombre de douze mille, et les Polonnais-Saxons au nombre de quatorze mille. On se battit des deux côtés avec un courage admirable pendant quatre heures ; mais la mésintelligence des Polonais et des Saxons les perdit les uns et les autres au fort de la bataille. Le corps des Saxons fut écrasé, et les légions de la république firent aussi de grandes pertes.—La Pologne fut ravagée sans coup férir par les Suédois.

— Cracovie fut prise. On ravagea par les flammes les terres de ceux qui restè-

rent fidèles à Auguste. Les palatinats de Posen et de Kalisch firent une ligue pour garantir le pays de sa destruction. Charles XII, mettant cette circonstance à profit, se servit de cette ligue pour combattre Auguste par un nouveau parti. Le primat, l'ennemi déclaré du roi, y adhéra, en déclarant l'interrègne le 2 mai 1705 (1).

On a vu, dans le vif et élégant récit de Voltaire, que le primat avait voulu tour à tour élever au trône ou Jacques Sobieski, ou le prince Lubormiski, grand-général de la couronne. Charles XII désirait personnellement porter à cette place Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, qui lui avait été envoyé en ambassade. Alexandre Sobieski, le plus jeune membre de la grande famille de ce nom, était venu trouver Charles XII auprès de Thorn, pour lui demander de le venger des affronts et des injustices qu'il avait eu à supporter depuis la mort de son illustre père, et surtout son frère aîné. Charles XII l'accueillit avec cet intérêt qu'on doit aux enfans d'un grand homme,

(1) Bandtkie.

et offrit au jeune prince cette brillante couronne que la fortune avait écartée constamment de la main de son frère, le prince Jacques. Mais le jeune homme refusa noblement, et déclara ne vouloir pas marcher sur les brisées de son malheureaux frère. Ce refus ravit d'admiration le jeune roi de Suède et tous ses officiers, l'ambassadeur Stanislas et tous ses amis. On insista ; Alexandre fut inébranlable. « Les prince voisins, dit Voltaire, apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusait. » — Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, fut proposé par Charles XII, élu et proclamé roi par Swiencicki, évêque de Posen. Le primat, qui avait pensé à Conti, vit ses espérances détruites ; il partit pour Dantzig et y mourut. L'élection de Leszczynski étant close, Charles alla à Léopold. Auguste vint tout-à-coup à Varsovie. Leszczynski et ses amis allèrent aussitôt chercher le roi de Suède, qui revint. Auguste

sortit de Varsovie, et reprit le chemin de Cracovie. Une partie de son infanterie, conduite par le général Schulembourg, rencontra Charles auprès de Posen. Le général saxon répondit très-bien à l'attaque de la cavalerie suédoise, qui fut furieuse. La nuit ayant suspendu le combat, il en profita pour faire une belle retraite devant les forces trop supérieures de Charles. Il sauva ainsi sa division. Le roi Auguste se retira en Saxe, et de là à Carlsbad.

Leszczynski fut sacré à Varsovie, avec sa femme, Catherine Opalinska, par Constantin Zielinski, archevêque de Léopold (1).

Une grande partie de la république défendait la cause d'Auguste, la cause nationale après tout. S'étant réuni à Tykocin avec Pierre-le-Grand, il y rétablit l'ordre de l'Aigle Blanc, avec cette exergue : *Pour la Foi*, *la Loi et le Roi* (2).

(1) Lelewel.

(2) L'ordre de l'Aigle Blanc fut créé, selon quelques historiens, par Pzemyslas 1er, Wladislas Lokietek. Ceux qui en attribuent l'établissement à ce dernier ajoutent qu'il l'institua à l'époque

De là, les deux souverains allèrent à Grodno, où les troupes polonaises se joignirent aux Russes pour résister aux Suédois. Auguste ne commanda pas, mais l'habile Schulembourg; et Charles XII lui opposa le maréchal Reinschild. La bataille se livra à Wschowa, et ne dura qu'un quart d'heure. Schulembourg, qui avait tenu tête à Charles XII, fut battu par son lieutenant. Auguste demanda de nouveau la paix, et l'obtint en renonçant à la couronne de Pologne et en reconnaissant roi à sa place Stanislas Leszczynski. Il le reconnut par une lettre autographe. —

Charles quitta la Saxe pour combattre les Moscowites qui s'étaient approchés de Grodno; mais la changeante fortune le fit battre complètement à Pultava, quoiqu'il s'y fût montré digne de lui. Stanislas fut renversé du trône, après un règne de quatre à cinq années. Il avait gouverné sagement.

du mariage de son fils avec Anne, princesse Gedymin. Cet ordre subsista jusqu'à Sigismond III. Il était tombé depuis en désuétude. Ses insignes étaient, à la dernière époque, une chaîne d'or.

Après Pultava, il eût pu continuer la guerre contre les Moscowites, et commencer la guerre civile; mais il ne voulut pas défendre sa place à ce prix. C'était un prince éclairé, un gentilhomme plein d'honneur. Sa fille épousa Louis XV, et devint reine de France. Ce roi détrôné vint habiter Nancy, où il fit beaucoup de bien, où il éleva des palais, bâtit des rues, fonda des hôpitaux, des écoles, aima, et cultiva les lettres, correspondit avec Voltaire, et écrivit élégamment contre les paradoxes éloquens de J.-J. Rousseau.

Pultava avait rendu la couronne à Auguste. La diète de 1710 annula le traité d'Altranstad, approuva celui d'alliance avec Pierre-le-Grand, et, pour rétablir la paix dans le pays, vota une amnistie générale.

La Pologne respira un moment. En 1715, il se forma contre les troupes saxonnes une confédération qui fut dissoute en 1717, par l'intervention du tzar Pierre I[er]. L'affaire fut arrangée de manière que la diète fut close après sept heures de tenue. Elle fut appelée *muette*,

parce que personne n'y parla. On ne fit qu'écouter le secrétaire lisant les textes et les développemens de diverses lois soumises à l'assemblée.

A ce moment, l'armée de Pologne se composait de quatre-vingt mille hommes. Pierre Ier, politique habile, représenta à Auguste la nécessité de la reformer, pour être sûr de garder sa couronne. En conséquence de la difficulté, des commissaires polonais, qui pensaient seulement servir leur prince, proposèrent à la diète de Tanogrod de réduire l'armée à trente-six mille hommes, et d'en fixer la solde par une somme qui serait acquittée chaque jour. Lorsqu'on voulut organiser l'armée, la somme fixée par la loi ne put pas suffire; circonstance qui eut l'air d'obliger la commission à réduire l'armée à dix-huit mille hommes. Voici un tableau de l'armée, des économies proposées; il a été laissé par un historien du pays, par un général, homme d'un esprit remarquable.

« Le pays était ruiné par tant de ca-
« lamités; et comme on espérait n'avoir
« plus à soutenir de guerre après la paix
« perpétuelle présente, le traité d'al-

« liance avec la Russie, et l'affaiblisse-
« ment de la Suède, on fut bien aise de
« ne pas payer de fortes contributions,
« et le parti intéressé tâcha d'entretenir
« le pays dans cet espoir. C'est pour cette
« raison que les plaintes des militaires ré-
« formés n'excitaient aucune sensation.
« Les chefs de partis profitèrent de cette
« circonstance pour se faire, aux diétines
« et aux diètes, des cliens utiles, en leur
« offrant des secours à titre d'amitié.
« Comme le nombre de ces gentilshom-
« mes était trop considérable pour leur
« procurer des places, on exclut les bour-
« geois de tous les emplois, même de
« subalternes dans les administrations.

« L'armée nouvellement organisée
« était divisée en *troupes nationales* et
« *troupes étrangères*.

« Les troupes nationales consistaient en
« *cavalerie pesante* et *légère*. La *cavale-*
« *rie pesante* était composée de cent qua-
« rante-quatre compagnies (1), dont

(1) Chaque individu devait, de rigueur, être gentilhomme polonais, et, avant l'époque de l'an 1717, tout gentilhomme polonais était astreint à

« une moitié armée de lances, formait le premier rang. On les appelait *Towarzysz* « ou *compagnons d'armes* de capitaine; « l'autre moitié, armée de carabines, « formait le second rang : *Szeregowy*. « Chaque cavalier, en outre, avait un « sabre et des pistolets.

Cette cavalerie pesante se divisait en *husarz* et *pancerny*.

Les *husarz* formaient la plus belle gendarmerie de l'Europe. Ils portaient une cuirasse recouverte d'une peau de panthère en écharpe. Le mufle s'attachait sur l'épaule gauche, le reste tombait sur la hanche droite. Au dos de la cuirasse on attachait une aile, faite de plumes, qui s'élevait à la hauteur du casque du cavalier. La lance, haute de quatorze à quinze pieds, était dorée; on fixait à sa pointe une banderolle, dont le bruit dans l'attaque, joint à celui que faisait l'aile de plumes, épouvantait les chevaux de l'ennemi.

Les *pancerny* ne différaient des *husarz*

servir dans cette cavalerie pour pouvoir aspirer aux charges de l'Etat.

que par la cotte de maille qui remplaçait la cuirasse.

Le roi était capitaine de quatre compagnies de *husarz* et *pancerny*, dont deux de l'armée de Pologne et deux de celle de Lithuanie. Chaque *hetman* en avait une de *husarz* et une de *pancerny*. On voit par là l'importance que les grands de Pologne et de Lithuanie attachaient à l'honneur d'être capitaines, et tout gentilhomme à celui d'être officier, ou même simple *compagnon d'armes* dans cette cavalerie. Le roi signait la patente de capitaine; mais celui-ci patentait son lieutenant, son cornette, et admettait les simples cavaliers à son gré.

La *cavalerie légère* était également composée de gentilshommes polonais; mais les Tatars, qu'un grand-duc de Lithuanie avait reçus dans ses états, du temps des conquêtes de *Tamerlan*, y étaient admis, et concouraient avec eux pour tous les grades. Le roi avait un de ces régimens en Pologne, et un autre en Lithuanie; chaque *hetman* en avait un aussi dans son armée. Le roi signait la patente de colonel de ces régimens; les

hetmans patentaient les capitaines et les officiers subalternes des régimens, qui portaient les noms de leurs charges.

Le premier rang de ces régimens était armé de *piques* avec des banderoles, et le second de carabines, et tous avaient des sabres et des pistolets.

Les troupes, appelées *étrangères*, étaient formées, habillées, exercées à la saxonne, et commandées en *langue allemande*, que très-peu d'officiers polonais entendaient alors, et qui n'était connue d'aucun soldat. Dans cette troupe il y avait des généraux-majors et des lieutenans-généraux.

Le roi avait dans chacune des deux armées un régiment de *gardes à cheval* et un de *gardes à pied*. Chaque *hetman* en avait un à cheval et un à pied.

D'après tout ce qui précède, on voit que le roi nommait aux charges de *hetmans*, de *grand-maître d'artillerie*, de *lieutenans-généraux*, de *généraux-majors*, de *colonels propriétaires*, et d'*officiers supérieurs* des corps. Les grands généraux signaient les patentes d'officiers supérieurs et subalternes dans les régi-

mens qui portaient leurs noms. Les colonels propriétaires signaient les patentes des subalternes seulement.

C'en était déjà assez pour mettre la confusion dans le régime militaire de la Pologne; les *hetmans* cependant trouvèrent moyen de l'augmenter encore.

Depuis 1717 la Pologne ne s'occupa que des élections des nonces à la diète, et des députés au tribunal suprême. Les olygarques, qui se disputaient le pouvoir, avaient besoin de faire tomber sur leurs amis toutes les élections, pour conduire à leur gré les délibérations des diètes, et pour gagner, au tribunal suprême, leurs procès ainsi que ceux de leurs adhérens. Chaque palatinat avait ses démagogues, que les olygarques cherchaient à mettre dans leurs intérêts. La plupart des démagogues demandaient à être placés dans le militaire, sans faire attention que par là ils se rendaient dépendans des grands-généraux, juges sans appel dans leurs armées respectives. Les grands-généraux plaçaient les uns dans leurs régimens, comme surnuméraires, et signaient à d'autres des patentes de tous les grades,

6.

jusqu'à celui de colonel, sous la dénomination d'officiers *à la suite de l'armée.* Les surnuméraires recevaient les appointemens du grade immédiatement inférieur; et comme le possesseur de ce grade était réduit à son tour à la paye du grade au-dessous du sien, il arrivait que des lieutenans étaient réduits à la paye de *caporal.* D'un autre côté, les officiers *à la suite de l'armée* se multipliaient à l'infini, parce que les colonels propriétaires accordaient aussi des grades subalternes *à la suite* de leurs régimens. Le roi ne pouvait les refuser sans faire des mécontens. Le refus avait des conséquences, attendu que dans plusieurs cas, et surtout aux diétines, le plus pauvre gentilhomme pouvait se rendre aussi important que le riche. —

Cette multitude d'officiers avilit le militaire polonais au dedans et au dehors. Dans la cavalerie nationale cet abus n'eut pas lieu. Un *compagnon d'armes* de la cavalerie pesante était si fier de ce titre, qu'il refusait de servir sous les ordres d'un major-géneral en *activité* dans les troupes appelées étrangères, si le général

n'avait pas un rang dans la cavalerie nationale.

Les armées de Saxe et de Moscou prolongeaient leur séjour en Pologne; la noblesse polonaise exigea qu'elles quittassent le pays. La couronne céda sur ce point à la demande des états, et en conséquence, par arrangement, l'armée saxonne sortit de la république vingt-cinq jours après cette notification. Tout ceci est de 1717. En 1720, les Moscowites s'éloignèrent à leur tour; l'année suivante (1721), des traités furent signés avec la Suède. En 1724, les persécutions des jésuites provoquèrent une réaction dans plusieurs parties de la république, et de grands malheurs; ils faisaient poursuivre les dissidens, les non catholiques. A la diète de Grodno, en 1728, on refusa de reconnaître Piotrowski, nonce de Wielum; la cause, c'est qu'il était calviniste. — Des persécutions violentes se joignaient à tous ces faits d'exclusion. A Thorn, le peuple luthérien se souleva contre les jésuites, dévasta leur collége, porta la main sur tous les objets du culte catholique et les brisa. Il se souleva, parce que les écoliers et les

adhérens des jésuites ne cessaient pas de l'attaquer. Beaucoup de sang coula dans cette circonstance. La diète de Grodno, sans délai et avec cruauté, prescrivit, comme si ses nonces n'eussent pas été tirés d'élections polonaises, mais des populations fanatiques des XIIIe et XIVe siècles, des rigueurs salutaires; et cela malgré l'éclatante opposition d'un certain nombre de ses membres, malgré les réclamations du tzar Pierre Ier!

Le maire de Thorn et neuf bourgeois furent décapités pour avoir fléchi devant la puissance populaire : ils étaient innocens du fait insurrectionnel, on le savait; mais les jésuites voulaient donner un exemple terrible du sort réservé à tous ceux qui ne les défendraient point. Ces bourgeois, ce maire avaient rendu des services dans la dernière guerre contre la Suède; mais peu importe!—Cette nouvelle répandit l'indignation en Pologne et en Europe. Le roi ne put s'opposer à la volonté des jésuites, ce parti et les nonces qui l'appuyaient, ayant déclaré qu'il romprait la diète, si ces rigueurs n'étaient pas ordonnées, effectuées comme ils l'exigeaient.

C'est de ce moment que la loi mit en dehors des places les protestans. Ils étaient déjà exclus, depuis la puissance des jésuites, par les préférences, par le fait.

Jusqu'en 1733, date à laquelle nous sommes parvenus, toutes les diètes à peu près sont rompues. Avec ce système d'intolérance, du jésuitisme, vous voyez la Pologne tomber dans les ténèbres et le brigandage atroce qui régnaient au centre de l'Europe dans le XIIIe siècle !

Auguste II mourut en 1733. La nation polonaise se rappela alors Stanislas Leszczynski : ses vertus dans l'infortune lui assurèrent tous les suffrages; mais il venait de marier sa fille à Louis XV, et les cours de Vienne et de Pétersbourg ne voulaient point souffrir sur le trône de Pologne un allié de la France. Aussitôt les troupes moscowites entrèrent en Pologne. Le chancelier Michel Wisniowiecki, l'évêque de Posen, Hosius, et plusieurs autres seigneurs suscités par l'ennemi, proclamèrent roi Auguste III (1733 à 1763), électeur de Saxe, fils d'Auguste II. Stanislas n'eut pas le temps de s'établir à Varsovie : il dut se sauver à Dantzig, où

l'attendaient de faibles renforts que lui envoyait la France. La ville fut assiégée. Stanislas s'échappa, à la faveur d'un déguisement, au milieu des plus grands dangers, et son parti resta sans aucun appui. Une guerre que la France continuait, en sa faveur sur le Rhin, contre l'Empire, eut pour résultat la reconnaissance d'Auguste comme roi de Pologne, et Stanislas, n'en gardant que le titre, obtint à vie la Lorraine, où il laissa la mémoire d'un bienfaiteur de l'humanité, d'un roi philosophe. —

Sous le règne d'Auguste III, la maison de Kettler s'éteignit en Kourlande. Selon le pacte que Sigismond-Auguste avait confirmé, la Kourlande devait rentrer sous la domination polonaise; mais les tzars commençaient déjà à traiter la Pologne comme une de leurs provinces: c'était eux qui disposaient à leur gré de ce fief. D'abord Biren, Kourlandais, chambellan et favori de la tzarine Anne, ensuite Charles de Saxe, fils du roi de Pologne, et puis de nouveau Biren, quand cela plut à la tzarine, reçurent tour-à-tour l'investiture du faible Auguste. Du reste, le pays jouis-

sait de la paix. Il apprenait seulement les guerres étrangères par les marches et les contremarches que les Moscowites y effectuèrent librement pendant la guerre de Sept-Ans, ainsi que par les violentes contributions et les enrôlemens forcés que lui fit subir le grand Frédéric de Prusse, qui faussa les monnaies polonaises pour s'enrichir aux dépens de la bonne foi. Toutefois, telle fut l'apathie qui s'était emparée à cette époque des Polonais, que, dans leur avilissement, ils s'estimaient heureux de conserver la paix après les calamités qu'ils avaient jadis souffertes. Ils s'habituèrent à l'anarchie au point que le *veto*, qui fut constitué en loi formelle par la diète de 1717, quoiqu'il paralysât toutes les diètes suivantes, ne les inquiétait presque plus. Il passa en proverbe, que la Pologne n'existait que par l'anarchie. Pure calomnie! de nos jours surtout, et dont cependant les diplomates s'appuient encore.

Le moment vint enfin où cette république s'aperçut de sa situation. Beaucoup de Polonais suivirent Leszczynski en France et en Lorraine, où plusieurs d'entre eux

furent élevés aux frais de leur royal concitoyen. Tous, à leur retour, rapportèrent des idées monarchiques dans leur patrie. Elles commencèrent dès-lors à germer en Pologne : au moins s'apercevait-on que pour la garantir contre l'anarchie et la fortifier contre les ennemis du dehors, il fallait donner plus de force au gouvernement, plus d'autorité au pouvoir exécutif. L'esprit monarchique fit bientôt tant de progrès, qu'Auguste II put distribuer sans opposition son ordre de l'Aigle-Blanc, qu'il avait établi lors de ses infortunes, dans la guerre contre Charles XII.

Deux grands citoyens, Zaluski, évêque de Kiovie, et l'abbé Konarski, s'attachèrent à faire renaître les lumières qu'un siècle de toute puissance avait permis aux jésuites d'étouffer complètement. Le premier se refusait jusqu'au manger pour avoir le moyen de rassembler à Varsovie une bibliothèque (1745-1757), la plus grande qu'un particulier puisse jamais posséder, et qui bientôt égala les plus vastes bibliothèques de l'Europe : il en fit don à la république. Le second, Stanislas Konarski, de la congrégation

des Piaristes, introduits en Pologne en 1642, et qui, depuis long-temps, malgré ses faibles moyens, cherchait à combattre la funeste influence des jésuites, entreprit, en 1740, de réformer l'éducation publique. Comme toute autorité était dans les mains de la noblesse, c'est sur elle qu'il résolut d'agir. Un collége (*collegium nobilium*, *scholarum Piarum*) qu'il établit à Varsovie pour la noblesse, à ses propres frais, rendit bientôt d'immenses services à l'état. A force d'émulation, les jésuites eux-mêmes furent forcés d'adopter quelques réformes. Dans ses ouvrages, Konarski déclara la guerre à tous les préjugés religieux, civils ou politiques. L'anarchie, le funeste *veto* et tous les autres abus eurent leur tour ; et dès ce moment les Polonais purent entrevoir la régénération de leur malheureuse patrie.

Plusieurs grandes familles entreprirent en effet de réformer la république; mais elles n'étaient point d'accord sur les moyens. Les unes voulaient agir promptement et avec énergie ; d'autres conseillaient la prudence. Il y en avait qui prétendaient à de grands changemens ; d'autres

enfin ne visaient qu'à détruire quelques abus.

Les illustres princes Czartoryski, et entre autres, Michel, le chancelier, et Auguste, le palatin de Russie, ne voyaient de salut pour leur patrie que dans une constitution monarchique forte et vigoureuse, le gouvernement par l'action souveraine de la majorité. — C'était une vue juste que la leur; mais le patronage de la tzarine qu'ils prirent d'abord, étant les oncles du roi Poniatowski, dépopularisa leur judicieuse vue de réforme.

Les Radziwill et les Potocki qui gouvernaient le parti républicain, les combattirent avec ardeur dans ce projet, mais particulièrement parce qu'ils s'appuyaient sur la Russie.

L'envie de briller si naturelle aux familles qui touchent au premier rang, et peut-être l'ambition directe de la couronne, engagea fatalement les Czartoryski à chercher dans l'appui de la tzarine la force qui leur était nécessaire pour opérer les réformes très-sages qu'ils avaient préparées d'ailleurs, en hommes de génie, pour la chose intérieure, mais

leur confiance dans les Russes les perdit. — Là était le danger, l'impossibilité de leur plan.

Leur adhérence combla les vœux des politiques tatars de Saint-Pétersbourg, car là, s'il y avait un rève ardent, c'était l'idée, bien confuse il est vrai, de la possession de cette grande plaine polonaise, le renversement des institutions républicaines qui la couvraient, ces dangereux modèles pour la grande Russie qui s'éveillait à une incomplète civilisation, et seulement par une partie de sa noblesse.

La mort d'Auguste III amena sur le terrain les deux partis polonais. Les Czartoryski se présentèrent à la tête des troupes moscowites, qui n'attendaient qu'un prétexte pour passer en Pologne, et jusque dans les murs de Varsovie.

Le grand-général, Jean-Clément Braniçki et le palatin de Wilna, Charles-Stanislas Radzivill, résistèrent donc les armes à la main; mais iis furent battus et ne purent repousser l'influence étrangère qu'appuyait un parti polonais si imprudent, quoique animé d'idées raisonna-

bles, idées que les Moscowites devaient étouffer après le succès. Le parti républicain céda alors un moment, mais par lassitude.

Ce Branicki, dont nous parlions à l'instant, avait l'ame trempée à la romaine; il avait la dignité de ces grands magistrats, leur vigueur d'esprit, leur sens, le même attachement à la tradition de ce qui avait fait la force et la gloire du pays. — Le jeune Radziwill, son second, avait montré une valeur sans égale, une éclatante générosité, avec ce je ne sais quoi d'implacable, qui ressort des cœurs énergiques quand ils ont été joués par la trahison et la bassesse. Charles Radziwill personnifiait la loyauté, la bonté même. Malgré ces qualités, il n'épargnait pas ceux qui l'avaient trompé. C'était un jeune homme riche et noble comme un roi. Le parti russe, l'éternel ennemi, aura affaire à ces chefs-là quand ses vues se seront dévoilées; mais d'ici là, il leur laissera quelquefois des incertitudes. C'est dans l'admirable *Histoire* de Rulhières qu'il faut aller chercher les détails si dramatiques de cette lutte; nous ne pouvons

que les masser et les résumer par des faits caractéristiques.

Sous de tels auspices, sous l'influence moscowite, la diète de convocation s'ouvrit. Son maréchal, Adam Nalencz Malachowski, assisté du courageux nonce de Biala, André Mokronoski, après avoir dressé un manifeste solennel contre la violation de toutes les lois, proclama que la diète était dissoute par son autorité. Mais le malheureux *veto*, toujours funeste à la république, ne put même lui être utile quand on voulut en user pour son salut. La faction moscowite, nullement découragée par cette opposition, quelque imposante qu'elle fût, nomma arbitrairement à la présidence le prince Adam-Casimir Czartoryski, staroste général de Podolie, et n'interrompit point les travaux de la diète. Ses adversaires furent obligés de s'éloigner de la capitale, et quelques uns même, comme Branicki, Radziwill et autres, quittèrent le pays, ne pouvant plus lutter contre la force. C'est alors que fut reconnu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi de Prusse, et celui d'empereur de toutes les

Russies aux tzars de Moscou, qui s'arrogeaient ainsi indirectement le droit aux Russies polonaises.

La diète d'élection fut ouverte le 27 août 1764. Il y avait quelques vœux pour la famille de Saxe; mais lasse, en général, des souverains étrangers, la nation désirait vivement que le trône fût donné à un Polonais, à un *Piast*, car c'est ainsi qu'on appelait, en Pologne, les rois issus du sang polonais. Mais le destin voulut que le citoyen auquel échut cet hommage devînt un docile instrument à l'aide duquel les puissances voisines de la république sapèrent ses fondemens pour la renverser ensuite.

Stanislas-Auguste IV Poniatowski (1764-1795), grand-panetier de Lithuanie, fils du célèbre compagnon de Charles XII, de Stanislas Leszczynski, et époux de la princesse Constance Czartoriska, protégé par les cours de Pétersbourg et de Berlin, en sa qualité d'ancien amant de Catherine, agréable, par toutes ces qualités, aux factieux et aux cours étrangères, fut élu roi de Pologne à l'unanimité, dans la journée du 7 septem-

bre 1764. Après avoir reçu les hommages des autorités du pays et ceux des ministres étrangers résidant à Varsovie, le nouveau roi prêta serment sur les *pacta conventa*.

Les premiers jours du règne de Stanislas-Auguste effacèrent presque la honte de son élévation. La diète du couronnement gratifia la Pologne de plusieurs lois importantes. On réduisit l'autorité du *liberum veto :* en l'excluant des matières économiques et de celles de la justice; on ne le conserva que pour les questions politiques. Le pouvoir des grands-généraux et des grands-maréchaux fut également restreint. C'était un acheminement vers l'agrandissement des prérogatives de la couronne. Le même esprit dirigea la diète quand elle honora les membres de la famille royale du titre de princes. Stanislas institua bientôt après l'ordre de Saint-Stanislas, et rendit sa cour très-brillante. Il conçut même l'idée d'épouser une archiduchesse d'Autriche, mais Catherine sut traverser ce projet. Stanislas établit, en 1765, conformément aux *pacta conventa*, une école militaire ou

corps de cadets à Varsovie, dont le prince Adam-Casimir Czartoryski obtint la direction, et qui fut d'une grande utilité pour la république. Enfin la Pologne lui dut l'établissement d'une fonderie de canons et d'un hôtel des monnaies. On établit à la même époque un tarif des droits auxquels furent soumises les marchandises importées, et pour la première fois on entendit le mot de *contrebande*, jusqu'alors inconnu en Pologne. — Stanislas embellissait la capitale, présidait lui-même à la renaissance des lettres, et sut, en un mot, inspirer une telle confiance, que Branicki et plusieurs autres de ses adversaires rentrèrent dans leur patrie pour jouir de sa régénération.

Mais ce n'était point dans ces vues que la Russie avait appuyé les intrigues des Czartoryski et fait monter Stanislas-Auguste sur le trône de Pologne. Repnine, ministre de la cour de Saint-Pétersbourg, était là pour arrêter tout mouvement national capable de réveiller l'espoir des patriotes. Contrarier toute amélioration, fomenter les troubles, diviser les Polonais pour les affaiblir et les

opprimer, tels étaient depuis long-temps la pensée et le but des cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Des dissensions relatives aux protestans en furent la suite; et ce premier germe de discorde fut le premier pas vers l'accomplissement de leurs odieux desseins.

Déjà, lors de la diète d'élection, les protestans, suscités par les cours étrangères, avaient présenté au roi un mémoire en faveur de leurs droits, injustement méconnus, depuis l'inflence toute-puissante des jésuites. Il s'agissait de leur rendre la capacité d'aspirer à tous les emplois, et d'accorder aux archimandrites ou évêques du rite grec une place dans le sénat polonais. Cette réclamation ne renfermait rien que de très-juste; mais dictée par les cours étrangères, elle devait être odieuse à une nation qui ne cherchait alors qu'à combattre leur influence. Ce dernier but était, à cette époque, celui de tous les partis, et même des Czartoryski, qui désiraient, aussi vivement que les patriotes, se délivrer désormais de la prépondérance de Saint-Pétersbourg. C'est dans cette vue qu'ils

travaillèrent à faire rappeler le présomptueux Repnine, qui poussait souvent l'insolence jusqu'à humilier Stanislas par une suprématie affectée; mais leurs efforts à cet égard n'eurent aucun succès.

Dans la diète ordinaire de 1766, présidée par le maréchal Célestin Czaplic, qui fut ouverte le 6 octobre, le roi se proposait de faire abolir complètement le fatal *liberum veto;* il voulait augmenter les impôts et l'armée régulière pour relever la puissance nationale; mais Repnine, appelant l'attention de l'assemblée sur l'affaire des protestans, n'hésita point à déclarer à la république que jamais sa maîtresse ne consentirait à sanctionner les nouveaux projets. La diète, déjà confédérée (1) par les Czartoryski, fut dis-

(1) Il est utile d'expliquer ici quelques particularités sur les confédérations inconnues dans le reste de l'Europe. Nous en avons déjà indiqué l'origine. Elles ne s'appelaient ainsi que lorsque la plus grande partie de la nation y accédait, et qu'elles avaient un but légal, c'est-à-dire le salut de la république; méconnues par le roi et la nation, elles portaient le nom de révolte (*rokosz*) A l'époque dont nous nous occupons, quand le *veto* empêchait que les diètes fussent actives, on

soute, et avec elle s'évanouirent tous les projets d'une réforme salutaire; le *veto* et l'autorité des grands généraux furent aussitôt reconstitués. Cela ne suffisait point à Repnine et au cabinet de Berlin. Par leur impulsion, plusieurs confédérations furent formées, les unes pour rétablir les protestans dans leurs droits, les autres pour satisfaire d'anciennes animosités contre le roi et les Czartoryski. Stanislas Brzostowski se mit à la tête de ces dernières. Toutes furent appuyées par Repnine, quoiqu'elles se fussent armées contre les protégés de la Russie.

imagina de remplacer ces dernières par les confédérations, car elles pouvaient décider toutes les questions à la majorité des voix. Elles tenaient ce droit exceptionnel de cette circonstance, qu'étant ordinairement convoquées en des cas urgens, elles devaient nécessairement adopter cette mesure pour ne pas être à tout moment arrêtées dans leur marche. Au moyen des confédérations, on faisait ainsi décider, à la majorité des voix, ce qu'on n'aurait pu obtenir à l'unanimité. Ainsi, par un contraste bizarre, l'anarchie servait de contrepoids à la licence.

Maintenant la grandeur intellectuelle de la Pologne ne croîtra plus. Sa langue, œuvre de la raison la plus ferme, de la vie du cœur, la plus énergique qui fût jadis parlée dans le Nord, ne produira rien qui égale ou efface les premiers modèles, fruits du génie natif, du moins jusqu'aux dernières années de la Pologne; car le malheur rendra à cette nation les qualités d'où elle tira sa grandeur: tout va succomber, son éclat va se ternir dans les déchiremens civils. —

Les vices effroyables des riches et ceux qu'implantent les jésuites donnent la fin de ce cercle magique de puissance et de gloire où se répandit l'existence nationale des Polonais. L'étincelle patriotique n'a point péri parmi eux; mais elle ne s'est pas conservée assez éclatante dans l'ensemble de la vie politique, parce que les vertus nationales sont devenues rares, parce que le grand sens des générations passées, qui les utilisait jadis, ne règne plus aujourd'hui (1766). Il y a beaucoup moins

de vertus privées et politiques, et une soif ardente et générale de la vie des sens, de cette vie d'Orient, mais de cette vie telle qu'elle est, transplantée dans un vigoureux climat, alors plus désordonnée, étourdissante de luxe, de plaisirs, au long éblouissement, et qui étant ici absolue, jette l'état dans l'abîme. Tout révèle, à présent que la société a vieilli, qu'elle suit des pentes fatales, surtout quand les institutions (comme en Pologne) n'existent que dans les volontés flottantes de la société, ici détraquée dans ses grands ressorts, corrompue, égarée! la grande Pologne va se débattre dans une anarchie immense, où brilleront encore de belles vertus, mais c'est là tout; puis s'éclipser et perdre son beau nom, courber son front sous ces couronnes russe, prussienne, autrichienne, dont un bâton et un fouet pourraient être les signes représentatifs dans la vie civile, administrative, gouvernementale.

Mais la malheureuse Pologne sera régénérée par le malheur, et redeviendra vivace dans ses ruines, conspirante, belliqueuse, amie de la liberté dans les es-

prits, les regrets, les mœurs de la masse inférieure et des classes élevées. Son vieux génie survivra à sa forme politique et sociale, et restera dans ses débris : ce débris suffira. —

Noble, beau et grand pays que renverse la main du jésuitisme et du Tatar, et qui a vu, avant les Moscowites, de vaines opinions religieuses détendre ses vieux ressorts qu'on a trop laissés dans la rouille des âges : faute grave, puisqu'on devait par intervalle leur demander de si terribles secousses ! Nous voici au gouffre; contemplons encore le noble pays qu'il va dévorer.

Au premier moment de calme, la tactique du gouvernement russe a été constamment de séduire de braves gentilshommes polonais, des hommes d'un grand nom, avec la promesse d'affermir l'indépendance de l'état, indépendance intérieure et extérieure. Cette illusion durait tant que tant à leurs yeux; finie, on écartait, on frappait, on brisait ces hommes trompés. Pendant ce temps, l'œuvre de l'usurpation moscowite marchait à ses fins, couverte et protégée à

travers des masses de citoyens qui l'eussent attaquée jusqu'à la mort si elle avait été directe. — On se disait quelquefois, en voyant un Radziwill, un Czartoryski se rapprocher des Russes : « Si le but de ces derniers était le renversement de la Pologne, auraient-ils pour adhérens ces citoyens illustres, l'honneur de ces malheureux jours? » — L'astuce et la rapacité des Russes masquaient donc, en adoptant pour un temps des hommes recommandables, le chemin qu'ils tenaient, le but vers lequel leur politique s'élançait ; ils réussirent. — C'est comme cela que vous voyez aujourd'hui le brave, le loyal Charles Radziwill se laisser envelopper par les caresses et les protestations du vil Repnine, un barbare atroce et pourri, et venir présider la diète le 7 octobre 1767, où devait être accompli l'asservissement de la Pologne.

Cette intention était cachée sous le nom « de garantie de la république. » L'envoyé russe dicta les conditions de la paix entre la Pologne, la Prusse et l'Autriche et les dissidens. Cette diète trop fameuse, tombeau de la constitution et

de l'indépendance slave, fut close le 5 mars 1768.

Il faut s'expliquer que chez quelques caractères les intérêts blessés égarent la raison. Chez Radziwill, ce retour au crédit avait eu moins directement son ambition pour objet que le désir de se venger des outrages de ceux qui l'avaient destitué sans cause de sa dignité de palatin de Wilna; on ne put lui rendre sa charge, ou il ne la redemanda pas avec assez d'instance, car les gouvernemens qui prennent après tout leur convenance seule pour but, peuvent tout et peuvent dépouiller. — Les Russes ont dépouillé assez de fois!

Le référendaire de la couronne, Gabriel Podoski, homme et nom à présent si justement abominés, servit très-habilement les vues de Repnine; car à l'arrivée de Charles Radziwill, toutes les confédérations partielles vinrent se réunir à Radom, sous son bâton et sous celui de Stanislas Brzostowski, en confédération générale. La Russie, comme on sait, obtint définitivement à cette époque le droit de défendre les anciennes constitutions répu-

blicaines de la Pologne ; c'était lui donner le gouvernement ou plutôt la faculté de l'étouffer. — Jamais l'acception des mots n'a menti plus haut, plus odieusement. —

Ici commence l'obéissance de Poniatowski à la tzarine, la cause de la perte de son pays. — Parmi ceux qui protestèrent contre l'acceptation de cet infâme protectorat, nous citerons Gaétan Soltyk, évêque de Cracovie ; le savant J.-A. Zaluski, évêque de Kiow ; le palatin de Cracovie Venceslas Rzewuski, et son fils Severin, staroste de Dolin. Ils qualifièrent également cette monstreuse alliance, cette trahison palpable, et déroulèrent ses conséquences infaillibles. — Paroles, dévouement inutiles, car la nation descendait d'elle-même dans l'abîme. La Russie démasquée sévit contre eux. Arrêtés dans la nuit du 13 au 14 octobre, dans leurs propres palais, ils furent envoyés en exil, à pied, sous l'escorte de quelques escadrons de Cosaques, au fond de la Moscowie. De longues années après leur passage, les gens du pays montraient les cabanes où s'étaient assis ces illustres proscrits. Cette violence excita l'indigna-

tion de toute l'Europe; mais aucune nation n'intervint en faveur du droit polonais.

Voilà les vieux peuples! lâches par égoïsme; mais ils ne voient donc pas que les sentimens qui les poussent à une belle action sociale font leur force comme aggrégation politique.

Cet acte montrait comment la criminelle Catherine entendait protéger les Polonais. — André Zamoyski, chevalier, vint remettre les sceaux au roi, en lui disant qu'un état violenté ainsi n'existait plus. — Cette démission était une difficulté de moins pour l'odieux Tatar Repnine, et il transféra la charge au primat Podoski : cette dignité fut le prix de son crime, la vente de la Pologne. Une constitution intitulée *des lois cardinales en matières d'Etat*, fut rédigée et promulguée le 21 février 1768 ; tous les abus, causes de l'anarchie générale, furent rétablis. L'intention de la Russie y perçait très-visiblement. Ainsi tout ce qui était abus fut relevé, remis en place, dans le jeu désordonné par le temps de la machine générale du gouvernement.

Il est vrai qu'on rétablissait les protestans dans leurs droits de citoyens polonais; mais n'eût-il pas été trop maladroit de ne pas masquer, par ce seul moyen, le projet qu'on niait, et qui était sans cesse signalé de toutes les parties du pays, celui d'augmenter le mal, et d'expliquer par là à l'Europe qu'un pareil gouvernement ne pouvait pas durer, qu'il était dans le Nord un obstacle à la paix publique?

Cette intervention de la Russie dans le gouvernement polonais par des hommes abominables, les types énergiques, violens, des races qui s'étaient déjà corrompues dans la barbarie, avec les connaissances de notre éducation, ne laissait plus d'espérance aux citoyens de sauver la république par l'action légale, par la résistance dans les diètes. Il fallait briser le joug de l'influence extérieure, chasser les Russes. —

Adam Corvin Krasinski, évêque de Kamiéniéc, échappant au sort de Soltyk, de Zaluski et des courageux citoyens exilés en Moscowie, méditait déjà, dans un plan hardiment conçu, le soulèvement national; il n'eût voulu alors le faire

éclater qu'avec la certitude qu'il serait appuyé par quelques puissances étrangères. — Mais les tentatives de l'évêque Krasinski, en Turquie et en France, étaient à peine commencées, lorsque, dans la journée du 29 février 1768, Joseph Pulawski, staroste de Warka, ses trois fils et ses deux neveux; François Potocki, palatin de Kiovie, Michel Krasinski, chambellan de Rozany, et autres patriotes polonais, proclamèrent la célèbre confédération de Barr (petite ville située en Podolie). Alors une lutte mémorable pour le maintien de la religion et de l'indépendance nationale, contre l'envahissement et le despotisme des cabinets étrangers, fait naître dans les provinces cette guerre de la confédération de Barr, guerre par épisodes, par troupes, d'une vivacité si terrible, qui fut soutenue pendant cinq ans avec un héroïsme qui méritait la victoire.—Des écrivains, des avocats de la puissance ont voulu peindre cette guerre à l'Europe comme une lutte du fanatisme contre la philosophie, de l'iguorance contre les lumières du XVIIIe siècle, et dirigée « par les Asiati-

ques d'Europe : » ces faits étaient faux. Ceux qui se battirent voulaient la réforme de l'état suivant les lumières de l'époque, les lois nécessaires à leur infortuné pays. N'étaient-ils pas les plus braves enfans de la Pologne, les plus éclairés d'entre eux ? Ces faits, l'Europe entière les voyait ; aussi les mensonges des Russes et des Prussiens étaient-ils sans effet sur l'opinion générale des nations chez lesquelles cette guerre était regardée comme une des plus belles que la valeur polonaise eût illustrées !

Ça été en effet un beau titre d'honneur, un titre difficile que cette guerre active, implacable, précédant le partage, et ne laissant enlever la dépouille de la vieille et brave Pologne, que dans le sang de ses plus grands concitoyens ! — La guerre y eut un caractère exécrable de la part des Russes ; la crainte de laisser éehapper leur proie les rendit d'une cruauté sans nom.

Un colonel russe, Drewitz, faisait couper la main droite des confédérés qui étaient faits prisonniers. On les attachait à des arbres pour servir de but à l'exer-

cice à feu. D'autres fois on écorchait certaines parties de la peau pour y figurer l'habit national des Polonais; ou l'on dispersait ces nobles créatures dans les campagnes, après leur avoir retranché un bras ou le nez, ou les oreilles, pour qu'ils offrissent de vivans exemples de la façon dont on prétendait punir le courage polonais s'il se réveillait! Les récits de Rulhières font frémir; il raconte éloquemment ces barbaries. Il dit, et le célèbre Brougham a répété, après cette éloquente autorité française, que cette bête sanguinaire de Drewitz, alors le héros des Russes, était un homme sans courage personnel. Et l'Europe ne se soulevait pas contre ces hordes odieuses, à qui Pierre Ier n'a point communiqué la civilisation, mais dont il a armé les mains de la puissance de nos arts militaires!

Voici les noms des hommes qui s'étaient jetés à corps perdu, malgré les mille périls, dans cette aventureuse résistance.

André Mokronoski, palatin de Mazovie. Il servait la fédération patriotique auprès des cours étrangères, ainsi que

Joachim Potocki, grand échanson de Lithuanie. — Simon Kossakowski (dans ses marches militaires, entre la petite Pologne, la Lithuanie et la Kourlande) battit et désola sans cesse les Russes; il étonna les plus audacieux officiers de l'Europe. Zakrzéwski, chef de la confédération de Zakroczym.; Mionczynski, Georges Lubomirski, dans la petite Pologne; Sawa Calinski, Zaremba et Walewski, palatin de Sieradz, dans la grande Pologne; les sept fils Pulawski et leur incomparable père, un vieillard, des bords du Dniester; Jean-Michel Pac, staroste de Ziolow, maréchal général de la confédération de Lithuanie; Charles Radziwill, à la tête de son armée, aussi en Lithuanie. Ces Polonais célèbres firent consécutivement acte de grands talens et de merveilleux courage.

Michel-Casimir Oginski battit long-temps les Moscowites, et ne fut vaincu à son tour qu'après la résistance la plus déterminée, et quand il devint impossible de soutenir plus long-temps la campagne.

Enfin le plus éclatant de ces guerriers,

Casimir Pulawski, capitaine de tant de courage et d'une si mâle éloquence, le seul qui restât des huit polonais qui commencèrent la confédération, se fit le sabre à la main un chemin dans les rangs russes, et alla s'enfermer dans le fort de Czenstochowa, où il continua de multiplier les merveilles du courage et du talent, méprisant cette vie puisqu'elle peut être soumise aux caprices des tyrans, et n'ayant foi que dans la sainte cause de cette liberté qu'il voyait périr pour un temps! —Voilà les tristes résultats de cette guerre héroïque, mais n'anticipons pas, et reportons nos regards un peu derrière nous, pour considérer des détails qui se lient à ces résultats et qui les expliquent.

La Turquie s'était déclarée l'alliée des confédérés, et elle avait attaqué la Russie, mais elle avait été constamment battue. La France s'était déclarée également pour eux, mais elle n'avait pris ce parti que mollement. On était usé dans le cabinet de Versailles; on n'y pouvait plus faire un noble effort.

Pierre Delaroche, agent du cabinet

de France en Pologne et en Valachie, lié d'amitié avec l'évêque Krasinski et le général Mionczynski, fut chargé de remettre l'argent de son pays et de diriger les affaires diplomatiques de la confédération avcc l'Europe.—A ce moment, le grand maître-d'hôtel, Michel Wielkorski, fut reçu à Versailles avec le titre de ministre plénipotentiaire de la confédération.

Dumouriez, Choisy, Vioménil, et plusieurs autres officiers supérieurs français, tirèrent bravement l'épée pour la cause de l'indépendance polonaise.

Alors il arriva un moment où la confédération de Barr se crut assez redoutable pour déclarer Stanislas indigne du trône, et le trône vacant; elle chargea son secrétaire, Ignace Bohusz, de rédiger l'acte de déchéance de Stanislas-Auguste.

Mais vers ce temps, Branicki mourut. — C'était le bras droit de la confédération. La chute du ministère Choiseul, qui de la France encourageait les confédérés, survint aussi. — Ces circonstances firent approcher l'heure fatale; elle sonna. — J'en raconterai quelques détails.

L'Autriche et la Prusse, sous prétexte

qu'une peste, suite de ces longs combats, commençait à paraître sur leurs frontières polonaises, les firent couvrir de régimens. L'objet en vue était tout différent, comme on pense bien. —

Alors, en 1770, les Prussiens entrèrent dans la grande Pologne; les Autrichiens étaient déjà passés dans la starostie de Zips, située dans les Karpathes; les Russes saisirent Czenstochawa. Ces faits s'accomplirent pendant que le prince Henri de Prusse posa à Saint-Pétersbourg les bases du premier partage de la Pologne (entre la Russie, la Prusse et l'ingrate Autriche).

L'Autriche produisit très-ridiculement à cette heure-là l'exposé de ses prétendus vieux droits sur les Gallicies. — Les publicistes polonais confondirent sans délai, sans peine cette prétention, et mirent le litige à nu. Il n'y avait pas l'ombre du droit dans tout cela, et puis que d'ingratitude! — L'Autriche n'était-elle pas née de la puissance slave? Sa première grandeur du moins ne s'est-elle pas abritée sous la fédération polonaise qui l'a sauvée du joug ottoman, en 1683? —On émit des

sophismes, on altéra la lumière des faits, pour couvrir le vol, car il était encore un peu difficile, au plein jour de l'Europe, de faire tolérer la confiscation de l'existence politique d'une nation ancienne si fameuse. —

La Pologne perdit par le partage de 1772, 3925 milles carrés. —

A la fin, les confédérés firent enlever le roi Stanislas-Auguste, pour le placer à la tête du mouvement de Barr, pour réunir à lui les divers partis, ou le garder à vue, s'il ne voulait point diriger cette guerre générale. L'enlèvement s'effectua dans la nuit du 3 novembre 1771, mais il ne produisit rien; le roi s'échappa, et les partisans des Russes, et surtout ceux-ci, présentèrent cet enlèvement aux yeux de l'Europe comme un essai de régicide. —Les patriotes Pulawski, Strawinski, Lukaski et quelques autres figurèrent à la tête de cette chevaleresque entreprise faite avec ensemble, une rare intelligence et du dévoûment. La trahison de Kosinski (Kusma) la fit échouer; dès-lors la confédération fut détruite. La diète siégeant à Teschen, en Au-

triche, avait eu à se disperser, dès que celle-ci, d'abord liée à la France et opposée à la prépondérance de la Russie, changea de politique. — Le confédéré Joseph Zaremba, ce capitaine qui avait si glorieusement et si souvent battu les Moscowites, flétrit sa réputation guerrière en demandant pardon à l'ambassadeur russe, Saldern.—Casimir Pulawski, qui venait de prendre une des belles places que l'histoire de sa patrie ait données au courage qui a défendu le droit national, quitta brusquement cette pauvre Pologne assassinée, que des hommes de sa trempe n'avaient pu écarter de l'abîme. — Sans cette fuite, la corde sanglante du bourreau ou le plomb d'un tatar eût fait raison de son ame intrépide, car la mort violente d'un homme éminent n'est pas une difficulté pour le cabinet de Saint-Pétersbourg. —

—Au moment où nous traçons ces lignes, il ferait étouffer, si cela lui était possible, malgré la menace unanime de l'Europe, ce jeune Skrzynecki qui s'est couvert naguère de tant de gloire; un brave tel que Dewernicky, aujourd'hui errant, ca-

chant sa tête ; ou un homme d'état comme ce Joachim Lelewel, écrivain d'un esprit si vaste et si ferme, le plus généreux de tout le Nord ; ou ce digne Czartoryski, cet homme d'état supérieur qui a tout perdu hors sa gloire. — Mais revenons au récit.

Le dernier des Pulawski alla en Amérique, comme Lafayette et Kosciuszko, se battre encore pour cette belle cause de la liberté humaine qui triomphera un jour, malgré les revers momentanés qui l'atteignent encore. Il trouva la mort du brave qui est libre, qui dépend seulement des lois et de dieu, à Savannah. — Les derniers confédérés de la guerre du Barr, réunis à Braunau, en Bavière, y rédigèrent une protestation contre le partage, et l'envoyèrent à toutes les cours de l'Europe.

Après cela, la confédération de Barr fut dissoute, et le premier partage de la Pologne se consomma par un simple envahissement, en face des puissances d'Europe, qui se turent par la peur de compromettre la tranquilité de leur vieil-

lesse. — La Pologne n'a pas été précisément comptée dans la balance officielle de l'Europe déterminée par le traité de Westphalie, parce qu'elle négligea, en 1648, d'envoyer des ambassadeurs à Munster; il est vrai de dire pourtant qu'elle servit l'équilibre établi alors, et qu'elle protégea sans cesse cette organisation générale contre la barbarie. —

Je vais dire par quels moyens la Russie de la grande Catherine, la Prusse du grand Frédéric, et l'Autriche de Marie-Thérèse ont préparé mystérieusement la spoliation de cette admirable nation polonaise. —

Les détails suivans offrent des avertissemens précieux pour les peuples qui seraient prêts à se diviser. —

— L'idée du partage vint du cabinet de Saint-Pétersbourg. C'est Catherine qui la discuta en termes confus, et qui établit ensuite sa possibilité, sa facilité même. — Mais l'élaboration qui la produisit au monde fut lente; s'apercevant que la France allait l'entourer d'obstacles à ses frontières d'occident et d'orient, afin

d'empêcher le développement de sa puissance, la tzarine arrêta le projet d'une ligue adverse, dévouée en apparence à des motifs différens de ceux dont l'accusaient la France et la Pologne.

Cette ligue avait pour objet, disait la tzarine et ses diplomates tatars, de coaliser contre nous l'Europe, dans un même intérêt, le Nord, les Russies, la Suède, le Danemarck, la Pologne même, avec l'Angleterre. —

L'idée était vaste, menaçante, mais presque impraticable.

Cependant le ministre français dirigeant, M. de Choiseul apercevant avec son esprit juste et clairvoyant les effets de ce plan gigantesque, se préparait à les détruire. En Suède, la révolution accomplie par Gustave III, servit merveilleusement notre ministre et rétablít l'influence française,

M. de Choiseul fit attaquer la Russie par les Ottomans, comme on l'a vu, et la guerre déclarée, les confédérés de Barr reçurent ouvertement des secours du sultan. —

Ces événemens, dit M. Brougham, sus-

pendirent les destinées de la Pologne (1). Quelques officiers français, distingués par leur mérite et leur bravoure, guidaient le courage indiscipliné des confédérés; l'Autriche semblait les favoriser, si même elle ne les appuyait pas ouvertement. Les secours et les renforts envoyés par la France passaient, sans mystère, par Vienne pour aller en Pologne, et Marie-Thérèse elle-même déclara publiquement que l'honneur polonais s'était réfugié tout entier parmi les confédérés; mais la guerre de Turquie, qui avait paru d'abord devoir seconder puissamment les efforts des Polonais, finit par devenir la cause de leur destruction. —

Il y eut ici, entre les trois cabinets, des intrigues bien obscures, bien variées; nous les raconterons en masse; je remonte quelques années. Les papiers originaux publiés par M. Goërtz en rendent compte. M. Ferrand (2) paraît n'avoir pas eu connaissance de ces documens, parfaitement d'accord, du

(1) Nous nous servons, quand nous citons cet ouvrage, de l'élégante traduction de M. Clappier.

(2) *Histoire des trois partages de la Pologne.*

reste, avec les assertions des *Mémoires* du prince Henri de Prusse, du livre du maréchal de Vioménil, de celui de Dohm, et surtout du récit de *Frédéric II*. — Cette infâme action du partage de la Pologne est racontée avec un calme affligeant par cet illustre prince. — Comment un souvenir comme ce partage n'a point tourmenté sa vieillesse! — Boleslas avait raison de recommander, en mourant, à son fils, de se défier toujours du Brandebourg. —

La guerre avait conduit les armées russes dans le voisinage des possessions autrichiennes, ce qui donna de vives inquiétudes au cabinet aulique au sujet de la sûreté de la Hongrie. — Le roi de Prusse ne désirait pas non plus que son allié accrût ses forces; les deux grandes cours d'Allemagne redoutaient également de voir le territoire russe s'étendre aux dépens de la Turquie. —

Frédéric, retenu par son traité avec Catherine, son unique alliée, ne pouvait s'y opposer ouvertement. Kaunitz, qui dirigeait le cabinet de Vienne, tenait encore à l'alliance de la France; en outre,

un voisin tel que la Russie lui inspirait de vives inquiétudes sur ses frontières de l'ouest : c'était pour lui un double motif de seconder les négociations françaises à Constantinople. Même, au mois de juillet 1771, il conclut avec la Porte un traité secret, par lequel l'Autriche s'engageait à obtenir de la Russie, amiablement ou par la force, la restitution de toutes les conquêtes faites sur la Turquie.

M. Brougham continue : Marie-Thérèse nourrissait encore une aversion invétérée contre Frédéric; elle ne lui pardonna jamais de lui avoir enlevé la Silésie; de plus, elle publiait ouvertement l'horreur que lui inspiraient les vices et les crimes de Catherine, elle n'en parlait jamais qu'avec dégoût, en l'appelant *cette femme*. Son fils Joseph, cependant, affectait un vive admiration pour le roi de Prusse.

Leur première entrevue eut lieu à Neisse, en Silésie, au mois d'août 1769; ils y conclurent un traité secret, dans le but d'empêcher les Russes de conserver la Moldavie et la Valachie. En septembre 1770, une seconde entrevue eut

lieu à Neustad, en Moravie; son principal objet paraît aussi avoir été d'aviser aux moyens d'arrêter les progrès des conquêtes russes; on y reçut des dépêches de Constantinople, qui sollicitaient la médiation des deux puissances. —

Ces entrevues affaiblirent les jalousies et les antipathies qui s'opposaient à tout accord entre les deux cours allemandes; mais il ne paraît pas qu'elles aient influé directement sur leur système relativement à la Pologne. Cependant la médiation alors sollicitée finit par amener la fatale ouverture qui décida de son sort. Frédéric avait proposé un plan pour pacifier la Pologne, sous condition d'offrir des propositions raisonnables aux confédérés, et d'engager les dissidens à tempérer leurs exigences. L'Autriche y avait acquiescé; mais en manifestant le désir que la Russie conclût une paix honorable: elle insistait sur la restitution de la Moldavie et de la Valachie, et déclarait que si sa médiation était repoussée, elle céderait aux instances de la France, et prendrait une détermination active en faveur de la Pologne et de la Turquie.

Frédéric communiqua ces déclarations à la cour de Saint-Pétersbourg. Catherine, dans une lettre confidentielle au roi, répondit à ces commmunications par un projet de paix, dans lequel elle insistait sur l'indépendance de la Crimée, demandait l'acquisition d'une île grecque, et stipulait pour la Moldavie et la Valachie une prétendue indépendance qui devait la rendre maîtresse de ces provinces. Dans cette lettre elle parle de l'Autriche avec beaucoup de méfiance et d'irritation; mais, d'autre part, elle se montre toute disposée à former une liaison plus intime avec cette cour: « S'il était possible, dit-elle, de la dissuader de l'absurde système qu'elle a adopté, et de la faire entrer dans nos desseins, par ce moyen l'Allemagne reprendrait son assiette naturelle, et la maison d'Autriche serait détournée, par d'autres perspectives, de jeter sur les possessions de Votre Majesté des vues qu'entretiennent ses présentes alliances.

Cette correspondance continua pendant les mois de juillet et février 1771, Frédéric repoussant en des termes pleins

d'amitié les demandes de la Russie, et Catherine y persistant toujours. Au mois de juin, Panin notifia à la cour de Vienne que sa maîtresse acceptait les bons offices de l'Autriche pour conclure la paix, mais qu'elle se refusait à une méditation formelle. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette dépêche, c'est cette déclaration *que l'impératrice avait adopté comme maxime invariable de ne jamais désirer l'agrandissement de ses états.*

— Nous le répétons, ici nous remontons dans le récit. —

— Dans l'été de 1770, Marie-Thérèse avait envoyé ses troupes prendre possession du comté de Zipps. Ce district appartenait anciennement à la Hongrie, mais la Pologne en jouissait depuis environ trois cent soixante ans. Sigismond, roi de Hongrie, l'avait cédé comme garantie d'un de ses engagemens, sous l'étrange condition que s'il n'était pas racheté dans un temps déterminé, il ne pourrait plus l'être qu'en payant autant de fois la somme capitale qu'il se serait écoulé d'années depuis le terme fixé. Une si brusque invasion de ce territoire, au

mépris d'une possession si ancienne, provoqua nécessairement des remontrances, même de la part du timide Stanislas. — Nous l'avons déjà dit.

Mais l'Autriche passa outre sans s'émouvoir. —

Alarmé des difficultés que présentait la pacification, Frédéric résolut d'envoyer son frère Henri à St.-Pétersbourg; il lui recommanda, pour toutes instructions, d'employer tous ses talens et toute son adresse à conduire Catherine à un accommodement qui pût garantir la Prusse d'une nouvelle guerre. Henri arriva dans cette capitale le 9 décembre 1770. Il est aujourd'hui à peu près certain que les premières propositions ouvertes du démembrement de la Pologne eurent lieu dans ses conversations avec l'impératrice.

Il est très-malaisé de savoir qui fit les premières ouvertures, dans une conversation entre deux personnes d'une égale adresse, et toutes deux attentives à s'en rejeter mutuellement le blâme, quelque légers que fussent les scrupules des deux négociateurs. Un regard, un sourire, une insinuation détournée, quelques

adroites plaisanteries, quelques demi-mots, sont des avant-coureurs non équivoques d'une déclaration positive; la personne qui, la première, hasarde une phrase plus significative, peut bien encourir la honte d'avoir proposé ouvertement cette infâme trahison, sans que pour cela son complice en soit moins criminel.

Les plus authentiques relations s'accordent à dire qu'en parlant de l'entrée des troupes autrichiennes en Pologne et de la nouvelle qu'on donnait que la forteresse de Czentokow avait été prise, Catherine, souriant et baissant les yeux, dit à Henri : « Il paraît qu'en Pologne il n'y a qu'à *se baisser pour en prendre.* » Henri releva ce propos; Catherine affectant alors un air d'indifférence, tourna la conversation sur un autre sujet. L'impératrice, rapporte Frédéric, indignée que d'autres troupes que les siennes donnassent des lois à la Pologne, dit au prince Henri, que si la cour de Vienne voulait démembrer ce pays, les autres voisins avaient le droit d'en *faire autant.* Henri répondit qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'empêcher une guerre générale:

pour prévenir ce malheur, il n'y a qu'un expédient, c'est de mettre trois têtes dans un bonnet, et cela ne peut se faire qu'aux dépens d'un quart.

Catherine parlait du subside que Frédéric lui payait en vertu d'un traité : « Je crains bien, dit-elle, que ce fardeau « ne le fatigue et qu'il ne m'abandonne ; « je voudrais pouvoir m'assurer de lui, « en lui offrant quelque avantage équi- « valent. — Rien de plus aisé, répondit « Henri, vous n'avez qu'à lui donner « une portion de territoire sur lequel « il a déjà des prétentions, et qui facilite- « rait les communications entre ses do- « maines. » Catherine, sans paraître comprendre cette insinuation, sur le but de laquelle on ne pouvait se méprendre, répondit adroitement qu'elle y consentirait volontiers si la balance de l'Europe n'en était pas troublée ; que, pour elle, elle ne désirait rien.

Dans une conversation avec le baron Saldern, sur les conditions de la paix, Henri dit qu'il faudrait concevoir un plan pour détacher l'Autriche de la Turquie, et satisfaire les trois puissances.

« Fort bien, dit Saldern, pourvu que ce « ne soit pas aux dépens de la Pologne. » Comme s'il était un autre pays, disait depuis le prince Henri en faisant le récit de cette négociation, qui pût fournir l'étoffe à un projet de cette sorte.

Catherine dit au prince : « J'effraierai « la Turquie et je flatterai l'Angleterre ; « c'est à vous de gagner l'Autriche pour « qu'elle puisse endormir la France. » Insensiblement la conversation devint si animée, que l'impératrice, plongeant son doigt dans l'encre, traça une ligne de partage sur une carte de Pologne déployée devant elle. Il est difficile de fixer l'ordre et le temps précis de ces fragmens de conversation qui sont parvenus au public plus ou moins complets ; ce qui paraît probable, c'est qu'Henri, non moins adroit que l'impératrice, et représentant la partie la plus faible, dut éviter de faire, le premier, des propositions qui, rejetées, eussent pu devenir fatales à l'objet de sa mission ; quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'avant qu'il eût quitté Pétersbourg, le 30 juin 1771, Catherine et lui n'eussent tracé l'esquisse

du plan qu'il fallait proposer à son frère.

A son retour à Berlin, le prince donna communication de ce projet au roi. Frédéric l'accueillit d'abord avec déplaisir, le regardant soit comme une extravagante chimère, soit comme un piége tendu par son artificieux allié. Sa colère dura vingt-quatre heures; on aime à croire qu'un rayon de vertu brilla quelques instans dans cette grande ame, et qu'elle fut honnête au moins un seul jour. On peut alors supposer à tout hasard qu'il recula un moment devant l'infamie, et qu'il ressentit comme un avant-goût amer et passager de la longue exécration qui lui était réservée.... Le jour suivant, il embrassa son frère, comme inspiré par un Dieu secret, et lui dit avec transport qu'il avait une seconde fois sauvé la monarchie.

Il restait encore à obtenir le consentement de la cour de Vienne: son alliance avec la France, son ressentiment envers la Prusse, et la conscience de Marie-Thérèse, semblaient devoir former d'insurmontables obstacles. Le prince Henri, le jour de son retour à Berlin,

dans une conversation avec Van Swieten, ministre d'Autriche, lui assura, de la part de Catherine, que si l'Autriche voulait favoriser ses négociations avec la Turquie, elle consentirait à une augmentation considérable de son territoire. Où donc? demanda *Van Swieten*. Henri répondit : Vous savez aussi bien que moi ce que votre cour pourrait prendre, et ce qu'il est au pouvoir de la Russie et de la Prusse de lui céder. Le prudent ministre garda le silence ; mais il lui était impossible de se tromper sur les insinuations d'Henri, et il ne pouvait manquer de faire part à sa cour de cette déclaration.

Quand la cour de Saint-Péterbourg eut surmonté les scrupules ou les craintes de Frédéric, elle se chargea de sonder la cour de Vienne; ce qu'elle fit aussitôt par le moyen de Van Swieten.

Tel était à Vienne l'état des choses, que Kaunitz crut devoir ne faire qu'une réponse ambiguë. Cet illustre fat, qui avait vieilli daus le cérémonial des cours et les intrigues des cabinets, de qui l'on a dit « que la mort de son ami le plus

cher n'abrégea jamais sa toilette ni ne retarda son dîner, » avait encore quelque respect pour son traité avec la France, comme étant son ouvrage ; il se sentait en outre partagé entre sa soumission habituelle à l'impératrice-reine et la cour qu'il faisait au jeune empereur : c'était une tâche assez difficile que de servir l'ambition de Joseph sans alarmer la conscience de Marie-Thérèse. Cette princesse, depuis la mort de son mari, passait chaque jour plusieurs heures dans un oratoire funéraire. Des crucifix, des têtes de mort, un portrait du défunt empereur, peint après qu'il fut expiré, et son portrait à elle-même, telle qu'elle devait être quand la pâleur de la mort aurait défiguré les restes de ces traits qui l'avaient fait célébrer comme la plus belle princesse de son siècle ; voilà de quelles images elle aimait à repaître son imagination.

Elle ne se soumit pas sans résistance. Kaunitz fut obligé de temporiser. D'une part, il envoya le prince Lobkowitz en ambassade à Saint-Pétersbourg, où nul ministre de rang n'avait encore repré-

senté l'Autriche ; d'un autre côté, il continuait à négocier une alliance defensive avec la Turquie, et notifiait formellement que sa cour, désapprouvant l'impraticable projet de partage, était disposée à retirer ses troupes du district qu'elles avaient occupé en vertu d'anciennes prétentions.

Bientôt il proposa à la Prusse de garder la neutralité en cas d'une guerre entre la Russie et l'Autriche. Frédéric répondit qu'il se trouvait lié par un traité à soutenir la Russie ; mais il adoucit la dureté de ce refus, en déclarant que la Russie abandonnerait probablement ses prétentions sur la Moldavie et la Valachie. L'une et l'autre partie de la réponse du roi parurent produire sur Kaunitz l'effet qu'on en attendait; ce ministre voyait son pays placé dans l'alternative d'une formidable guerre et d'une paix avantageuse : peut-être même alors, s'il avait pu compter sur des secours réels de la part de la France, aurait-il choisi le chemin de l'honneur ; mais la chute du dnc de Choiseul et la politique pusillanime plutôt que pacifique de ses successeurs dé-

truisirent tout espoir d'être soutenu par cette puissance, et disposèrent Kaunitz à recevoir plus favorablement les avances des cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Il paraît avoir employé l'intervalle de juin à octobre à surmonter la répugnance qu'éprouvait sa cour à adopter son nouveau système.

Le premier témoignage irrécusable que nous possédions sur les dispositions favorables de la cour de Vienne pour les projets des deux puissances, est consigné dans une dépêche du prince Galitzin, adressée au comte Panin (25 octobre 1771). Voici comme il raconte sa conversation de la veille avec Kaunitz. Les manières du ministre autrichien étaient devenues plus affectueuses et plus cordiales qu'auparavant. Après la discussion ordinaire sur les difficultés relatives aux conditions de la paix, je lui demandai enfin : « Quel équivalent nous propo« sez-vous pour tout ce que vous nous « refusez? Il me semble qu'il ne peut en « exister aucun. » Kaunitz, prenant aussitôt une figure plus riante, me serra la main, et me dit : « Monsieur, puisque

vous me mettez sur la voie, je vous confierai ma pensée, mais sous la condition du secret : votre cour même n'en doit pas être instruite; car si mes paroles venaient à transpirer et à être connues même des alliés et des amis de la Russie, *ma cour désavouerait et rétracterait solennellement cette communication; je* vous confierai, dis-je, que Leurs Majestés Impériales, convaincues de vos bonnes dispositions pour cimenter l'amitié entre les deux puissances, m'ont expressément chargé de conférer confidentiellement avec vous sur l'état des affaires. » Alors il proposa un plan de paix modéré; mais il ajouta que la cour de Vienne ne pouvait employer ses bons offices à le faire adopter *qu'autant que la cour de Saint-Pétersbourg lui donnerait les plus positives assurances qu'elle n'entreprendrait point le démembrement de la Pologne pour son propre avantage ou pour celui de toute autre puissance*, pourvu toutefois que Leurs Majestés Impériales pussent conserver le comté de Zipps, à la charge d'évacuer toutes les autres parties du territoire polonais que les troupes autrichiennes

pouvaient occuper. Je lui fis observer que l'occupation de Zipps avait bien l'air d'un démembrement; il prétendit le contraire, et ajouta que sa cour se joindrait à la Russie pour forcer les Polonais à mettre fin à leurs dissensions. Je dis encore que ce plan de pacification attestait le désintéressement de Sa Majesté Impériale envers la Pologne, et prouvait qu'aucune pensée de démembrement n'était jamais entrée dans sa tête ni dans celle de ses ministres. « Je me réjouis, dit Kaunitz, de vous entendre parler ainsi. » Puis il se jeta dans des lieux communs sur les difficultés et les dangers du démembrement. Il régna dans toute cette conférence des manières et un ton tout différent de celui de nos précédentes entrevues. Le 30 octobre, Galitzin écrit que Kaunitz, avec cet air affectueux qu'il prenait nouvellement, l'avait assuré que cette négociation serait tenue secrète pour Versailles, et communiquée seulement à Berlin.

Panin, dans sa réponse du 16 décembre 1771, à Galitzin, semble avoir parfaitement bien compris les artifices du ministre autrichien, qui, par une décla-

ration formelle sur l'intégrité du territoire polonais, avait dessein d'arracher à la Russie une proposition ouverte de démembrement. « La cour de Vienne, dit-il, réclame treize villes et repousse le démembrement; *mais il n'est point d'état qui ne conserve des prétentions contre ses voisins, et le droit de les faire valoir quand l'occasion s'en présentera.* Personne aussi n'ignore combien il est nécessaire de maintenir entre les divers états un juste équilibre, afin d'affermir les possessions de chacun. A parler franchement, la Russie, on ne peut le dissimuler, a également des prétentions bien fondées à élever contre la Pologne. On peut avec confiance en dire autant de notre allié le roi de Prusse. Si la cour de Vienne trouve expédient de s'entendre avec nous et notre allié pour examiner et concilier nos prétentions, nous sommes prêts à y consentir. »

Galitzin lui répondit le 29 juillet 1772, en lui accusant réception de sa dernière dépêche contenant une invitation à cette cour d'accéder à un traité ayant pour but le partage de la Pologne. Kaunitz

prétendit qu'il pourrait être nécessaire de ne pas restreindre le partage à la Pologne; mais que si ce pays ne suffisait à un partage égal entre les deux cours, il serait facile d'enlever à quelque autre puissance une partie de son territoire, et de la contraindre à le céder. Il rappelait, en finissant, combien il était indispensable de garder sur cette négociation le plus profond secret envers la France et l'Angleterre, qui pourraient réunir leurs efforts pour s'opposer au démembrement.

L'Autriche avait fait de si rapides progrès dans son nouveau système, que nous la voyons proposer un nouveau partage qui ne pouvait être relatif qu'à la Turquie, avec laquelle, six mois auparavant, elle avait conclu une alliance, et dont elle s'était solennellement engagé à reconquérir le territoire sur la Russie. Les craintes de Kaunitz, sur l'union de la France et de l'Angleterre, n'étaient malheureusement que trop vraies : ces deux grands États, déserteurs des droits des nations et traîtres aux libertés de l'Europe, virent le crime consommé, sans étendre même le bras pour le prévenir.

En février et mars 1772, les trois puissances échangèrent une déclaration par laquelle elles s'engageaient à admettre le principe de l'égalité dans le partage.

Au mois d'août suivant, les traités de démembrement furent conclus à Saint-Pétersbourg.

En septembre, les prétentions et les résolutions des cours alliées furent publiées à Varsovie.

Le gouvernement polonais fit de vaines remontrances, un appel inutile à toutes les puissances!

Le roi Stanislas-Auguste, qui, depuis 1768, semblait attendre des ordres de Saint-Pétersbourg, fut bien au-dessous de sa tâche de roi. Il protesta d'une voix faible contre le démembrement de son royaume; son opposition fut impuissante comme la mort! « S'il suffisait, disait-il, « d'aller chercher des titres dans des « siècles d'ignorance et dans des temps « de révolution, la Pologne aurait droit « de réclamer plusieurs provinces qu'elle « a possédées autrefois, et qui sont entre « les mains de ces mêmes puissances qui « viennent de s'emparer des domaines

« de la république. Toutes les transac-
« tions anciennes sont annulées par les
« stipulations postérieures; et comme les
« derniers traités entre la Pologne et les
« pays voisins s'opposent directement au
« partage qu'on médite, les titres qu'on
« a présentés ne peuvent être admis sans
« saper les droits de toutes les nations, et
« sans ébranler tous les trônes. »

« Sans doute ces raisons étaient excel-
« lentes, dit un historien moderne, mais
« que pouvaient des raisons contre des
« masses de soldats russes, prussiens et au-
« trichiens (1) ? » Par ordre des ministres étrangers, Stanislas-Auguste convoqua, pour le 8 janvier 1773, une diète à laquelle ne se rendit qu'un très-petit nombre de représentans. Elle fut précédée de diétines orageuses, et ne s'ouvrit à Warsovie que le 19 avril 1773.

Cette journée à jamais mémorable dans

(1) Pour ne relever ici que la mauvaise foi du cabinet de Vienne, nous ferons remarquer que, quoique ce fût en sa qualité de reine de Hongrie que Marie-Thérèse s'arrogeait des titres sur la Gallicie, ce n'est pas cependant au royaume de Hongrie que cette dernière fut incorporée. On ne voulait pas lui concéder les prérogatives dont jouit la nation hongroise. —

les fastes de la Pologne allait montrer aux yeux de l'Europe une lutte entre l'infamie et la vertu, entre la trahison et le patriotisme !

Les députés appelés ici dans le seul but de sceller la honte et l'effacement de leur patrie, comptaient dans leur sein, Dieu l'avait permis, quelques hommes dignes des respects de l'histoire. — Nous rappelons avec une pénible joie, avec orgueil, ces beaux noms à des pensées françaises bien éloignées! Mais la gloire est rarement contemporaine pour les grands hommes, et ses belles palmes semblent croître plus belles sur le sol des tombeaux. — A la tête de ces hommes généreux se place Thadée Reyten, nommé aujourd'hui par la Pologne conquise *le Caton polonais*.

« Issu d'une famille ancienne de Lithuanie, Reyten (1) naquit dans le palatinat de Nowogrodeck, en 1742. Il fit ses premières études à Warsovie, et lorsqne la voix de la patrie en danger se fit entendre à son jeune cœur, il ne songea plus qu'à la défendre, et combattit les Moscowites dans les rangs des confédérés

(1) Tableau de la Pologne, par M. Chodzko.

de Barr. Le premier partage de la Pologne fut un coup affreux pour cet excellent citoyen. Thadée Reyten et Samuel Korsak furent élus par leurs commettans à la diète de 1773, comme nonces de Nowogrodeck. Lorsque ce dernier quitta la maison natale, son père lui dit : « Mon « fils, je vous fais accompagner à Var« sovie par mes plus anciens serviteurs ; « j'aime mieux qu'ils m'apportent votre « tête que s'ils m'apprenaient que vous « ne vous êtes pas opposé de tout votre « pouvoir à ce qu'on entreprend contre « votre patrie. »

Pour arracher à la nation polonaise la sanction désirée, il fallait confédérer la diète, car l'unanimité n'était point probable. Empêcher la confédération était donc l'unique refuge des patriotes.

Dès la première séance du 19 avril, lorsque Lentowski, nonce de Cracovie, osa recommander à la présidence Adam-Lodzia Poninski, vendu aux cours coenvahissantes, et que ce traître, le bâton de maréchal en main, s'avança audacieusement pour occuper sa place, sans être élu par la diète, plusieurs nonces quittèrent leurs siéges pour protester

contre cette usurpation; et Reyten, saisissant le bâton de l'huissier, s'écria : « Messieurs, le maréchal de la diète ne « se nomme pas; c'est la chambre tout « entière qui le choisit; je proteste contre « la nomination de Poninski; indiquez « celui qui doit vous guider. » Aussitôt les nonces s'écrièrent : « Vive le vrai fils « de la patrie, le maréchal Reyten! » Le mouvement augmentant progressivement, et la clameur publique accusant Poninski, ce dernier leva la séance, et la renvoya au lendemain à neuf heures du matin. Accompagné de quelques complices, il se retira dans les appartemens du roi. Mais Reyten prit de nouveau la parole; et après avoir harangué les citoyens, il ajourna la séance pour le lendemain à la même heure.

Toute la nuit fut consumée en intrigues. L'or des ambassadeurs Stakelberg, Benoît et Revitzky, acheta les suffrages de la majorité; mais leur triomphe ne fut pas aussi facile qu'ils l'espéraient. Les nonces Reyten, Korsak, Oraczewski, Zaremba, Penczkowski, Tymowski et Ierzmanowski, protestèrent énergiquement contre cette violence. Poninski se

montra de nouveau, le bâton de maréchal à la main; mais à peine eut-il le temps de prononcer ces mots: « La séance « est ajournée au lendemain, » qu'il disparut, et alla de nouveau auprès du roi, et avec lui les nonces Lentowski, Staniszewski et Wilczewski. A cette courte apparition, de nouvelles clameurs partirent de tous les coins de la salle; on criait à la trahison, et on demandait à haute voix la mise en jugement de Poninski.—Reyten et Korsak affermissaient leurs concitoyens dans leurs courageuses dispositions, et Reyten rassembla ce qui lui restait de force pour s'écrier: « Que celui qui aime « son Dieu, qui est fidèle à la patrie, « persévère dans la défense de l'un et de « l'autre, car il s'agit ici, messieurs, de « la destruction totale de nos lois et de « notre liberté! »

Le 21 avril, Poninski, appuyé par vingt-cinq hussards prussiens et trente-six grenadiers moscowites, fit placer des factionnaires aux portes des chambres pour en défendre l'entrée au public, ce qui fut exécuté avant le point du jour. Les nonces Reyten, Korsak, Bohuszewicz, Bulharyn, Kurzeniecki, Dunin, Kozuchowski, Ierz-

manowski, furent les premiers qui arrivèrent à leur poste. Bohuszewick apporta sous son habit le bâton de maréchal. Reyten s'apercevant qu'on ne laissait pas entrer le public, s'écria : « Messieurs, « suivez-moi. Si Poninski devient au-« jourd'hui maréchal de la diète, je n'exis-« terai plus ! » Korsak voulut porter aux actes sa protestation contre Poninski, mais elle ne fut point reçue. L'affluence du peuple fut si grande, que les factionnaires ne purent le contenir, et il entra.

A neuf heures du matin, on vint annoncer à Reyten qu'on l'avait déclaré *infâme* par un décret. « Je suis prêt à « tout, » répondit-il avec le sang-froid et le calme de la vertu. Cependant Poninski, mettant toutes les formes de côté, mit le sceau à ses crimes en dressant l'acte de confédération dans son hôtel. Poussant l'ironie jusqu'au bout, il l'envoya au roi pour qu'il le signât. Stanislas-Auguste répondit qu'il ne le ferait qu'avec l'agrément de ses ministres, de ses sénateurs, et des ambassadeurs des trois puissances.

A midi, les nonces corrompus com-

mencèrent à se rassembler; mais Poninski ne paraissait point. Le public s'écriait de temps à autre: « Nonces, ne « trahissez pas la patrie, n'abandonnez « pas vos postes, car c'est nous trahir et « vous trahir vous-mêmes! » Reyten demanda sans cesse qu'on proclamât un maréchal, lorsque Martin Lubomirski annonça qu'il était délégué par Poninski pour faire lever la séance. « Nous ne « reconnaissons pas Poninski pour maré« chal, » répliqua Reyten; et le public criait aux nonces qui se disposaient à sortir: « Ne sortez pas, nous vous en « conjurons au nom de Dieu; vous per« drez la gloire nationale, la vôtre, et « vous nous livrerez à la tyrannie! » Reyten, les bras croisés, vint se placer à la porte, où il déclara à haute voix qu'il voulait ignorer l'existence d'une prétendue confédération, et que, quelque parti qu'on prît, il soutiendrait son opinion au péril de sa vie. Il répétait à ceux qui se pressaient de sortir: « Si la foi, si la pa« trie vous sont chères, si vous ne voulez « pas vous abreuver de honte et vous li« vrer à une servitude éternelle, restez,

« je vous en conjure ! » Frappés d'une persévérance aussi admirable, toute l'assemblée, le public, et jusqu'aux satellites étrangers qui appuyaient de leurs baïonnettes la cause des parjures, tout se sentit ému d'un si noble dévouement. Néanmoins plusieurs nonces, ou vendus, ou menacés ou fatigués de la lutte, ne cessaient de quitter la chambre ; alors Reyten, se jetant en travers de la porte, et la barrant de son corps, s'écria d'une voix fatiguée et avec l'énergie du désespoir : « Allez, allez sceller votre propre « et éternelle ruine ; mais foulez d'abord « à vos pieds ce sein qui ne veut battre « que pour l'honneur et la liberté. » Il ne restait alors dans la salle que quinze nonces, et, sur ce nombre encore, six seulement persévérèrent dans leur résolution : ce furent Reyten, Korsak, Dunin, Ierzmanowski, Kozuchowski et Penczkoswki. Reyten, la voix éteinte et fatiguée, ne pouvait se faire entendre ; alors Korsak, debout au milieu de la porte, adressa la parole au public, que séparait la garde : « Vous tous, qui êtes ici pré- « sens, je proteste devant Dieu, devant

« toutes les puissances, et en face du « monde entier, qu'une violence sans « exemple a été commise contre une na« tion libre; je proteste contre la cham« bre entourée d'armes étrangères; je « proteste contre la levée arbitraire de « la séance; je proteste, parce que nous « ne nous sommes pas réunis pour for« mer une confédération, mais pour une « diète libre, que Poninski ne pouvait se « nommer lui-même au maréchalat. Je « déclare que ni moi ni mes collègues « nous ne quitterons la chambre, quand « même nous devrions mourir de faim: « nous périrons, et notre conscience sera « pure envers Dieu et envers notre pa« trie. Ne quittez donc point ce sanc« tuaire, et quoique entourés des satel« lites, soyez témoins, citoyens, qu'il est « encore des Polonais qui savent ne pas « plier devant les menaces. »

A dix heures, l'ambassadeur de la tzarine, Stackelberg, envoya un message qui invita les nonces restés à leurs places à se rendre chez lui. Korsak, Bohuszewicz, Kurzeniecki et Bulharyn, tous Lithuaniens, s'y rendirent. On les reçut d'a-

bord avec bonté, ensuite on les menaça. Mais, inébranlables dans leur résolution, ils s'écrièrent : « Ceux qui sacrifient leur « existence méprisent les dons et la per- « sécution. » L'ambassadeur, furieux d'une si noble résistance, menaça de confisquer leurs terres. A ce mot, Korsak se leva, et déclara que puisqu'on voulait le dépouiller de ses propriétés, qui, pour la plus grande partie, se trouvaient déjà envahies par les armées de la tzarine, il n'était pas besoin de tant de détours; qu'il les cédait dès à présent avec tout ce qui lui appartenait en meubles, en argent, sans en excepter sa vaisselle, et qu'il y joindrait le sacrifice de sa vie, s'il était sûr que sa patrie fût libre et indépendante. En effet, il remit à l'ambassadeur un état exact de ses biens et même de sommes placées; il y joignit celui de son mobilier. « Je n'ai que cela, pour- « suivit-il, à sacrifier à l'avidité des en- « nemis de mon pays. Je sais qu'ils peu- « vent aussi disposer de ma vie; mais je « ne connais point sur la terre de despote « assez riche pour me corrompre ni assez « puissant pour m'épouvanter. »

Les quatre nonces revinrent dans la salle de la diète; mais ils la trouvèrent fermée, et au dedans l'inébranlable Reyten. Ils se couchèrent en dehors, et passèrent ainsi toute la nuit. —

Le 22 avril, la salle des débats fut entourée d'un double rang de gardes; on n'avait point admis le public, même dans la cour du château, et lorsqu'on l'ouvrit, les quatre collègues de Reyten se réunirent à lui. A une heure, les ministres des trois cours arrivèrent, et se rendirent chez le roi. Pour achever de consolider la confédération, ils lui demandèrent de la reconnaître. Le roi voulait gagner du temps; il voulut seulement obtenir un délai de deux jours pour donner sa réponse. Les trois ministres s'irritèrent de ce retard. Stackelberg vint lui déclarer au nom des trois cours que si, dans le jour même, il n'accédait purement et simplement, chacune de ces puissances ferait marcher cinquante mille hommes contre Varsovie, qu'ils mettraient la capitale à feu et à sang, et avec elle la diète entière, les ministres et les sénateurs. Stanislas-Auguste demanda alors

l'avis du grand-chancelier; mais comme personne n'éleva la voix, il prit ce silence pour un consentement. Cédant aux menaces, il osa, dans un discours larmoyant, déclarer son accession solennelle à la confédération. Les deux chambres se réunirent alors, et la séance fut tenue hors de la salle, parce que Reyten s'y trouvait toujours; et ce ne fut que le lendemain, lorsque le soi-disant maréchal et la prétendue confédération vinrent occuper leurs postes, que Reyten, étendu par terre, sans connaissance depuis trente-six heures, recueillit ses forces pour rentrer chez lui, après avoir, jusqu'au dernier moment, défendu la liberté dans le temple même où elle allait être immolée.

Le 23 avril, Poninski, par ordre de Stackelberg, eut l'impudence d'annoncer à Reyten qu'on avait daigné casser le décret que le déclarait *infâme*, et qu'en outre on lui offrait deux mille ducats pour faire son voyage. « J'apportai avec « moi cinq mille ducats, répondit l'il« lustre républicain; je vous les offre; « mais abandonnez le bâton de maréchal, « et avec lui la corruption et le déshon-

« neur. » Présent à cet acte, le général prussien Lentulus dit à Reyten : *Optime vir gratulor tibi : optime rem tuam egisti.*

Plus tard, lorsque les trois puissances eurent consommé leur usurpation, et qu'elles furent entrées en possession paisible de la Pologne, Reyten fut si atteré de cette iniquité, qu'il perdit la raison ; tous les soins prodigués ne purent rien pour conserver ce grand homme à la gloire de la Pologne. Un jour que sa douleur était portée à son comble, il se saisit d'un verre dans lequel il avait bu, le brisa avec ses dents, et en ayant avalé les débris, il expira le 8 août 1780, ne pouvant survivre à la honte de sa patrie.—

Pour en finir avec la diète de 1773, nous dirons que, ne pouvant corrompre toute l'assemblée, on forma une délégation composée de quelques individus, qui modifièrent, au milieu des baïonnettes étrangères, le traité de partage. Ensuite, pour restreindre encore plus le pouvoir royal et rendre ainsi l'anarchie perpétuelle, on institua une commission, connue depuis sous le titre de *conseil per-*

manent, qui, pendant tout le temps de son existence, gouverna la Pologne sous l'influence de l'ambassadeur russe. Alors de nouvelles ordonnances pour le prélèvement des impôts furent rendues au gré du bon plaisir de ce conseil.

Poninski, dont la Russie s'était servie comme d'un instrument pour ratifier le premier partage de la Pologne, fut décoré du titre de prince.

Par le premier partage, la Prusse s'appropria la Prusse royale, moins Dantzig et Thorn, et une partie de la grande Pologne jusqu'au Noteç; l'Autriche se réserva la Russie-Rouge, une partie de la Podolie et une de la petite Pologne jusqu'à la Vistule; enfin la Russie s'empara de Poloçk, Witebsk et Myscislaw jusqu'à la Dwina et le Dniéper. Le restant du territoire fut solennellement garanti à la Pologne par les trois puissances copartageantes.

Après de si violentes agitations, le pays resta quelques années dans un abattement qu'on appela du repos, et dont se félicitèrent ceux qui le lui avaient procuré. Les Polonais étaient tellement af-

faiblis, qu'ils n'avaient plus le sentiment de leurs maux; mais ils le recouvrèrent peu à peu, à mesure qu'ils reprirent des forces.

Au moment où la diète de Radom (1773) délibérait, Clément XIV supprimait l'ordre des jésuites. Leur exil enrichit la république d'immenses fonds en immeubles et en capitaux : ils furent consacrés à développer l'éducation nationale par la diète, qui établit en même temps une commission pour l'éducation publique, ministère adopté depuis dans tous les pays civilisés. Des écoles séculières remplacèrent celles des jésuites; un plan d'éducation fut tracé par la commission; des savans étrangers furent engagés pour l'exécuter; et c'est depuis lors surtout que date la régénération des lettres, qui reprirent un si vif éclat vers la fin du règne de Stanislas-Auguste. — Cette progression ne s'est pas arrêtée. Ce nouveau pas de l'éducation publique des industriels eut les résultats les plus heureux pour ces cités que la guerre avait appauvries. Plusieurs citoyens puissans rivalisèrent de zèle pour améliorer l'état

des paysans, pour embellir les villes par d'élégans et nobles édifices; ils créèrent des banques, des fabriques, des manufactures, et ouvrirent des canaux, des routes. Le trésorier de la cour de Lithuanie, Antoine Tyzenhauz, était en particulier à la tête de ces améliorations; mais ces bienfaits de temps nouveaux ne consolaient pas de la perte de l'indépendance perdue, de l'intégralité du territoire disparue, de l'avilissement imprimé au pays par la main de quelques uns de ses enfans. Je vais encore emprunter d'intéressans détails à mon ami Chodzko.

Au milieu de cet état de choses survint l'année 1776, et avec elle le terme d'une diète ordinaire : elle fut présidée, pour la couronne, par André Mokronoski ; et, pour la Lithuanie, par André Oginski, porte-glaive de cette province. La présidence de ces deux hommes éclairés et dévoués aux intérêts de leur patrie, influa sur la gestion des affaires de cette diète; elle restera mémorable à cause d'une motion tendant à établir un nouveau code de lois qui devaient garantir la prospérité de l'état. L'ancien grand-chancelier de la

couronne, André Zamoyski, rendu à la vie privée depuis l'année 1767, époque où il résigna si énergiquement sa place, attira sur lui l'attention générale. Le roi, prenant lui-même la parole pour annoncer le besoin impérieux de la formation d'un nouveau code, proposa « de choisir pour cet objet un seul homme auquel on donnerait plein pouvoir de rédiger, d'abréger, de changer, d'éclaircir tout ce qui, dans les huit volumes des constitutions polonaises, lui paraîtrait impropre, obscur, équivoque ou contradictoire; il aurait la faculté d'appeler à son aide telles personnes qu'il jugerait à propos de choisir pour ce travail immense; et serait prié de l'achever en deux ans pour le présenter à la prochaine diète ordinaire, qui l'approuverait en tout ou en partie, ou y ferait les amendemens nécessaires. »

Le roi n'eut pas achevé de parler, et prononcé à peine le nom de Zamoyski, qui devait s'occuper de ce travail, qu'on le remercia de ce choix par des acclamations universelles. Zamoyski se mit donc à l'œuvre; et rédigé d'après les avis des

hommes les plus éclairés de la nation, son ouvrage fut achevé et imprimé au bout de deux ans. Il s'adressa alors au prince Lubomirski, grand-maréchal de la couronne, pour obtenir que son code pût être répandu dans les provinces avant d'être soumis aux délibérations de la diète. Le roi accéda à cette demande, et on remit en conséquence la présentation de ce code à la diète de 1780. Mais les agens moscowites veillaient sans cesse à renverser les projets qui auraient pu tirer la Pologne de l'abîme de l'anarchie : ils fomentèrent une opposition dans la classe des nobles qui voyaient leurs droits violés par l'émancipation des cultivateurs, et ce parti fit échouer cette fois les vues généreuses et salutaires de Zamoyski. Ni son exemple, car le premier, en Pologne, il abolit le servage et la corvée, en 1760, dans ses terres de Biezun, ni celui de Joachim Chreptowicz à Szczorse, de l'abbé référendaire Paul Brzostowski à Pawlow, du prince Stanislas Poniatowski, neveu du roi, dans ses terres, n'eurent la puissance de faire accéder la majorité des nobles propriétaires aux principes

que Zamoyski avait consacrés dans son code. Des pamphlets et des brochures qui condamnaient cet ouvrage furent répandus avec profusion. En conséquence, toutes les instructions données aux nonces dans le temps des diétines leur commandèrent l'opposition et la non-acceptation du projet des lois de Zamoyski. A peine la diète de 1780 fut-elle ouverte, et le maréchal Antoine Malachowski, grand-secrétaire de la couronne, eut-il fait motion sur le livre des nouvelles lois, que les esprits, enflammés d'une prévention fâcheuse, firent retentir des cris d'opposition et de haine à toute sorte d'innovations. La rage fut poussée au point de proclamer que dorénavant à aucune diète suivante ces projets ne pourraient être représentés à la délibération de l'assemblée, et qu'en outre on exigeait que Zamoyski fût reconnu traître à la patrie! Au milieu de ces injures, que la conscience de Zamoyski repoussait avec calme, le prince Casimir Poniatowski, nonce de Varsovie et frère du roi, fut du petit nombre de ceux qui mirent tout en œuvre pour défendre Zamoyski contre le

ressentiment de l'assemblée. C'est ainsi qu'on écarta de sages lois qui devaient, dix ans plus tard, servir de base à la constitution du 3 mai 1791. En effet, quoique le projet de Zamoyski ne portât pas également dans toutes ses parties ce caractère de maturité que le temps seul imprime aux institutions humaines, il était néanmoins adapté aux besoins du pays, et basé sur cet esprit de justice, de générosité et de noblesse qui devait présider aux institutions d'un peuple avide de liberté et de civilisation.

Toutefois cette œuvre patriotique ne fut pas perdue pour la république. Des journaux politiques et littéraires, nouveau fruit des progrès de la civilisation en Pologne, et un grand nombre de brochures, relevèrent, dans leur polémique, les projets de Zamoyski, et les vœux de ceux qui, comme lui, reconnaissaient que la situation actuelle de la république était la conséquence des vices de la constitution, et que, pour prévenir de nouveaux désastres, il fallait remonter à leur cause, et réformer les abus.

Deux points importans dans le système

du gouvernement attiraient surtout l'attention : l'élection du roi et le droit de *liberum veto*. La majorité se prononçait de plus en plus pour l'établissement d'un trône héréditaire et pour la suppression du *veto*, devenu plus odieux encore depuis que l'étranger l'avait pris sous sa protection. Mais il ne suffisait pas d'être convaincu de la nécessité d'une réforme, il fallait pouvoir l'exécuter. On attendait donc un moment propice où des embarras imprévus empêcheraient la Russie et ses complices de s'opposer aux vœux de la nation polonaise.

Dans cette attente passa la diète ordinaire de 1782, présidée par Casimir Krasinski, quartier-maître-général de la couronne. Elle s'occupa presque uniquement de l'affaire de l'évêque de Cracovie, Gaëtan Soltyk, auquel on voulut reprendre la gestion de fonds immenses, en le déclarant incapable de soigner son troupeau, à cause de l'égarement de son esprit. — Une autre affaire, agitée vivement dans les sociétés les plus élevées et suscitée par une intrigante nommée d'Ougroumoff, qui avait attenté aux jours du

roi et à ceux du prince Adam-Casimir Czartoryski, occupaient encore les esprits, lorsqu'arriva la mémorable diète de 1788.

Cette diète, ouverte le 6 octobre 1788, a été appelée tantôt la grande-diète, tantôt diète de quatre ans, parce qu'elle dura tout ce laps de temps, ou enfin plus ordinairement *la diète constituante*. Présidée pour la couronne par Stanislas-Nalencz Malachowski, et pour la Lithuanie par Casimir-Nestor Sapiéha, elle se confédéra tout d'abord, et consolida par là son inviolabilité.

Au milieu des débats de cette assemblée, le développement de l'esprit national se montra dans tout son jour. Et lorsqu'on compare l'immense différence qui existait entre la diète de 1780, où le projet de loi de Zamoyski fut si cruellement repoussé, et celle où on allait au devant des besoins et du bonheur de toutes les classes des habitans, on ne peut s'empêcher de rendre ici un tribut d'admiration spontanée à la commission d'éducation qui avait en grande partie produit cet effet, en propageant de nouvelles

lumières. Les membres de la diète de 1780, presque tous élevés dans les écoles jésuitiques, remplis de préjugés, avaient dû repousser naturellement toutes les vues généreuses qui avaient pour but la gloire et le bonheur du pays. Au contraire, les nonces de la diète de 1788 renoncèrent sincèrement à ces vieux préjugés : formés soit sous l'influence salutaire des écoles de la congrégation des piaristes, soit dans les écoles séculières, ils abordèrent avec calme et dignité la discussion de nombreuses lois, et regardèrent comme un devoir de faire participer les autres classes d'habitans à leurs prérogatives.

A cette époque, la Russie avait à soutenir la guerre contre la Turquie et contre la Suède. Son accroissement donnant de l'ombrage à l'Angleterre et à la Prusse, toutes deux encourageaient la Pologne à secouer l'influence honteuse du cabinet de Saint-Pétersbourg, et à consolider son indépendance par une réforme complète dans son organisation politique. Catherine seule s'opposait vivement à toute innovation, parce qu'elle

craignait de voir l'ordre se rétablir en Pologne, et cet état reprendre son rang parmi les nations. Elle s'appuyait sur le traité de démembrement conclu par les trois puissances copartageantes, en l'interprétant de manière à y voir l'obligation d'empêcher tout changement dans le gouvernement. La Prusse, au contraire, favorisait les efforts de la nation : ses intérêts étant opposés à ceux de la Russie, elle ne se croyait obligée, par le même traité, qu'à conserver à la Pologne l'intégrité de son territoire.

C'est dans cet état des choses et cette disposition des esprits que s'ouvrit la diète de 1788. Stanislas-Auguste n'était pas porté d'abord à soustraire sa patrie à l'influence de Catherine : il venait de la consulter dans son entrevue de Kaniow; et pour exciter la Pologne à s'allier avec la Russie contre la Turquie, le plus fidèle de ses alliés, il élevait un monument à Jean Sobieski, qu'il représentait foulant aux pieds les Ottomans. Mais toujours incertain dans ses résolutions, il abandonna, ou feignit d'abandonner bientôt la faction russe, pour se joindre au

parti patriotique, qui était celui de la Prusse.

Un des travaux importans de la diète fut l'abolition du conseil permanent, en 1789. L'année suivante, le roi de Prusse proposa lui-même à la Pologne une alliance offensive et défensive, qui fut acceptée par la diète avec empressement. Une assistance effective y fut promise à la Pologne contre la Russie, dans le cas où celle-ci voudrait s'attribuer le droit d'intervenir dans ses affaires intérieures. Quand il s'agit enfin de changer la constitution de l'état, on procéda si scrupuleusement, qu'un double nombre des nonces députés *ad hoc*, et chargés des instructions légales de la part des diétines, fut appelé à statuer à cet égard. C'était donc une diète constituante dans l'acception la plus stricte de ce mot. Mais l'éloquence de patriotes tels que Kollontay, des frères Potoçki (Ignace et Stanislas), de Wybiçki, de Staszic, Niemcewicz, Mostowski, Weyssenhoff, et autres, avait déjà produit son effet, et c'est à l'unanimité qu'on sanctionna, dans la journée du 18 avril 1791, la mémora-

ble loi en faveur des villes et des bourgeois; loi qui fut immédiatement suivie de la constitution définitive du 3 mai de la même année.

Cette constitution devait en effet réunir tous les suffrages: elle réformait les vices des anciennes institutions; elle offrait une nouvelle existence aux bourgeois et aux paysans, avec de sages ménagemens, en leur faisant entrevoir un avenir plus heureux. Le *liberum veto*, et par conséquent toutes les confédérations et les diètes confédérées, furent abolies; les pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif, sagement organisés; enfin, on constitua l'hérédité de la couronne dans la personne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne. La même diète offrit au gouvernement l'impôt d'un dixième de revenu par tête, et l'autorisa à augmenter l'armée jusqu'à cent mille hommes.

Pour empêcher toute récrimination de la part de l'opposition, vu que cette loi fut votée par acclamation, on la soumit une seconde fois, le 5 mai, aux suffrages de la diète; et neuf mois après, chaque

diétine, ou collège électoral, l'accepta séparément, et jura de la défendre.

Le cabinet de Berlin chargea son ambassadeur de témoiguer aux Polonais combien il avait éprouvé de satisfaction en apprenant l'heureuse révolution qui avait donné à la Pologne une constitution sage et régulière. — « Je me félicite, « écrivait Frédéric-Guillaume lui-même « à Stanislas-Auguste, d'avoir pu contri- « buer au maintien de la liberté et de « l'indépendance de la nation polonaise; « et un de mes soins les plus agréables « sera celui d'entretenir et d'affermir « les liens qui nous unissent. »

Tout semblait alors présager à la constitution nouvelle une stabilité parfaite. La Pologne allait se replacer au rang des puissances du premier ordre, et espérait de goûter paisiblement les fruits de ses efforts; mais l'ambition et peut-être l'amour-propre de Catherine s'opposaient à son bonheur. Elle venait de terminer la guerre contre la Turquie et la Suède, et la première coalition formée contre la république française lui fournit une occasion favorable pour se rapprocher de

Frédéric; d'ailleurs elle savait que la Prusse avait depuis long-temps envie de s'approprier les villes de Thorn et de Dantzig. Il n'en fallait pas davantage pour indiquer la marche à suivre. Aussitôt Branecki, ancien confident des amours de Catherine et de Stanislas, chef du parti russe parmi les constituans, Stanislas-Félix Potocki et Séverin Rzewuski, hommes ambitieux, et désespérés de ne pouvoir désormais exploiter à leur profit l'anarchie de leur patrie, furent entraînés tous les trois par les intrigues de Catherine, et se mirent à la tête d'un complot formé à Targowica, en Ukraine. A peine trouvèrent-ils treize complices pour leur forfait : mais ils étaient précédés par les meilleures troupes russes, aguerries dans la dernière campagne. Ces troupes entrèrent en Pologne. Le roi, la diète et la nation parurent animés d'un même esprit; les mesures les plus sages et les plus énergiques furent prises. Une autorité illimitée fut accordée au roi pour défendre la patrie.

Le prince Joseph Poniatowski, neveu du roi, déjà illustré comme aide-de-camp

de l'empereur Joseph II dans la guerre de Turquie, obtint le commandement en chef de l'armée polonaise. Sous ses ordres se fit remarquer le célèbre Kosciuszko, disciple et aide-de-camp de Washington. Kosciuszko signala ses talens militaires dans la bataille de Ziélence, livrée le 18 juin 1792, et se couvrit de gloire à Dubienka. Mais ces ressources du courage furent en vain déployées : sa patrie fut de nouveau forcée de plier sous le joug étranger. En vain la Pologne réclama-t-elle l'assistance de la Prusse, garantie par le traité de 1790, le *loyal* Guillaume se disposait au contraire à s'emparer de la portion de proie que lui destinait Catherine, et il l'envahit bientôt après. Il fallait donc succomber ! disparaître dans le gouffre ! Ce malheur était inévitable, malgré les grandes espérances que l'union parfaite promettait aux Polonais ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il fut hâté par la lâche défection du roi. Cet indigne prince, au lieu de se mettre à la tête de l'armée, comme il le faisait espérer à la nation qui l'avait investi d'un pouvoir dictatorial, eut la per-

fidie, après avoir fait un appel à son peuple pour combattre l'étranger, d'accéder au complot des Targowiciens, le 23 juillet 1792. Il ordonna à l'armée de battre en retraite, et dès-lors les soi-disant confédérés de Targowiça, marchant à la suite des Russes, établirent partout leur autorité, et renversèrent l'édifice constitutionnel, de la conservation duquel dépendait le salut de là Pologne.

Le pays fut d'abord livré à la tyrannie des conspirateurs. Lorsque ceux-ci, après avoir épuisé leurs vengeances et satisfait leur ambition, aperçurent bien quel joug leur trahison avait imposé à la patrie, ils voulurent le secouer; leurs efforts ne servirent qu'à exciter la colère de leurs maîtres, et à rendre plus odieuse la domination russe. — Le ministre russe ordonna de convoquer une diète à Grodno; il força le faible Stanislas de s'y rendre, et chargea les commandans russes de désigner les nonces dans chaque palatinat.

Malgré toutes ces précautions, la diète ne fut pas totalement dévouée aux volontés de l'impératrice, et quatre nonces

furent déportés ; c'étaient Szydlowsky, Krasnodembski, Mikorski et Skarzaski. Néanmoins rien n'intimidait l'assemblée. « On nous menace de la Sibérie! s'écriè-« rent plusieurs représentans ; eh bien! « partons, et mourons plutôt que de « survivre à notre déshonneur et à notre « patrie! » Pour ratifier un nouveau traité de partage, il fallut introduire des grenadiers russes dans la salle ; et cependant on n'obtint qu'un silence qu'on interprêta comme un consentement (1).

Au moyen de ces actes de spoliation vainement déguisés sous la forme et le nom de traité, la Prusse envahit le reste de la grande Pologne et une partie de la

(1) L'histoire doit recueillir religieusement tous les noms des citoyens distingués qui protestèrent hautement contre les violences étrangères. Dans la faible part d'opposition qui s'éleva dans cette diète, et refusa d'apposer sa signature au fatal traité du partage, nous citerons encore Joseph Kimbar, nonce d'Upita ; Antoine Karski, nonce de Plock ; Ignace Goslawski et Grelawski, nonces de Sandomir ; Simon Szydlowski, nonce de Lublin ; Ignace Plictta, nonce de Sochaczew ; Louis Chodzko, nonce d'Oszmiana, et quelques autres.

petite ; la Russie porta ses frontières jusqu'au centre de la Lithuanie et de la Volhynie. Les puissances copartageantes garantirent encore une fois à la république ce qui lui restait : c'était annoncer, comme dit un historien, un troisième et dernier partage. L'évidence des faits repoussait cette accusation, la révolution de 1791 s'étant faite en Pologne toute en faveur de la royauté : aussi l'Europe n'y vit que l'application de cette fable si connue :

Cur mihi aquam turbulentam fecisti?....

Une pareille iniquité enflamma tous les cœurs généreux en Pologne : on ne respirait que vengeance et liberté. Le moment était venu où il fallait renaître de ses cendres, ou s'ensevelir sous les décombres de la patrie, pour ne pas voir sa honte et son avilissement! Les patriotes de Varsovie, parmi lesquels se distinguaient Kilinski, Sierakowski et Kapustas, préparaient une insurrection générale dans cette capitale. On pensa alors que le parti le plus sûr était de licencier les troupes polonaises et de s'emparer des

arsenaux. Cette mesure fut le signal de l'insurrection. Le nom du citoyen Thadée Kosciuszko devint le cri de ralliement sur tous les points de la république; et, dans les premiers jours de mars 1794, le brigadier Antoine Madalinski, ayant levé l'étendard de l'indépendance au nord de la Pologne, marcha hardiment sur Cracovie, où le généralissime Kosciuszko fit son entrée dans la nuit du 23 au 24 mars, commençant par un coup d'éclat cette lutte du désespoir contre l'envahissement étranger. Vainqueur des Moscowites dans la bataille de Raçlawicé, livrée le 4 avril, il revint d'abord à Cracovie, et longea ensuite la rive gauche de la Vistule jusqu'à Polanieç.

Les habitans de Varsovie, informés de ces événemens, levèrent de leur côté l'étendard de l'indépendance. Un plein succès couronna leurs efforts, et les Russes furent chassés de la capitale. Un régiment du roi, celui de Dzialyski, appuya courageusement, dans ce combat, ses concitoyens. Zabrzewski fut nommé président de la ville, Mokronoski commandant. En Lithuanie, dans la nuit du

23 au 24 avril, l'intrépide Iasinski exécuta l'étonnante révolution de cette province, après avoir fait justice du traître Simon Kossakowski. La Samogitie suivit cet exemple, tandis que les troupes polonaises, stationnées en Volhynie et en Podolie, conduites par Kopec, Wyszkowski et Lazninski, se réunissaient à Kosciuszko.

A peine fut-on averti à Varsovie de ce qui se passait à Wilna, qu'on fit monter sur l'échafaud Ozarowski, Ankwicz, Zabiello et Joseph Kossakowski, traîtres à leur patrie.

Cependant le généralissime s'occupait, dans son quartier-général de Polaniec, de l'organisation d'un conseil suprême national; et après avoir expédié à cet effet à Varsovie Ignace Potocki et Kollontay, il alla poursuivre les Russes. Il les atteignit près de Szczekociny, où, contre son attente, il fut attaqué par le roi de Prusse, qui ne se donna pas seulement la peine de déclarer la guerre à la Pologne. La bataille du 6 juin fut sanglante. Kosciuszko résolut de se retirer sur Varsovie, et l'ennemi n'osa pas le

troubler dans cette marche. Vers la même époque, le 8 juin, le général Zaïonczek perdait la bataille de Chelm, et le commandant Winiawski livrait aux Prussiens la ville de Cracovie, sans coup férir.

Tant de désastres provoquèrent une nouvelle explosion à Varsovie, dans laquelle plusieurs prisonniers d'état perdirent la vie. Kosciuszko fit juger les coupables, qui furent condamnés et punis.

Les Prussiens, ayant à leur tête le roi Frédéric-Guillaume III, et les Russes aux ordres du général Fersen, se réunirent le 13 juillet sous Varsovie, et l'assiégèrent. Après six semaines d'efforts inutiles, le siège fut levé, le roi de Prusse étant menacé par l'insurrection de la grande Pologne opérée par Denis Mniewski et plusieurs autres patriotes. En conséquence, les généraux Dombrowski et Madalinski furent expédiés au secours des habitans de cette province, où ils firent des prodiges de valeur.

Cependant le moment approchait où les Polonais, écrasés par le nombre, entourés d'ennemis sans cesse renaissans, car l'Autriche envoyait aussi son contin-

gent, allaient payer cher leurs victoires précoces. En Lithuanie, les troupes polonaises ne purent soutenir le choc des Moscowites. D'un autre côté, la bataille de Krupczyce, livrée le 16 septembre contre Souvaroff, qui accourait du fond de l'Ukraine, ne l'arrêta pas dans sa marche audacieuse, et ne put prévenir sa jonction avec le corps de Fersen; le généralissime Kosciuszko quitta Varsovie, et fut obligé de recevoir la bataille de Macieiowicé, dans la journée du 10 octobre 1794, qui fut la dernière pour la Pologne, car Kosciuszko tomba presque mort entre les mains de l'ennemi. Dès-lors tout fut perdu.

Thomas Wawrzecki remplaça le généralissime dans le commandement de l'armée. Les troupes polonaises combattirent encore, le désespoir dans le cœur, en défendant le faubourg de Praga, qui fut emporté d'assaut. Varsovie capitula le 9 novembre, et la dissolution totale de l'armée se fit le 18 du même mois.

Le roi Stanislas-Auguste, spectateur toujours larmoyant du triple partage de la Pologne et de son anéantissement, re-

çut l'ordre de quitter, au commencement de 1795, la ville de Varsovie, pour aller à Grodno traîner sa déplorable existence ; il y signa l'acte de son abdication le 25 novembre, jour anniversaire de son couronnement; et au décès de Catherine II, arrivé en novembre 1796, il vint à Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

Par le dernier partage, les rives de la Piliça, de la Vistule, du Bug et du Niémen marquèrent les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

Après dix siècles d'existence, la Pologne fut ainsi rayée du nombre des états indépendans. « On a beaucoup écrit, « dit un savant historien, sur les causes « qui ont amené son partage; il est en- « core plusieurs points sur lesquels il « reste de l'incertitude, mais l'opinion « publique est fixée depuis long-temps « sur la conduite des cours coparta- « geantes. Personne ne doute plus que « les trois souverains, en poussant leurs « soldats sur le territoire polonais, en « s'appropriant, chacun, les pays à sa con- « venance, n'aient fait un acte qui ne dif-

« fère d'un vol à main armée que par
« la nature des objets injustement acquis,
« et par la grandeur des moyens mis en
« usage ! personne ne doute plus qu'en
« invoquant de prétendus droits au mo-
« ment où ils violaient tous les principes
« du droit des gens, ils n'aient fait qu'a-
« jouter à la violence la plus odieuse
« l'hypocrisie la moins déguisée ! »

Le plus grand crime politique vient d'être consommé. L'œuvre de dix siècles de gloire, de bonheur et de grandeur pour la Pologne a été détruite définitivement. Un sentiment d'horreur remplit tous les pays de l'Europe à la nouvelle de l'anéantissement de la patrie des Sobieski, des Kosciuszko. — Pour prévenir toute explosion de la part d'une nation qui avait montré tant d'énergie au moment même de sa chute, les cabinets spoliateurs firent enfermer tous ceux d'entre les Polonais qui leur inspiraient la moindre défiance.—Les cachots de Saint-Pétersbourg, de Potsdam, d'Olmutz furent remplis de patriotes. Ceux qui avaient de la fortune furent forcés de racheter leur liberté par la ruine de leurs familles. — Mais l'esprit national de ces hommes généreux était encore au-dessus de ces sacrifices! — Malgré le dénuement absolu d'un grand nombre, aucun ne consentit à recevoir les grades que leur proposèrent les vainqueurs. A peine quel-

ques vieux officiers infirmes acceptèrent-ils les quatre années de solde qu'on leur offrit comme indemnité et comme retraite. Cependant l'argent donné dans cette circonstance était fourni par la Pologne. —

La ville de Varsovie ayant échu en partage à la Prusse, Cracovie à l'Autriche et Wilna à la Russie, les trois puissances prirent les mesures les plus rigoureuses pour prévenir et comprimer toute espèce de mouvement. L'espionnage fut établi dans tout le pays sur une large base. — Les confiscations et les persécutions atteignirent tous ceux qui avaient le cœur polonais. — Si d'un côté ces persécutions comprimèrent l'esprit de résistance dans l'intérieur, d'un autre côté elles servirent merveilleusement les efforts de ceux-là qui devaient commencer au dehors l'œuvre de la régénération polonaise. — En cherchant dans l'émigration un asile contre les vengeances des gouvernemens, plusieurs patriotes avaient eu le bonheur de quitter assez à temps les frontières de la Pologne; ils étaient passés dans les pays voisins.

La France, la Suède et la Turquie étaient les trois puissances qui avaient été principalement lésées par les partages et l'anéantissement de la Pologne. — En tournant leurs espérances du côté de ces états, les Polonais émigrés se vouèrent avec une persévérance admirable à l'œuvre sacrée de conserver des chances à une insurrection nouvelle contre les puissances spoliatrïces du droit.

La France étant l'asile éternel des patriotes proscrits, l'année même de l'anéantissement de la Pologne, les patriotes polonais établirent le centre de leur action à Paris. — François Bards, agent polonais envoyé dans cette capitale par la diète constituante, et confirmé par Kosciuszko en 1794, obtint la protection du comité de salut public, et dans la suite celle du directoire. — Les autres patriotes, réunis à Venise, pouvaient communiquer plus facilement avec l'intérieur de la Pologne, avec Constantinople et avec la Moldavie et la Valachie, où il y avait beaucoup de Polonais.

—L'époque dans laquelle on vivait alors était une époque féconde en événemens.

— Le monde entier, lassé de ses vieilles chaînes, semblait vouloir conquérir la liberté universelle. — La convention nationale était encore dans toute sa force, et la France jetait son influence révolutionnaire en Europe. — Antérieurement au grand et imposant naufrage de la vieille république polonaise, et, dans sa séance du 19 novembre 1792, la convention nationale avait, sur la proposition de L. Lepaux, rendu un décret qui garantissait secours et fraternité à tout peuple qui voudrait reconquérir son indépendance. —Le pouvoir exécutif était chargé de donner aux généraux français les ordres nécessaires pour prêter appui à ces peuples et protéger les citoyens persécutés pour la cause de la liberté. — Et sur la motion du conventionnel Sergent, on avait arrêté, de plus, que ce décret serait traduit et imprimé dans toutes les langues. —

Si ce décret, au moment où il fut rendu, ne pouvait pas avoir d'application, les réfugiés polonais crurent devoir l'invoquer en 1795, comme un titre à la bienveillance du gouvernement. — Mais

la France étant à cette époque en guerre avec les cabinets coenvahissans, la Pologne devait naturellement s'attendre à une assistance active de la part de cette puissance. — Et pendant que les réfugiés polonais obtenaient, partout où il se trouvait un agent de la république française, asile et protection, et qu'elle les encourageait à travailler à l'affranchissement de leur patrie, cette république signait à Bâle, en 1795, un traité de paix avec le roi de Prusse. — Cette circonstance fut bien fâcheuse.

De toutes parts à Paris, à Vienne, à Constantinople, des citoyens intrépides, sans ambition personnelle, réclamèrent vivement le vieux, le sacré, l'inaltérable titre de la nationalité polonaise. Hélas! leur projet ne put être rempli! Pourtant l'activité, la constance et une magnanime hardiesse dans les sollicitations ne leur manquèrent point jusqu'au dernier moment. — Soldats inébranlables, on les verra, lorsque le résultat des négociations diplomatiques aura détruit leurs espérances, porter sous le ciel d'Italie leur représentation militaire nationale,

sous le titre de *Légions polonaises* (1).

En 1793, quand la Russie et la Prusse consommèrent le second partage de la Pologne, à la fatale diète de Grodno, lorsque les troupes moscowites inondèrent le pays, le général Dombrowski, en se rendant à Cracovie, s'ouvrit au général Joseph Wodzicki, et lui soumit le projet de rassembler à la hâte l'armée disponible, de marcher avec elle vers les frontières de la France, de tomber d'abord sur les derrières des armées prussiennes agissant sur le Rhin, puis d'opérer une jonction avec les troupes républicaines!

— Ce projet parut trop hardi et ne fut pas mis à exécution. Quelques mois plus tard éclata dans la Pologne le drame héroïque et grand de sa courte résurrection. — Un peuple s'y montra à l'Europe, digne de vivre dans la liberté, puisqu'il savait mourir pour elle, puisque sa

(1) Voyez *Tableau de la Pologne* et l'*Histoire des Légions polonaises en Italie*, par M. Léonard Chodzko. C'est, nous le répétons, une des productions les plus savantes et les plus animées de notre époque.

moralité avait grandi dans le malheur. — Après neuf mois de combats sanglans, inouïs de gloire, la Pologne fut vaincue par le nombre. — Dans l'impossibilité de tenter un coup capable de changer la face des choses, Dombrowski revint à son ancien projet. Il proposa au généralissime Wawrzecki, successeur de Kosciuszko, de réunir sur-le-champ le reste des troupes polonaises, au nombre de vingt mille hommes. — On avait encore deux cents bouches à feu et dix millions de florins de Pologne dans la caisse du trésor; il ne voulait pas abandonner à l'ennemi ces moyens de soutenir la guerre, et projetait d'emmener de gré ou de force le roi, et de traverser l'Allemagne pour rejoindre l'armée française qui combattait sur le Rhin. Il avait dressé une carte qui indiquait la route qu'on devait suivre, et qu'il accompagnait d'un plan d'opérations militaires pour les diverses situations présumées où il pourrait se trouver. — Si cette marche eût été exécutée, elle serait regardée peut-être comme une des plus belles de l'histoire militaire. D'un autre côté, l'Europe

eût été attendrie profondément en voyant les restes d'une grande nation, son roi et ses représentans en tête, évacuer les armes à la main le territoire qu'elle occupe depuis dix siècles, chassée par le nombre, l'assassinat et le brigandage ! Par un contraste vraiment curieux, une république ennemie des rois eût seule donné asile à un roi. — Le général Dombrowski observait avec justesse que, quand même la jonction des troupes polonaises avec les Français ne pourrait réussir, il était probable que, pour ne pas courir des chances trop fâcheuses, la Russie et la Prusse se décideraient à négocier, et il était persuadé qu'en traitant avec une armée poussée par une sublime audace à cette entreprise extraordinaire, l'ennemi ne pourrait proposer que des conditious favorables. — Mais l'indolent et pusillanime Stanislas-Auguste était là pour traverser toute grande action. — Aussi, par suite de son opposition, les soldats et plusieurs officiers se virent contraints de capituler avec les Russes. De ce uombre fut le général Dombrowski lui-même. — Il était dans ce moment l'objet de ca-

resses particulières de la part des gouvernemens russe et prussien ; l'un et l'autre lui offrirent des grades dans leurs armées : en s'attachant les chefs des polonais, l'usurpation étrangère espérait pouvoir dire à l'Europe que la cause polonaise était perdue, puisque ses chefs les plus illustres l'abandonnaient.—L'héroïque Dombrowski, occupé sans relâche de cette cause sainte, attendit dans le silence l'occasion de tirer de nouveau l'épée pour elle. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Les cœurs souffrans et actifs s'entendent à demi-mot et de loin. — Dombrowski, Wybicki, de La Roche et Trémo furent de ceux-là qui comprirent bien le rôle que les Polonais dévoués avaient à jouer dans les événemens pour continuer l'existence de leur nationalité. — Dombrowski était resté à Varsovie, les trois autres se trouvaient à Paris ; malgré cet éloignement ils correspondirent, se concertèrent ; les résultats furent leur œuvre commune.

Déjà, dès le mois de septembre 1795, Wybicki fit parvenir au ministre fran-

çais à Berlin, Caillard, une note relative aux affaires de la Pologne. Berlin étant alors le point intermédiaire entre la Pologne et la France, l'intervention de Caillard pouvait exercer la plus grande influence.

Cette note de Wybicki a servi de base à tous les projets ultérieurs; son sens général et ses expressions rappellent d'une manière frappante les derniers événemens qui ont agité la Pologne; nous rapporterons ici cette pièce, dont la date paraît être d'hier, et qui est palpitante d'intérêt :

« Par quel moyen, y est-il dit, la na-
« tion polonaise peut-elle recouvrer son
« existence politique, et comment pour-
« rait-elle y coopérer elle-même?

« 1° Si la république française admet-
« tait une représentation de la nation
« polonaise, composée de nonces patrio-
« tes de la diète du 3 mars 1791, et si
« elle voulait alors entamer des négo-
« ciations qui auraient pour but la régé-
« nération de la république polonaise?

« 2° Où devrait être le rendez-vous de
« cette représentation ou plutôt de cette
« diète simplement limitée, laquelle

« ayant été la dernière représentation
« légale de la nation, est généralement
« reconnue pour telle de toutes les puis-
« sances de l'Europe, à l'exception de la
« Russie, et contre l'anéantissement de
« laquelle le citoyen Descorches, envoyé
« extraordinaire de la république fran-
« çaise auprès de celle de Pologne, s'est
« déclaré à Posen, au nom de sa nation,
« en quittant la Pologne ?

3° Si l'on pourrait, sous l'autorité de
« cette diète et sous les auspices de la ré-
« publique française, recruter et lever
« des corps polonais qui seraient libres de
« servir, non-seulement en Pologne, mais
« partout où les circonstances l'exige-
« raient? Ces corps seraient très-faciles à
« former des déserteurs russes et autri-
« chiens; et les officiers et soldats qui
« sont encore en Pologne se hâteraient
« de rejoindre les drapeaux de leur na-
« tion, lorsqu'ils verraient exister une
« représentation légale de leur nation,
« sous la garantie de la France et de ses
« alliés.

« 4° Si la nation française et ses alliés
« fourniraient des fonds nécessaires, tant

« pour la levée et pour la subsistance de
« l'armée polonaise, que pour l'entretien
« de ladite diète; lequel argent la nation
« polonaise ne refuserait certainement
« pas de restituer, lorsqu'une paix géné-
« rale lui garantirait son existence poli-
« tique?

« 5° Au cas que des raisons politiques
« empêchassent le gouvernement fran-
« çais de donner une réponse catégori-
« que aux articles susdits, ne permet-
« trait-il pas de créer des légions des dé-
« bris de l'armée polonaise; et si le des-
« tin s'opposait à la régénération de la
« Pologne, ces légions, après avoir fait
« leur devoir au service de la France, ne
« pourraient-elles pas y acquérir les
« droits de citoyen?

« 6° Ces idées et les points susdits ne
« proviennent nullement de quelques in-
« dividus isolés, mais de la majeure par-
« tie des Polonais bien intentionnés, et
« surtout de la partie militaire, qui les
« ont projetés; et si le besoin l'exige,
« leurs signatures pourraient être pro-
« duites malgré tous les obstacles.

« 7° En cas qu'il fût nécessaire de trou-

« ver à Paris une ou plusieurs personnes « jouissant de la confiance de la nation, « pour les engager par les clauses précé- « dentes et pour donner les éclaircisse- « mens en temps et lieu, ces personnes « sont toutes prêtes à s'en charger. »

Cette note, qui présentait toutes les questions sous leur véritable point de vue, resta pour le moment sans réponse; car l'heure attendue n'était pas venue. La présence de Dombrowski en France était nécessaire pour son exécution. Il fut appelé au nom des Polonais réfugiés, par l'entremise de de La Roche et de Trémo. Dombrowski, chemin faisant, avait employé en vain sa médiation auprès du roi de Prusse pour faire adoucir le sort de la Pologne. — Le futur chef des légions polonaises arriva, le 30 septembre 1796, à Paris, où il fut précédé par l'acte de confédération, que les patriotes polonais, réunis à Cracovie, malgré la surveillance autrichienne, avaient dressé le 6 janvier de la même année. Par cet acte, les confédérés s'engageaient à sacrifier biens, existence, tout, au premier appel de la nation française. Ils reconnaissaient, en

outre, la députation polonaise établie à Paris comme légalement constituée. —

La proposition pour la formation des légions polonaises, que Dombrowski présenta au directoire français, fut reçue avec empressement; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde aucune troupe étrangère, le général polonais fut renvoyé en Italie pour réaliser ses projets dans les nouvelles républiques que les victoires de Bonaparte venaient d'y créer. — Appuyé par le vainqueur d'Italie, le général Dombrowski conclut le 9 janvier 1797, à Milan, une convention avec l'administration générale de la Lombardie : il y garantissait à cette république les services de ses compatriotes pour le recouvrement de sa liberté, et, en échange, l'administration de la Lombardie accordait aux Polonais le droit de citoyens lombards, la solde, la subsistance et tout ce dont jouissaient les troupes italiennes. — Les Polonais gardèrent leurs costumes et leur commandement dans leur langue, prirent la cocarde française. — Tous les Polonais qui se trouvaient en Italie, char-

més de voir un jeune et immortel général frapper de coups terribles la puissance autrichienne, attendaient avec impatience le moment où ils pourraient se mêler à ses périls et à sa gloire. —

Les événemens se succédaient avec la rapidité de la foudre. Les généraux Masséna, Augereau, Victor, Joubert, Leclerc, écrasaient avec l'intrépidité de leur héroïque jeunesse les généraux temporisateurs et froids de l'Autriche. De son côté Bonaparte, faisant une campagne entière en trois jours, livrait la bataille de Rivoli, les combats d'Anghiari, de la Favorite, et par l'emploi magique de ses forces détruisait deux corps d'armée, faisait plus de vingt mille prisonniers, s'emparait de toute l'artillerie ennemie, de bagages immenses, et mettait l'armée impériale hors d'état de tenir plus longtemps la campagne. — Général unique, disaient quelques vieux chefs du corps de Beaulieu, qui « gagnait des batailles en violant toutes les règles de la guerre. » — Il ne tenait pas grand compte de leur vieux système de guerre : son génie improvisait le sien.

Le général Dombrowski souffrait de demeurer étranger à ces combats incomparables où surgit et se place si haut la grande, l'active pensée de Bonaparte, où elle gouverne depuis la première vue jusqu'à l'ensemble des opérations, jusqu'aux détails de l'exécution. C'est son exemple, c'est son génie qui forment cette élite d'admirables jeunes lieutenans qui seront les premiers généraux de l'empire.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

HISTOIRE
DE POLOGNE.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., n. 14.

HISTOIRE

DE POLOGNE,

DEPUIS

SON ORIGINE JUSQU'EN 1831,

DEDIÉE AU GÉNÉRAL LAFAYETTE,

PAR FRÉD. FAYOT ET CHODZKO.

TOME III.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE



PARIS,

A. BELIN LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue des Mathurins S.-J., 14.
AUDIN, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, 25.
HOCQUART, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, 21.

1832.

AVIS.

Le récit de la dernière révolution et de la campagne contre les Russes a été écrit (dans cet ouvrage) sur les renseignemens adressés à M. Chodzko et au *comité* polonais par des officiers généraux et par des membres du gouvernement national. — On verra, en le lisant, que j'ai consulté les documens les plus authentiques, que j'ai copié les rapports, enfin que je me suis servi d'un certain nombre de pages écrites par des Polonais. Je n'ai pas dû changer ce style simple, ému. Plusieurs de ces Polonais tenaient l'épée il y a quelques semaines.

F. Fayot.

s
r
é
e
et
as
et
la
la
lir
un

10

LA PO

l
s
l
r
(
l
j'
se
pa
ce
Pe
ser

HISTOIRE

DE POLOGNE.

Dombrowski a redoublé de zèle dans ce concours pour le recrutement de ses légions. Il a fait connaître sa mission patriotique à l'Europe par cette proclamation imprimée en quatre langues.

« Fidèle à ma patrie, dit-il à ses « concitoyens, jusqu'au dernier mo-« ment j'ai combattu pour la liberté « sous l'immortel Kosciuszko : elle a suc-« combé, et il ne nous reste que le sou-« venir consolant d'avoir versé notre « sang pour le pays de nos ancêtres, et « d'avoir vu nos drapeaux triomphans « à Dubienka, Raclawice, Varsovie et « Wilna.

« Polonais! l'espérance nous rallie! la « France triomphe ; elle combat pour la « cause des nations : tâchons d'affaiblir « ses ennemis ; elle nous accorde un

« asile : attendons de meilleures desti-
« nées pour notre pays. — Rangeons-
« nous sous ses drapeaux ; ils sont ceux
« de l'honneur et de la victoire ! —

« Des légions polonaises se forment en
« Italie, sur cette terre jadis le sanctuaire
« de la liberté. Déjà des officiers et des
« soldats, compagnons de vos travaux et
« de votre courage, sont avec moi ; déjà
« les bataillons s'organisent !.... Venez,
« compagnons ; jetez les armes qu'on vous
« a forcés de porter ! Combattons pour la
« cause commune des nations, pour la
« liberté, sous le vaillant Bonaparte,
« le vainqueur d'Italie.

« Les trophées de la république fran-
« çaise sont notre unique espérance ;
« c'est par elle, c'est par nos alliés que
« nous reverrons peut-être avec joie ces
« foyers chéris que nous avons abandon-
« nés avec des larmes.

« Au quartier-général de Milan, le
« 1er pluviôse l'an V (20 janvier 1797).

« Le lieutenant-général polonais,

« JEAN DOMBROWSKI. »

Cette proclamation fut portée aux avant-

postes autrichiens, et vingt jours après douze cents Polonais étaient déjà réunis dans la légion de Dombrowski; ce nombre s'augmenta vite : ce fut un spectacle consolant pour la vertu et la Pologne que cette arrivée précipitée de nombre de milliers de patriotes polonais abandonnant familles, foyers, pour servir sous Bonaparte, « un de ces hommes que la Providence envoie, quand il est temps, pour fonder le berceau ou réparer les ruines des empires. » —

Les riches quittaient les jouissances de leur fortune; la jeunesse s'arrachait du sein des plaisirs. — Les plus jeunes femmes en Pologne encourageaient frères, fils, époux, à courir dans les champs de l'Italie, combattre la coalition! —

On bravait avec une indifférence héroïque les confiscations et les échafauds; toutes les routes de l'Italie centrale furent couvertes de Polonais. Au mois d'avril, Dombrowski avait déjà rassemblé cinq mille hommes. Que de dangers ces braves avaient courus pour arriver au rendez-vous de leur illustre chef! Les uns venaient de passer incognito, la nuit,

se cachant le jour, à travers les états d'Allemagne, à travers des périls inépuisables ; ils avaient fait par terre une route de six cents lieues pour rejoindre leurs illustres frères! Les autres, venus par Constantinople, avaient eu à traverser les croisières anglaises, les croisières barbaresques pour débarquer en Italie. Ces généreux Polonais, qui voulaient s'enrôler sous le drapeau tricolore, ne disaient pas alors, arrivant ivres d'orgueil et d'ivresse pour se battre sous les yeux d'un jeune grand homme, « que la France et l'Italie étaient trop loin de leur pays! » « et ils n'avaient point hésité un instant à franchir toute la largeur de l'Europe. » — Les légions polonaises sont sur le terrain; nous allons les suivre avec orgueil et reconnaissance.

Le général Dombrowski ayant réuni cinq mille hommes, se crut assez fort pour demander à Bonaparte l'autorisation de pénétrer par la Hongrie en Pologne, pour y replanter l'antique drapeau national. — Celui-ci accéda. La députation polonaise, siégeant à Paris, proposa de son côté au directoire un plan d'insurrection qu'elle

voulait faire opérer par ses émissaires en Croatie, Dalmatie, Hongrie et Gallicie. —Alors aussi un très-grand nombre de Polonais s'étaient réfugiés en Moldavie et en Walachie; ils se tenaient prêts à tout événement. — En conséquence de l'acquiescement du général français, quelques détachemens polonais attaquèrent admirablement les Autrichiens du côté de la Gallicie; mais ils ne réussirent point, trouvant là des corps autrichiens considérables. — D'un autre côté, et lorsque Dombrowski attendait anxieusement un signal pour porter secours à la Pologne, des préliminaires de paix furent signés le 18 avril 1797, à Léoben: ils renversèrent les espérances des Polonais. —

A la fin de cette année (1797), les légions polonaises comptèrent plus de six mille hommes; elles formèrent deux corps, dont le premier était commandé par le général Kniaziewicz, le second par le général Wiolhorski.

Ces légions, mal habillées, ne recevant aucune solde, se battirent très-bien, et souffrirent sans proférer une plainte. Rien ne découragea ces hommes dignes d'af-

franchir la Pologne! et qui l'eussent affranchie, si on les eût secondés, mais qui du moins conservèrent intacts son honneur national et son vieil héroïsme!

Pendant que les nouvelles légions polonaises et italiennes s'emparaient de la Romagne pour y établir le règne de la liberté et des lois constitutionnelles, des scènes tragiques eurent lieu à Rome, et ramenèrent sur cette ville l'attention du gouvernement français. Il fallut même recourir aux mesures d'une répression sévère, punir les lâches perfidies de cette cour de prêtres; on l'eût brisée, si cela eût été nécessaire. —

Voici ces derniers faits. Dès que le directoire a connu les outrages dont on a poursuivi son ambassadeur, Joseph Bonaparte, et la révolte de Rome, où un officier général d'une haute espérance, Duphot, a péri, le directoire, disons-nous, a ordonné aux troupes françaises, polonaises et italiennes des républiques qui viennent de s'élever, de marcher sur la ville des papes, et de s'emparer par la force du reste des états de l'Eglise.

Le 14 floréal an VI (3 mai 1798), le

général Dombrowski, à la tête de ses braves, entra dans cette capitale, dont les ruines ont vu la puissance et la liberté de l'ancienne Rome. — Ce 3 mai était l'anniversaire d'une époque mémorable pour les Polonais. Le général Kniaziewicz occupa le Capitole, et y établit son quartier-général.

« Ainsi, dit éloquemment M. Chodzko, l'on vit cette poignée de braves, exilés de leur pays et jouets d'un sort contraire, venir s'asseoir en conquérans sur les débris de la splendeur romaine !

« Ce rapprochement fit battre d'orgueil le cœur de ces généreux patriotes, et quelques uns puisèrent dans l'aspect de la ville monumentale l'amour des beaux-arts, qui consolent des malheurs. — Aussi Dombrowski, voulant que le séjour de Rome profitât à ses compagnons d'armes, cherchant d'ailleurs à préserver leurs loisirs d'une oisiveté corruptrice, leur conseillait, dans un ordre du jour, de consacrer les momens libres d'occupations militaires à la culture des langues, de l'histoire et des mathématiques. — Il leur faisait sentir que dans toutes les positions,

çà et là les élémens d'une nouvelle lutte contre la France et contre ce fait immense! —

La cour de Naples, impatiente de tout délai, voulant nuire, croyant pouvoir tout renverser parce qu'elle se croyait délivrée de la foudre de Bonaparte, nous attaqua. Notre grand général était en Egypte, où il assaillait à coups terribles la puissance anglaise dans son action éloignée, où il voulait faire taire les murmures de l'Europe battue dans le bruit de victoires merveilleuses remportées avec quelques poignées de soldats! victoires qui rappelèrent celles d'Alexandre, de César! — Cette misérable cour des Bourbons avilis de Naples se trouva tout-à-coup aux prises avec les Français. — Son armée était considérable; elle avait une nombreuse artillerie, tandis que les armées républicaines, gallo-italo-polonaises présentaient à peine seize mille hommes disséminés sur un vaste territoire. — Tous les corps étaient incomplets, l'artillerie mal attelée, les magasins vides. — Mais Championnet, homme d'une décision si clairvoyante, si intrépide, enfant de la

fortune des champs de bataille, était général en chef de ces troupes! — Ces vieilles bandes, habituées à vaincre, étaient munies de fer, et puis des légions polonaises les appuyaient! elles ne pouvaient pas craindre des armées de Napolitains! — Les belles affaires de Curta-Castellana, de Magliano, de Calvi, la prise de Gaëte, de Sezza et de Cassano, de Naples et de Capoue, firent un grand honneur aux Polonais.

Ces affaires signalèrent la valeur et l'intelligence des soldats, le mérite si distingué de leurs officiers. Les Polonais furent commandés dans ces expéditions d'abord par le général Kniaziewicz, et puis par Dombrowski. —

Voici un ordre du jour publié au quartier-général de Terni (le 12 frimaire an VII), par le chef de l'état-major-général, Léopold Berthier; il parle plus haut que ces éloges.

« L'armée est prévenue, y est-il dit, « qu'une colonne de Napolitains, forte « de *cinq mille* hommes, a attaqué hier, « 11 du mois, le poste de Magliano, et « s'en est emparée. — Le général Mac-

« donald a donné ordre au général polo-
« lonais Kniaziewicz, à la tête de *trois*
« *cents* hommes de sa légion, d'attaquer
« Magliano. — Après une fusillade assez
« vive, il a forcé l'ennemi de s'enfuir, en
« a tué et blessé un grand nombre, a pris
« tous les équipages de campement, un
« officier, plusieurs soldats, toute la phar-
« macie et ses bagages. — Les Polonais
« se sont conduits avec infiniment de
« bravoure. — Il est bien à remarquer
« qu'un corps de trois cents hommes en
« a repoussé un de cinq mille! » —

Ce témoignage d'estime, rendu par le chef de la petite armée française de Naples à des compagnons de ses périls, ne fut pas toute la récompense que reçurent les Polonais; Championnet voulut y joindre une marque encore plus brillante de son admiration. — Dans ce temps-là, le plus insigne honneur qu'il fût possible de décerner à un officier supérieur qui s'était distingué, c'était de lui faire présenter, en audience solennelle, au gouvernement, les drapeaux pris à l'ennemi. — Cet honneur fut accordé au général Kniaziewicz. Il quitta Naples, le 5 février

1799, pour se rendre à sa destination. — A Paris, la cérémonie fut des plus imposantes. La présentation des drapeaux eut lieu, le 8 mars, au palais du Luxembourg.

Ces drapeaux contrastaient, par leur or et leurs broderies, avec la simplicité du drapeau français, alors si grand et si redouté.

Tous les membres du corps diplomatique présens à Paris se rendirent à cette solennité. —Une foule considérable assiégeait le palais directorial; et les trophées flottant dans l'air, qui parlaient à cette foule de la gloire nationale, furent salués long-temps par des cris d'ivresse et d'orgueil.—La circonstance, qui avait valu à un héroïque officier polonais l'honneur de représenter l'armée républicaine au jour de la récompense, ajoutait à cette cérémonie un charme et un intérêt de plus.

— Le ministre de la guerre, Dubois-Crancé, en présentant les trente-cinq drapeaux ou guidons enlevés aux Napolitains, ouvrit la séance par un discours énergique.—Après avoir récapitulé les victoires et leurs résultats, il se tourna vers le

général porteur des drapeaux, en disant : « Au nombre des guerriers qui les « ont secondés, le général en chef se plaît « à compter, et j'aime à vous citer les « braves Polonais qui combattent sous nos « drapeaux; leur conduite prouve que *ni* « le talent ni le courage ne leur ont man« qué pour conserver leur indépendance, « et qu'ils sont dignes de retrouver parmi « nous une patrie et la liberté. — Sous « ces drapeaux qu'ils ont aidé à conqué« rir, vous voyez, citoyens directeurs, le « général Kniaziewicz, l'un de ces étran« gers, qui ne le sont pas pour nous.

« L'honneur de vous offrir ces trophées « est le prix de ses vertus militaires et de « ses services.

« Ce brave guerrier et ses frères d'ar« mes sont nés presque sous le même ciel « d'où, sur la foi de l'Angleterre et de « quelques traîtres, un prince, l'oppres« seur de la Pologne et notre ennemi jus« qu'au fanatisme, envoie ses soldats cher« cher dans des rangs étrangers le mépris, « les maladies et la mort. — Ainsi, nous « arrivent à la fois, du nord de l'Europe, « des ennemis et des défenseurs...... »

Lorsque le ministre de la guerre eut fini de parler, le général Kniaziewicz (qui était doué d'une très-belle figure, de traits pleins d'une fierté républicaine, c'est-à-dire de dignité, traits dont l'épaisse moustache sarmate achevait l'expression), devenu depuis quelques momens l'objet des regards de l'assemblée, prit la parole.

Voici son discours :

« Citoyens directeurs, j'ai l'honneur « de remettre entre vos mains les dra-« peaux que l'armée de Rome a conquis « sur les Napolitains. —Cette armée vient « d'anéantir toute la puissance d'un roi « parjure. Les héros qui la composent, « en indiquant aux nouveaux guerriers « des républiques cisalpine et romaine « un vaste champ de gloire, les ont mis « à portée de prouver à l'univers que « l'homme qui se dévoue à la cause de « la liberté sainte devient un soldat in-« vincible. Il est encore consolant pour « des Polonais, à qui vous avez permis, « citoyens directeurs, d'associer leurs tra-« vaux à ceux des républicains français, « de voir un de leurs frères, autorisé par « l'armée de Rome, vous apporter les tro-

« phées que celle-ci vient de cueillir. —
« Vous voyez, citoyens directeurs, dans
« cet acte de l'armée de Rome, une preuve
« de ce désintéressement sublime qui ne
« lui permet pas de jouir des triomphes
« qui appartiennent à elle seule, sans y
« faire participer ceux qu'elle a bien voulu
« admettre à y contribuer. — Aussi mes
« compatriotes, pénétrés de reconnais-
« sance et pleins d'espoir dans la bienveil-
« lance de la grande nation, ont juré dans
« leur ame que la cause de la république
« française leur sera toujours sacrée; car
« ils la considèrent comme commune et
« à jamais inséparable de la leur : *Vive*
« *la république!* »

Le président du directoire, Barras, répondit à l'illustre général. On remarqua ces paroles dans sa réponse : « Retournez,
« citoyen, vers les vainqueurs de Capoue
« et de Naples; revoyez ces braves Polo-
« nais qui ont préféré l'exil à l'esclavage :
« la république les a adoptés, et la France
« est leur patrie..... »

Tandis que des chants de victoire, et ces pures solennités guerrières et républicaines retentissaient à Paris et dans la

France, une nouvelle coalition se déclarait contre nous. Les barbares, les esclaves que contient le Nord, et qu'il vomit par intervalles vers nos douces latitudes, allaient se précipiter sur des pays à peine libres; les beaux champs de la Lombardie devaient être bientôt ravagés, témoins d'une nouvelle, d'une sanglante lutte!— Souvaroff entrait en campagne à la tête des troupes russes et autrichiennes. La seconde légion polonaise allait être appelée à donner des preuves de sa valeur et de son dévouement. Commandée par les généraux Wielhorski et Rymkiewicz, elle tenait garnison à Mantoue. En conséquence de la guerre, elle fut distribuée dans les divisions françaises de Montrichard, Victor et Grenier, qui défendaient la ligne de l'Adige.—Cette légion déploya la plus brillante intrépidité dans les journées des 25 mars et 5 avril 1799. — Le directoire français témoigna solenellement sa satisfaction aux légions; il leur adressa la lettre suivante (28 avril).

« Braves Polonais! vous n'avez pu arracher votre patrie à l'asservissement; mais vous avez juré de défendre la liberté

partout où elle portera ses étendards! C'est avec un courage digne d'elle que vous avez combattu le 5 germinal. — Le directoire exécutif, à qui le général en chef de l'armée d'Italie en a rendu compte, vous en témoigne sa satisfaction. —En cimentant de votre sang l'édifice républicain, vous laisserez à vos compatriotes votre souvenir, votre exemple et le noble désir de vous imiter. »

« Barras. »

Cette deuxième légion polonaise comptait quatre mille hommes au commencement de la campagne. La moitié seulement de ces troupes entrèrent à Mantoue.

A la reddition de cette place, le 28 juillet 1799, la légion fut surprise, faite prisonnière et désarmée par les Autrichiens. Cette surprise fut le résultat d'une trahison; une rare valeur n'y put rien sauver.— La première légion polonaise, commandée par Dombrowski, fut rappelée de l'armée de Naples.

En revenant par la Toscane, elle fut obligée de s'ouvrir un passage, étant poursuivie l'épée dans les reins. — Arri-

vée à Florence en détruisant les obstacles réunis sur sa route, elle y reçut l'ordre de s'emparer de toutes les lignes de communication dans les Apennins, pour assurer les lignes françaises entre les armées d'Italie et de Naples, ce qu'elle fit. Quand les deux armées parvinrent à se réunir, Dombrowski fut nommé au commandement de l'aile gauche. Sa légion fut augmentée d'une demi-brigade de Français, et forma la cinquième division de l'armée commandée par le général en chef Macdonald. — A la sanglante bataille de la Trebbia, les 17, 18, 19 juin et jours suivans (où Dombrowski paya incessamment de sa personne, où le brave major Joseph Chlopicki, depuis le dictateur qui a perdu la Pologne!), les officiers et les soldats polonais consolidèrent leur belle réputation de valeur et d'aptitude à la guerre; leur belle cavalerie y reprit sa vieille renommée.

A la sanglante bataille de la *Trebbia*, a écrit le national historien, Chodzko, ainsi que dans les autres combats où l'on se battit avec un acharnemeut sans égal, la légion polonaise fit des pertes énormes.

« A cette époque, le soldat polonais bravait la mort avec d'autant plus de rage et d'animosité, qu'il avait en face les deux ennemis jurés, les deux oppresseurs de sa malheureuse patrie; qu'il voyait devant lui ce même Souvaroff avec les mêmes Moscowites qui avaient trempé leurs mains dans l'horrible carnage de Praga, faubourg de Varsovie. — Venger sur des meurtriers la mort de leurs frères, écraser les troupes coalisées de leurs tyrans, voilà quel était le but des légions; et si le sort trahit encore cette fois leurs espérances, elles prouvèrent, en tombant à leurs postes, en balançant par leur courage le succès de ces fatales journées, que si elles étaient toujours dévouées à la cause française, elles l'étaient plus encore quand une circonstance quelconque venait les lier à celle de la Pologne opprimée (1). »

—Après les combats et les journées que je viens de relater, l'armée française se replia sur Gênes. — La bataille de Novi, livrée le 15 août, fut la dernière qui ho-

(1) *Histoire des Légions polonaises en Italie*, tome 2, page 184.

nora nos armes durant cette campagne. — Dombrowski y mena au feu une division ; il était placé dans ce moment sous les ordres du général Saint-Cyr. — La première légion polonaise, dans cette journée et dans les suivantes, fut presque anéantie. Le peu que la mort épargna fut encore décimé dans les combats qu'il fallut livrer à chaque pas aux Russes, dans les montagnes, jusqu'à l'éclatante et grande journée de Zurich, qui releva la puissance et la fierté de notre drapeau, et sépara les Russes de la coalition. —

Après le retour de Bonaparte d'Egypte, et après l'heureux, le noble coup d'état du 18 *brumaire* (le seul peut-être que l'histoire puisse justifier), Dombrowski revint à Paris, et mit tout en œuvre pour recomposer ses légions ; il choisit la ville de Marseille pour cet objet. — Les nouveaux bataillons entrèrent en campagne en 1800. Dombrowski s'efforça de persuader au jeune premier consul qu'il fallait réunir ses légions à celles du Danube, sur l'aile gauche de l'armée du Rhin, et les porter ensemble à *vingt* ou *trente mille* hommes, pour que ces légions pus-

sent aussitôt pénétrer en Gallicie, en marchant par la Bohême et la Moravie. — Kosciuszko n'attendait qu'un mot pour monter à cheval; il le demandait. — Mais le politique consul ne se sentit pas assez fort pour réaliser le projet, pour lui très-aventureux, de rétablir la Pologne, et craignit d'engager la France dans une guerre ayant un double objet, dans une guerre infiniment grave.—Le projet de Dombrowski fut ajourné. — Il fallait attendre, selon le consul, un autre moment pour affranchir la Pologne. — Il disait que « notre suprématie, toujours croissante en Europe. pouvait seule opérer cet affranchissement, mais avec les années. »

— Laissons pour un instant les légions polonaises d'Italie; allons à celles du Danube.

Le général Kniaziewicz, après la présentation des drapeaux conquis sur les Napolitains, resta à Paris, et ne tarda pas à s'occuper de l'organisation d'une nouvelle légion polonaise, qui d'abord devait être soldée par la république helvétique. — Cet objet n'ayant pas eu lieu, il finit par organiser une légion qu'on appela

légion du Danube, et qui fut mise sous les ordres du *général* en chef de l'armée du Rhin, Moreau. Les affaires de Franc-fort et d'Offenberg montrèrent la vaillance des nouveaux venus. Placés ensuite dans la division Decaen, au centre de l'armée, cette légion décida la célèbre victoire de Hohenlinden. — Elle se couvrit encore de gloire au passage de la Saltza, le 14 décembre 1800. — Depuis, formant l'avant-garde de l'armée française, elle harcela continuellement les Autrichiens, qui ne purent se rallier sur aucun point; et Moreau n'eut plus besoin désormais de développer ses forces.

Les Français, maîtres de l'Italie et de l'Allemagne, conclurent l'armistice de Trevise, du 16 janvier 1801, et celui de Styrie, du 25 décembre 1800. — Mais ces armistices, avantageux aux Français, furent très-funestes aux Polonais par le fait; ils ruinèrent leur cher espoir de se rapprocher de la Pologne, de se mesurer avec les tyrans de leur patrie! — Vint ensuite la paix de Lunéville, du 26 janvier 1801; il n'y fut pas question de la Pologne.

La légion du Danube fut dirigée sur l'Italie; elle y rejoignit le général Dombrowski. Quant à Kniaziewicz, il donna, avec plusieurs illustres officiers polonais, sa démission, ne voyant nul moyen de servir directement sa généreuse patrie; il retourna vivre au fond de la Pologne, y attendre des circonstances favorables pour reparaître sur la scène politique. Il y reparaîtra, cet héroïque officier!

Les Polonais se réunirent à Milan (en 1801); ils y formèrent encore, malgré tant de regrettables pertes, un corps de quinze mille hommes.

C'est à cette époque qu'une stipulation des traités avec le cabinet aulique obligea le jeune consul à briser l'homogénéité de cette division, et à répartir ses soldats dans les plus illustres régimens de l'armée, où ils furent reçus comme de bons, de fidèles frères d'armes. — On n'est point juste : le consul ne pouvait pas tout; il avait à organiser, à asseoir la société française, sortant de longs orages, à l'asseoir sur de larges fondemens!—La paix était indispensable aux vues de ce jeune homme, qui se montrait si habile chef

d'état, de société, après s'être montré général d'un incomparable génie, général bien supérieur à tous ceux de l'Europe, et politique plus séduisant, plus habile et plus décisif que M. Pitt. —

Trois mille Polonais furent introduits dans l'expédition de Saint-Domingue; leur chef, le général Jablonowski, y périt, et le plus grand nombre de ses compagnons. — Généreux dévouement auquel la France doit plus qu'un vain souvenir!

En 1805, les montagnes de la Calabre et les plaines de la Lombardie furent témoins encore de la valeur, de la constance, de l'héroïque fidélité des Polonais.

Partagés, opprimés, insultés dans leur pays, ou pauvres, errant à l'étranger, sans patrie présente, combattant pendant dix ans dans les deux mondes pour conserver leur glorieuse nationalité, l'une des plus antiques de l'Europe, les Polonais, persévérant jusqu'à la dernière extrémité, allaient enfin toucher à une période de nouvelle régénération, après s'être illustrés sur les rives du Pô, du Tibre, du

Danube et sur les ondes l'Océan; ils allaient planter leur drapeau sur les rives de l'Oder, de la Warta et de la Vistule, et recommencer leur existence politique, sans doute de bien moins haut, sur un bien moins grand territoire. —

La coalition, battue tant de fois, sur tant de champs de bataille, ne cessait de relever la tête. — La Prusse, spectatrice neutre depuis la paix signée à Bâle, en 1795, des guerres, des révolutions européennes, osait braver, en 1806, l'empereur des Français, le menaçait même, lui! C'était offrir la guerre, la déclarer, la commencer : dans les questions qui touchaient à notre honneur national, il ne se faisait pas attendre au rendez-vous; on était bien sûr de l'avoir aussitôt sur les bras.

La Prusse et la Russie, qui avaient envahi des pays si étendus en Pologne, pressentirent bien, que dans la campagne qui allait s'ouvrir, les Polonais feraient des efforts pour remembrer leur patrie, pour sortir des mains de la conquête, et se mirent en garde autant que cela était possible.

Les Polonais demandèrent à Napoléon de « *déclarer cette nationalité rétablie.* » Mais pouvait-il souscrire à la demande? l'adopter comme sienne? Etait-il assez puissant pour la convertir en un fait? pouvait-il blesser mortellement et avec impunité le triple intérêt russe, prussien, autrichien? Son désir ardent, quoi qu'on ait pu écrire, était de reconstituer cette nationalité si légitime et si grande parmi les hommes; mais il croyait ne pouvoir arriver là que pas à pas ou par secousses, par la force des années, c'est-à-dire de nouveaux événemens. Kosciuszko fut affligé et blessé du silence de l'empereur. Cette ame ardente, qui croyait la réalisation de ses généreuses idées facile au chef de la France, s'éloigna de lui dès qu'il parut envelopper ses desseins à ce sujet pour marcher plus sûrement au but.

Kosciuszko ne voulut point prendre part à cette campagne. L'empereur eut l'ame navrée de cet acte de défiance. N'offrait-il pas assez de garanties de son affection pour les Polonais? Sa haine pour la coalition, toujours anglaise au

fond, n'était pas éteinte; mais l'eût-elle été, fût-il revenu à des sentimens plus modérés, que la nécessité française de la barrière du nord de l'Europe le ramenaient à l'idée du rétablissement de la magnanime Pologne. Il eut relevé cette barrière un jour. De longues et admirables dépêches écrites de sa main prouvent cela, et même qu'il envisageait le fait comme chose de nécessité absolue. Voilà ce qui, dans l'esprit de cet homme si supérieur, militait en faveur du rétablissement de la Pologne sous le rapport politique; mais que de raisons morales le poussaient en outre à cela, disait-il avec une bonhomie sublime (à Sainte-Hélène), « c'était une guerre, une difficulté que je ne voulais pas laisser à mes successeurs. » — Mais pouvait-il ce que rêvait l'ame pure, généreuse, supérieure de Kosciuszko? Ce noble esprit polonais n'était pas chargé comme lui de la responsabilité de la destinée d'un grand état; vous le supposiez invincible, on le lui disait. Mais lui qui n'avait pas intérêt à dissiper le prestige, ne croyait pas à cette puissance-là; il ne voulait donc pas im-

prudemment, sans l'occurence, appeler en champ clos trois puissances du premier ordre, et pour un intérêt vital, surtout la Russie. Il ne se croyait pas sûr de tout vaincre, de tout abattre à la fois, et il aimait mieux chercher dans la succession et la fortune des événemens suivans le moment d'arracher la bonne et brave Pologne de leurs mains, en saisissant en flagrant délit les Russes avec cinq cent mille hommes, comme il disait avec sa forte expression. Avant de toucher ouvertement aux difficultés politiques, il voulait trancher celles de la guerre. — Il disait: « Ne nous prononçons pas que celles-là ne soient tranchées. —

Kosciuszko refusa donc nettement la participation de son épée. Y avait-il là acte d'une haute raison? l'acte était-il fondé par des précédens? Pouvait-on croire les intentions de l'empereur Napoléon douteuses, quant au rétablissement de la nationalité polonaise, ce rétablissement que conseillait le vieil intérêt français? — Nous ne le pensons point. — L'objection de Kosciuszko, c'était le silence de l'empereur, et ses doutes. — Ainsi,

sa grande, sa belle vertu se trompa. D'un autre côté, Napoléon ne pouvait pas s'expliquer davantage. — Une proclamation conforme à ses vues, signée Kosciuszko, fut répandue tout-à-coup en Pologne; sa rédaction datait du moment où l'*empereur* négociait avec le général pour qu'il voulût bien le seconder dans son entreprise. Si Kosciuszko avait accepté un premier commandement sans ces conditions absolues qu'il faisait, et qui étaient un danger de plus dans la guerre où entrait la France, il est positif qu'il eût signé avec empressement ce digne document. — Il n'y eut que précipitation dans la publication de cette pièce, qui a été si véhémentement reprochée à Napoléon. —

— Revenons aux faits principaux de cette campagne.

La victoire d'Iéna, l'entrée des Français dans Berlin, firent tressaillir de joie toute la Pologne. Le chef des légions polonaises accourut du fond de l'Italie sur les bords de la Warta, et publia, conjointement avec son noble et infatigable ami et patriote, le généreux, le dévoué

Wybicki, la proclamation suivante :

« Polonais, Napoléon-le-Grand, l'in-
« vincible, entre en Pologne avec une
« armée de trois cent mille hommes. —
« Sans vouloir approfondir les mystères
« de ses vues, tâchons de mériter sa ma-
« gnanimité. —

« Je verrai, nous a-t-il dit, je verrai
« si vous méritez d'être une nation.

« Je m'en vais à Posen; c'est là que
« mes premières idées se formeront sur
« votre compte. »

« Polonais, il dépend donc de vous
« d'exister et d'avoir une patrie; votre
« vengeur, votre créateur est là. —

« Accourez de tous côtés au devant
« de lui, comme accourent les enfans
« éplorés à l'apparition de leur père. —
« Apportez-lui vos cœurs, vos bras. —
« Agissez, et prouvez-lui que vous êtes
« prêts à verser votre sang pour recou-
« vrer votre patrie. — Il sait que vous
« êtes désarmés; il vous fournira des
« armes. —

« Et vous, Polonais, forcés par nos
« oppresseurs de combattre pour eux et
« contre notre propre intérêt, venez !

« ralliez-vous sous les drapeaux de votre
« patrie. —

« Bientôt Kosciuszko, appelé par Na-
« poléon-le-Grand, vous parlera par ses
« ordres. En attendant, recevez ce gage
« de sa haute protection. — Souvenez-
« vous que la proclamation par laquelle
« on vous appelle pour former des légions
« en Italie, ne vous a pas trahis. — Ce
« sont ces légions qui, méritant les suf-
« frages de l'invincible héros de l'Eu-
« rope, lui ont donné le premier indice
« de l'esprit et du caractère polonais. —

« Fait au quartier-général impérial, à
« Berlin, ce 3 novembre 1806. —

« DOMBROWSKI, WYBICKI. »

Le 7 du même mois, les troupes françaises entrèrent à Posen, et, quinze jours après, Dombrowski y organisa quatre nouveaux régimens. Tout Polonais encore jeune voulut prendre les armes. Des milliers de citoyens qui gémissaient sous la domination russe ou autrichienne bravèrent les peines décrétées par les maîtres, confiscations, cachots, exils, et accoururent dans la partie de la Pologne que

la Prusse s'était appropriée à l'époque du partage.

Le 28 novembre, les armées françaises entrèrent à Varsovie; le prince Joseph Poniatowski les y reçut. Joachim Murat, gouverneur de la ville, appela plusieurs Polonais distingués à la composition d'un gouvernement provisoire. La justice s'exerça au nom de Napoléon, empereur et roi, et le maître de l'Europe.—On remit en vigueur l'ancienne loi sur la *pospolite*. Les dons patriotiques affluèrent de toutes parts. Les femmes polonaises, aussi célèbres par leur patriotisme que par leurs grâces et leur touchante beauté, apportèrent avec orgueil leurs bijoux à l'hôtel des Monnaies.

Les armées françaises, partout victorieuses, marchèrent en avant. Le 19 novembre, Napoléon se trouva en personne à Varsovie, et l'enthousiasme des Polonais n'eut plus de bornes. Une *commission suprême de gouvernement*, composée de Polonais, fut nommée et formée.

Le général Zaïonczek, qui avait fait la campagne d'Egypte, accourut de Mayence avec la légion du Nord. — La seconde

division, commandée par Dombrowski, se mit en ligne; tandis que la troisième division, commandée par le prince Joseph Poniatowski, s'augmenta chaque jour. On créa, dans ces circonstances, le régiment des chevau-légers polonais de la garde impériale, régiment qui deviendra illustre dans les dernières guerres de l'empire français. Il fera aussi les plus beaux efforts en Pologne pendant l'immortelle guerre de la révolution de 1830. —

— Les champs de Dirschau, de Mewe, de Graudentz, de Dantzig furent témoins de la valeur inébranlable de ces légions réunies et si ardentes! — Des flots d'un sang généreux coulèrent dans les plaines de la Prusse orientale; mais la célèbre bataille de Friedland, livrée par Napoléon le 14 juin 1807, termina cette campagne pleine de gloire pour les Français et les Polonais. Ces derniers y furent commandés par Dombrowski. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsit, le 7 juin, avec la Russie, et le 9 du même mois avec la Prusse. De ce traité était surgi un grand-duché de Varsovie. Le nom de la république de Pologne ne fut ni rétabli,

ni rappelé. Des Polonais bien dignes de foi nous affirment qu'on a entendu les grenadiers de la garde dire, en s'arrêtant sur les rives du Niémen, et en jetant les yeux sur la rive opposée, sur la Lithuanie : « Allons en avant! Quelques marches en« core, et nous rétablirons *notre Po*« *logne ! !* »

La politique de leur chef, la fortune des Polonais, la fatalité peut-être disposèrent autrement des événemens ; on ne franchit point le fleuve, quoique les sacrifices eussent été immenses de la part de la Pologne ; elle dut se contenter du lot qui lui fut fait. Pour un grand nombre d'esprits éblouis, ce fut la lointaine aurore de la reconstitution de la Pologne. En fait, il résulta cet immense avantage, qu'une population de plus de deux millions d'habitans put reprendre le nom polonais avec un titre « d'indépendance. »

Dès que le traité de paix de Tilsit fut publié, la *commission du gouvernement polonais* se rendit à Dresde pour y recevoir des mains de Napoléon le statut constitutionnel, approuvé le 22 juillet 1807. Le roi de Saxe devint grand-duc

de Varsovie. Ce nouveau souverain vint à Varsovie le 20 novembre de la même année. — Les chambres du sénat et des députés furent rétablies à peu près selon le mode de l'ancienne constitution polonaise. L'ordre militaire dit *Virtuti militari*, créé en 1792, aboli par la Russie et les Targoviciens, fut rétabli. — L'armée nationale fut accrue par la conscription militaire. — La formation des régimens de jeunes soldats se fit avec une célérité extraordinaire. Les Polonais pensèrent d'abord qu'ils s'organisaient pour eux-mêmes, pour conserver l'indépendance de la patrie recouvrée, ou bien pour l'étendre par la suite ; mais dix régimens des plus complets, et composés de l'élite de la nation, reçurent l'ordre de se rendre en Espagne. — Sommo-Sierra, Madrid, Valladolid, Cadix, les bords de l'Ebre et du Tage sont les lieux où leur sang coula pour la France, où ils se montrèrent d'héroïques camarades d'armes de nos pères. — Vingt mille Polonais y reçurent la mort des braves au cri de *Vive la France!* et *Vive l'Empereur!*

A mesure que l'administration et le

bon ordre s'établissaient, que le code Napoléon y prenait force de loi, et que la diète décidait d'heureuses et d'habiles améliorations, les ennemis de la Pologne ne cessaient d'attaquer secrètement ces sages réformes ; ils ne voulaient pas laisser s'établir un gouvernement ami du progrès, dans la crainte de voir se détacher les provinces qu'ils avaient volées. — Ceux qui parurent cette fois furent les Autrichiens.

Des armées autrichiennes considérables ouvrirent la campagne contre la France ; l'archiduc Ferdinand d'Est, depuis le 4 mars 1809, attendait à Cracovie les ordres ultérieurs de sa perfide cour.

Le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, ordonna une levée d'hommes pour prendre la place des régimens qui se battaient en Espagne. — La marche des Autrichiens en Pologne fut si rapide, ayant eu lieu sans une déclaration préalable de guerre, que le prince Joseph Poniatowski, commandant l'armée du grand-duché de Varsovie, ne put opposer que de huit à

dix mille hommes à trente mille Autrichiens.

La faiblesse numérique des Polonais n'intimida point le héros, le général habile qui les commandait, et il livra une bataille terrible, le 19 avril, près de Raszyn, à quatre lieues de Varsovie. Les Autrichiens recommencèrent trois fois leurs attaques pour déloger les Polonais de leurs positions; malgré ces efforts, ces derniers restèrent sur le champ de bataille jusqu'à dix heures. Poniatowski, Sakolnicki, Bicganski, Fiszer, Kaminski, Godebski se firent à cette bataille acharnée un honneur éternel, en montrant les talens les plus élevés, un courage merveilleux. — Godebski, vieux et admirable soldat de Kosciuszko, de Dombrowski, périt dans la bataille. C'était le cœur le plus noble, le plus brave.

On éloignait vite de Varsovie tout ce qui allait devenir urgent à l'ennemi; la nécessité commandait aussi de rendre la ville : on allait la rendre.—Cette circonstance va perdre les Autrichiens. —

Une convention fut signée entre le prince Poniatowski et l'archiduc Ferdi-

nand, et le 23 avril les Autrichiens prirent possession de la ville. —

L'armée polonaise, après avoir emporté ses munitions, ses magasins, traversa paisiblement le faubourg de Praga. — Une convention particulière stipulait que Praga ne serait point attaquée du côté de Varsovie, et réciproquement. —

Le quartier-général polonais fut établi à Serock. Le prince Joseph y tint un conseil de guerre, et on y résolut de marcher sans délai sur la Gallicie orientale, d'appeler à l'indépendance cette partie de l'ancienne Pologne, et de couper ainsi les troupes autrichiennes les plus éloignées.—En conséquence de cette résolution, il fallait passer sur le ventre des Autrichiens à Grochow, à Radzymin et à Gora. Dans tous ces lieux, la victoire accompagna les Polonais.— A Gora sur la Vistule, le général Sakolnicki fit des choses prodigieuses. Ce fut le 3 mai.

L'insurrection se propagea avec une grande rapidité, à ce point que, le 18 mai, les Polonais étaient déjà à Sandomir. — Le général français Pelletier, au service de Pologne, prit d'assaut la for-

teresse de Zamosc. — Le 28 mai, les Polonais étaient déjà à Léopold, capitale de la vieille Gallicie. — Partout où l'armée polonaise pénétrait, elle établissait un gouvernement national.

Les généraux Dombrowski et Zaïonczek arrivaient, avec de nouvelles levées, de la Grande-Pologne; et, du 16 au 23 mai, les Autrichiens furent attaqués depuis Bromberg jusqu'à Czenstochowa.

Pressé à toutes les issues, l'archiduc Ferdinand perdit la tête et s'enfuit. — C'est du 1er au 2 juin, qu'accompagné de son aide-de-camp Neipperg, futur amant de l'impératrice Marie-Louise, Ferdinand avait abandonné les murs de Varsovie. La retraite du reste de l'armée fut excessivement précipitée; elle n'eut pas le emps de relever ses postes: les marchandes de la halle les désarmèrent le lendemain.

Différens combats illustrèrent cette campagne. La prise et la reprise de Sandomir, exploit héroïque qui coûta cher à la Pologne! Les Autrichiens y furent écrasés, et le 15 juillet 1809, le prince Joseph Poniatowski, l'un des officiers les

plus brillans de son siècle, fit son entrée dans l'antique capitale de la république polonaise, à Cracovie. — Il rappelait ses grands capitaines. —

Les Polonais victorieux souhaitaient pouvoir pousser les Autrichiens battus jusqu'à Vienne ; mais l'armistice signé le 12 juillet par Napoléon et François arriva à Varsovie le 16 du même mois, et ne le permit pas. Ils eussent du moins rabaissé leur fierté !

La paix, conclue le 14 octobre 1809 entre la France et l'Autriche, ne fit passer aux mains des Polonais que la moitié de leurs conquêtes sur les Autrichiens. Le duché de Varsovie fut augmenté de quatre millions d'ames, fait politique qu'Alexandre vit avec inquiétude. Il n'eut pas souffert, sans une guerre immédiate, le rattachement de la totalité des conquêtes que les Polonais venaient de faire sur les Autrichiens au *duché de Varsovie*.

Les deux années qui suivirent furent employées à l'organisation de ce nouveau grand-duché. — L'armée nationale fut portée jusqu'à soixante mille hommes. —

Le prince Joseph Poniatowski fut chargé par le roi de Saxe, comme grand-duc de Varsovie, de représenter la Pologne à Paris, lors de la naissance du roi de Rome.... Mille pensées préoccupaient la pensée de Napoléon parvenu à l'apogée de sa grandeur ; il ne mesurait plus l'Europe que d'un coup d'œil ; les questions secondaires s'affaiblissaient à ses yeux ; il ne voyait d'abord que la France en tout.— Pour arriver plus facilement à la réalisation de son système continental, et à l'établissement de sa barrière au nord, c'était la seconde partie de sa pensée : il l'a répété, et des instructions écrites de sa main le prouvent (1). M. de Pradt, son ambassadeur, le redit aussi (2). Il avait à planter ses baïonnettes aux confins de l'Europe, à en isoler d'abord les Russes sous le masque de la poursuite de

(1) Les pièces officielles du temps sont là, puis le *Mémorial de Sainte-Hélène du comte de Las Cases*, ouvrage qui est venu ajouter à la gloire de l'empereur en la commentant admirablement par des faits. (Edition in-18, très-jolie, à 15 sous le volume, 25 volumes.)

(2) *Courrier-Français.*

la guerre contre le seul intérêt et l'influence anglaise. Dans ce moment, toutes les plages de la Baltique leur étaient ouvertes ; pour les fermer, il fallait donc frapper un grand coup sur le chemin de Saint-Pétersbourg ou de Moscow. — Dans cette expédition, les intérêts français et polonais furent confondus : seulement l'empereur ne put pas s'en expliquer clairement avant d'avoir résolu la question de l'épée, ce qu'il appelait, nous l'avons dit, « prendre en flagrant délit les Russes avec cinq cent mille hommes. » Quand Alexandre comprit clairement ses intentions, qu'il avait pressenties du reste avec une sagacité réelle depuis 1809, il lui jura guerre sans fin, implacable ! guerre de Grec et de Tatar ! — Il brisa pour jamais ses rapports avec celui qu'il avait appelé un grand homme, son ami. —

Avant d'entreprendre cette expédition qui renversera sa puissance, Napoléon conclut, le 14 mars 1812, un traité avec l'Autriche. Un article secret promettait à la Pologne la réunion de la Gallicie en échange de l'Illyrie.

De Paris Napoléon vint à Dresde.

Presque tous les monarques du continent s'y trouvèrent en même temps. Il fut cajolé par eux et par les Metternich, les Hardenberg; mais je ne crois pas que ces caresses l'aient engagé à modifier ses plans relativement au rétablissement de la Pologne. Des esprits très-consciencieux l'ont pourtant affirmé. — Il n'était pas homme à se laisser conduire pour ses idées générales. — Si l'empereur ne s'expliqua pas, il l'a dit depuis : c'est parce que le silence lui était utile; en ce sens que le doute ne laissait ni Alexandre s'exaspérer davantage, ni la Prusse et l'Autriche quitter nos armées et se coaliser, qu'il évita, surtout en Pologne, de toucher cette question. A cause de cela, il passa à Kœnigsberg, laissant Varsovie de côté, pour se rendre sur le Niémen. — La Pologne se levait comme un seul homme; la Lithuanie bouillonnait déjà : on y attendait les Français comme des libérateurs. Mais Napoléon, qui ne peut pas dévoiler ses desseins, annonce à l'armée, au moment de passer sur le territoire lithuanien, qu'elle va entrer sur le sol ennemi!—Il court, répondit-il à une dépu-

tation qui le rejoint à Wilna, le 28 juin, à la solution de l'épée. —

En ce moment, l'armée du grand-duché était forte de quatre-vingt mille hommes. — De nouveaux régimens lithuaniens s'organisèrent sur tous les points. — Les troupes françaises marchèrent victorieuses sur les routes de Moscow. — Plusieurs régimens polonais de diverses armes furent distribués dans des corps français, mais cinquante mille hommes furent réunis sous la dénomination du 5e corps de la grande armée, commandé par le prince Joseph Poniatowski. — En se tenant constamment sur l'extrême gauche de l'armée, ce 5e corps arriva à Smolensk pour prendre part à l'affaire; il y décida la prise de la forteresse. — Le général Michel Grabowski y trouva la mort des braves. — De Smolensk, le 5e corps se sépara de nouveau et ne s'unit derechef que sur les champs de la Moskowa, où il prit une part immortelle à la journée; après la bataille, les Polonais entrèrent dans Moscow-la-Grande. — Ils y entrèrent pour la septième fois (les Lithuano-Polonais); leurs lances avaient déjà

abaissé l'orgueil de cette puissance, auteur de tous leurs maux par ses perfidies, ses lâches corruptions, et non leur maîtresse par la force du bras seul (1)!

Lorsque Napoléon n'eut plus l'espoir de conclure la paix à Moscow, au commencement de la mauvaise saison de l'année, il quitta Moscow et revint sur ses pas; il reçut d'immenses services des Polonais pendant cette fatale retraite. Leurs régimens formèrent toujours son avant-garde : ils prodiguèrent leur sang pour nous sauver. — C'étaient eux qui, plus habitués à la rigueur du climat, couraient les premiers à l'ennemi; ils se faisaient remarquer au fort de chaque combat : partout on retrouvait ces généreux amis. Ils ramenèrent leur artillerie intacte à Varsovie.

(1) En 1368, 1370 et 1373, les Lithuaniens, sous Olgerd, leur grand-duc, entrent trois fois à Moscow. — Entre 1587 et 1648, sous le roi Sigismond III et son fils Władislas IV, les Polonais entrent encore trois fois à Moscow. Leur grand-général Zolkweski amène le tzar Schouisky prisonnier à Varsovie. — En 1812, c'est pour la septième fois que les Polonais entrèrent à Moscow.

Les Russes, marchant à la poursuite de l'armée en retraite, occupèrent Varsovie le 7 février 1813. — Les débris des corps polonais se réunirent à Cracovie. — Le prince Joseph Poniatowski y réorganisa une nouvelle armée; mais sa position y devint très-embarrassante, car la Prusse s'était déjà déclarée contre la France, et l'Autriche était sur le point d'en faire autant. — Toutefois, en vertu d'une convention particulière, le corps du prince franchit les possessions autrichiennes et prussiennes, et s'unit aux Français à Zittau. —

Tous les champs de bataille dans les campagnes d'Allemagne, en 1813, ont été témoins des exploits des Polonais commandés par Poniatowski, Dombrowski, Sakolnicki et quelques autres généraux dont les noms sont la gloire de cettte époque. — Le prince Joseph Poniatowski commandait un corps d'armée composé de troupes françaises et polonaises, sans avoir le titre de maréchal de France; l'empereur Napoléon avait ordonné qu'il en eût les insignes, le rang et les honneurs. — Quoique touché de cette dis-

tinction accordée par un si bon juge de la valeur, il répondait « n'en pas connaî-« tre de plus belle, de plus pure, que « l'honneur de commander une armée « de son pays ; » et déclara « qu'assez « honoré de se trouver chef des Polonais, « il pensait que toute autre distinction « ne lui convenait pas. »

Pendant la campagne de Saxe, cet illustre Poniatowski fut constamment en première ligne. Il vit diminuer chaque jour le nombre de ses soldats.—A la journée du 16 octobre, il fit preuve, devant Leipzick, de rares talens, d'un dévouement absolu, et prêta à l'armée française l'appui de sa bonne épée.—Le soir, Napoléon fit publier dans tous les rangs « que, « voulant donner au prince Poniatowski « une dernière marque de sa haute es-« time, et en même temps l'attacher plus « étroitement aux destinées de la France, « il lui concédait la dignité de maréchal « de l'empire. » — Le général Flahault fut porteur de cette nouvelle auprès du prince Joseph.—Le 18 octobre, il se battit toute la journée. —Chargé de protéger la retraite de l'armée française, et n'ayant

avec lui que sept cents hommes à pied et soixante lanciers-Krakus, il contint les colonnes ennemies qui s'avançaient de toutes parts. — Par une méprise funeste, tous les ponts avaient été coupés par les Français. Ne voyant plus aucun moyen de se sauver, il s'écria en agitant le sabre : « Compagnons, mourons comme il con« vient aux soldats de la patrie; mais ven« dons chèrement notre vie. » —Il se jeta alors sur une colonne prussienne qui le pressait, et en repoussa le premier rang. — Déjà blessé pendant la journée, il reçut, à cette dernière charge, un coup de feu à l'épaule gauche.

— Ses soldats l'entourèrent et le conjurèrent de se conserver à la Pologne pour des jours plus heureux. — « Non, dit-il, « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, « c'est à lui seul que je veux le remettre. » —Il reçut encore une blessure, et parvint à passer la Pleisse à la nage, d'où il protégea la retraite de ses troupes légères. — Arrivé, avec une suite peu nombreuse, sur les bords de l'Elster, dont les flots rapides emportaient avec eux les débris de la journée, l'ennemi lui criait encore de

se rendre; c'était en vain. Se trouvant trop faible pour pouvoir se battre, il se jeta dans l'Elster, et disparut le 19 octobre 1813! — A ses côtés périt son intrépide aide-de-camp Bléchamp, que l'on vit au milieu des flots supporter quelque temps son immortel généralissime, et disparaître avec lui.—Le corps du prince, retrouvé seulement le 24 octobre, fut embaumé et porté à Varsovie par ses compagnons d'armes; tous les honneurs dus à son rang lui furent rendus par ordre de l'empereur Alexandre. — Plus tard, ses dépouilles mortelles furent portées dans les tombeaux des rois de Pologne à Cracovie, sur la terre de la liberté polonaise. — Il y repose à côté de Sobieski et de Kosciuszko.—Ce fut là la digne fin de cet illustre Poniatowski, qui a laissé une si belle page dans l'histoire de France et de Pologne. —

Neveu du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et petit-fils du célèbre ami et compagnon d'armes de Charles XII, roi de Suède, le prince Joseph naquit en 1766. — Il entra d'abord au service d'Autriche, où il fut aide-de-camp de l'empereur Jo-

seph II, à l'époque de la guerre contre la Turquie; il fut blessé au siége de Sabalsch. — La mémorable diète constituante de Pologne de 1788-1792, ayant décrété une nouvelle organisation de l'armée nationale, le jeune Poniatowski vint avec enthousiasme dans sa patrie, et s'occupa avec zèle à former et à instruire les nouveaux corps. — Nommé, en 1792, généralissime, dans la campagne contre les Moscowites, il se fit remarquer par une résistance vigoureuse et habile; mais trahie par son oncle et par quelques autres misérables, l'armée polonaise reçut l'ordre de la retraite. Poniatowski, ne pouvant supporter l'idée de se retrouver parmi les hommes qui venaient de négocier, quitta le commandement. Lorsqu'il se sépara de l'armée nationale, celle-ci lui offrit une médaille, avec l'inscription : *Miles imperatori.* —

En 1794, lorsqu'éclata la glorieuse guerre de l'indépendance nationale, le vœu des Polonais appela Kosciuszko à la dictature; Joseph Poniatowski, autrefois commandant en chef, accourt sous la tente de Kosciuszko, et lui déclare vou-

loir servir sous ses ordres comme volontaire. — Mais Kosciuszko lui donne le commandement d'un corps d'armée. Ce corps défendit Varsovie pendant le siége des Prusso-Russes. — Rentrant dans la vie privée, après l'anéantissement *de la* Pologne (en 1795), Poniatowski ne reparut sur la scène publique qu'en 1806.

Les débris de l'armée polonaise, après la mort de Poniatowski, passèrent sous le commandement du général Dombrowski. —Dans la campagne de France de 1814, ils combattirent avec leurs vieux frères d'armes.—A la bataille d'Arcis-sur-Aube, Napoléon, s'étant trop aventuré, fut presque enveloppé; mais un bataillon polonais, qui aperçut le péril qu'il courait, l'entoura, l'enferma dans un carré et fit un feu terrible. La garde arriva, et dégagea aussitôt du plus grand danger et l'empereur et ce bataillon d'hommes dévoués. Napoléon dit, dans ce moment, à un général: « Comment nommez-vous ce Polonais qui est à la tête du bataillon? —Je ne me rappelle pas son nom; c'est un commandant. — Eh bien, reprit l'empereur, c'est un commandant qui commandera! »

C'était Skrczynecki (1), futur généralissime des armées polonaises en 1831. —

Lorsque les armees étrangères arrivèrent sous les murs de Paris, elles trouvèrent les Polonais qui les combattirent jusqu'à la dernière extrémité, tant dans les rangs de la garde nationale parisienne que dans ceux de l'armée de ligne. — A la défense de la butte Chaumont, l'artillerie française, servie par des Polonais et par des élèves de l'Ecole polytechnique, foudroya long-temps les Russes et les Prussiens. Lorsque le faubourg Saint-Antoine fut attaqué, les élèves de l'Ecole polytechnique y coururent avec vingt-huit canons; mais ils furent bientôt abandonnés. Prêts à manquer de munitions, ils ne cessèrent pas toutefois à charger leurs pièces avec le plus admirable sang froid; cependant cette héroïque et nationale jeunesse allait périr. Nul n'arrive, on les oublie, ou la trahison les punit-elle déjà d'un généreux élan? — Le feu ralenti de l'artillerie marque à l'ennemi le prochain

(1) Ce trait a été représenté sur une jolie estampe de M. Jazet.

épuisement des moyens de défense ; mais tout-à-coup se présente un libérateur, le général polonais, Michel Sakolnicki. —

Le 30 mars 1814, cet illustre officier, n'étant point de service, voulut voir par lui-même l'état des affaires. Il parcourut en conséquence la ligne française dans toute sa longueur, accompagné de M. de d'Alfonse, son aide-de-camp.

Arrivés à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, ils voient un poste d'artillerie servi par des jeunes gens qui pointaient avec la plus remarquable habileté, et se battaient comme des lions ; mais ils n'étaient pas soutenus alors, et il était certain, pour un officier expérimenté comme l'est ce dernier, que le nombre devait bientôt les écraser. Il ne paraissait nullement probable que, dans l'impossibilité de tirer, ces braves jeunes gens se rendraient. — Ils appartenaient à l'Ecole polytechnique. — Plein d'admiration pour leur contenance et leurs efforts, mais frappé dans le même moment du sentiment de leur impuissance, le général Sakolnicki tourne la bride de son cheval, et, quoiqu'en redingote et

n'ayant que son chapeau de général, il court chercher un renfort; il donne des ordres que l'on exécute; son aide-de-camp le seconde; ils ramassent ce qu'ils peuvent trouver de gardes nationaux décidés et de troupes de ligne; cela ne forme qu'un très-petit nombre d'hommes. Le général se met à leur tête, s'élance en avant: il arrive à l'ennemi, le charge intrépidement, le crible; il a le bonheur alors d'arracher à une mort certaine ces jeunes gens, ces héros qui venaient de se battre si intrépidement pour notre France.—Les élèves de l'Ecole polytechnique n'ont point su ensuite le nom de celui qui les a délivrés. On le donne ici pour la première fois. Ce n'était point un étranger puisqu'il était Polonais; c'était un Français par le cœur et par vingt ans de participation aux travaux de notre gloire militaire dans les légions polonaises d'Italie, dans celles du Danube, en Prusse, et partout où l'appelaient ses chefs et ses vieux compagnons d'armes.

Voici un autre trait que nous ne pouvons omettre; les historiens ne l'ont point connu, nul ne l'a cité. Le feld-maréchal

prince Blücher s'était trop avancé de Saint-Denis à Montmartre ; un escadron polonais voyant cela, fit sur lui une charge si violente et si à propos, que Blücher ne lui échappa que par miracle. — Le chef de cet escadron qui venait d'entamer ces masses était ce Dwernicki qui a posé les armes devant les Autrichiens, il y a quelques mois, en Gallicie. Il les a déposées avec une profonde douleur, après avoir accompli d'incroyables faits d'armes ! — Cet officier illustre a le bras de Junot et l'audace de Murat. Mais revenons.

Après la signature du traité de Fontainebleau, le général Dombrowski ayant demandé à retourner en Pologne, reçut une réponse que les Polonais partiraient pour leur pays en même temps que les Russes, et que, rendus chez eux, ils seraient libres de continuer ou de quitter le service. — Le grand-duc Constantin fut chargé du commandement en chef de l'armée polonaise. Il enjoignit aux chefs de corps de se trouver à Saint-Denis pour être présentés à l'empereur Alexandre. — Les députés, au nom de douze généraux et de six cents officiers qui restaient

des quarante régimeus du duché de Varsovie, présentèrent une requête à l'empereur Alexandre. Il la reçut et y satisfit, sauf un point. — Ces débris se mirent en marche et arrivèrent dans le courant de 1814 en Pologne. —

Ces faibles débris d'un si grand naufrage rentrèrent dans leur infortunée patrie; l'espoir de lui être utiles un jour les animait alors vaguement. — Il y avait d'un autre côté une sainte poignée de ces braves qui avaient pris le parti de se dévouer jusqu'à la dernière extrémité à la cause de Napoléon. — Dans la petite armée qui suivait l'empereur à l'île d'Elbe, il y avait un *escadron napoléon*, ou appelé autrement *escadron sacré*, composé de cent vingt hommes, et commandé d'abord par Schultz, ensuite par le baron Jean-Paul Jerzmanowski.

A la nouvelle rentrée de l'empereur, en 1815, ces Polonais servirent de noyau à une nouvelle formation des régimens polonais dans les cent-jours. — Un grand nombre de ces braves scellèrent de leur sang leur fidélité au drapeau tricolore dans les champs de Waterloo. Après cette ba-

taille ,les Polonais suivirent la retraite de l'armée française , et vinrent, mêlés à nos soldats, camper sur les bords de la Loire. — Nombre d'entre eux restèrent ensuite en France. Ceux qui eurent le malheur de retourner à Varsovie furent poursuivis par la tyrannie sauvage du tzaréwitsch Constantin , homme dont la réputation de courage n'est aucunement démontrée, mais dont la froide cruauté , les mœurs affreuses , la grossièreté ont laissé des souvenirs si vifs en Pologne ! — Il a rappelé avec des traits frappans plusieurs des mauvais princes de la décadence de l'Empire Romain.—

HISTOIRE

DE POLOGNE.

1814.

A cette époque, la sainte alliance se leva sur les débris du système napoléonien, et commença son œuvre d'iniquité, qu'elle conduisit pendant quinze ans.

Depuis le 7 février 1813, les Russes occupaient Varsovie. — Ils s'étaient fait précéder par l'acte d'amnistie du 24 décembre 1812, concernant les Lithuaniens qui ne s'étaient point réunis aux armées gallo-polonaises, et par un manifeste bienveillant, adressé aux habitans du grand-duché de Varsovie, l'un et l'autre signés par le feld-maréchal prince Koutousoff-Smolenski, commandant en chef les armées russes. — La réaction ne fut

(1) Tableau de la Pologne de Malte-Brun, par Léonard Chodzko; et le royaume de Pologne depuis 1815, par Alphonse d'Herbelot.

pas sanglante. Tandis qu'en 1812 le grand-duché courait aux armes, quelques Polonais Lithuaniens de distinction, éblouis par les qualités personnelles de l'empereur Alexandre, avaient suivi ce prince à Saint-Pétersbourg; d'autres, et parmi eux les ministres du grand-duché, Thadée Mostowski et Thadée Matuszewic, entamèrent des négociations avec le gouvernement russe, à la fin de l'année 1812. — Leur intervention épargna à la Pologne les rigueurs de la conquête. —

A la même époque, des démarches avaient été faites pour obtenir de l'empereur Alexandre le couronnement de son frère Michel (le grand-duc Constantin étant successeur au trône de Russie) en qualité de roi de Pologne. Ces propositions furent repoussées; néanmoins, Alexandre, dans sa lettre écrite de Leypuny, le 13 janvier 1813, au prince Adam-George Czartoryski, avait cru devoir rassurer les Polonais: « Ayez quel-
« que confiance en moi, disait-il, dans
« mon caractère, mes principes, et vos
« espérances ne seront pas trompées. —

« A mesure que les résultats militaires « se développeront, vous verrez à quel « point les intérêts de votre patrie me « sont chers ; quant aux formes, les plus « libérales sont celles que j'ai toujours « préférées » Il faisait également allusion à la réunion probable de la Lithuanie à la Pologne. — « Quant à la dénomination « tion sous laquelle elle se trouvera en « faire partie, cette difficulté est facile à « vaincre. »

Ainsi, le tzar vainqueur, soumis à l'empire des idées généreuses qu'affichaient alors les souverains, paraissait offrir à la Pologne plus que n'avait pu promettre Napoléon. — Ces paroles étaient bien sonnantes ! — Cet Alexandre possédait le talent de dissimuler au plus haut degré, et tout en émettant des idées *libérales* et *polonaises,* il mit à la tête du gouvernement provisoire à Varsovie deux Moscowites, Lanskoï et Novossiltzoff. Ce dernier surtout était un homme infâme ; il protégeait la rapacité de ses agens ; et pour se faire une idée du sort qui attendait la Pologne, il suffit de dire que les

impôts y furent perçus d'avance jusqu'à l'année 1824! —

A l'époque dont nous parlons, le congrès de Vienne n'avait pas encore proclamé l'existence du nouveau royaume; cependant le grand-duc Constantin, nommé par son frère Alexandre, à Paris encore, commandant en chef des troupes polonaises, voulut s'occuper d'avance de leur organisation. — Un comité militaire, composé de neuf généraux, fut institué sous sa présidence à Varsovie. —

Les généraux polonais hésitèrent à souscrire aux exigences du tzaréwitsch. — Ils lui représentèrent qu'une nation jouée tant de fois aurait raison dorénavant de n'offrir son sang qu'avec une garantie pour son indépendance. — Les débats furent vifs et longs. — Ce que n'avaient pu les menaces, les flatteries et les promesses l'effectuèrent. — L'organisation de l'armée fut décidée. — Trois généraux, pour être conséquens dans leurs principes, quittèrent le service: c'étaient Kniaziewicz, Woycrynski et Paszkowski. —

C'est sous de tels auspices, et en trompant les Polonais, que le tzaréwitsch

Constantin préluda au règne de quinze années de la plus cruelle déception !

Des débats longs, orageux, interminables, furent engagés au congrès de Vienne relativement à la Pologne. — L'Angleterre et l'Autriche surtout s'opposèrent à l'immense agrandissement de la Russie. Ces cabinets ne cédèrent que quand ils apprirent le débarquement de Napoléon à Cannes. — Les cabinets, coalisés de nouveau par l'effroi, s'unirent plus fortement que jamais; les divisions cessèrent; la Pologne fut sacrifiée à la Russie : le 20 juin 1815, le nouveau royaume de Pologne fut proclamé à Vienne. Déjà la Prusse et l'Autriche avaient partagé le grand-duché de Varsovie, selon leurs vues.

Peu de changemens eurent lieu dans l'organisation du pays; la plupart des anciens ministres furent maintenus au pouvoir, la magistrature conservée, et une commission nommée par Alexandre eut a s'occuper immédiatement de la rédaction d'une constitution nouvelle. — Ce travail ne se fit guère attendre, et le 24 décembre 1815, la constitution fut promulguée. — Elle garantissait la responsabilité des

ministres, l'indépendance de la magistrature, la liberté de la presse et la liberté individuelle. — Les membres de la chambre haute étaient nommés à vie; leur nombre devait être inférieur de moitié à celui des membres de l'autre chambre; les représentans du pays se divisaient en deux classes : les *nonces*, élus par les nobles de chaque arrondissement; les *députés*, élus par les communes, c'est-à-dire par la généralité des citoyens non nobles. — On compte soixante-dix-sept nonces et cinquante-cinq députés. — Tous les propriétaires étaient électeurs; quiconque payait soixante francs d'impôt était éligible; mais pour être admis au sénat, douze cents francs d'impôt furent exigés. — Les votes du budget par les chambres étaient reconnus; mais ce vote devait être quadriennal, et la diète elle-même n'était convoquée que de deux en deux ans, sa durée limitée à quatre semaines, et le droit de pétition circonscrit dans d'étroites limites. — Le jugement par jury n'était pas admis; l'initiative interdite à la diète; les amendemens ne pouvaient être admis que dans

une seule chambre, celle qui vote la première le projet. — Le général Zaïonczek fut nommé lieutenant du roi. L'organisation constitutionnelle de l'administration, la substitution de commissions palatinales aux préfectures furent agréables aux Polonais. — Il semblait que le gouvernement d'Alexandre, animé de l'esprit de réforme qui avait dicté la constitution du 3 mai 1791, s'efforçait de rattacher au présent les souvenirs du passé. — Il promettait en même temps une loi libérale sur l'administration communale, et une organisation judiciaire conforme aux principes de la révolution.

Pour éblouir entièrement les Polonais et l'Europe, Alexandre n'hésita pas à donner une charte basée sur ces principes, mais en laissant à Varsovie le tzaréwitsch Constantin et M. Novossiltzoff; il savait bien que ces principes ne seraient jamais appliqués, et que toute chose irait au gré de l'autocratisme.

Les trois premières années de l'existence du nouveau royaume s'écoulèrent assez paisiblement; mais la diète de 1818 fut le terme de la paix et des es-

pérances de la Pologne. — Les rois qui, pour soulever l'Europe contre Napoléon, avaient inscrit le mot « *de liberté* » sur leurs bannières, s'étaient repentis de leurs promesses après la victoire. — Néanmoins, tant qu'on put craindre que la France, rejetant le joug vil et sanglant des Bourbons, ne se constituât de nouveau le champion de la liberté du monde, les cabinets usèrent d'adresse, et parurent disposés à se soumettre aux justes exigences des peuples. — Mais en 1819, la France, épuisée par ses longues guerres, semblait se reposer de sa vieille gloire dans une apathie profonde, et son drapeau, long-temps maître en Europe, traînait dans la poussière sans que personne osât le relever ! quelques vers de notre illustre Béranger rappelèrent seuls sa grandeur. — C'est le moment qu'on crut favorable pour violer des sermens déjà vieux de trois ans, pour étouffer cet esprit d'indépendance qui, nourri par le feu, les idées, les sentimens de la presse et des associations patriotiques, grandissait chaque jour au sein de l'Allemagne, étendait sa puissante in-

fluence à l'Italie, à la Pologne, à la Russie même, et menaçait de rappeler aux rois, sur les champs de bataille, les promesses des jours du péril. — Le congrès de Carlsbad manifesta aussitôt que les puissances parjures sauraient résister; on y déchira tous les engagemens. — La liberté de la presse fut abolie dans toute l'Allemagne, et la commission inquisitoriale de Mayence fut chargée de trouver des crimes à des hommes qui avaient sauvé la cause des rois dans les plaines de Leipzig et sous les murs de Paris. — Le royaume de Pologne ne pouvait échapper à cette fatale rétroactivité : resserrée entre des populations de même race et de même langage auxquelles la servitude pesait, elle était un objet d'envie pour ces voisins; et la liberté étant de sa nature contagieuse, on prit soin que ce danger disparût.

Un journal d'opposition, rédigé par Bruno Micinski et Théodore Morawski (1),

(1) M. Théodore Morawski, après un long séjour en France, revint en Pologne, et fut nommé, le 16 août 1831, ministre des affaires étrangères sous la dictature de Krukowiecki.

s'était élevé à Varsovie. — Après une durée de neuf mois, sa tendance libérale excita les alarmes du gouvernement du tzaréwitsch; et, le 31 juillet 1819, les journaux furent soumis à la censure. — Obligés de discontinuer la publication de ce journal plein d'intérêt, les deux rédacteurs ne se découragèrent pas. — A l'exemple des écrivains français de l'*Album* (1) et de la *Minerve française* (2), ils entreprirent un recueil semi-périodique, œuvre de justice, de conviction et de talent. Nous ne pouvons nous dispenser de citer l'introduction de ce recueil : « Représentans de la nation, « s'écrient les éditeurs de la *Chronique* « *moderne*, célébrer la gloire du meilleur « des monarques (Alexandre), bénir la « charte qui assure notre bonheur, pro- « clamer ses principes bienfaisans et les

(1) MM. Rabbe, Dumesnil, Victorin Fabre, Casimir Delavigne, l'illustre poète Béranger, Loève-Veimars, Fontan, Frédéric Fayot, Magalon, Chalas, etc.

(2) MM. Jay, Etienne, Benjamin Constant, Aignan, Tissot, Evariste Dumoulin, Norvins, Pagès, etc.

« défendre selon nos moyens et notre « conscience, tel est le devoir de chaque « Polonais, et tel est aussi le but de notre « journal. — A qui pourrions-nous mieux « consacrer une œuvre inspirée par des « motifs aussi purs, si ce n'est à vous, dé- « fenseurs des libertés nationales! — Vous « tenez de la charte le droit de les ap- « puyer, en veillant sur les abus de l'ad- « ministration publique, et vous avez « prouvé déjà que ce droit vous savez « l'exercer, et qu'aucun égard ne saurait « vous réduire à y renoncer! — Recevez « donc cet hommage dû à vos vertus. — « Mais, pour remplir vos devoirs, l'assis- « tance de vos concitoyens vous est né- « cessaire : il faut qu'ils vous aident à « signaler les écarts du pouvoir; il faut « que vos commettans vous fassent con- « naître les vœux du pays. — Cette tâche, « nous voulons la remplir. — Jusqu'ici « nos journaux s'occupaient peu des af- « faires du pays. — Remplis de nouvelles « extérieures, ils paraissaient être étran- « gers à leur propre patrie. — Notre « dessein est de remédier à ce mal; nous « désirons que tous ceux qui cherchent

« à servir le pays aient le moyen de « s'entendre par notre entremise sur ce « qu'ils croient utile à leur patrie. — Et « si nos efforts, appuyés par d'illustres « citoyens, obtiennent quelques succès, « nos vœux seront comblés: nous aurons « atteint notre unique but, celui qui sera « l'objet de toute notre vie : bien servir « la patrie.» En effet, c'était chercher là le plus digne but. —

Le succès de la *Chronique moderne* fut prodigieux ; mais ce noble langage effraya le pouvoir, et une nouvelle ordonnance étendit immédiatement la censure à tous les ouvrages sans distinction. — Malgré cela, il avait surgi un autre journal intitulé l'*Aigle blanc;* il ne put paraître long-temps non plus, et la presse une fois étouffée, l'arbitraire fit faire silence et gouverna. —

L'arrestation illégale de deux officiers, leur déportation sans jugement préalable, avaient signalé les envahissemens de la police militaire dans le domaine de la justice. — Bientôt on vit s'élever des tribunaux exceptionnels, des impôts se percevoir sur ordonnance, des propriétés

particulières passer entre les mains du gouvernement, sous prétexte de l'utilité publique, et sans qu'il fût question des formes légales. — L'organisation d'une police secrète, aux ordres du géneral Alexandre Rozniecki, compléta ce système exécrable, et de tristes pressentimens agitaient les esprits, lorsque s'ouvrit la diète de 1820, célèbre par l'opposition que laissèrent éclater les nonces contre cette marche du pouvoir. — Quand il fallut s'expliquer avec les Russes, les effets des intrigues de leurs agens furent annulés, puisque cent dix-sept voix contre trois dans la chambre des nonces, et une imposante majorité dans le sénat, se déclarèrent ennemis de ce système. — Cette opposition en masse effaroucha et irrita l'empereur, qui commença alors à frapper ouvertement cette nationalité polonaise, son hypocrite ouvrage. On corrompit quelques personnages; plusieurs ministères furent envahis. — Stanislas Grabowski, fils naturel du dernier roi Stanislas-Auguste, et jésuite au fond de l'ame, fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique. — La direction du clergé fut confiée à l'arche-

vêque Albert Skarszewski, le même qui, en 1794, à l'époque de la révolution sous Kosciuszko, avait été condamné à la potence comme traître à la cause nationale. — Plusieurs autres postes élevés dans d'autres administrations furent pris par les gens de cette moralité.

Au milieu de cette série d'illégalités, le triste sort de l'université de Wilna vint apprendre aux Polonais que le joug pesait encore plus cruellement sur leurs frères de Lithuanie. —

La jeunesse lithuanienne, cette brillante élite de la nation polonaise, avait songé constamment aux moyens d'opposer une digue aux efforts du gouvernement moscowite pour éteindre l'esprit de nationalité (1). — Elle en avait crée une et résistait à l'influence russe. — Il sortit de son sein, il surgit pour la guider, un homme d'un caractère ferme, à conceptions hardies, dont le nom brillera avec reconnaissance et admiratiou dans les annales polonaises! — Thomas Zan, entré à l'université de Wilna, en 1815, ne tarda pas

(1) *Voyez* les ouvrages de Léonard Chodzko cités plus haut.

à se faire remarquer parmi ses collègues comme poète, et sut, par la douceur et la dignité de son caractère, se concilier l'affection de presque tous les étudians de l'université. — Pour rapprocher la jeunesse qui accourt à Wilna de toutes les parties de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Russie Blanche, de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, pour maintenir dans leur force la nationalité et la langue polonaise, Zan conçut l'idée de former une société philantropique. Il reçut à cet effet, en 1820, une couronne de lauriers dans les réunions du champ de Mai (Maiowki) près de Wilna, et fut proclamé à l'unanimité président de cette société. Jusqu'à ce moment, on remarquait en général, chez les jeunes Lithuaniens, peu d'aptitude pour les études sérieuses et savantes; aussi, craignant que l'esprit national ne s'éteignît faute d'alimens, que l'amour de la patrie ne fît place à un égoïsme d'autant plus dangereux qu'il pourrait s'étendre à tous les étudians qui venaient en foule à l'université de Wilna, Zan conçut un projet de réforme morale qu'il

parvint, avec un rare bonheur, à mettre à exécution.

Dans ce concours si nombreux de jeunes gens, il s'en trouvait de riches et de pauvres, et ces derniers l'emportaient toujours en application sur les premiers. —Il fallait employer les lumières des pauvres au profit des riches, et la richesse de ceux-ci au soulagement de ceux-là; il fallait rapprocher les uns des autres, détruire toute espèce d'aristocratie, établir une égalité effective, abolir toute distinction autre que celle acquise par des talens et un mérite supérieur; faciliter les moyens de les déployer, faire revivre l'amour de la patrie et des lettres; enfin opérer une véritable révolution parmi ces jeunes gens, à qui la puissance de l'avenir appartiendrait dans quelques années, toutes les sommités de l'ordre social. — Le désir d'effectuer un plan aussi utile à la patrie engagea Zan à ne pas quitter son modeste rang d'étudiant, et à se contenter de peu pour vivre au milieu de ses compagnons qui l'aimaient, comme leur doyen et leur modèle. — Zan tourna dans ce temps ses regards vers l'Allemagne; il essaya d'é-

blir entre les universités des liaisons intimes pour le même objet; mais, dégoûté des excès auxquels se livraient la plupart des membres de ces autres sociétés, il résolut, pour atteindre le but qu'il se proposait, de suivre un autre chemin.— Dans son plan, il embrassa tous les avantages que l'Allemagne espère retirer un jour de ses associations universitaires, et remplaça par des institutions dignes d'un philosophe, les extravagances qu'on peut, à si juste titre, leur reprocher. — La morale, l'esprit national, une instruction générale et profonde, tels étaient les germes qu'il se proposait d'implanter et de féconder dans sa patrie — Pour effectuer ce vaste projet, il forme d'abord, en 1819, la société des frères Rayonnans (Promienisty). Ses statuts furent imprimés et approuvés par le pouvoir suprême de l'université.

Tout se passait dans un ordre vraiment admirable, lorsque cette œuvre habile commença à faire naître des mécontentemens, et amena une triste série de persécutions en Lithuanie. —Il se forma une société d'*anti-rayonnans*, courant les dé-

bauches, menant la vie la plus déréglée. — Sans puissance et sans moyens pour dissoudre la société légitime des *rayonnans*, ces jeunes gens accusèrent calomnieusement ses membres, devant l'évêque Kmidzicz, d'avoir outragé la religion dans leurs écrits et dans leurs chants. — Cette accusation parvint à la connaissance du gouverneur-général, de Urlus Rimski-Korsakoff. — Celui-ci s'en rapporta au recteur de l'université, Simon Malewski, qui, après avoir appelé chez lui Zan et quelques autres membres, les engagea à dissoudre la société. — Cette mesure détruisit les espérances de cette association naissante; ses membres ne purent plus agir ouvertement, mais résolurent de travailler dans le mystère au même objet. Ils formèrent, en conséquence, une autre association secrète qui prît le nom de *société des Philarètes* (amis de la vertu), dont les statuts furent rédigés, sauf quelques modifications, dans le même sens que ceux de la société des rayonnans. — Ses membres furent partagés en sept sections ou classes (*grono*), tirées des sept couleurs de la lumière physique; et chaque

section fut composée des étudians fréquentant la même Faculté. —La couleur violette fut celle des philologues ; la couleur orange, celle des étudians en droit ; la couleur jaune, celle de l'histoire ; la couleur bleu de ciel, celle des beaux-arts ; la couleur verte, celle des élèves en mathématiques ; la couleur bleue, celle de la physique et d'histoire naturelle ; et la couleur rouge fut enfin l'attribut des étudians en médecine. — On procéda ensuite à la nomination des chefs différens de la société, qui pouvait recevoir un nombre illimité de membres. — Chaque section se réunissait à des séances périodiques, dans lesquelles on s'occupait de la lecture de dissertations ou de pièces de vers, tendant à perfectionner la langue polonaise et à donner des notions exactes sur la science à laquelle se livraient les étudians de chaque faculté. — Bien que tous les membres se reposassent sur le caractère et l'activité de l'infatigable Zan, il crut néanmoins devoir former un comité particulier de vingt membres pour donner la dernière main à la réussite la plus efficace du plan de la société.—Ces vingt person-

nes formaient la société des Philomates, indépendante des Philarètes, mais exerçant une suprématie invisible sur ces derniers. —

Dès-lors l'association prit un développement immense : une noble émulation inspira tous ses membres ; les cours et les leçons furent suivis avec plus d'exactitude; et les conférences particulières hâtèrent les progrès. — Mais pour que la jeunesse connût à fond son pays, condition indispensable à qui veut le servir utilement, Thomas Zan remettait à chaque membre qui allait passer les vacances à la campagne, un exemplaire de plusieurs tableaux synoptiques imprimés, pour les remplir ensuite d'aperçus statistiques, historiques, géographiques et géologiques, sur les districts ou communes du voisinage de chacun d'eux. —Après avoir terminé sa tâche, chacun envoyait des observations à Zan, qui sut en tirer un grand parti pour le bien général. —

Les plus capables d'entre les membres servaient de co-répétiteurs aux autres, et toute la jeunesse paraissait vivre en famille. — C'est encore par l'influence

des Philarètes que se forma une société autorisée par le gouvernement, et dont le but a été de procurer aux cent pauvres étudians de l'université les moyens de se nourrir, de se loger et d'acheter les livres nécessaires. —

Une autre société, dite de *typographie*, se chargea de la réimpression des classiques polonais, afin de les rendre populaires. — Mais ces succès, cette réforme qui s'opérait insensiblement, ne tardèrent pas à éveiller les soupçons des agens russes, qui dénoncèrent à leur gouvernement l'existence de la société. — Le prince Adam Czartoryski, comme curateur de l'université de Wilna, devait en rendre compte au ministre de l'instruction publique. — Persuadé de l'innocence et de la pureté des intentions de la jeunesse, il fit un rapport très-favorable; mais les membres de la société jugèrent à propos de se séparer, du moins pour quelque temps. — Leurs archives furent livrées aux flammes, et tout paraissait être oublié, lorsque, par un hasard, le jour anniversaire du 3 mai 1791, un élève du gymnase de Wilna, un jeune Plater,

écrivit sur les murs d'une des salles des classes ces mots : *Vive la constitution du 3 mai !* Les hommes dévoués aux intérêts de la Russie et ceux qui étaient attachés à la police saisirent cette occasion pour donner à leur maître de nouvelles preuves de leur bassesse ; ils dénoncèrent ce fait. — Plusieurs jeunes gens furent arrêtés, et parmi eux se trouva Zan, étranger à cette démonstration hostile.— A la fin de l'année 1823, les arrestations devinrent plus nombreuses, les prisons furent encombrées ; et alors commença cet odieux procès qui a couvert de honte ceux qui osèrent l'intenter et le soutenir ! — Dans une enquête tres-rigoureuse, tous les prisonniers, séparés, nièrent avec une étonnante unanimité l'existence d'une société quelconque. — Après cette épreuve, les détenus furent de nouveau jetés dans les fers ; six mois s'étaient déjà écoulés lorsque Zan, effrayé de l'immense liste des victimes, résolut de prendre sur lui toute la responsabilité, de dégager tous ses collégues du serment, et de les délivrer de cette douloureuse captivité. — Prenant le ciel à témoin de son inno-

cence, et jaloux de constater la légitimité du but des Philarètes, il fit dans un long écrit un aveu complet, sincère, et appela sur lui seul la vengeance du gouvernement, s'il devait être reconnu coupable. —Une nouvelle enquête ayant suivi cette déclaration, les prisonniers nièrent encore avec leur intrépide persévérance; mais, instruits enfin de la démarche de Zan, ils y accédèrent spontanément, et confirmèrent ses aveux. — Les juges, les accusateurs, frappés du but sublime de la société, des effets moraux qu'avait déjà produits sa courte existence, et de l'élan qu'elle avait imprimé aux études, ne purent s'empêcher de mettre en liberté la plupart des prisonniers sous la caution des notables de Wilna. — Cependant, comme il fallait faire un rapport à l'empereur Alexandre et au grand-duc Constantin sur les résultats de cet inconcevable procès, les ennemis de la Pologne, craignant de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, s'ils écartaient le chef d'accusation tiré d'un prétendu *complot révolutionnaire* qui n'avait existé que dans l'imagination de ces misérables, ne

rougirent pas, à la suite d'un exposé, tissu de mensonges et de calomnies, de demander des victimes. — Leur vengeance tomba sur onze philomates et neuf philarètes, ainsi que sur quatre professeurs de l'université, parmi lesquels se trouvait l'illustre Joachim Lelewel, l'idole des Lithuaniens, un des hommes qui ont le plus honoré la science et la pensée par leur bonne application dans les livres, la parole éloquente dans les chaires consacrées à l'enseignement de la jeunesse. —

L'empereur Alexandre fut trompé audacieusement; il signa le 14 septembre 1824 un décret qui condamnait au bannissement tous ceux qui s'étaient rendus coupables d'avoir essayé de propager *l'insensée nationalité polonaise dans les provinces de la Pologne-Russe.*

Ainsi ce même souverain qui garantissait solennellement à la nation polonaise, dans ses discours à l'ouverture des diètes de Varsovie, le maintien de l'esprit national, détruisit à Wilna, d'un seul trait de plume, les sentimens qu'il encourageait ailleurs, et renversa, en 1824, les

mêmes institutions qu'il avait si généreusement octroyées en 1803 à l'université de Wilna! — Ce décret fut mis à exécution pour vingt des individus désignés. Mais Zan, malgré le texte de l'arrêt, fut enfermé dans la forteresse d'Orenbourg; et un grand nombre d'étudians, qui ne se trouvaient pas même mentionnés parmi les victimes, furent jetés comme simples soldats dans les rangs de l'armée russe, pour calmer les inquiétudes des séïdes de l'autocrate. — Plusieurs de ces jeunes patriotes, loin de leurs familles et de leurs amis, ont trouvé la mort sous les remparts de Silistrie, de Braïlow, de Warna, ou à Schoumla et au passage des Balkans!

Tandis que cette longue série d'infortunes pesait sur les Polonais de l'ancienne Pologne, ceux du nouveau royaume supportaient les mille tracasseries et les cruautés du monstreux tzaréwitsch. — Cinq ans s'étaient écoulés, et, au mépris de la constitution, la Pologne n'avait point eu de diète! — Mais lorsqu'il s'y décida, le pouvoir jeta par des élections viciées, par fraude et violence, une foule

d'agens corrompus sur les bancs de la chambre basse; et lorsque l'on eut bien préparé les scènes de la comédie politique que l'on allait représenter à la face de la nation, on convoqua la diète pour le 13 mai 1825.

Toute mutilée qu'était la constitution, elle inspirait encore au gouvernement russe de profondes terreurs! — Elle portait encore qu'à la diète le vote serait prononcé à haute voix. Aussi on avait vu souvent des députés qui, au sein du conseil-d'état, avaient adhéré à des projets impopulaires, se réunir à l'opposition quand il fallait donner publiquement leur avis. Sur la proposition du proconsul impérial Novossiltzoff, on s'avisa d'un expédient infâme pour épargner aux députés prévaricateurs le tourment de la honte. — Au mépris du texte formel de la charte, une ordonnance du 13 février abolit la publicité des débats de la diète. — C'est le seul décret illégal qu'Alexandre ait signé personnellement comme roi de Pologne : jusqu'alors il avait laissé cette charge à son lieutenant Zaïonczek. — Aussi le souvenir de l'ordonnance de

février agita long-temps sa conscience timorée : souvent il demandait à ses agens quel effet cette mesure produisait dans le pays, et il ne parut tranquille que lorsque Zaïonczek eut, dans un de ses serviles rapports, appelé le décret l'*œuvre de la sollicitude impériale pour le bien de la Pologne et l'affermissement de la charte*. Lorsque Alexandre ouvrit la diète à Varsovie, il redoubla de promesses et de paroles flatteuses : il alla jusqu'à défendre son ordonnance dans des conversations de salon avec les dames polonaises dont il redoutait le patriotisme et l'influence sociale. Cette honteuse déception occupait incessamment sa pensée!

C'est à cette diète qu'eut lieu l'arrestation du nonce Vincent Niemoïowski, et sa mise en surveillance pour les années suivantes.—On juge facilement qu'après cette suite de violences et d'actes sans foi on ne pouvait espérer aucun bon résultat d'une diète réunie sous ces auspices!

C'est encore la même année que, le 1er décembre, Alexandre mourut à Taganrog. — Son lieutenant Zaïonczek le suivit de près. — C'était aussi l'époque

où le Nord semblait prêt à rallumer dans son sein le foyer de sédition qu'il avait étouffé par les armes dans le midi. —

Le procès de la conspiration russe, de l'année 1826, est connu; il fait partie de l'histoire de Russie; mais nous dirons ce que furent les sociétés polonaises de 1818 à cette présente année: c'est une des parties les plus intéressantes et les plus remplies de l'histoire du patriotisme polonais, comme les débats des diètes en sont l'histoire politique, celle que la nation peut suivre.

La première idée d'une association nationale date de l'époque où les trois puissances voisines de la Pologne, et surtout la Russie, commencèrent à s'immiscer dans les affaires intérieures du peuple polonais. — La confédération de Barr, l'immortelle diète constituante, la guerre de l'indépendance nationale de 1794, les efforts héroïques des légions polonaises en Italie, la suite des campagnes des Polonais dans les années 1806, 1809 et 1812, toutes ces résistances avaient laissé dans le pays les restes d'une grande association morale, contre lesquels les pouvoirs étrangers sont

venus s'affaiblir et même se briser successivement. La marche si perfide de la Russie depuis 1815, ne pouvait pas non plus calmer les Polonais — Le frère d'armes de Kosciuszko, celui qui avait été témoin de la lutte des Pulaski pendant la confédération de Barr, qui se battit si bien en 1794, et qui s'était couvert d'ineffaçable honneur dans le commandement des légions en Italie; l'illustre général Dombrowski, accablé par l'âge et les infirmités, mais toujours brûlant du feu sacré, qui avait été l'ame de sa vie; ce vieux général, du sein de sa retraite de Winagora dans le grand duché de Posen, voyait avec désespoir ce profond abaissement de la Pologne! — Il s'entretenait sans cesse avec ses compagnons de bataille; réunis autour de lui, ils calculaient ensemble les chances de résurrection que pourrait offrir l'avenir. —

Peu de temps avant sa mort (arrivée le 26 juin 1818), Dombrowski causant avec un militaire autrefois sous ses ordres, lui témoignait amèrement tous les regrets qu'il éprouvait en voyant le sort actuel de sa noble nation polonaise; de cette nation

dont la valeur avait tant de fois contribué à la gloire des chefs qui s'étaient montrés à sa tête; mais qui pour elle-même avait retiré de si tristes fruits de ses grands sacrifices et de ses héroïques efforts. — « Aujourd'hui même, disait-il,
« l'existence et la forme constitutionnelle
« de notre gouvernement ne sauraient
« trouver, dans la position encore si peu
« stable de l'Europe, une garantie suffi-
« sante de tranquillité. — Qu'avons-nous
« à espérer, et que ne devons-nous pas
« craindre? Chaque jour ne devons-nous
« pas trembler sur le sort qui nous at-
« tend le lendemain? Aucun des liens
« qui feraient la force de la Pologne ne
« réunit ses enfans; et, ainsi divisés,
« qui peut les rassurer sur les chances
« toujours incertaines des événemens fu-
« turs? Napoléon, échappé de l'île d'Elbe,
« eût-il ramené ses aigles triomphantes
« sur les bords de la Vistule, qu'en se-
« rait-il résulté pour la Pologne? Encore
« des flots de sang, de nouveaux com-
« bats, de nouvelles victimes; mais de
« l'indépendance, de la liberté, jamais;
« quel que soit celui pour qui les Polo-

« nais aient brisé leurs lances, que leur
« fait la défaite on la victoire? Faibles
« parce qu'ils sont désunis, quelles con-
« ditions peuvent-ils attendre du vain-
« queur? Rien que celles qu'il conviendra
« à la politique de leur imposer! — Que
« n'est-il possible, ajoutait-il, de rani-
« mer un jour le feu qui brûle au foud
« de tout cœur vraiment ami de la patrie!
« Que ne puis-je réveiller l'antique éner-
« gie de ces Polonais, qui, pour être
« forts et puissans comme leurs aïeux,
« n'ont besoin que de croire en leur force,
« et de revendiquer leur puissance spo-
« liée! Qu'importe le joug sous lequel
« ils sont maintenant courbés? Quels
« que soient les hommes qui les dirigent,
« et le gouvernement qui les régit, qu'ils
« réunissent leurs opinions, leurs désirs,
« leurs vœux; que la nation divisée re-
« devienne elle-même; qu'elle soit unie
« même pour servir le souverain qui la
« commande aujourd'hui; un jour peut-
« être, un jour, si la fortune, qui le
« lui a donné pour maître, le frappait à
« son tour, la Pologne pourrait recouvrer
« enfin l'indépendance et la liberté, et

« ne plus reconnaître de roi que celui « qu'il lui aurait plu de se choisir. » —

Ces idées, qui faisaient diversion à ses nobles chagrins, se propagèrent rapidement parmi les officiers de l'ancienne armée, ceux surtout de l'état-major du général Dombrowski. — Mais peu de mois après la conversation que nous venons de rapporter, le magnanime vieillard avait cessé de nous appartenir, et reposait dans la tombe où il était descendu avec son vieil uniforme des guerres d'Italie. — Ses amis se dispersèrent, et leur projet n'eut pas de suite immédiate; car la *franc-maçonnerie nationale*, instituée en 1819, à Varsovie, par le major Lukasinski, ne paraît pas avoir eu de rapport direct avec le plan de Dombroswski; et puis cette association fut dissoute promptement. —

Mais elle reparut : un membre de cette société, Louis Szczaniecki, aide-de-camp de Dombrowski, l'avait introduite dans le grand-duché de Posen; et là, soit que le patriotisme fût plus ardent, soit que les germes déposés par Dombrowski eussent déjà pris, elle ré-

sistait. — En 1820, elle reparut à Varsovie, sous le nom de *société des Faucheurs*, nom fameux en tout temps en Pologne; mais elle y fut froidement accueillie. — En 1821, lorsque les attaques des masses ébranlèrent l'édifice constitutionel, le général Uminski, habitant du grand duché de Posen, secondé par quelques hardis citoyens, lui donna dans cette même ville une organisation définitive, et elle prit le nom de *Société nationale et patriotique*. —

Cette association a donné lieu à mille suppositions; mais la police moscowite ne les appuyait pas sur des faits; ses rapports restèrent vagues, décousus, sans signification précise. Il est constant que la *Société patriotique nationale* n'eut d'autre prétention que de défendre contre l'envahissement la liberté et l'indépendance du pays, et de réuuir, dans un amour commun de la *patrie polonaise*, ce peuple dispersé sous trois jougs différens. Ces patriotes intrépides s'efforcèrent de propager l'association, tant dans le royaume qu'en Wolhynie, Podolie, Ukraine et Lithuanie.

Ce fut aussi au moment où on s'occupa de la propagation de l'association, que les membres souscrivaient à un serment conçu en ces termes, et que nous transcrivons comme une des expressions énergiques du patriotisme polonais :

» Je jure en présence de Dieu et de « la patrie, et j'affirme sur mon hon« neur, que j'emploierai toutes mes « forces pour le rétablissement de mon « infortunée, mais bien-aimée mère, et « que je sacrifierai pour sa liberté et son « indépendance ma fortune et ma vie. « — Que je ne trahirai ni ne révélerai à « qui que ce soit les secrets qui me sont « ou me seront confiés, mais que je ferai « au contraire tout ce qui dépendra de « moi pour la prospérité de la société. « — Je promets solennellement d'obéir « à ses lois déjà existantes, ainsi qu'à « celles qui seront prescrites à l'avenir. « — Sans égard à toute circonstance, je « n'épargnerai non-seulement le sang « d'aucun traître, mais même celui de « quiconque agirait contre le bien de « ma patrie. — Si j'étais trahi ou décou« vert, je préférerais perdre la vie plutôt

« que de révéler les secrets et les membres « de la société. — Je promets de ne con- « server aucun écrit qui ait rapport à la « société, et aucuns papiers dans les- « quels se trouveraient nommés des in- « dividus qui lui appartiennent, à moins « que cela ne me soit ordonné par mes « supérieurs. — Si je venais à violer ces « saints engagemens contractés en pré- « sence de l'Être-Suprême, puisse la « mort cruelle du traître devenir mon « partage! puisse mon nom passer maudit « de bouche en bouche à la postérité, et « mon corps être abandonné aux bêtes « féroces! Qu'on punisse ainsi mon in- « famie, afin que je serve d'exemple à » tous ceux qui auraient marché sur « mes traces. — Je prends Dieu à té- « moin, et vous aussi, ombres de Zol- « kiewski, Czarniecki, Poniatowski et « Kosciuszko! Inspirez-moi vos senti- « mens, afin que je reste inébranlable « dans mon entreprise. »

Tandis que la jeunesse polonaise se ralliait dans ces associations, le gouvernement russe se prenait de vives alarmes, sa police ne dormait plus. — Des arresta-

tions eurent lieu (1822); on essaya vainement d'arracher aux prévenus des aveux. Le pouvoir, dans ses ombrages et ses bonds de colère, livra à une cour martiale trois des prévenus, qui furent condamnés à plusieurs années de travaux forcés. —

La série des persécutions ne devait pas finir de sitôt, et la mort d'Alexandre fut le signal de poursuites plus étendues. — Lorsque le 26 décembre 1825 éclata la révolution de Saint-Pétersbourg, exemple inouï jusqu'alors d'une insurrection républicaine sur la terre classique du despotisme, l'enquête qui suivit cet événement parut découvrir des relations entamées entre quelques citoyens polonais et russes. On se plut à y trouver un crime flagrant, et plus de deux cents personnes furent arrêtées en Pologne et en Lithuanie. —

Quoique les crimes d'état ressortissent du tribunal de la diète, ce fut une commission composée de Russes et de Polonais que l'on chargea, en 1826, de rédiger les enquêtes que ces soupçons réclamaient. — L'infâme, l'inévitable pro-

consul moscowite Novossiltzoff y joua le rôle principal. Après un an de travail, la commission présenta son rapport le 3 février 1827. — Ce rapport fabriqué en haine de la nationalité polonaise, d'après des dénonciations sans preuves et des documens apocryphes, cherchait à établir qu'une conspiration, liée à celle de Russie, avait réellement eu lieu dans le royaume, et il appelait des peines sévères sur les Polonais, qu'il éloignait comme ses auteurs. — Mais l'empereur Nicolas, qui venait de prêter serment à la constitution, commença par déclarer illégale l'œuvre de la commission. — Les huit principaux accusés furent renvoyés devant le sénat (1). —

La présidence de ce sénat, nommé, pour ce cas, *la haute cour nationale*, a été confiée à l'illustre palatin Pierre

(1) Les noms de ces patriotes appartiennent à l'histoire, ce sont : le senateur Castellan Stanislas Soltyk, les membres du conseil d'état, André Plichta, Albert Grzymala, Roman Zaluski. — L'abbé Dembek et trois officiers, Séverin Krzyzanowski, François Maiewski et Stanislas Zablocki.

Bielinski. — Une enquête nouvelle fut ordonnée : elle prouva, jusqu'à la dernière évidence, l'innocence des prévenus, et l'animosité qui avait guidé dans ses recherches la commission de 1826. — Durant les séances de ce jugement, la police russe surveillait jour et nuit tous les habitans de Varsovie. — Les voitures qui transférèrent de la prison au tribunal les accusés, et leurs défenseurs furent accompagnées de fortes gardes. — Le château où était réuni le sénat était entouré des troupes et de pièces de canon chargées de mitraille. — C'est au milieu d'un tel appareil, après mille persécutions, après trois ans de détention, qu'un décret rendu à l'unanimité, moins une voix (celle du général Vincent Krasinski), acquitta les accusés. — Une pareille décision frappa de stupeur le grand-duc Constantin ; il n'y avait pas à la déchirer. — Mais son exécution ne fut ordonnée que six mois après, et quand elle le fut, le président du conseil d'administration l'accompagna d'une désapprobation sévère, qui fut portée à la haute cour nationale, au nom de l'em-

pereur et roi Nicolas. — M. le général Vincent Krasinski eut le triste honneur d'être excepté dans ces reproches. —

Dans cette difficile circonstance, le sénat polonais se fit honneur. C'est un exemple; il n'était pas facile de le donner! — Pendant toute la durée du procès, Varsovie avait été dans le deuil; plus de bals, plus de fêtes: partout des visages inquiets et des cœurs plus tristes encore. — A l'issue des débats, la joie la plus vive éclata de toutes parts; le grand citoyen, le vénérable Bielinski fut publiquement l'objet des hommages les plus flatteurs; et quand, bientôt après, la mort vint le frapper, Varsovie tout entière suivit le convoi de cet intrépide citoyen, car il y avait eu du vieux courage polonais à braver les ordres du moscowite. — Ces beaux caractères, dans les plus hauts emplois, s'étaient continués et justifiaient cette naturelle fierté, dont les fronts ne se sont point dépouillés en Pologne.

Les Polonais du royaume croyaient voir un terme à leurs souffrances; cette espérance affaiblissait leurs maux. —

Ceux des provinces polonaises-russes expiaient leur attachement à la Pologne dans des persécutions générales, ou dans des cachots, ou en Sibérie, ou enfouis dans les régimens russes; jetés loin de tout souvenir de famille et de patrie, ils mouraient ignorés, et pour soutenir l'ambition d'odieux barbares, sous les murs de Warna et dans les boues de Silistrie (1)! —

(1) L'espace nous manquerait si nous voulions citer certains faits du monstrueux despotisme du tzaréwitsch Constantin. Pour en offrir une idée, nous rapporterons simplement le serment que prêtaient les agens de la police russe à Varsovie: il associe la religion aux plus viles fonctions des sociétés corrompues.

« Je jure devant Dieu tout-puissant en trinité « seule et indivisible, devant la Sainte-Vierge « Marie, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, « devant tous les saints et devant mon saint pa- « tron, que je remplirai ce service public avec « le plus grand zèle, et en observant tous les « articles de l'instruction qui me sera lue ou « remise. — Je jure en même temps de garder le « plus profond secret sur tout ce qui me sera « confié, commandé ou prescrit par la loyale au- « torité, et de n'en rien révéler ni à mes parens, « ni aux individus attachés aux autres divisions « de la police, ni à leurs chefs, ni à aucune autre

Sur ces entrefaites et après les deux campagnes contre les Turcs, dans lesquelles la Russie avait essuyé des pertes énormes en argent et en hommes, l'em-

« personne, et surtout aux étrangers et aux en-
« nemis de la Pologne et de la Russie, ma patrie.
« — Je jure de remplir tous les détails du service
« de la manière et dans le sens qui me seront
« indiqués, de ne jamais mentir, de ne cacher
« ni rien changer; de ne me laisser guider ni
« par l'esprit de parti, ni par la haine, ni par
« l'amitié, mais de remplir mes devoirs avec la
« plus grande loyauté, honnêteté et exactitude,
« comme il convient à un homme dévoué au gou-
« vernement, à un serviteur de son monarque et
« à un sujet fidèle. — Dans le cas où je serais
« éloigné de ce service ou le quitterais de mon
« chef, je jure de ne révéler jamais à personne
« rien de ce qui m'aura été confié par mes supé-
« rieurs et par mon gouvernement; je jure aussi
« de ne dire à personne que le présent serment
« existe, ni que je l'ai prêté. — Que le Dieu tout-
« puissant dans la trinité sainte et indivisible,
« que tous les saints me prêtent leur secours
« pour le garder fidèlement, afin que dans tous
« les cas prévus ou imprévus je ne m'éloigne
« point de ma route, et n'agisse jamais que
« d'après les ordres de mes supérieurs et d'après
« ce que je croirai être le plus honnête. — Je
« signe ce serment après l'avoir lu avec toute la
« réflexion nécessaire. — Que Dieu me soit en
« aide. »

pereur Nicolas voulut se faire couronner à Varsovie. — La raison positive pour cela n'est point connue. C'était ou l'orgueilleuse fantaisie de se faire faire une fête d'une cérémonie solennelle, ou envie d'ôter à son frère Constantin l'idée de se faire roi de Pologne, si toutefois cette idée a poussé dans la tête du tzaréwitsch. Quelques personnes pensent que l'Autriche, jalouse des conquêtes des russes en Orient, cherchait alors à détacher les Polonais de la Russie, essaya à cet effet quelques démarches; que Nicolas en fut averti, et qu'alors pour affermir sa puissance menacée, il courut se faire couronner roi à Varsovie: il y arriva le 15 mai 1829. —

Dans la journée du 24 mai, l'autocrate orna sa tête d'un diadème d'un grand prix et du plus beau travail moderne. — Où donc étaient cachés les vieux joyaux du trône de Piast, pourquoi ne pas les reproduire aux yeux des peuples si on les possède. Les Russes répondent qu'il y a soixante-dix ans (1), que le

(1) Tableau de la Pologne, par M. Léonard Chodzko, t. 1, page 144.

peuple polonais n'a vu de couronnement; que la dernière solennité de ce genre datait à Varsovie de 1764, après l'élection du dernier roi Piast, de Stanislas-Auguste Poniatowski; et qu'aujourd'hui, après ce long intervalle, rempli de révolutions et de calamités, les joyaux sont difficiles à retrouver, qu'ils peuvent avoir été détruits. — On ne les a point. — La nouvelle couronne coûte trois millions de florins; elle vient d'être fabriquée; il a bien fallu se résoudre à cette dépense. »

« Voici comment on raconte la disparition de ces ornemens de l'ancien trône polonais: à l'époque du dernier partage, deux moines, dit-on, accompagnés de six serruriers, qui, après s'être confessés, ont juré sur l'Evangile de ne jamais révéler le secret dont ils allaient devenir dépositaires, se sont rendus au trésor national de Cracovie, ont enlevé tous les insignes de l'autorité des chefs de la république, sans toucher toutefois aux autres objets précieux, que l'on a retrouvés, il y a quelque temps, parmi les ajustemens de la reine de Prusse. —

Ces trésors, par la main de deux moines, ont été transportés en Lithuanie, confiés à la foi d'un gentilhomme, frère de l'un d'eux, et on a juré de ne les faire reparaître que lorsque la Pologne aura recouvré son ancienne splendeur. — Le dépôt se compose de cinq diadèmes, quatre sceptres, trois pommes, deux chaînes d'or, et de ce sabre du grand Boleslas, que, pendant sept siècles, on attacha à la ceinture des rois de Pologne dans la cérémonie de leur sacre. — Parmi ces couronnes, on distingue surtout celle aux fleurs de lys, qui fut nommée *couronne des Français*, parce que trois personnes de la famille royale de France l'ont jadis portée; savoir: Louis, roi de Hongrie, fils de Charles-Robert, neveu de Saint-Louis; sa vertueuse fille Edwige d'Anjou, épouse de Jagellon; et enfin Henri III, frère de Charles IX. Ainsi S. M. l'empereur de Russie ne posera sur sa tête aucun des cinq diadèmes portés par les chefs du peuple célèbre dont il va se faire proclamer roi.... »

Nous avons extrait ces explications d'un livre allemand. —

La cérémonie de ce couronnement se passa comme se passent les réjouissances ordonnées par les gouvernemens ennemis de la volonté nationale, de l'intérêt national. — Lorsque Nicolas prit la couronne, pour la poser sur sa tête, une forte salve d'artillerie cassa une vitre de la salle du château royal où se faisait la cérémonie; elle vola en éclats parmi les témoins. — L'imagination polonaise tira de ce fait un mauvais augure. C'est le 24 mai 1829, que cette couronne ceignit le front de l'autocrate, et le 24 janvier 1831, vingt mois après, la volonté du peuple polonais la reprit.

Les chefs de l'opposition constitutionnelle profitèrent de la présence de Nicolas à Varsovie pour préparer une démarche dont ils espéraient un favorable résultat. — L'empereur et roi venait de jurer « devant Dieu de maintenir la charte octroyée par Alexandre. » Le moment parut favorable pour réclamer la publicité des débats de la diète. — Trente-quatre députés s'offrirent pour signer cette pétition : mais les gens méticuleux, sages, dit-on, réfléchirent que la chambre n'é-

tant pas convoquée en diète, n'avait point d'organe légal ; et la pétition ne put être présentée au nom de la représentation nationale. — Alors les députés du palatinat de Kalisz, au nombre de seize, s'emparèrent du projet d'adresse, le remirent à l'empereur au nom de leurs commettans : ils réclamaient, en outre, le rétablissement de leur conseil général et la liberté de leur nonce. — Ces demandes furent écartées durement : la diète dut rester secrète, le palatinat se passer de magistrats municipaux, le nonce continuer de souffrir et d'expier le crime de son indépendance ! — Malheur au peuple qui a laissé confisquer sa liberté ! En vain, il réclame et atteste la justice de sa cause, on ne revient pas !

Cette volonté hautaine de ce jeune prince très-vulgaire, cette réponse à la manière de l'Orient ne découragea point le parti national ; il tint bon malgré ces persécutions. En effet, presque dans le même temps, après cinq années d'oubli, Nicolas, craignant quelque explosion, se rappela que la convocation des diètes était son premier devoir constitutionnel. En con-

séquence des élections eurent lieu et furent libérales. Mais les deux élections du palatinat de Kalisz furent annulées. — Enfin, le 28 mai 1830, Nicolas revint à Varsovie pour y ouvrir la diète. — Le discours du trône fut vague et beaucoup plus réservé que ceux prononcés par Alexandre. — Durant les débats, le ministère écarta soigneusement toute discussion politique. Cependant l'opposition s'était comptée, et dans des réunions préparatoires elle avait arrêté un plan de campagne parlementaire. — Tout ce qui dépendit d'elle, elle le fit, mais comme le pouvoir suprême, le tzaréwitsch, Novossiltzoff et tous les espions guettèrent les mouvemens des patriotes; ceux-ci ne purent rien entreprendre.—Les diètes, en Pologne, ne durent que quatre semaines; le pouvoir sut les faire passer encore plus vite; — l'opposition avait saisi les derniers instans de leur existence pour accuser les ministres coupables d'une foule d'infractions à la charte; mais quelques heures de plus manquèrent au développement de ces accusations : la dernière séance du 28 juin ne fut close qu'à trois

heures après minuit, au milieu de la manifestation éclatante du patriotisme polonais.

Mais jour pour jour, un mois plus tard, le 28 juillet de Paris devait commencer l'œuvre de la régénération européenne, et quatre mois plus tard, à cette époque, Varsovie consommerait aussi sa révolution, sans compter les ennemis qu'elle aurait ensuite à vaincre, à disperser. — La Pologne, depuis quinze ans, martyre ou victime résignée, voyant les sermens solennels violés, ses libertés détruites, ses plus grands citoyens persécutés, jetés dans les fers, s'est révoltée, comme disent les valets des chancelleries!

Le mémorable procès de la célèbre *société patriotique* était encore pendant devant le tribunal de la haute cour nationale; des inquiétudes indéfinissables remplissaient l'esprit des gouvernans et des gouvernés, lorsque la déclaration de guerre de la Russie contre la Turquie fit luire aux yeux des patriotes polonais un rayon consolant d'espérance.

Jusqu'ici ce furent les citoyens particulièrement qui soutinrent et propagèrent

la société patriotique; mais, dès le 15 décembre 1828, ce fut l'école des porte-enseignes qui commença à s'entretenir ouvertement de la situation politique de l'Europe, de la nécessité de délivrer la patrie de la tyrannie moscowite, et de tout ce qui la suivait.

Pierre Wysocki, élève de cette école, fut celui qui travailla le plus à la propagation et au maintien de cet esprit national qui devait encore produire des miracles. — La jeunesse dévouée se groupait dans des réunions fréquentes autour de Wysocki.—Le 16 décembre, cette même jeunesse arrêta la formule suivante du serment. « Nous jurons devant Dieu, « dans notre patrie opprimée, dépouillée « de ses droits et priviléges constitutionnels, premièrement, de ne découvrir, « en cas d'emprisonnement, aucun membre de la société, quand bien même on « nous ferait endurer les plus cruels tourmens; — secondement, de concerter « tous nos efforts et de sacrifier nos vies, « quand la nécessité l'exigera, pour défendre la charte constitutionnelle que « l'on viole tous les jours; — troisiè-

« mement, d'agir avec la plus grande
« prudence en admettant de nouveaux
« membres, et d'en avertir à chaque fois
« la société; surtout de n'admettre aucun
« ivrogne, aucun joueur, ou tout autre
« dont la conduite ne serait pas exempte
« de tout reproche. » —

Depuis, Wysocki se donna tout entier à l'œuvre de ce complot patriotique. — Il s'aboucha avec plusieurs officiers de l'armée, avec le bataillon des sapeurs et plusieurs membres des anciennes sociétés. — Il trouva ses compatriotes dévoués à la cause nationale. Mais lorsqu'il consulta les personnes les plus considérées, elles lui répondirent que le moment favorable pour agir n'était pas arrivé. — Les quelques mois suivans sont passés dans le calme, lorsque le bruit du couronnement de Nicolas et la convocation de la diète firent naître de nouvelles espérances dans le cœur des Polonais. — Les nonces Trzcinski et Zureskowski, se rendant auprès de Wysocki, lui déclarèrent que le jour d'action pour les Polonais était venu. — La diète devait porter une pétition énergique au pied du trône pour deman-

der le respect des lois et de la nationalité; en cas de refus, les généraux conjurés devaient appuyer ces justes réclamations par les armes. —Cette intention hardie n'eut pas de suite; la situation politique de l'Europe et le ministère Polignac entrèrent pour beaucoup dans cette non décision. — Mais toute la question fut tranchée quand on apprit à Varsovie la révolution des immortelles journées de juillet, à Paris. — L'armée polonaise tressaillit de joie; toutes les classes d'habitans ne parlèrent plus que de cet événement prodigieux. — Quant aux membres du complot, ils commencèrent à agir avec zèle et confiance, mais quoiqu'avec d'extrêmes précautions. —

L'explosion varsovienne devait avoir lieu le 18 octobre 1830; mais la police russe, qui s'était mise sur ses gardes, parvint à faire quelques arrestations parmi les élèves de l'université. — L'école des porte-enseignés fut doublement surveillée.—Malgré cela, les préparatifs patriotiques se faisaient avec la plus grande diligence. — Xavier Bronikowski, Louis Nabielak, Sévère Goszcrynski, Anastase

Duniw, Maurice Mochnacki, J.-L. Zukowski et Wladimir Kormanski, furent des plus actifs. — Les patriotes polonais, mêlant leur cause à celle de l'Europe entière, comptèrent sur le principe de non-intervention. Ils virent ainsi la Pologne garantie contre l'invasion de la Prusse et de l'Autriche : les Polonais d'ailleurs souffraient affreusement sous le sceptre tatar. Lorsqu'ils reçurent l'injonction formelle de cette puissance de se préparer à marcher contre la France de juillet, il fut facile de voir qu'ils refuseraient et seraient un obstacle pour le passage des armées russes. —Nicolas avait appris, le 17 août, l'immortelle victoire du peuple de Paris; le lendemain, 18 août, il écrivit, tel fut son effroi, dans les parties importantes de l'empire. — Il appelait ses armées. —Les ressources de la Pologne étant les plus rapprochées du Rhin, c'est, en conséquence, sur Varsovie qu'il porta ses idées à ce sujet.—Voici comment s'exprimait le ministre secrétaire-d'état du royaume de Pologne *par intérim*, demeurant toujours auprès de l'empereur et roi, dans sa fameuse lettre du 18 août,

écrite au prince Lubecki, ministre des finances de Pologne :

« L'empereur et roi m'a chargé d'in-
« former Votre Excellence, de la manière
« la plus particulière, que, comme dans
« les circonstances actuelles il pourrait
« se présenter des cas où l'armée polo-
« naise dût se mettre en mouvement, il
« est de l'intention de Sa Majesté que
« vous vous occupiez immédiatement,
« mon prince, à revoir les ressources sur
» lesquelles le trésor pourrait compter,
« au besoin, pour subvenir aux frais de
« la mobilisation de l'armée, ainsi qu'à
« ceux d'une campagne. —

« Votre Excellence voudra bien, en
« conséquence, me communiquer les dé-
« tails à ce sujet, pour que je puisse les
« soumettre à Sa Majesté. » —

En conséquence de pareils ordres, le feld-maréchal Diébitsch vint à Berlin pour y tracer le plan d'une campagne de coalition : ce plan fut trouvé à Varsovie parmi les papiers secrets du grand-duc Constantin. Plus tard, des pièces authentiques vinrent prouver la réalité

de ces faits. Il fut constant que l'héroïsme du peuple Polonais détournait seul les coups que la Russie voulait nous porter. — O France! patrie du courage, de la générosité, n'oublie donc pas ta dette envers la Pologne! tu dois du sang à cette magnanime nationalité qui se réveille, car le sang de ses enfans et de ses derniers grands hommes coula long-temps pour élever ou défendre ta puissance! quand tu n'avais plus qu'une héroïque poignée de vieux soldats pour défendre tes meilleures provinces, n'y comptais-tu pas des Piasts, de ces cœurs polonais prédominant les Moscowites, comme le plus vif éclat des sociétés polies prédomine la barbarie. —

Mais revenons à notre sujet. Plusieurs termes s'étaient passés sans que l'explosion éclatât. Le 21 novembre, Wysocki, Zaliwski et Bronikowski se rendirent à la bibliothèque de la société des amis des sciences, sous prétexte d'en visiter les cabinets, mais réellement pour y attendre Joachim Lelewel. A peine ce dernier fut-il entré que l'intrépide Wysocki

prit la parole : « Un bruit court, dit-il, *dans* la nation, que l'armée polonaise approuve sincèrement les principes du gouvernement actuel, qu'elle est attachée au tzaréwitsch par des liens indissolubles, qu'elle applaudit aux abus que commettent chaque jour les vils esclaves et les espions qui l'entourent, et que vivant dans l'inimitié avec la nation, elle ne sert que pour l'opprimer. — Je vous déclare, en conséquence, illustre citoyen, au nom de cette armée si odieusement accusée et calomniée, que bien qu'il soit vrai que nous ayons juré fidélité au roi, celui-ci, en violant ses sermens envers la nation, a rompu le nôtre. Nous n'appartenons qu'à la Pologne; nous n'appartenons point à un roi ! — Nous sommes donc prêts à nous joindre à la nation pour défendre nos droits garantis par la charte constitutionnelle. — Tu n'as qu'à parler, et tes grands talens et tes lumières nous serviront de guides! — Nous sommes les organes d'un très-grand nombre d'officiers qui partagent nos profonds sentimens. —

L'admirable Lelewel répondit « que

personne n'avait pensé que l'armée polonaise favorisât le gouvernement parjure; que la nation partageait les sentimens de l'armée, que tous les bons Polonais pensaient comme nous. Quoique, dit-il, le sort ait déjà frappé cruellement plusieurs conjurations militaires, j'espère pourtant cette fois le succès. Quarante mille Polonais sous les armes partageant les opinions, formant le même vœu, entraîneront toute la nation. » —

On résolut d'abord de faire éclater la révolution le 28. Après une nouvelle entrevue avec Lelewel, le soulèvement fut reporté irrévocablement au lundi 29 novembre 1830.

A six heures du soir, le signal de l'insurrection sur différens points fut donné par l'incendie d'une brasserie située à Solec, près des casernes de la cavalerie russe : On y éteignit le feu. — Les troupes polonaises sortirent de leurs casernes pour se rendre aux postes qui leur étaient assignés. — Au même instant un détachement composé de plusieurs élèves de l'université, sous les ordres de deux porte-enseignes Trzaskowski et Koby-

lanski, se rendit au Belvedère pour s'emparer de la personne du tzaréwitsch. —

Immédiatement avant l'heure de l'explosion, Wysocki, le premier héros de la révolution, entra dans la salle où les porte-enseignes étaient occupés de leur leçon de théorie, et leur adressa ces mémorables paroles qui devaient être entendues aussitôt du peuple. — « Polonais, « s'écria-t-il, l'heure de la vengeance a « sonné; c'est aujourd'hui qu'il faut « vaincre ou mourir. — Suivez-moi, et « que vos poitrines nous servent de Ther-« mopyles contre les ennemis de nos « libertés. »

Sur le moment même la salle retentit du cri *aux armes! aux armes!* — Cette intrépide, cette nationale jeunesse chargea les fusils, et s'élança sur les pas de son commandant. — Elle comptait à peine cent soixante-dix officiers. — Mais l'amour de la patrie est la plus aveugle et la plus noble des passions! — Les braves saluèrent en passant la statue de Sobieski, et, sous les auspices de son grand souvenir, ils marchèrent sur le Belvédère, désarmant les

postes, tuant ceux qui voulurent résister. La foudre est moins prompte; ils s'emparèrent des chevaux des Russes présens, et se répandirent sur tous les points pour frapper l'imagination du prince violent, mais très-peu brave, malgré sa réputation, dans ces sortes de conjonctures. — Une foule de ces jeunes officiers se précipita dans la maison qu'habitait Lelewel, le priant de se mettre à leur tête. — Son père, vieillard octogénaire, était au lit de mort. Lelewel ne pouvait le quitter. — Sa piété filiale toucha ses jeunes amis; ils se retirèrent en silence, et volèrent au combat où la patrie les appelait (1).

Dix-huit patriotes seulement emportèrent, les mains munies d'épées, de pistolets et de fusils, le château du Belvédère. — Tandis que neuf d'entre eux occupèrent les

(1) Voir *la Grande Semaine des Polonais*, par M. Hoffmann; *le Coup d'œil sur la Révolution Polonaise*, par M. Michel Podrzasrynski, inséré dans *la Revue des Deux-Mondes; le Coup d'œil historique et militaire sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne*, par M. Léonard Chodzko, inséré dans *le Spectateur Militaire*.

issues, les neuf autres pénétrèrent dans les appartemens du tzaréwitsch. — Les sentinelles russes furent culbutées, massacrées; le vice-président de la ville, Lubowidzki, chef de la police, Polonais horrible, périt sous les baïonnettes de ces admirables conjurés. Ils coururent à la chambre à coucher du grand-duc pour s'en emparer, mais il fuyait déjà : son fidèle valet-de-chambre l'avait prévenu. — Constantin avait l'habitude de dormir quelques heures après son dîner; il n'eut que le temps d'endosser une robe-de-chambre, et de s'échapper par une porte dérobée. — Tout était disposé, dans sa chambre à coucher, pour protégér une fuite clandestine; aussi l'exécuta-t-il avec un grand bonheur. — Il fut rencontré par M. Schmidt, consul de Prusse résidant à Varsovie, qui l'entraîna dans la cabane d'une pauvre femme, où ils rédigèrent ensemble, sur un chiffon de papier qu'elle leur donna, deux dépêches qui partirent à l'instant, l'une pour Berlin, l'autre pour Saint-Pétersbourg. — Constantin, si monstrueux, si violent, si terrible loin du danger, était devenu sou-

ple, doux; il voulait traiter, et paraissait décomposé par la frayeur; il ne songea pas un instant à tenir tête à l'orage. —

Après sa fuite, les jeunes patriotes revinrent vite dans la ville pour secourir leurs camarades engagés dans une action décisive. Deux cents étudians y luttaient en héros contre un régiment de cuirassiers de la garde impériale. — A peine entrés dans la ville, les porte-enseignes à cheval se répandirent de tous côtés en criant *aux armes! aux armes!* —

A une heure convenue, le 4e régiment de ligne, une batterie de la garde à cheval de douze pièces, une partie des grenadiers de la garde polonaise, le bataillon de sapeurs, et plusieurs compagnies de grenadiers des régimens en garnison à Varsovie, sortirent de leurs casernes; les uns se dirigèrent sur l'arsenal, qui fournit quarante mille fusils et sabres, les autres surveillèrent les mouvemens des gardes russes appelées de Wolhynie et de Lithuanie. — Les portes de la banque nationale furent enfoncées, et deux maisons dans le quartier Novolopié incendiées; ces faits n'eu-

rent pas de suites, grace à d'énergiqnes mesures des patriotes.

Un détachement d'étudians et de porte-enseignes, arrivé de Lazienki, fut rejoint, dans la rue du Miel ou de Napoléon, par les élèves de l'école de droit et une partie du détachement des porte-enseignes à cheval. — Les prisonniers d'état délivrés, on dirigea une attaque vigoureuse contre l'arsenal. — Aux premiers coups de fusil, les officiers supérieurs, créatures de Constantin, étaient montés à cheval; ils s'étaient donné de grandes peines pour apaiser l'armée et le peuple: ne réussissant point, ils venaient menacer les soldats citoyens de la rigueur des lois moscowites!!—L'insurrection, cette sainte insurrection pour reprendre des droits tout simples, ceux qui sont inhérens aux sociétés policées, mit son pied sanglant sur eux et les écrasa. —

La fuite des Moscowites fut complète; elle releva la fierté des Polonais. A présent l'événement est accompli; mais il ne laisse pas sans incertitude quant à l'avenir; mais ces admirables courages comptent sur plus de bonheur que par le passé et sur

leurs armes, dernière ressource des grands peuples !

— Le même jour, le conseil d'administration, autorité constitutionnelle composée d'individus nommés par Nicolas, et chargée du gouvernement suprême en l'absence du roi, se crut assez fort au milieu du danger général pour adresser au peuple insurgé une proclamation pleine d'arrogance. — Mais voyant son isolement, il céda ; et, sur l'avis de Xavier Lubecki, qui en était membre, il rejeta de son sein les hommes mal vus du peuple, et les remplaça par les membres du sénat et de la chambre des nonces les plus connus par leur patriotisme ; de ce nombre étaient les deux nonces intrépides Joachim Lelewel et Wladislas Ostrowski. —

Ce conseil d'administration se rendit en cortége au palais du ministère des finances. A sa tête se trouvait l'illustre général Louis Pac, revêtu du costume national ; le prince Adam Czartoryski était dans ce groupe. Lorsque ces hauts personnages furent entrés dans le palais, le respectable Julien Ursin Niemcewicz se montra au

balcon, et parla au peuple; le général Pac lui parla aussi. —

—Immédiatement après ces événemens, la municipalité et la garde nationale furent organisées vitalement. — La société patriotique se forma; le général Chlopicki, dès le 1er décembre, fut proclamé commandant en chef de l'armée; dès le 2 décembre, la société patriotique, choisit parmi ses membres, douze personnes qui présentèrent au gouvernement les propositions suivantes, lesquelles si elles avaient été agréées, eussent sauvé la Pologne. —

En voici la substance :

1° Que le général Chlopicki reçoive un ordre à l'instant même pour détruire ou désarmer l'ennemi; —

2° Que les citoyens des provinces soient autorisés à organiser la révolution dans l'intérieur; —

3° Que les ministres et leurs remplaçans soient mis sous la protection de la garde nationale;

4° Que les femmes des militaires et des employés russes restées à Varsovie soient surveillées, à cause des relations qu'elles conservent avec leurs maris; —

5° Qu'aucune conciliation ne soit écoutée avec Constantin. Il fallait même le prendre et le garder comme une garantie de l'existence nationale, et négocier avec Saint-Pétersbourg; —

6° Destituer le directeur de la poste.

7° Déclarer que les chefs de l'armée polonaise, qui n'auraient point embrassé la cause de la nation, seraient considérés comme traîtres, trois heures après que le parlementaire du général Chlopicki leur aurait fait connaître la décision du gouvernement; —

8° Il fallait que ces objets fussent satisfaits sans délai, et que si le lendemain ils ne l'étaient pas, le gouvernement provisoire pût être contraint de recevoir les membres de la société patriotique qui lui seraient désignés. —

Le comité exécutif reçut la députation, promit de soumettre à un examen ces propositions, et reçut quatre membres de cette société. —

Après ces propositions expressives et si pleines de prévision de l'avenir, on se contenta de *promettre*, mais il fallait *agir!* — la société l'avait senti.

Le grand-duc Constantin pouvait être pris. — Il se trouvait alors arrêté avec des troupes dans un des faubourgs de Varsovie. Lorsqu'on voulut traiter on envoya auprès de lui Lubecki, Czartoryski, Lelewel et Wladislas Ostrowski. — Cette députation trouva Constantin à Wierzba. — Il résulta de la conférence que le tzaréwitsch ne pouvant point rester en Pologne, obtenait de la générosité nationale la liberté de quitter avec son armée russe le royaume, et que les troupes polonaises qui étaient auprès de lui, retourneraient à Varsovie; ces troupes s'unirent avec les régimens insurgés et consommèrent l'œuvre de la révolution, révolution qui promettait, vu l'état de l'Europe, de sauver la Pologne, belle et fière à ce moment comme le lendemain d'une de ses vieilles victoires au cœur de l'Autriche!

A la surprise générale, on vit rentrer à Varsovie le général Vincent Krasinski et Kurnatowski; tous deux indignes Polonais. —Krasinski, arrêté par le peuple, eut quelques instans la corde au cou, mais la présence de Chlopicki et de Szembek le délivra. Sa conduite avait été long-temps si

infâme! on n'avait pu encore ni l'oublier, ni calmer jusqu'au reste d'une profonde irritation. —

Au milieu de ces événemens le conseil d'administration, qui s'était d'abord montré comme le pouvoir agissant, l'abdiqua en faveur du comité exécutif.—Ce dernier fut renouvelé par le gouvernement provisoire, mais son action à peine commencée fut remplacée par la dictature dès le 5 décembre. C'était le gouvernement du moment, mais dans d'autres mains. —

Bon général, excellent soldat, Chlopicki était fait le moins du monde pour une dictature. Il ne comprenait ni la politique ni la diplomatie; il n'entendait rien non plus à une révolution sociale: aussi, au lieu de marcher avec la nation, d'entrer dans le *mouvement*, il se jeta dans la résistance; comme si la modération pouvait servir avec des barbares.—Il n'y avait qu'un parti qui fût sûr, décisif, celui de soulever toutes les vieilles races polonaises, toute la première confédération.—Cette dictature, dont il s'était emparé par suite des intrigues d'une coterie aristocratique, perdait la Pologne à son début. — Sans le dévouement su-

blime du peuple polonais, qui rugissait à l'idée seule de négocier, le parti modéré eût fait quelques semaines après sa soumission à l'autocrate.

Le premier coup de fusil tiré le 29 novembre ne fut pas tiré pour un petit royaume de quatre millions d'habitans; il s'agissait de reconquérir immédiatement les dix millions de frères de la Lithuanie, de la Podolie, de la Wolhynie, de l'Ukraine et de la Courlande. — Varsovie et les palatinats étaient prêts à marcher vers le Bug et le Niémen ; mais la déplorable dictature de Chlopicki empêcha de tendre la main aux Lithuaniens et au corps de Lithuanie, qui se tenait prêt à seconder au premier moment l'élan des Polonais. — Chlopicki déclara que quiconque oserait franchir, les armes à la main, les frontières du royaume, serait puni de mort. Cet ordre lui parut alors prudent à l'égard de la Prusse et de l'Autriche; cependant il fut mortel à la Pologne vis-à-vis de la Russie et de ses provinces polonaises. — Le dictateur envoya à Saint-Pétersbourg une députation.—Nicolas, en la recevant, parut embarrassé dans ses réponses. — Il fut fu-

rieux et timide tour-à-tour; puis, se laissant aller à sa colère, il finit par demander la soumission pure et simple des Polonais. —C'est alors qu'il signa ces proclamations effroyables que l'Europe couvrit de ses indignations. Cette voix parut celle d'un sauvage jeté sur un des grands trônes de l'Europe.

Le peuple polonais lui rendit ses fiertés par une attitude ferme et simple. Il voulait être libre, et ne craignait point les Russes. — Chlopicki s'unit sincèrement à la nation, mais sans croire au succès définitif. Ce doute paralysa tout de suite sa marche, et malgré ses loyales intentions. — La diète de Pologne, convoquée le 3 décembre pour le 17 du même mois, approchait du terme de son ouverture. —A cette date, Chlopicki devait remettre son pouvoir entre les mains des représentans de la nation. — Mais l'aveuglement fut tel, qu'on le lui conserva. — De toute évidence pourtant, sa politique tremblante devait être fatale; mais l'influence de la France gâtait tout!! — Une seule voix, celle de Théophile Morawski, nonce de Kalisz, fut pour la restriction

du pouvoir de Chlopicki; les autres étant en sa faveur, son autorité fut confirmée.

La diète une fois réunie, on eut à reconnaître comme nationale la révolution du 29 novembre; cette décision fut reçue avec joie par toute la Pologne. — Une commission fut nommée pour la rédaction d'un manifeste.—Chlopicki ne l'approuva point, et s'obstina à y opposer sa signature. — On passa outre, et ce manifeste, promulgué le 20 décembre 1830, et adopté définitivement le 9 janvier 1831, fut publié dans les journaux. — Voici cet acte.

Manifeste du peuple Polonais.

« Lorsqu'une nation, jadis libre et puissante, se voit forcée, par l'excès de ses maux, d'avoir recours au dernier de ses droits, au droit de repousser l'oppression par la force, elle se doit à elle-même, elle doit au monde de divulguer les motifs qui l'ont amenée à soutenir, les armes à la main, la plus sainte des causes. Les chambres de la diète ont senti cette nécessité, et, en adoptant l'esprit de la révolution du 29 novembre, en la reconnaissant na-

tionale, elles ont résolu de justifier cette mesure aux yeux de l'Europe.

« On ne connaît que trop les infâmes machinations, les viles calomnies, les violences ouvertes et les trahisons secrètes qui ont accompagné les trois démembremens de l'ancienne Pologne; l'histoire, dont ils sont devenus la propriété, les a flétris du sceau de crime politique. Le deuil solennel que cette violence a répandu dans tout le pays a été religieusement gardé sans interruption; l'étendard sans tache n'a jamais cessé de flotter à la tête de la vaillante armée; et dans son émigration militaire, le Polonais, transportant de pays en pays ses dieux pénates, criait vengeance contre leur violation, se laissant bercer par cette noble illusion qui, comme chaque grande pensée, n'a pas été déçue; il croyait, en combattant pour la cause de la liberté, combattre aussi pour sa propre patrie!

Elle s'est relevée, cette patrie; et, quoique restreinte dans des limites étroites, la Pologne a reçu des mains du héros du siècle sa langue, ses droits, ses libertés, dons précieux relevés encore par de plus

grandes espérances. Depuis ce moment, sa cause est devenue la nôtre; notre sang est devenu sa propriété; et, lorsque ses alliés et le ciel même l'abandonnèrent, persévérans dans leur fidélité, les Polonais partagèrent les désastres du héros, et cette chute commune d'un grand homme et d'une nation malheureuse arracha l'estime involontaire aux vainqueurs eux-mêmes.

Ce sentiment avait produit une impression trop vive; les souverains de l'Europe avaient promis, au milieu des combats, d'une manière trop solennelle, de donner au monde une paix durable, pour qu'en se partageant encore une fois nos dépouilles, le congrès de Vienne ne fît au moins en sorte d'adoucir les nouveaux outrages faits aux Polonais. Une nationalité et une liberté de commerce réciproques furent garanties à toutes les parties de l'ancienne Pologne, et celle que la lutte européenne avait trouvée indépendante, morcelée de trois côtés, reçut le titre de royaume, et fut mise sous la domination immédiate de l'empereur Alexandre, avec une charte séparée et la faculté d'être agrandie. En exécution de ces stipula-

tions, il donna une constitution libérale au royaume, et fit entrevoir aux Polonais soumis à la domination russe l'espérance de se voir réunis sous peu à leurs frères.

Ces dons, toutefois, n'étaient pas gratuits : il avait contracté des obligations antérieures envers nous; de notre côté nous avions fait des sacrifices. Avant et durant la lutte décisive, les brillantes promesses faites aux Polonais soumis au sceptre d'Alexandre, et les soupçons élevés sur les intentions de Napoléon, avaient empêché plus d'un Polonais de se prononcer en sa faveur. En se proclamant roi de Pologne, l'empereur de Russie avait été seulement fidèle à ses promesses. Mais cette nationalité, ces libertés qui devaient être le garant de la paix de l'Europe, on nous les a fait acheter au prix de notre indépendance, cette première condition de l'existence politique des nations, comme si une paix durable pouvait reposer sur l'asservissement d'une population de seize millions; comme si les annales du monde ne nous apprenaient pas qu'après des siècles d'intervalle, les nations soumises parviennent à recouvrer l'indépendance à

laquelle le Créateur suprême les a appelées de tout temps, en les séparant des autres nations par leurs langues et leurs coutumes; comme si cette leçon était perdue pour les gouvernemens, que les peuples opprimés deviennent les alliés naturels de quiconque s'élève contre leurs oppresseurs.

Mais ces conditions, imposées arbitrairement, n'ont pas même été remplies; les Polonais n'ont pas tardé à se convaincre que cette nationalité et ce titre de Pologne donné au royaume par l'empereur de Russie, n'étaient qu'une amorce jetée à leurs frères soumis à d'autres états, qu'une arme offensive contre ces mêmes états, et qu'une vaine chimère pour ceux auxquels ils avaient été garantis. Ils se sont convaincus qu'à l'abri de ces noms sacrés, on voulait réduire la nation à un abaissement, à une dégradation servile, et faire peser sur elle tous les fléaux qu'entraînent un long despotisme et la perte de la dignité de l'homme. Les mesures prises contre l'armée ont dévoilé pour la première fois ce plan mystérieux. Les outrages les plus sensibles, les peines les plus infamantes,

les persécutions les plus recherchées, ordonnées par le commandant en chef, sous prétexte de maintenir la discipline, tout avait pour but de détruire ce noble sentiment d'honneur, cette dignité nationale qui caractérisent nos troupes Les fautes les plus légères comme les plus graves, la seule prévention de culpabilité, considérées comme des crimes contre la discipline, et l'influence arbitraire du commandant en chef sur les conseils de guerre, rendaient ce dernier maître absolu de la vie et de l'honneur de chaque militaire. La nation a vu avec indignation des arrêts de conseil cassés plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin ils eussent atteint le degré de sévérité qu'on leur avait tracé. Beaucoup ont donné leur démission; beaucoup, insultés personnellement par le commandant en chef, ont lavé dans leur propre sang l'outrage qu'on leur avait fait, pour montrer que ce n'était pas le manque de courage, mais bien la crainte de compromettre l'avenir de la patrie, qui avait retenu leur bras vengeur!

La première diète du royaume, et le renouvellement solennel de la promesse

que les bienfaits de notre constitution s'étendraient à nos frères, qui devaient être réunis à nous, reveillèrent les espérances éteintes, et firent régner dans les chambres la modération, but unique de ces promesses. La liberté de la presse, la publicité des délibérations ne furent tolérées que tant que se firent entendre les hymnes de reconnaissance, élevés par un peuple subjugué en l'honneur de son puissant conquérant. Mais lorsque, après la diète, on se livra dans les journaux à l'examen et à la discussion des affaires publiques, on introduisit aussitôt la censure la plus sévère; et après la diète suivante, qui s'était proposé le même but que la première, on persécuta les représentans de la nation pour les opinions qu'ils avaient émises dans les chambres. Les états constitutionnels de l'Europe s'étonneront, lorsqu'ils apprendront des circonstances qu'on leur a soigneusement cachées, lorsqu'ils verront, d'une part, l'usage modéré qu'ont fait les Polonais de leur liberté, la vénération qu'ils avaient pour leur souverain, sa religion, ses coutumes, toujours respectées dans leurs dis-

cours, et de l'autre, la mauvaise foi d'une autorité qui non contente de les dépouiller de leurs droits, ose encore imputer l'horreur de cette violation à la liberté effrénée d'un peuple malheureux !

La réunion sur une seule tête des couronnes d'autocrate et de roi constitutionnel était une de ces monstruosités politiques qui ne peuvent exister long-temps. Chacun prévoyait que le royaume de Pologne devait être pour la Russie un germe d'institutions libérales, ou succomber sous la main de fer de ses despotes. Cette question fut bientôt résolue. Il paraît que l'empereur Alexandre avait cru un moment pouvoir concilier toute l'étendue de son pouvoir despotique avec la popularité de nos lois libérales, et s'assurer par là une nouvelle influence sur les affaires de l'Europe. Mais il se convainquit bientôt que la liberté ne saurait jamais s'avilir jusqu'à devenir l'instrument aveugle du despotisme, et dès-lors, au lieu d'en être le défenseur, il en devint le persécuteur.

La Russie perdit toute espérance de voir un jour alléger, par son souverain,

le joug qui pesait sur elle, et la Pologne devait être successivement dépouillée de tous ses priviléges. On ne tarda pas à mettre ce dessein à exécution.

L'instruction publique fut corrompue : on organisa un système d'obscurantisme; on enleva au peuple tout moyen d'instruction; à un palatinat entier, sa représentation dans le conseil; aux chambres, la faculté de voter pour le budget; on imposa de nouvelles charges, on créa des monopoles propres à tarir la source des richesses nationales; et le trésor, grossi par ces mesures, devint la pâture d'une valetaille salariée, d'infâmes agens provocateurs et de vils espions! Au lieu des épargnes que la nation avait si souvent sollicitées, on augmentait continuellement, d'une manière scandaleuse, les pensions des employés, on y ajoutait d'énormes gratifications, on créait de nouvelles places, le tout dans l'unique but d'augmenter le nombre des satrapes du gouvernement.

La calomnie, l'espionnage avaient pénétré jusque dans l'intérieur des familles, y avaient infecté de leur venin la liberté

de la vie domestique, et l'antique hospitalité des Polonais était devenue un piége pour l'innocence. La liberté individuelle, solennellement garantie, était violée; les prisons encombrées; des conseils de guerre, nommés pour prononcer dans des cas civils, soumettaient à des peines infamantes des citoyens dont toute la faute était d'avoir voulu soustraire à la corruption l'esprit et le caractère de la nation. C'est en vain que quelques autorités, et les représentans du peuple, traçaient au roi le tableau des abus commis en son nom; non-seulement ces abus n'étaient point réprimés, mais encore la responsabilité des ministres et des autorités administratives était paralysée par l'action immédiate du frère de l'empereur et par l'effet du pouvoir discrétionnaire qui lui était confié. Cette autorité monstrueuse, source des plus grands abus qui puissent blesser la dignité personnelle de chaque individu, était devenue si frénétique, qu'elle osait faire comparaître devant elle, pour les accabler d'outrages, des citoyens de toutes conditions, et qu'elle allait même jusqu'à les assujettir publiquement à des travaux

déshonorans et réservés aux forçats; comme si la Providence, en lui permettant de mettre le comble aux outrages faits à la nation, destinait cette même autorité à être l'instrument de notre soulèvement.

Après tant d'affronts, après une violation si manifeste des garanties jurées, violation qu'aucun gouvernement légitime, dans aucun pays civilisé, ne se serait permise impunément, et qui, à plus forte raison, peut justifier notre soulèvement contre une autorité imposée par la force, qui ne pensera que cette autorité a rompu toute alliance avec la nation; qu'elle a fait peser sur elle le joug de l'esclavage, qu'elle lui a donné le droit de rompre à chaque instant ses chaînes et d'en forger des armes? Le tableau de nos désastres et de ceux de nos frères peut être superflu; mais la vérité nous défend de l'omettre.

Les provinces anciennement incorporées à la Russie non-seulement ne furent point réunies au royaume, non-seulement nos anciens frères n'ont point été admis à la jouissance des institutions libérales stipulées par le congrès de Vienne; bien au contraire, les souvenirs nationaux éveillés

en eux, d'abord par des promesses, par des encouragemens, puis par une longue attente, devinrent un crime d'état, et le roi de Pologne fit poursuivre, dans les anciennes provinces de cet état, des Polonais qui avaient osé s'appeler Polonais! La jeunesse des écoles fut particulièrement en butte aux persécutions : on arrachait de jeunes enfans du sein de leurs mères, on transportait en Sibérie les rejetons des premières familles, ou bien on les faisait entrer dans les rangs d'une soldatesque corrompue. Dans les actes administratifs et dans l'instruction publique, la langue polonaise fut supprimée; des ukases anéantissaient les tribunaux et le droit civil polonais; les abus de l'administration réduisaient à la misère les propriétaires fonciers, et, depuis l'avénement de Nicolas au trône, cet état de choses avait été toujours en empirant : et l'intolérance mettait tout en œuvre pour extirper le rit grec uni et subjuguer de plus en plus le catholicisme.

Dans le royaume, bien qu'aucune des libertés garanties par la constitution ne fût observée, ces libertés supprimées de fait

n'existaient pas moins de droit; c'était justement cette existence de droit qu'il fallait saper. Alors on vit paraître cet article additionnel à la constitution qui, affichant une sollicitude spécieuse pour le maintien de la charte, détruisait une de ses principales dispositions, en enlevant aux chambres la publicité de leurs délibérations et l'appui de l'opinion publique, et qui devait surtout consacrer le principe qu'il est permis de morceler à son gré le pacte fondamental, et, par cela même, d'abolir en entier la charte, comme il en avait aboli un article. C'est sous ces auspices que fut convoquée la diète en 1825, d'où l'on chercha, par tous les moyens, à écarter les plus intrépides défenseurs de nos libertés. Un nonce, qui venait prendre part à nos délibérations, fut enlevé de vive force, et, entouré de gendarmes; il fut retenu captif pendant cinq ans, jusqu'au moment où la révolution a éclaté. Privée de ses forces, close, menacée de perdre la charte, séduite par les nouvelles promesses qu'on lui fit de réunir au royaume les anciennes provinces polonaises, la diète de 1825 suivit l'exemple de celle de 1818; mais ces

promesses restèrent encore sans effet, et les pétitions qui sollicitaient le recouvrement de nos libertés furent repoussées.

L'indignation générale des gens de bien, l'exaspération de la nation entière amenaient depuis long-temps l'orage dont l'approche commencait à se manifester, lorsque la mort d'Alexandre, l'avénement de Nicolas au trône et le serment qu'il fit de maintenir la constitution, semblèrent nous promettre la cessation des abus et le retour de nos libertés. Cette espérance fut bientôt déçue, car non-seulement les choses restèrent dans leur ancien état, mais même la révolution de Pétersbourg servit de prétexte pour emprisonner et soumettre à des enquêtes les citoyens les plus distingués du sénat, de la chambre des nonces, de l'armée et des autres classes. En peu de temps, les prisons de la capitale furent encombrées, tous les jours de nouveaux édifices étaient destinés à recevoir des milliers de victimes, transportées de toutes les parties de l'ancienne Pologne, de celles même soumises aux gouvernemens étrangers. Sur le sol natal de la liberté on introduisit des tortures qui font frémir l'humanité, et la

mort ou le suicide diminuait toujours le nombre des malheureuses victimes, quelquefois oubliées dans des cachots étroits et humides. Au mépris de toutes les lois, on créa un comité d'enquête, composé de Russes et de Polonais, en grande partie militaires, qui, par la prolongation des tortures, par des promesses de pardon, et des interrogatoires insidieux, ne cherchaient qu'à arracher aux prévenus l'aveu d'un crime imaginaire. Ce ne fut qu'après une détention d'un an et demi. que fut établie la haute cour nationale; car puisqu'au mépris de toutes les lois on avait commis le crime de prolonger les emprisonnemens, au point que plusieurs victimes y avaient trouvé la mort, il fallait nécessairement rendre cette mesure légale. La conscience du sénat trompa cette attente, et les prévenus qui gémissaient depuis deux ans dans les cachots furent, presqu'à l'unanimité, reconnus innocens du crime d'état. Cet arrêt fit disparaître dès-lors, toute différence entre les juges et les prévenus; les premiers, malgré la sen-

tence qui proclamait leur innocence, loin d'être élargis, furent transférés à Saint-Pétersbourg, où ils eurent à gémir dans les cachots des forteresses, et jusqu'ici ils ne sont pas tous rendus à leurs familles; les seconds furent retenus pendant près d'une année à Varsovie, pour s'être montrés juges indépendans. On arrêta la publication et l'exécution de la sentence qu'on soumit à l'examen des autorités administratives; et quand enfin par un reste d'égard pour l'Europe, on se vit forcé de la publier, un ministre porta l'audace jusqu'à dégrader la majesté nationale, en réprimandant, au nom du souverain, la plus haute magistrature de l'état dans l'exercice de sa plus haute attribution.

C'est après de tels actes, que l'empereur Nicolas résolut de se faire couronner roi de Pologne. Les représentans de la nation, convoqués, furent les tém ins muets de cette cérémonie et des nouveaux sermens qui furent bientôt encore violés; car aucun abus ne fut supprimé, pas même le pouvoir dis-

crétionnaire. Le jour même du couronnement, le sénat fut rempli de nouveaux membres qui ne possédaient point les qualités requises par la constitution, unique garantie de l'indépendance de leurs votes. Un emprunt illégal et l'aliénation des domaines nationaux avaient pour but de mobiliser et de rendre disponibles les immenses propriétés foncières de l'état; mais la Providence a voulu que les sommes considérables provenant de l'exécution partielle de ce plan fussent soustraites à la dilapidation, pour servir aujourd'hui à l'armement de notre nation.

Enfin, la dernière consolation qui sous le règne d'Alexandre faisait supporter aux Polonais leurs infortunes, l'espérance de se voir réunis à leurs frères leur fut enlevée par l'empereur Nicolas. Dès ce moment, tous les liens furent rompus; le feu sacré, qu'il était défendu depuis long temps d'allumer sur les autels de la patrie, couvait secrètement dans les cœurs des gens de bien. Une seule pensée leur était commune: qu'il ne leur convenait pas de

supporter plus long-temps un tel asservissement ! mais c'est l'autorité elle-même qui a rapproché le moment de l'explosion. A la suite des bruits qui se confirmaient de plus en plus au sujet d'une guerre contre la liberté des peuples, des ordres furent donnés pour mettre sur le pied de guerre l'armée polonaise destinée à une marche prochaine, et, à sa place, les armées russes devaient inonder le pays ; les sommes considérables provenant de l'emprunt et de l'aliénation des domaines nationaux, mises en dépôt à la banque, devaient couvrir les frais de cette guerre meurtrière pour la liberté. Les arrestations recommencèrent; tous les momens étaient précieux; il y allait de notre armée, de notre trésor, de nos ressources, de notre honneur national, qui se refusait à porter aux autres peuples des fers dont il a lui-même horreur, et à combattre contre la liberté et ses anciens compagnons d'armes. Chacun partageait ce sentiment; mais le cœur de la nation, le foyer de l'enthousiasme, cette intrépide jeunesse de l'école militaire et de

l'université, ainsi qu'une grande partie de la brave garnison de Varsovie et beaucoup de citoyens, résolurent de donner le signal du soulèvement. Une étincelle électrique embrasa dans un moment l'armée, la capitale délivrée; dans quelques jours, toutes les divisions de l'armée unies par la même pensée; les forteresses occupées, la nation armée, le frère de l'empereur se reposant avec les troupes russes sur la générosité des Polonais, et ne devant son salut qu'à cette seule mesure: voilà les actes héroïques de cette révolution, noble et pure comme l'enthousiasme de la jeunesse qui l'a enfantée!

La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation, avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser, et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seule garantie de ses libertés; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés qu'elle réclame, par un double droit, comme un héritage honorable de ses

pères, comme un besoin pressant du siècle; enfin, qu'après s'être réunie à ses frères, soumis au joug du cabinet de Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine Slave. Au contraire, dans les premiers momens, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de notre indépendance, en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions à la jouissance des libertés constitutionnelles qui, dans tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les gouvernans comme pour les gouvernés.

Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des états limitrophes, ont au contraire servi, dans tous les temps, d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent lui être aujour-

d'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations, avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se feront également entendre en notre faveur.

Si même, dans cette lutte dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devions combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause, en notre propre valeur et en l'assistance de l'Éternel, nous combattrons jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! Et si la Providence a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation que, si le Ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert, pour un moment, les libertés de l'Europe menacée. »

Ce manifeste frappa d'admiration

l'Europe. Quel langage généreux et noble il tient à ses sympathies, car les Polonais ne les avaient point perdues; mais le dictateur, entraîné par la peur qui le guide, méconnaît la puissance de l'ardeur révolutionnaire; en conséquence il continue de négocier avec l'éternel ennemi. C'était, au contraire, la guerre qu'il fallait commencer sans délai, sans modération, détruisant en peu de jours tout l'ouvrage de la conquête. Le peuple sentait cela, et son cri unique était : *la guerre! la guerre!* — A la fin, il l'emporta, et Chlopicki fut obligé de remettre, le 18 janvier, ses pouvoirs de dictateur et commandant en chef de l'armée polonaise. Au lieu de s'effrayer du péril, le peuple se vit plus fort et releva la tête; il ne compta plus que sur lui; il avait raison de se croire fort, car il battit vingt fois les Russes dans cette incomparable campagne de la révolution, d'où sa nationalité serait sortie assez puissante pour braver à jamais le monde barbare; mais les traîtres!

Le prince Adam Czartoryski, chef du conseil suprême national, adressa, le

21 janvier, une proclamation à l'armée; la dictature y était plaidée et jugée en même temps : « Soldats, disait-il, le « général Chlopicki, à qui la nation « avait, par une confiance illimitée, « conféré le pouvoir suprême, vient de « renoncer à la glorieuse mission de « vous conduire au combat. — Nous « n'examinerons pas les motifs qui ont « porté le général à refuser son secours « à la chose publique, dans un moment « si grave, si décisif pour la patrie : « l'avenir les jugera....

« Vous, braves défenseurs de la li-« berté et de nos institutions nationales; « vous, en qui reposent les destinées « futures de la nation, vous ne vous « laisserez pas arrêter par des dangers, « ni effrayer par les difficultés. — Le « glaive, sorti du fourreau avec un dé-« vouement si grand, n'y rentrera que « lorsqu'il pourra y rentrer avec gloire. « — Notre avenir et notre espoir sont « dans les mains de l'Éternel; mais « nous devons léguer à nos descendans « l'honneur national, cet unique héri-« tage de nos ancêtres.... »

Le dictateur se résigna; il ne répondit pas, mais il promit de se battre au premier rang; il offrit son sang alors même qu'il descendait de la première place. —

L'armée, privée de son commandement, éleva à ce poste le prince Michel Radziwill, sénateur palatin, et ancien général de brigade à l'armée du grand duché de Varsovie. — Chlopicki ayant manqué l'occasion de tendre la main aux Lithuaniens, on voulut réparer la faute et s'approcher des compatriotes des bords du Niémen et du Niéper; c'est pour cela, vraisemblablement, qu'un Lithuanien illustre fut mis à la tête de l'armée; il pouvait la conduire plus facilement dans ces contrées éloignées. — Avec le généralissime se forma un gouvernement suprême national, composé de cinq membres, sous la présidence du prince Adam Czartoryski. — Le provisoire cessa, les membres du gouvernement entrèrent paisiblement en fonctions. — De nouvelles et énergiques proclamations furent adressées à la nation. — De son côté, le feld-maréchal

Diébitsch menaçait d'entrer en Pologne, et les ordres lui furent donnés de se préparer à des «combats à mort.»—L'armée du grand-duc Constantin était forte de trente mille hommes de toutes les armes; de nouvelles levées la firent monter à soixante mille hommes.

Les troupes moscowites destinées à entrer en Pologne se composaient des premier et sixième corps d'infanterie, d'une division de grenadiers, des troisième et cinquième corps de la cavalerie de réserve, et d'une division de la garde, en tout cent six bataillons d'infanterie, cent trente-cinq escadrons de cavalerie, un parc de trois cent quatre-vingt-seize bouches à feu, et onze régiments de kosaks. — Cette force montait au-delà de cent cinquante mille hommes; d'autres troupes étaient en marche pour les rejoindre. —

Rien ne prouve mieux la facilité avec laquelle on pouvait révolutionner la Lithuanie, lorsqu'on voit qu'il a fallu à Diébitsch trois mois pour réunir ses forces et commencer la campagne, quoique entouré de toutes les réserves, et ne

se trouvant éloigné que de trente lieues de Varsovie et de tout le cours de la Vistule.—Chlopicki n'ayant point voulu profiter des premiers succès de la révolution pour prendre l'offensive, les Polonais étaient obligés maintenant de se tenir sur la défensive.

L'Europe attendait avec impatience le commencement d'une lutte si inégale, et la France avec une anxiété plus particulière, car la Pologne est sa sœur de tous les temps : les quarante dernières années y ont affermi cette affection, l'un de ses sentimens les plus vifs ! Les Polonais venaient de suspendre le torrent moscowite relancé sur elle : aussi la formation d'un comité polonais, à Paris, fut remarquée avec joie : on aurait voulu plus.—C'est qu'on se souvenait trop de nos belles journées, et qu'on ne songeait point que le grand homme qui aurait pu les reproduire avait emporté dans le tombeau le secret de sa puissance. —

Enfin le comité fut formé : victorieux ou vaincus, les Polonais avaient besoin d'une diplomatie citoyenne, à défaut

de celle des cabinets. C'est le 28 janvier 1831 qu'il s'installa. Notre illustre Lafayette, l'ami de Kosciuzko, le plus généreux des hommes, en fut élu président. — L'intérêt du général Lafayette pour la Pologne date de bien longtemps.—On sait parmi nous qu'un jeune Polonais qui se consacre à la cause de sa patrie depuis plusieurs années, qui par d'éloquens écrits a fortifié le chaînon de gloire et de sympathie qui existait entre les deux nations, a rendu hommage, au nom de la Pologne opprimée, à ce grand citoyen, bien avant notre révolution de juillet.—Dans nos journées de juillet, il se battit pour nous contre les soldats de la race parjure, fut, après l'événement, l'aide-de-camp de M. de Lafayette.—Ce jeune Polonais, M. Leonard Chodzko, déjà illustre au commencement de sa vie, a été, ici, représentant de la Pologne malheureuse, libre; sa voix, sa plume, sa coopération active, son courage n'ont point manqué à sa patrie et même à la France, que ses écrits ont fait aimer davantage dans le Nord.

Les travaux du comité sont connus de tout le monde; la Pologne n'oubliera pas ceux qui y déposèrent des offrandes : aux braves pauvres mutilés, à ceux qui ne sortent que mutilés et illustres des batailles; oui, il y a des revers qui honorent plus que des victoires. —

Je reprends le récit.

L'armée polonaise fut concentrée, vu la nécessité d'attendre l'offensive, entre la Narew et le Vieprz, en s'appuyant sur la Vistule et sur Varsovie.

Les 5 et 6 février 1831, les armées russes franchirent, sur cinq points différens, la frontière polonaise. — Le 8 février, le corps polonais, commandé par le général Suchorzewski, commença près de Siedlec les premières escarmouches; mais c'est le 12 février (quatre-vingt-cinquième anniversaire de la naissance de Kosciuzko et le jour où le comité polonais publiait à Paris son mémorable manifeste), que des coups décisifs furent échangés entre les deux armées.

Le 11 février, le général Zymirski,

conformément aux ordres du généralissime prince Radziwill, quitta sa position de Liw, et marcha sur Wengrow; puis il battit en retraite, afin d'attirer l'ennemi plus près des forces polonaises. — Un combat opiniâtre s'engagea sur le pont du Liwiec. — Les Russes poussant en avant, rencontrèrent à Dobre le général Skrzynecky; une lutte acharnée s'y maintint pendant plusieurs heures : ce fait d'armes fut si brillant, que le général Skrzynecki ne put terminer son rapport qu'en disant : « Vouloir énumérer ceux « qui se sont distingués, serait vous « présenter, mon prince, la liste de « tous les officiers et de tous les soldats « qui ont participé à ce combat.—Je ne « puis pourtant passer sous silence la « conduite sage, jointe à autant de cou- « rage que d'expérience des colonels « Andrychiewicz et Boguslawski, qui « seuls ont dirigé la retraite. — Tout « l'honneur de l'exécution leur appar- « tient; je n'ai fait que disposer. — « Les lieutenans-colonels Czaykowski, « Dombrowski et Kindler méritent une

« mention honorable. — Le lieutenant
« Cichocki, du 3e de ligne, blessé gra-
« vement deux fois, ne voulut quitter
« le champ de bataille que sur mon
« ordre exprès. — L'artillerie donna,
« pendant tout le combat, l'exemple
« d'une grande présence d'esprit, du
« sang-froid; les officiers se sont ac-
« quittés des ordres reçus avec autant
« d'intelligence que de connaissances
« stratégiques.—Notre perte en tués et
« blessés se monte à 300 hommes, tan-
« dis que celle de l'ennemi est de 1000.

« MM. Mokronoski, Potkanski, Louis
« Baranowski, Kruszewski formant un
« détachement d'éclaireurs attachés à
« ma personne, m'ont étonné par leur
« présence d'esprit. »

Ainsi deux régimens d'infanterie, le 3e et le 4e de ligne, avec huit pièces de campagne, ont combattu contre douze régimens d'infanterie russe, le 26, durant douze heures consécutives! — Le célèbre 4e de ligne, fidèle à son serment prêté en face du ciel, de souffler la poudre des bassinets à la première rencontre, tint parole. — Son attaque

à la baïonnette fut terrible. — Les compagnies de ce régiment s'étant partagées en détachemens, culbutaient, les uns après les autres, tous les bataillons des Russes. — Le deuxième bataillon du 3e régiment imita et égala le 4e. — Le général Skrzynecki paya partout de sa personne : un cheval fut tué sous lui.

Tandis que cela se passait au centre des deux armées, l'extrême gauche russe, commandée par le général Geismar, éprouvait la même résistance dans la même journée du 14 février. — C'est le général Dwernicki, le *fournisseur* de canons, qui porta le dernier coup aux Moscowites. — Les intrépides faucheurs, en chantant le célèbre Mazurek Dombroswki : « *Non, tu n'es pas sans défenseurs, ô Pologne chérie!* » empoignaient les pièces russes. — La victoire de Stoczek valut aux Polonais onze bouches à feu et un grand nombre de prisonniers.

Mais les masses russes s'amoncelèrent; il fallut d'abord céder le pas et le disputer simplement à la vue de la capitale. — Le 19 février, les deux armées se heurtèrent près de Wawr. — Rosen et Pahlen,

opposés au général Szembek, furent repoussés, les bataillons russes furent enfoncés, un drapeau et six canons tombèrent entre les mains des Polonais. Les Russes envoyèrent alors des forces imposantes; les Polonais enclouèrent les pièces, et le combat finit pour cette journée. — Le lendemain, 20 février, les Polonais occupèrent les mêmes positions; mais, à huit heures et demie du matin, de nombreuses colonnes moscowites commencèrent à déboucher de nouveau de la forêt; leur artillerie commença le feu sur toute la ligne. — Le corps du général Rosen attaquait le petit bois qui, ce jour-là, était la clef de la position des Polonais. — L'héroïque 4e de ligne le défendit avec la plus grande bravoure; plus d'une fois les masses ennemies tentèrent d'y pénétrer, mais tout ce qui y entrait y trouvait la mort. — Cependant le généralissime voulant procurer un peu de relâche à ce régiment admirable, donna, à une heure de l'après midi, l'ordre à la brigade Gielgud, de la division Krukowiecki, de le relever.—L'ennemi recon-

nut bientôt que des héros remplaçaient des héros. — Il tenta encore de se porter en masse dans le petit bois, mais, repoussé vivement, il eut lieu de se convaincre qu'il n'avait pas gagné au change; il cessa toute attaque, et se retira dans ses positions. — Six régimens du corps de Rosen, engagés successivement dans l'attaque, furent presque entièrement détruits. — Le général Chlopicki paya partout de sa personne.

Une résistance aussi opiniâtre irritait le feld-maréchal Diébitsch. — Il avait promis à l'empereur Nicolas d'entrer à Varsovie un mois après la déclaration de la déchéance du trône de la famille Romanoff, et c'est le 25 février qu'il devait porter les coups décisifs.

Le 24, le corps du prince Schakhoffskoï attaqua les Polonais, mais sans succès. Le lendemain 25, l'engagement devint général; le général Zymirski, vieux militaire de l'époque des légions polonaises d'Italie, fut mortellement blessé, et mourut peu de jours après.— Le combat se changea en un affreux car-

nage; les canons vomissaient la mort dans tous les rangs. Chlopicki fut gravement blessé.—L'armée polonaise obtint l'ordre de se concentrer près de Praga. —Mais l'ennemi se trompe sur la nature de ce mouvement; il croit hâter sa victoire en lançant les divisions des *cuirassiers* et des lanciers par la route de Milosna. — Mais les Polonais y firent jouer tout-à-coup un feu si nourri que les *invincibles* du prince Albert furent détruits. — L'ennemi, épuisé par tant d'échecs sanglans, cessa ses attaques vers le soir, et termina la bataille par une forte canonnade sur toute la ligne. — L'artillerie polonaise, qui venait d'être admirable dans ces affaires, riposta avec intrépidité à ce feu et le fit taire.

L'armée polonaise rentra par Praga à Varsovie, et les Russes se retirèrent dans la forêt de Milosna, après avoir couvert les fameuses plaines de Grochow de leurs morts.

La grande journée du 25 décida de la durée de la campagne; mais Krukowiecki ne commanda plus que comme général en sous-ordres.—Le 8 septembre

il commandera en chef sur la rive gauche, et comme tel il anéantira les fruits de l'héroïsme des combats; et comme ce duc de Raguse, de mémoire abominable, il livrera, pour quelques millions, la destinée de son pays. — Mais n'anticipons pas sur les prochains récits.

Tandis que les Polonais renversaient les projets moscowites au centre, l'infatigable Dwernicki, placé constamment sur l'extrême gauche des Polonais, chassait et nettoyait les deux rives de la Vistule de la présence des envahisseurs. — Les combats de Nowa-Vies et de Kurow lui ouvraient le chemin de Lublin. — Cette conquête fut ensuite reprise, et Dwernicki, s'unissant à la garnison de Zamosc, se prépara à de nouveaux combats. —

Le généralissime, prince Radziwill, n'avait accepté, au mois de janvier, un commandement en chef, qu'à condition qu'il le remettrait au plus capable. — Dans un conseil de guerre qui fut tenu le 26 février, avec le gouvernement et les généraux, Jean Skrzynecki, couvert de gloire dans les combats précédens,

prit la parole pour développer le nouveau plan de campagne. — Les voix ne tardèrent pas à lui être favorables, et de général de brigade, grade qu'il obtint le 6 février, le 26 du même mois, il se vit élevé au poste de généralissime. — Entrant en fonctions, il fit différentes dispositions militaires, passa en revue les troupes, fatiguées par des combats sanglans, par des marches continuelles, et se prépara pour des événemens décisifs; il espérait du moins qu'ils seraient tels. — L'indispensable Krukowiecki opina dans le conseil pour le changement de Radziwill; ne l'étant pas, il se contentait de dire que, « comme le plus « ancien des généraux, il aurait pu ac- « cepter le commandement, s'il lui avait « été confié au début de la campagne, « mais qu'aujourd'hui il ne pouvait pas « s'en charger. » — Son amour-propre offensé, et sa mauvaise nature, lui conseillent dès-lors un crime; il sera un des principaux auteurs de la chute de la Pologne.

La résistance des Polonais avait déjà obtenu l'admiration de la France et de

toute l'Europe : l'armée nationale se sentait forte de sa puissance morale. Malheureusement les merveilleux combats dans les plaines de Grochow n'avaient pas encore décidé la question militaire.

Diébitsch campait toujours en vue de Varsovie, mais sans oser ni l'attaquer par Praga, ni franchir la Vistule, parce qu'il l'avait tenté inutilement plusieurs fois.

Dans la situation actuelle de cette guerre, d'abord purement défensive, le nouveau généralissime Skrzynecki médite l'offensive; mais avant de s'y résoudre, et afin de prendre tous les renseignemens possibles sur la situation des armées moscowites, le généralissime entame des négociations avec le feld-maréchal Diébitsch: il lui adresse, en date du 12 mars 1831, une lettre, où il l'engage à consentir à des arrangemens, dont l'effet sera d'arrêter l'effusion du sang des deux parts. Ces propositions de Skrzynecki furent reçues comme un signe de peur. Il fallait se venger de ce soupçon par l'épée. Le 27 mars, il

adresse un ordre du jour, qu'il termina par ces mots..... « Soyons prêts à combattre ; il ne s'agit plus de négocier, « mais bien de vaincre ou de mourir « avec honneur pour la patrie. — C'est « par cette seule voie que la persévérance, la bravoure et un dévouement « sans bornes peuvent nous conduire « à la victoire et à l'indépendance.

« Nous pouvons vaincre, nous pouvons périr : le sort qui nous est réservé est caché dans les profondeurs « de l'avenir. — Mais s'il a été dit là « haut : Les Polonais périront, l'ennemi de l'humanité, foulant du pied « nos tombes, s'avancera dans le cœur « de l'Europe, et tel que le hideux « fantôme du despotisme, il effraiera « de son regard cette civilisation qu'il « redoutait ; il se rira de ces gouvernemens et de ces peuples, aujourd'hui « indifférens à notre cause, et qui végètent derrière nous dans l'égoïsme « et l'inertie. »

Tant que Skrzynecki restera fidèle à cet engagement, il sera glorieux et vainqueur, mais dès qu'il voudra né-

gocier, ou se laisser diriger par la diplomatie du centre de l'Europe; dès qu'il ne poursuivra plus sur tous les points l'ennemi, il cessera d'être l'homme essentiel des Polonais, et ouvrira la porte à l'intrigue et à la trahison, et la Pologne tombera.— Quant à la terrible prophétie dont l'illustre guerrier nous menace, nous ne la redoutons aucunement aujourd'hui. Nul doute que le gouvernement français n'ait manqué à une excellente confraternité; mais autre chose serait de manquer à ses devoirs envers la France!—Il faudrait bien qu'il marchât devant l'ennemi; malgré lui, peut-être, on lui imprimerait quelque chose de la grandeur et de la colère nationales.—

Après les combats meurtriers des dernières journées de février, la plus grande partie de l'armée polonaise campait aux environs de Varsovie, tandis que les Russes s'étendant sur la rive opposée de la Vistule, y occupaient différentes positions. — Le feld-maréchal Diébitsch ayant conçu l'idée de franchir la Vistule aux environs de Bo-

browniki, quitta son quartier de Siennica et marcha vers le Wieprz.

Les corps des gardes, aux ordres du grand-duc Michel, fatigués par des marches forcées depuis Saint-Pétersbourg, prenaient du repos entre la Narew et le Bug. — Les positions russes étaient couvertes du côté de Praga par le corps du général Geismar, qui s'était retranché près de Wawr. — Cette position, forte par sa nature, est entourée de marais qui, étant gelés le 25 février, supportaient les mouvemens des Polonais et leurs attaques; et aujourd'hui dégelés, ils protégeaient si bien les Russes, qu'il était de toute impossibilité de marcher de front autrement que par le long et étroit défilé de Grochow, hérissé d'une artillerie formidable. — Afin de soutenir le général Geismar, tout le sixième corps du général Rosen était campé près de Dembe-Wielkie.

Les ordres du généralissime polonais furent expédiés simultanément; tout fut exécuté avec autant de mystère que d'exactitude dans la nuit du 30 au 31 mars. La division du général Rybinski,

augmentée de la brigade de cavalerie du général Kaminski, se dirigea par la barrière de Zombki à Zombki, à l'effet d'envelopper, par les marais, l'aile droite et les derrières de la position des Russes. En attendant, le reste de l'armée, destinée à cette expédition, se réunit près de la barrière de Grochow. Le brave général Kicki, avec son avant-garde, suivit la grande route de Grochow; il y attendit le commencement de l'attaque du général Rybinski, pour charger sur le front de l'ennemi. Au point du jour, le général Rybinski, en franchissant les marais, avait surpris à Zombki un détachement russe, et s'était rendu ensuite avec quatre bataillons commandés par le colonel Ramorino, et avec quatre escadrons de cavalerie vers l'aile droite de l'ennemi, il étendit sa gauche jusque dans le bois. Le reste de sa division le suivit et forma la réserve; tandis qu'une autre partie, aux ordres du colonel Zawadzki, se dirigea sur Okuniew, d'où les Russes furent chassés avec une grande perte.

Un brouillard épais favorisait si bien

le mouvement du général Rybinski, que les Russes, occupés de l'apparition du général Kicki près de Grochow, n'aperçurent Rybinski que lorsque les réserves des Polonais eurent été attaquées dans le bois.

Le Moscowite épouvanté à la vue des soldats polonais, et étourdi par le bruit des premières décharges de l'infanterie, et par la canonnade, lâcha le pied; le général Kicki tomba immédiatement sur ses avant-postes et les chassa tant de Grochow que des broussailles voisines. — Lorsqu'il arriva devant les retranchemens russes, les Polonais, fidèles à une promesse des derniers jours, gagnèrent le combat à la baïonnette, par la seule infanterie Rybinski : en un clin d'œil tout était dans leurs mains. — Les héros de l'indépendance, debout sur les cadavres des Tatars, cherchèrent du regard de nouveaux bataillons de Russes; ceux-ci éprouvèrent, sans délai, le sort des premiers. — Deux étendards, quatre bouches à feu, les armes et une quantité de prisonniers, enfin, les restes du corps du général Geismar, entièrement en-

foncé, furent les résultats de cette belle affaire qui rappela les victoires françaises de 1814.

Le général Gielgud se mit à la tête de la colonne formée en avant-garde, et marcha à la poursuite des Moscowites par la route de Siedlec. Le reste de l'armée polonaise suivit cette avant-garde à une certaine distance. — En même temps le général Dziekonski occupait Wionzowna, après en avoir chassé l'ennemi.

La grande route de Siedlec traverse une grand forêt : il y a plusieurs passages difficiles qui empêchent aux assaillans de se développer, et qui, par conséquent, sont à l'avantage des assaillis. — Les Russes voulurent en profiter à plusieurs reprises ; ils furent constamment culbutés par le front de la colonne polonaise, précédée de quelques pièces de campagne, et appuyée par les tirailleurs des deux côtés du grand chemin.

Les Polonais marchèrent ainsi durant une grande partie de la journée, quand ils furent arrivés près de

Dembe-Wielkie. — Ce point étant la clé de plusieurs communications importantes, il a fallu s'en emparer dans la journée même. — Les Russes sentaient aussi l'importance de cette position ; c'est pourquoi ils prirent la résolution d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

L'armée polonaise trouva près de Dembe tout le 6e corps, commandé en personne par le général Rosen. — Placé dans une position extrêmement avantageuse, ce corps occupait les hauteurs au-delà de Dembe. — Son aile gauche était protégée par une petite rivière marécageuse entre Dembe et Wionzourra. — Le front de l'aile droite, et l'aile droite elle-même, étaient couvertes par des broussailles dans un fond marécageux. — Bien loin en avant de ce front, le terrain était tellement imbibé d'eau, que l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient y manœuvrer. — Pour distraire l'attention des Russes, sur la droite du grand chemin, Skrzynecki envoya le fameux 4e de ligne, qui était soutenu par la cavalerie du général Skarzynski. —

Ce régiment, malgré un feu d'artillerie, auquel les Polonais n'avaient pu encore répondre, s'approcha de la rivière, et commença aussitôt un feu de tirailleurs contre l'ennemi dispersé sur la rive opposée. — Toutefois, comme on ne pouvait aborder les Russes que du côté gauche du chemin, et que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ne pouvaient agir qu'avec grande difficulté, le généralissime donna ordre au général Malachowski de marcher avec trois bataillons du 8e régiment, en lui donnant, comme réserve, les deux bataillons du 2e régiment des chasseurs à pied. — Le 8e, chassa des broussailles l'infanterie russe, et attaqua immédiatement son aile droite. — Les Moscowites reçurent les Polonais avec un feu très nourri de mitraille, auquel l'état du terrain ne leur permit pas de répondre. — Malgré cela le brave 8e, appuyé de deux bataillons du 2e de chasseurs quitta le bois, et se déploya en colonne sur une plaine. — Quatre fois la cavalerie russe les chargea, et quatre fois elle fut repoussée avec perte.

Cependant, comme il était impossible à la seule infanterie polonaise d'avancer à la fois contre l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ennemies, le combat se prolongeait sans résultat. — Il y avait un seul et unique passage pour la cavalerie et l'artillerie, mais il traverse le village de Dembe sur une haute et longue élévation, et si étroite, qu'à peine six chevaux pouvaient s'y tenir de front. — Les Polonais attaquèrent Dembe, mais cela ne produisait pas encore l'effet auquel s'attendait Skrzynecki. — Il ordonna au 4e et au 8e de cesser l'attaque, de se maintenir dans leurs positions, et de ne recommencer à se battre que lorsque le village serait attaqué par le centre.

Le généralissime prévoyait que les Russes lui disputeraient la position de Dembe; il désigna pour le moment de l'attaque celui de la brune, afin qu'une fois chassés de leur poste, ils ne pussent le reprendre, par suite de l'obscurité de la nuit.

Le jour toucha à peine à sa fin, que le généralissime fit former une colonne

chargée d'attaquer immédiatement la ligne ennemie. — Le général Skarzynski exécuta cette manœuvre avec le plus brillant succès. — En quelques minutes tout fut enfoncé, détruit, et les pièces prises. — Les Russes s'efforcèrent en vain de se rallier dans l'obscurité, mais ils furent sans cesse battus; la nuit et la forêt les préservèrent seules d'une complète extermination. — Une très-faible partie des troupes polonaises put prendre part à ce combat de géans. — Quelques pièces cependant y furent employées, et cependant ce jour-là, dans deux combats furieux et beaux par le talent que les officiers y firent voir, le corps de Geismar près de Wawr, et celui de Rosen près de Dembe, furent dispersés; l'armée polonaise y occupa dix lieues de terrain, et le garda. —

Le jour suivant, le 1er avril, on y acheva le succès de la veille, et le 2 avril, l'avant-garde des Polonais poussa jusque près de Kaluszyn. En définitive, cinq drapeaux, douze canons, cinquante caissons, six mille fusils, deux mille Russes tués, plus de dix mille prison-

niers, furent les trophées dont l'armée enrichit la Pologne, sortant avec effort de ses ruines!

Des succès nouveaux, inouïs, si rapides, si entraînans, suivent ces belles affaires : Skrzynecki suit les conseils du général Prondzynski et la victoire suit l'aigle blanc. Trois mille prisonniers, dix-huit cents hommes blessés ou tués, trois bouches à feu, un drapeau, furent les pertes que les Moscowites firent, le 10 avril, entre Iganie et Siedlec.

Le général Rosen, avec les débris du corps de Lithuanie, renforcé par le corps de Pahlen, qui arrivait du fond de la Russie, s'étendait le long d'une petite rivière du Kostrzyn. Quelques régimens de cavalerie russe campaient à Stoczek, pour entretenir les communications entre Siedlec et le feld-maréchal Diébitsch, qui n'avait pas encore renoncé au projet de passer la Vistule. — Le généralissime Skrzynecki résolut de surprendre le général Rosen, et de lui porter le dernier coup. — Il se décide à l'attaquer de front, tandis qu'une

partie de ses troupes tomberaient sur ses derrières. — Le 9 avril, à midi, le général Prondzynski, à la tête de quatre régimens d'infanterie, de deux régimens de lanciers, d'un escadron de houlans de la nouvelle levée, et de deux batteries d'artillerie, quitta le quartier-général. — Le général Chrzanowski, avec une brigade d'infanterie et trois régimens de cavalerie, prit le chemin de Stroczek, pour masquer le mouvement de Prondzynski. — Le 10, à trois heures du matin, les Polonais entamèrent un combat dans lequel les Russes furent défaits.—Leur fuite fut prompte comme l'éclair. — Ils ne s'arrêtèrent qu'à Siedlec, où ils prévinrent le général Rosen de l'approche des Polonais. — Rosen concentra ses forces sans délai, et déploya devant Siedlec six régimens d'infanterie et dix régimens de cavalerie, et mit en avant quarante pièces d'artillerie.

Il était convenu qu'au premier coup de canon tiré sur les derrières des Russes, le généralissime Skrzynecki, à la tête du corps du général Thomas Lu-

bienski, s'avancerait vers Siedlec, en suivant la chaussée de Kaluszyn ; mais le rétablissement de trois ponts que l'ennemi venait de brûler arrêta malheureusement sa marche.

Ici le général Prondzynski engage un combat sanglant. — Il se voit exposé à un feu croisé de trente-six pièces de position, et aux attaques des colonnes qui débouchent de tous côtés. — Les secours qu'il attendait ne lui arrivent point; mais l'intrépidité des Polonais, l'habileté et la présence d'esprit du général Prondzynski, triomphent de la supériorité des forces moscowites et des obstacles que présentait le terrain. — Les héros de Dembe marchent en avant, enlèvent une des positions de l'ennemi, et s'emparent de trois canons. — Un combat acharné s'engage dans le village d'Iganie; l'ennemi est forcé de le quitter. — Il y rentre, mais la baïonnette polonaise y brille de nouveau quelques minutes après. — Le général Prondzynski et le colonel Ramorino se mettent à la tête des colonnes, repoussent l'ennemi, occupent le village, gagnent la

chaussée, et mettent le désordre dans les rangs des Russes, qui se voient enfin obligés de battre en retraite.

Vers la fin du combat, Skrzynecki arrive avec les secours attendus. — Il est salué par des cris de joie et de victoire. — On lui amène deux mille prisonniers, et parmi eux, trois lieutenans-colonels et plusieurs officiers de distinction. — Les Russes, informés de son arrivée, n'osent plus attaquer les Polonais. — Ils font cesser le feu de leur artillerie, et se contentent d'occuper les élévations qui entourent la ville de Siedlec.

De pareils résultats remplirent d'espoir tous les Polonais, consolèrent les amis de la liberté, et étonnèrent en même temps les ennemis du nom sarmate. — Le généralissime ne put mieux résumer ces faits qu'en adressant, le 18 avril, la proclamation suivante à l'armée; les journaux de l'Europe la répétèrent :

« Soldats ! la nation polonaise, a-t-il
« dit, gémissait sous le poids de l'arbi-
« traire et de l'oppression. — Une partie
« de cette nation, les habitans de la con-

« trée appelée royaume de Pologne,
« réduits au désespoir, ont réclamé
« l'exercice de leurs anciens droits.—
« L'usurpateur de notre patrie a quali-
« fié cette réclamation du nom de rébel-
« lion, et a fait avancer de nombreux
« bataillons pour nous subjuguer de
« nouveau.--Au moment de notre insur-
« rection, on ne comptait que 30,000
« combattans. — La méfiance soupçon-
« neuse de nos souverains n'a jamais
« permis d'établir dans le pays ni fon-
« derie de canons, ni moulins à pou-
« dre, ni tout autre établissement sem-
« blable. — Le patriotisme a dû tout
« créer. — Aujourd'hui nous avons des
« troupes plus nombreuses, pourvues
« d'armes prises en partie à l'ennemi,
« ou fabriquées dans des établissemens
« formés à la hâte. — Lorsque dans le
« cœur de l'hiver l'ennemi est venu
« attaquer vos demeures, nous nous
« sommes mis en campagne avec des
« forces inégales; en peu de temps,
« nous avons soutenu plusieurs com-
« bats meurtriers, dont aucun n'a été
« sans mérite, et plusieurs ont été de
« glorieuses victoires.

« Après les batailles sanglantes qui « ont caractérisé le commencement de « la guerre, votre confiance et celle de « le nation m'ont appelé au comman- « dement des braves. — Alors fier de « sa supériorité numérique, l'ennemi « avait étendu ses légions le long de la « rive droite de la Vistule, et faisant « jour et nuit, sur tous les points, « des préparatifs menaçans pour le « passage de ce fleuve, nous annon- « çait hautement une ruine pro- « chaine. — Nous avons quitté Praga, « et depuis dix jours que nous en som- « mes sortis, nous remportons une « troisième victoire, et déjà ce plan de « campagne, annoncé avec tant de fierté « par l'ennemi, se trouve entièrement « déjoué. — Il a détruit lui-même, sur « la Vistule et le Wieprz, les prépara- « tifs qui devaient le faire passer sur la « rive gauche de la Vistule, et porter « avec lui la dévastation dans nos pai- « sibles demeures. — Par des marches « forcées, il a dû jeter ses colonnes en « arrière sur la route de Bresc-Lisewski, « pour sauver sa ligne d'opération me- « nacée.

— « Sur ces entrefaites, d'autres « guerriers polonais, après s'être glo- « rieusement distingués dans plusieurs « combats, ont franchi la frontière, « dont l'oppression nous séparait de- « puis très-long-temps de nos frères. « —Leurs premiers pas, sur cette terre « sacrée ont été marqués par des « triomphes. — Déjà la Lithuanie et « la Wolhynie ont arboré l'étendard « de la liberté; elles s'unissent à nous, « et donnent de nouvelles espérances « à la nation polonaise.

— « Depuis l'ouverture de la cam- « pagne, dans un temps très-court, « mais fécond en grands événemens, « l'ennemi a perdu plus de 50,000 « hommes, dont Varsovie a vu 16,000 « prisonniers dans ses murs. — Plu- « sieurs régimens de différentes ar- « mes ont été entièrement détruits; le « sixième corps de l'armée russe n'existe « plus. — Nous avons pris onze dra- « peaux, quinze à seize mille armes, « trente canons, un grand nombre de « caissons et chariots remplis de mu- « nitions de guerre, et beaucoup de « bagages.

— « Néanmoins, compagnons d'ar-
« mes, quelque brillant que soit ce
« que nous avons fait jusqu'ici, ce n'est
« qu'un commencement. — L'ennemi
« possède une puissance fondée depuis
« quelques siècles aux dépens de ses
« voisins, et son orgueil, qui étouffe en
« lui tout sentiment de justice, ne nous
« permet pas d'espérer un arrangement
« prochain. — Pour sortir victorieux
« d'une lutte que nous avons entre-
« prise avec une aussi grande dé-
« termination, il nous faut de la
« persévérance, surtout lorsque les
« événemens de la guerre rendent
« nécessaires des mouvemens rétro-
« grades.—Tout en rendant justice au
« courage dont vous avez fait preuve
« jusqu'ici, je vous exhorte à la per-
« sévérance. — Des combats et des fa-
« tigues nous attendent encore, mais
« pleins de confiance dans la sainteté
« de notre cause, nous sortirons vic-
« torieux de cette lutte, et les destinées
« de notre patrie seront consolidées.

SKRZYNECKI. »

Les officiers qui entouraient le géné-

rali sime, et particulièrement le général Prondzynski, l'engagèrent vivement à poursuivre ces succès si éclatans; mais des victoires si suivies, si inespérées en quelque sorte, la vanité de faire perdre à la Pologne les résultats de ces combats, miracles du courage, arrêtèrent Skrzynecki dans ses différentes marches. Il se trompa, il faut le déplorer, mais son erreur n'a point affaibli sa gloire. Il n'a point choisi le bon parti dans les hésitations de son haut esprit; c'est une faute, mais c'est tout. — L'échec qu'éprouva le 16 avril, près de Kazimierz, sur la Vistule, le général Sierawski devint d'un mauvais augure pour le reste des opérations militaires. Il allait influer désastreusement sur le sort du corps du général Dwernicki, qui devait opérer une immense diversion en entrant en Wolhynie pour y appeler à la liberté les anciens Polonais. Le jour de son entrée dans cette province, ce célèbre général, portant le glorieux surnom de *fournisseur de canons*, mit en déroute, à Poryck, un régiment de dragons de Rudiger. — Les habitans de la Wol-

hynie et les nouvelles que Dwernicki reçut de Varsovie, assuraient qu'il n'y avait en Wolhynie et en Podolie qu'un seul corps russe, de quelques milliers d'hommes. Arrivé à Boromel, il engagea un combat avec les russes: il fut disputé par eux et très-meurtrier. Les Polonais y firent des prisonniers, et y enlevèrent à la course huit pièces de canon. — Dans cette rencontre, les russes déployèrent dix mille hommes; et malgré ce grand nombre de troupes, ils n'arrêtèrent point le général Dwernicki. Cet intrépide guerrier continua sa marche jusque près de Kzremieniec; mais Rudiger, secondé par la connaissance du pays, prit un chemin plus court, et avant que Dwernicki fût arrivé à Kizemieniec, y occupa une position si forte, qu'il fut impossible de l'attaquer.

Dwernicki fit face à toutes ces difficultés, marcha toute la nuit, s'empara des élévations entre les villages de Lutynieck et Glinice en Gallicie; là, il vit tout-à-coup qu'il avait devant lui soixante-douze escadrons de cavalerie,

dix-huit bataillons d'infanterie, le tout soutenu par quarante bouches à feu.... qu'importe le nombre! on va voir.

Des forces si supérieures n'intimidèrent point les Polonais, car ils furent adossés à la frontière autrichienne, et y occupèrent une position inaccessible, où l'ennemi ne pouvait les attaquer ni de front ni par la droite. — Pendant deux jours de suite, le général Rudiger ne fit que manœuvrer, et alternativement sur la gauche et sur la droite des Polonais. — Il voulut les intimider et les forcer à abandonner une position si avantageuse. — Dans cette alternative, Rudiger viola la neutralité du territoire autrichien. — Il envoya en Gallicie, dans la nuit du 26 avril, deux mille cavaliers, pour tourner l'aile droite des Polonais. — Ce détachement, après avoir franchi la frontière, chassa la milice de cet empire, qui gardait la frontière, et la dépouilla de ses faulx; le 27, tout le corps russe s'avança sur la gauche des Polonais, tandis que des forces assez considérables parurent à leur droite, à l'endroit même où l'ennemi effectua son

entrée en Gallicie. — Ne pouvant pas se mesurer avec des forces huit fois plus considérables que les siennes, Dwernicki passa en Gallicie, après en avoir informé le commandant des troupes autrichiennes; il envoya en même temps un de ses aides-de camp à Vienne, pour réclamer la protection de l'ambassadeur de France.

Tandis que cette catastrophe se consommait dans le midi de la Pologne, dans sa partie septentrionale les Polonais se préparaient à de bien sanglans combats : ils amenèrent la bataille d'Ostrolenka; victoire désastreuse, d'où les Polonais se retirèrent déchirés mais plus grands que jamais.

Le but des mouvemens que l'armée polonaise, après ses rapides victoires, avait effectués sur Tikocin et Lomza, était de favoriser le passage en Lithuanie d'un corps d'armée sous les ordres du général Chlapowski, pour y soutenir les insurgés. — Le généralissime Skrzynecki ayant atteint ce but, et ne pouvant amener tout de suite à un combat les gardes russes qui se retiraient, prit le

parti de se replier sur sa position précédente, prévoyant que par la jonction des gardes avec le gros de leur armée, les Russes réuniraient des forces trop supérieures aux siennes pour devoir les attendre; il se retira lorsque le général Gielgud, envoyé dans le nord de la Lithuanie, se mit en marche sur Lomza.

Mais le feld-maréchal Diébitsch ayant opéré sa jonction avec les gardes, voulut couper l'armée polonaise de Varsovie en s'emparant d'Ostrolenka, avant que les Polonais y fussent arrivés.

La défense opiniâtre que fit, dans la nuit du 23 mai, le 2e corps de cavalerie, commandé par le général Thomas Lubienski, qui se fraya le passage à la baïonnette à travers des forces trois fois plus considérables que les siennes, avait permis au généralissime de poursuivre sa retraite. — Le 25, le général Lubienski, qui formait l'arrière-garde, fut attaqué de nouveau par les gardes, tandis que Diébitsch s'avançait du côté de Czyzewo. — L'armée polonaise se trouvait déjà sur la rive droite de la Narew,

de l'autre côté de laquelle il ne restait plus que l'arrière-garde. — Une nouvelle attaque, commandée par Diebitsch en personne, eut lieu le 26. — Le général polonais se porta du côté d'Ostrolenka, et l'ennemi y fut arrêté dans sa marche par l'incendie que les obus avaient allumé dans cette ville. — Le général Lubienski passa la Narew et brûla le pont, mais non pas cependant de manière à ce qu'il ne pût être promptement rétabli ; et ce fut ainsi que la division du général Schakhoffskoï, qui était soutenu par une nombreuse artillerie formidable, parvint à passer la rivière.

Un combat acharné s'engagea. — Les Moscowites firent inutilement beaucoup d'efforts pour jeter leurs masses sur la rive droite. — Les Polonais se défendirent avec une intrépidité unique. — Le carnage fut horrible et dura plusieurs heures, pendant lesquelles les glorieux enfans de la Pologne cherchèrent, sans y réussir, à rejeter les Moscowites de l'autre côté de la rivière : mais cet ennemi ne put pas, malgré des efforts sans

cesse répétés, passer ses masses. — La nature du terrain contribua à rendre la bataille l'une des plus meurtrières qui aient été livrées. — On combattait en partie sur le pont et en partie sur une haute et longue digue qui se prolonge le long du bord marécageux de la Narew : le combat avait lieu d'homme à homme : les soldats y trouvaient à tout moment la mort en tombant du haut de la digue. — Les troupes russes, malgré leur grand nombre, ne l'emportaient pas, mais elles montraient du courage, elles tenaient pied. — Diébitsch avait fait braquer des canons derrière des régimens qui étaient lancés sur la colonne polonaise; cette mesure fit des héros.

Le général de division Louis Pac, ancien aide-de camp de Napoléon, général au service de France sur les bords du Tage, à la Moskowa, se couvrit de gloire en défendant ce passage à la tête de sa division; il y fut grièvement blessé. — L'armée entière y perdit deux officiers illustres : les généraux Stanislas Kicki et Henri Kamienski. — Quatre mille Polonais et dix mille Russes furent laissés sur le carreau ou blessés.

Il est vrai que l'armée polonaise avait beaucoup souffert, mais il n'en est pas moins sûr que le généralissime Skrzynecky exagéra, dans sa sollicitude douloureuse, la grandeur des pertes; qu'il se retira trop tôt jusqu'à Praga, et qu'en n'osant pas courir aux Russes lorsque Diébitsch mourut, il laissa échapper l'occasion d'une victoire que la stupeur des Russes lui aurait donnée; alors les conséquences des revers héroïques étaient annulées.

C'est aussi depuis la bataille d'Ostrolenka, que le général Krukowiecki renoua, avec vigueur et suite, le fil de ses intrigues : c'est l'époque de l'éblouissement de Skrzynecki; il fut fatal. Il voyait bien des intrigues, et les suivait, mais il n'y voyait pas une préparation de la vente de sa patrie. Cajolé de Paris par la diplomatie et une politique qui lui parlaient de la puissance du temps et de la modération, il n'osait pas continuer de porter ses coups; il n'en avait pas le temps, d'ailleurs, il hésitait donc; car ce généreux officier, que son courage et ses talens poussaient

vers la guerre active, aimait mieux le rétablissement de la nationalité de la Pologne que sa gloire à lui; sa vertu antique n'y songeait point; sa faute est de croire à la puissance des sympathies françaises, faute que l'on comprend chez un tel homme, faute qui accuse non pas *la* France, mais son gouvernement. Pendant ses irrésolutions, les Russes franchirent deux fois la Vistule. Avant de raconter les événemens qui préparèrent et amenèrent la chute de Varsovie, nous dirons quelque chose de l'état de la Lithuanie et des opérations militaires qui y ont eu lieu.

Le dictateur Chlopicki, dans son aveugle obstination, comme nous l'avons dit plus haut, porta un coup terrible en n'appelant pas, selon la volonté nationale, à l'insurrection immédiate, cette vaste province, bientôt après la révolution du 29 novembre. Cependant les Lithuaniens ne perdirent point courage, et firent tout ce qui dépendait d'eux pour entraver le gouvernement russe. Malgré un dénuement complet en armes et en munitions de guerre, sans

armée régulière et sans officiers expérimentés, ils commencèrent leur insurrection vers le milieu de mars. La Samogitie, placée sur le chemin entre Saint-Pétersbourg et la Pologne, souffrait beaucoup du passage des troupes ennemies et de contributions qu'elle avait à supporter. La Samogitie fut donc la première qui commença à combattre. Cette province touche à la Baltique. Les insurgés crurent utile alors de s'emparer du port de Polangen et de celui de Libau, ils gardèrent même assez longtemps celui de Polangen; mais les vaisseaux français et anglais n'arrivant pas à leur secours, il leur fallut abandonner cette position. On se contenta, vu ces contre-temps, de faire une guerre de partisans : dans ce moment, les autres districts de la Lithuanie se levant spontanément, accédèrent à la révolution nationale de toute l'ancienne Pologne. Le feu sacré de la liberté se répandit en Wolhynie, en Podolie, et jusque dans les plaines de l'Ukraine.

La perte du corps de l'incomparable Dwernicki paralysa le cours intense de

l'insurrection méridionale. On pensait cependant alors que l'entrée des corps de Gielgud et de Chlapowski dans les parties septentrionales nourrirait suffisamment la guerre : la bataille d'Ostrolenka n'avait pas encore été livrée. Le 19 mai, le général Chlapowski, à la tête de cinq cents hommes du 1er de houlans, cent d'infanterie du 1er de chasseurs à pied, deux pièces d'artillerie à cheval et cent officiers et sous-officiers instructeurs, quitta Xienzopol, arriva le 21 à la frontière de la Lithuanie; l'ayant franchie, il marcha sur la forêt de Bialowieza. A l'entrée de cette forêt, un combat affreux commença; mais à force d'héroïsme dans les soldats, de talent dans les officiers, les Polonais y furent victorieux. En rebroussant le chemin qu'il avait suivi, Chlapowski alla près de Grodno, y jeta la terreur, marcha sur Lida en poussant devant lui des colonnes de Moscowites; il arriva à Lida; il courut après cela sur Troki. Parvenu à Kitowiszki, il s'y réunit au prince Gabriel Oginski; il mena ensuite son corps à Janow, sur la Wilia. Ce fut là que le

général Chlapowski reçut l'adresse des Lithuaniens, en date du 10 juin. On y remarque ces passages :

« Ce fut le 3 avril que le district de « Troki opéra son soulèvement; les in- « surgés y commencèrent leurs opéra- « tions en tâchant d'interrompre les « communications entre Wilna et Kow- « no, d'enlever des transports de four- « rages et de munitions de guerre et de « bouche, et d'empêcher que les re- « crues ne pussent être rassemblées. — « L'ennemi ayant apparu en force, « nous nous dirigeâmes de l'autre côté « de Wilna, la figuration de notre dis- « trict qui, sur vingt milles de long, n'a « que quelques milles de largeur, ne « nous permettant pas de songer à une « organisation. — Après avoir tiré quel- « ques renforts des districts d'Upita et « de Wilkomierz, nous retournâmes « dans notre district, où nous soutîn- « mes contre les Russes un combat « dans lequel nous ne pûmes cependant « pas obtenir l'avantage, comme nous « l'eussions fait si l'enthousiasme et le « courage de nos jeunes gentilshommes

« eussent été dirigés par un général ex-
« périmenté. — Apres neuf semaines de
« marches par différens districts, et
« tant de combats où nous avions tou-
« jours le dessous, nous étions prêts de
« nous livrer au désespoir, lorsque tu as
« paru au milieu de nous, vénérable
« Chlapowski, avec nos frères de Polo-
« gne, pour nous tirer de cet abîme. —
« Pour te remercier, général, de ce que
« tu as osé pénétrer jusqu'à nous, nous
« consacrerons, à l'exécution de tes or-
« dres, nos vies et nos propriétés, et
« nous ne demandons pour le faire ni
« gloire, ni rang, ni récompense; nous
« ne voulons que remplir les devoirs
« de tout estimable polonais. »

De Janow, le général Chlapowski marcha sur Wilna; il s'arrêta à Ponary, où le général Gielgud qui avait passé le Niémen le 7 juin à Gielgudziszki, eurait dû déjà se trouver. Il ne s'y trouva pas d'abord, et mit tant de lenteur dans sa marche, que les Russes eurent le temps de réunir des forces importantes, et de mettre Wilna en état de défense. Lorsque les deux corps de Gielgud et de

Chlapowski unis voulurent continuer leur grande opération, ils se trouvèrent prévenus à Ponary par un plus grand nombre de troupes russes; malgré cela ils les attaquèrent et les battirent le 19 juin. Cependant il fallait se retirer et aller à Kowno. De là, quelques détachemens poussèrent jusqu'à Kieydany; les autres prirent la direction de Rosienie, où se rejoignirent de nouveau près de Szawle. L'héroïsme polonais y brilla de nouveau; mais les munitions manquèrent. — Gielgud, Chlapowski, Rohland, Szymanowski se divisèrent et se poussèrent séparément vers les frontières prussiennes, préférant mettre bas les armes que de se constituer prisonniers des Moscowites.

Dembinski, seul avec sa division, eut le bonheur et l'audace de prendre le chemin qui le conduisit droit à Varsovie. Ses vaillans camarades furent désarmés sur la frontière prussienne. — Gielgud avait trahi; il fut tué par un officier du 7e, nommé Skolski. — En Samogitie et en Lithuanie, l'insurrection fut organisée et commandée par Straszewicz, Zaluski,

Léon Potocki, Maurice Prozor, Kolysko, Zambrzycki, Zaleski, Przedziecki, Matuszewicz, Wolodkowicz, Gieczewicz, Gruzewski, Przeciszewski, Gorecki, les frères Chodzko, les frères Plater et leur sœur mademoiselle Emilie Plater qui, à la tête d'un régiment qu'elle avait formé sur ses terres, porta souvent la terreur dans les rangs des Russes. Adam Soltan, Gabriel Oginski et d'autres Lithuaniens, dont la postérité polonaise recueillera religieusement les noms; leur protestation armée, leur sang versé ont périmé le droit russe. Qu'est-ce d'ailleurs que ce droit qu'on cède pour échapper à un égorgement immédiat? c'est le droit de la force matérielle.

En Volhynie, Podolie et Ukraine, Louis Stecki, Wenceslas Rzewuski, les frères Sobanski, Rozycki, Wladimir Potocki, Godebski, Tarszenski, les frères Olizar, Bogdan, Zaleski, Rottermund, Kormanski et un grand nombre d'autres, se firent le même honneur, et essayèrent de déchirer le pacte qui lie ces belles provinces à la Russie. Si ces

hommes généreux n'ont point affranchi leur foyer, ils ont préparé cet affranchissement, en réveillant la haine de la conquête, la haine des Russes, sentiment hardi et sublime en Lithuanie, Volhynie, Podolie, Samogitie. C'est dans cette haine, mieux que par les traités, que la nationalité de la Pologne est vivace. En conséquence, la grande question de l'affranchissement ne peut plus être décidée que sur les bords de la Vistule.

Revenons là pour ce récit :

La conduite du général Jankowski alarma les Polonais; le 29 juin, plusieurs arrestations eurent lieu à Varsovie, et Jankowski, avec quelques généraux et quelques prisonniers d'état russes furent soupçonnés fortement de trahison.—Une commission fut établie pour les juger; elle traîna en longueur sa décision; alors les esprits s'aigrirent; on parla avec une vive émotion de trahison.

Après la mort violente de Diébitsch, arrivée le 9 juin, et lorsque le feld-maréchal Paskéwitsch-Erivansky vint

à Pultusk prendre le commandement en chef des armées russes, le généralissime Skrzynecki ne lui disputa pas le passage de la Vistule; et Paskéwitsch n'était qu'à quelques marches de Varsovie. Sa présence réveillait quelque ardeur parmi les Russes. *Le* désespoir s'empara alors des Polonais, de ceux qui n'avaient point craint de prendre sur eux la responsabilité de la révolution. Skrzynecky essuya les vifs reproches de la douleur publique. Son commandement lui fut retiré et donné à un infâme traître, qui affectait une énergie de patriotisme qui n'était qu'une infernale ruse. Je parle du géral Krukowiecki qui organisait déjà la trahison. Nul ne laissait voir plus d'exaltation; il ne conseillait que les moyens terribles. Aussi l'accuse-t-on d'avoir préparé l'insurrection dans la nuit du 15 au 16 août, où plus de 30 personnes furent massacrées ou pendues; elles appartenaient, il est vrai, au parti ennemi de la Pologne, mais qu'importe...... des assassinats!...... quelle vengeance! — Mais cela était fait

pour altérer le caractère de pureté de la révolution. — Ces événemens amenèrent la dissolution du gouvernement suprême national, présidé par le prince Czartorysky. — Krukowiecki fut présenté alors comme sauveur de la Pologne : il fut accepté et nommé de nouveau président, et reçut le pouvoir dictatorial. Il divisa l'armée en plusieurs corps, les éloigna de la capitale, sous prétexte de protéger des transports de vivres; quand il fut libre, les Russes avertis, se préparèrent à de grandes opérations, à des opérations décisives. — C'est la nation qui repoussait, par acclamation, toute idée d'arrangement avec l'ennemi. La modération de Skrzynecki lui fit peur, et bien qu'en général, elle lui rendit une haute justice, elle aurait désiré voir à ce poste élevé un homme de fer, dont le caractère inébranlable et la répugnance connue pour toute négociation lui servissent de garantie. On crut voir cet homme dans Krukowiecki, qui ne rencontrait pas un soldat dans les rues de Varsovie qu'il ne l'accostât pour lui par-

ler de la chose publique. Il disait toujours que seul il sauverait la Pologne; que l'idée de traiter avec les russes était criminelle ou une ineptie. Les longs revers n'étaient point possibles avec des Polonais.

Dans le mécontentement qu'il manifestait, on croyait voir un patriotisme ardent, de l'énergie dans l'impétuosité de son caractère, et sa souplesse très-connue pour les intrigues faisait croire qu'il gouvernerait habilement; tous les regards se tournèrent donc sur Krukowiecki; on pensait à lui depuis les événemens du 15 août: il s'était déjà fait connaître à Varsovie comme gouverneur de la ville; c'est le 17 août qu'il prit les rènes du gouvernement. Alors il appela la plus grande partie de l'armée dans Varsovie même; il appela aussi cet illustre Français et volontaire, le général Ramorino, qui s'était éloigné des lignes de cette capitale avec l'élite des régimens. Il gagnait alors les plus beaux combats sur Rosen. Les généraux Lubienski et Uminski étaient détachés au nord et à l'ouest. — Le général Rozycki

occupait les palatinats de Cracovie et de Kalisz.

En attendant, le feld-maréchal Paskéwitsch s'avançait toujours et réunissait des forces redoutables. Aucun obstacle ne lui fut opposé par Krukowiecki; aussi, avec les premiers jours de septembre, Varsovie se trouva entièrement bloquée. Pour masquer leurs desseins, les Russes proposèrent des négociations. Ils envoyèrent très-souvent des parlementaires, toujours sous ce prétexte. Enfin Paskéwitsch amena un entretien entre le général Danneberg et le général Prondzynski qui était dans ce moment le bras droit de Krukowiecki. Le général russe demanda une reddition, l'occupation d'un rayon déterminé par les armées polonaises, et l'envoi à Pétersbourg d'une députation qui devait en rapporter, dans sa reconnaissance, la nationalité polonaise, les frontières du Bug et de la Prosna, ainsi qu'une amnistie complète pour les habitans de ce royaume, et *peut-être* aussi pour les habitants des provinces russo-polonaises. La Pologne avait alors 80,000 hommes sous

les armes et un triple rang de retranchemens autour de Varsovie. — Krukowiecki répondit, le 5 septembre, avec une apparente dignité. — Sans rejeter explicitement toute négociation, si celle-ci était conforme à l'honneur national, il déclara que son pouvoir se trouvait restreint par le manifeste et les décrets de la diète. — Mais ces paroles étaient dites pour donner confiance dans ses actes. Les Russes commencèrent leur assaut le 6 septembre; ils emportèrent Wola, dégarni traîtreusement de troupes, offert par la trahison. — Le matin Krukowiecki avait tâché d'effrayer le conseil des ministres, en lui faisant un tableau sinistre de l'esprit de l'armée, tableau qui n'était qu'un tissu de mensonges. — Son objet était de préparer une capitulation. — On repoussa ses terreurs, et il paraît même qu'elles étonnèrent plusieurs personnages.

Il surveilla de près les officiers de son état-major envoyés auprès des nonces, pour les effrayer de plus en plus. Il avait espéré terrifier d'abord le conseil des ministres, puis les comités de la

diète par des récits ou faux ou très-exagérés. On lui répliquait par ses premières opinions; mais, sans tenir compte des réponses, il répétait que Varsovie succomberait après une attaque de peu d'heures, du côté de Wola. Il paraissait désirer l'autorisation de signer un traité avec l'ennemi. — Ses insinuations furent repoussées; mais le gouverneur de Varsovie, le général Chrzanowski, autre complice de Krukowiecki, effrayait de son côté le pouvoir suprême de la nation, et empêchait, sous peine de mor , à la garde nationale et aux habitans de courir sur les remparts. — Lorsque les comités eurent fermé leur séance, Krukowiecki confia au général Prondzynski une lettre pour Paskéwitsch, qui lui demandait ses conditions. — Le jour suivant, le général Danneberg arriva à l'aube du jour, et invita Krukowiecki à se rendre au camp ennemi. — Prondzynski avait déjà promis, au nom de Krukowiecki, une lettre de soumission; le conseil des ministres fut averti, mais avant qu'il fût réuni, Krukowiecki se rendit auprès de Paskéwitsch, confor-

mément aux désirs de celui-ci. Les ministres déposèrent leurs fonctions. — A dix heures du matin, les chambres de la diète s'assemblèrent ; vers midi, Prondzynski s'y rendit en qualité de commissaire du gouvernement. — Dans un discours qu'il adressa aux membres de la diète, il leur peignit sous les couleurs les plus sombres la situation des affaires de Pologne.

Les chambres délibérèrent au milieu du fracas de l'assaut. — Le danger qui les menaçait n'avait point ébranlé leur fidélité aux sermens une fois prêtés, et le bruit du canon ne couvrit point le cri presque unanime : « Plutôt mourir que de ternir l'honneur national. »

C'est en vain que vers les cinq heures, Prondzynski vint de nouveau travailler les chambres par de nouvelles représentations : « Les représentans attendront sur leurs sièges le résultat de l'assaut. » Voilà la réponse de la diète polonaise. — Cependant Krukowiecki, malgré qu'il eût retenu pour lui le commandement réel de l'armée, dont il n'avait laissé que l'ombre au général en chef Ca-

simir Malachowski, au lieu de diriger les opérations militaires sous le feu de l'ennemi, attendit tranquillement entre les murs de la capitale le résultat des négociations commencées par lui. Il envoya à la diète sa démission, et la retira. Il laissa même percer le dessein de faire emprisonner ceux des représentants qui s'opposeraient à ses vues; lorsqu'enfin, vers dix heures du soir, les chambres de la diète réunies en petit complet lui ôtèrent la présidence, et confièrent le pouvoir à d'autres mains. — Avant minuit, le nouveau gouverneur entra en fonctions; un combat sanglant, dignement soutenu par la valeur seule des Polonais, durait encore. — Une ombre de l'immortel général Joseph Sowinski planait sur les 30,000 moscowites tombés devant Varsovie. — La ville brûlait sur plusieurs points, déjà la retraite sur Praga était commencée depuis quelques heures. — Plusieurs détachemens avaient abandonné leurs positions à l'insçu du général en chef, sur un ordre émané de Krukowiecki, qui alors seulement, et dans ce but, se souvint du

commandement qu'il avait usurpé.

Bientôt vint à la salle des séances du gouvernement, Prondzynski qui dévoila l'état réel des choses. Selon la désignation consignée par un procès-verbal, Krukowiecki avait écrit *une* lettre de soumission à Nicolas, et l'avait remise à Paskéwitsch : cependant les deux parties avaient apposé leurs paraphes aux conditions sous lesquelles Varsovie devait être évacuée par l'armée polonaise, que, d'après les promesses de Krukowiecki, on destinait à occuper le palatinat de Plok et Lomza. — Le lendemain, 8 septembre, les armées moscowites avaient le droit d'occuper Varsovie, et en revanche, Paskéwitsch annonça au nom de son maître une pleine amnistie pour tous les événemens qui avaient eu lieu depuis le 29 novembre 1830.—Au même instant, le nouveau président du gouvernement apprit qu'avec Prondzynski était arrivé le général Berg, dans le but de signer définitivement le traité. Le pouvoir national repoussait toutes les conditions humiliantes, et c'est sur Kru-

kowiecki que les Russes avaient enfin compté.

Forcée ainsi à évacuer Varsovie, l'armée marcha, dans la nuit du 7 au 8 septembre, à Praga. — Au lieu de se porter à droite, pour s'unir au corps de Ramorino, cette armée et la diète prirent à gauche, et allèrent à Modlin, d'abord, parce que tous avaient besoin d'une halte qu'on pouvait difficilement faire espérer ailleurs, puisque, sur tout autre point, elle aurait manqué de provisions; ensuite, parce qu'elle voulait y attendre l'arrivée du matériel laissé à Varsovie, et qui lui était presque indispensable pour continuer la guerre. — Enfin, on ne doutait pas d'y voir arriver bientôt le général Ramorino, qui, selon l'assurance que Paskéwitsch avait donnée par écrit, ne devait essuyer aucune entrave dans sa jonction avec la grande armée polonaise.— Mais la perfidie moscowite s'empressa de couper les communications entre ces deux armées; sans cela l'armée polonaise aurait eu plus de cinquante mille combattants, avec cent quarante pièces de canon, outre les gar-

nisons de Modlin et de Zamosc, et le Rezycki.

Malgré cela, Paskéwitsch ne cessait de mentir de plus en plus à ses engagemens. — Les corps russes de Rosen et de Rudiger furent doublés, et, tandis que le général Berg trouvait toujours des motifs pour remettre au lendemain la conclusion de l'armistice, Ramorino, cerné par des forces infiniment supérieures, se retirait, en combattant, vers les frontières de la Gallicie. — Il fut enfin obligé de s'y refugier le 16 septembre. — Cette nouvelle arriva à Varsovie le 19, et, le même jour, le général russe rompit ouvertement les négociations avec le généralissime polonais. — La veille encore, l'armistice n'attendait plus que la ratification du feld-maréchal, et, le lendemain, on commandait de se soumettre à discrétion à Nicolas. — Le généralissime fit aussitôt jeter un pont sur la Vistule, à Plock. — Une garnison, forte de sept mille hommes, approvisionnée pour trois mois, était laissée à Modlin, et le reste de l'armée, au nombre de trente mille hommes et

quatre-vingt-quinze canons, se mit en marche le 21 septembre. — La diète et le gouvernement la suivirent.

C'était un spectacle à la fois grand et déchirant, que de voir les pères de la nation dépourvus des objets de première nécessité, suivre à pied, pour la plupart, cette armée dont ils étaient résignés à partager tous les dangers! L'avant-garde avait passé le pont dans la nuit du 22, et déjà elle s'était avancée jusqu'à une lieue de Lowicz, lorsqu'un contre-ordre l'a rappelée à Plock. — Un conseil de guerre, tenu au quartier-général, avait décidé que la marche de flanc qu'on s'était proposée pour rejoindre Rozycki, dans le palatinat de Cracovie, était par trop dangereuse pour pouvoir être effectuée. — On avait appris ensuite que, le 24, Rozycki était aussi obligé de se rendre en Gallicie.

Le 28 septembre, le généralissime Rybinski, poussé au désespoir par de nouvelles exigences du feld-maréchal, se décida à traverser la Vistule. — Il fit jeter, à cet effet, un nouveau pont à Wloçlawek; mais les Russes avaient

déjà occupé tous les débouchés de ce côté. — Cernés de toutes parts, l'armée, le gouvernement, et les débris de la diète, furent forcés de se réfugier, sous le feu de la mousqueterie ennemie, sur le territoire prussien.

Ainsi, par le pur sentiment du devoir, les trois corps d'armée, sans communication et sans aucun moyen de s'entendre les uns avec les autres, résolurent de s'expatrier plutôt que de ternir l'honneur national par une soumission honteuse.

Avant de paser la frontière, et pour laisser une protestation toujours vivante contre la Russie, le général Rybinski publia l'ordre du jour dont les paroles ne s'effaceront jamais de la mémoire des trop braves et trop infortunés Polonais.

« Au bivouac, près Rypin, 5 oct. 1831.

« Le moment décisif est arrivé. — L'ennemi nous a proposé des conditions humiliantes, contraires à l'honneur national; il ne nous reste plus qu'à sauver notre honneur en les re-

jetant, de franchir la frontière des états de S. M. le roi de Prusse, et d'y chercher un asile. — Dans la situation où nous nous trouvons, prolonger la lutte serait appeler de grandes calamités sur la Pologne. — Nous déposerons donc les armes que nous avons prises pour la cause sacrée de l'indépendance et de l'intégrité de notre pays, protestant contre les violences et les actes arbitraires dont nous sommes victimes, jusqu'à ce que l'Europe, sous la protection de laquelle nous nous plaçons, prononce sur notre sort et sur celui de notre pays. — Si nos prières ne sont pas écoutées, si la justice nous est refusée, si les rois nous repoussent, le tout-puissant nous vengera, et la pierre qui recouvrira la tombe de la Pologne ensevelira l'indépendance des nations demeurées indifférentes à nos malheurs. — Notre sang versé dans de nombreuses batailles, la persévérance et le patriotisme dont nous avons donné des exemples, seront un sujet d'admiration et d'imitation pour l'histoire et pour la postérité.

« Soldats, allons où le devoir nous appelle ; nous sacrifierons tout, excepté notre gloire, qu'aucune force humaine ne peut nous ravir, et nous attendrons notre sort avec cette tranquillité d'ame que donne la conscience d'avoir bien mérité de son pays. »

Le généralissime de l'armée nationale polonaise.

MATHIAS RYBINSKI.

FIN.

